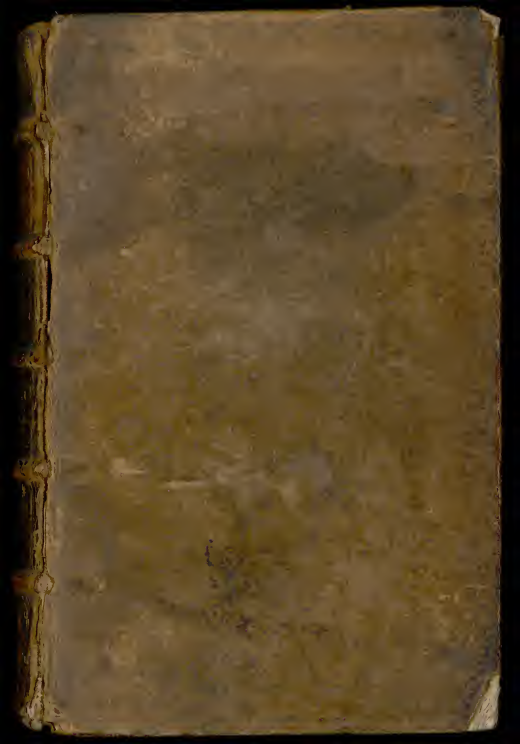




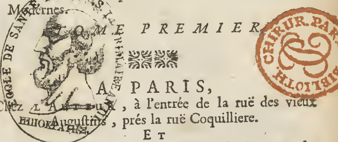
Edition originale rare, dédiée au duc de Chartres, illustrée de 12 planches hors texte gravées sur cuivre.



LE TRESOR DE LA MEDECINE

CONTENANT

L'ANATOMIE ou Division des Parties du Corps Humain, les Maladies ausquelles elles sont sujettes, le Regime de vivre, les Remedes specifiques, & la vertu des simples pour les guerir, selon l'âge, le temperament & la cause de la maladie d'un chacun, la circulation du sang, les nouvelles & dernieres decouvertes, avec des Observations sur l'erreur des Anciens, & un Traité des Maladies Veneriennes, avec les moyens de les guerir par la vertu des simples, sans mercure ni flux de bouche, ou avec flux de bouche & mercure; le tout suivant les longues experiences du Sieur DAVACH DE LA RIVIERE, & les plus celebres Medecins Anciens & Modernes.



TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez [illegible], à l'entrée de la ruë des vieux Augustins, prés la ruë Coquilliere.

ET

BARTHELEMY GIRIN, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Prudence,

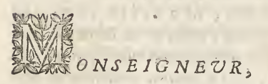
M. DC. XCVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES.



ONSEIGNEUR,

Le Tresor de la Medecine est un present du Ciel, qui nous apprend a nous connoître & qui par cette connoissance de nous-mémes, nous conduit à celle de la Divi-

nité ; & cette ſcience eſt ſi recommandable, que Dieu même ordonne par la bouche du Sage, d'honorer ceux qui en font profeſſion, comme étant abſolument neceſſaire pour la conſervation de la ſanté & de la vie ; Le Poëte Grec en connoiſſant l'excellence, éleve les Medecins au deſſus d'une infinité d'autres hommes, même des plus illuſtres, & les Anciens les conſideroient comme les enfans des Dieux ; ſi ils ont reconnu Mars pour le Dieu des Armées, ils ont érigé des Autels à Eſculape le Dieu de la Medecine, eſtimans qu'il n'étoit pas moins glorieux de conſerver les Rois & leurs Sujets, que de conquerir les Royaumes & les Empires.

En effet, MONSEIGNEUR, *les plus grands Princes de la Terre auroient crû que leur gloire n'auroit pas été parfaite, s'ils n'avoient contribué de leur part, à la pratique de cette ſcience. Jamais Alexandre le Grand ne parût plus liberal qu'il le fut envers Ariſtote, lorſqu'il l'inſtruiſoit de la nature & de la pro-*

priété des animaux; & nous avons encore des compositions du Roi Mithridate, de l'Empereur Charle Quint, & de plusieurs autres grands Conquerans, qui en ont fait une partie de leurs occupations; & Saint Louis aïeul de VÔTRE ALTESSE ROYALE *crut que sans elle, il ne pourroit secourir les pauvres malades, autant que sa charité le demandoit. Une seule plante a pû rendre recommandable le nom de plusieurs personnes du premier rang, comme la Nicotiane, qui croist presentement dans nos jardins, & qu'on appelle l'herbe à la Reine, dont les feüilles sont autant de monumens éternels, & d'autels élevez à l'immortalité de la Reine Marie Stuart, & de Nicot, Ambassadeur de François II. en Portugal, par les soins duquel cette plante fut envoyée à sa Majesté qui en fit part au public.*

Enfin, les ordres que LOUIS LE GRAND, *donne au milieu de ses Conquêtes pour les Anatomies publiques & pour la connoissance des plantes, ne con-*

tribueront pas moins à rendre immortel cet invincible Monarque, que le grand nombre de ses victoires, & de ses triomphes que vous suivez de si prés, MONSEIGNEUR, *que toute la France vous regarde avec admiration comme un veritable Mars, intrepide au milieu des feux & des flammes; ainsi que vous l'avez fait connoître au combat de Steinkerque, à la Bataille de Nervuinde, & en tant d'autres actions. Les coups que vous reçûtes dans la premiére, sont autant de marques sensibles de vôtre gloire; sans que les instances de M. le Maréchal Duc de Luxembourg, aïent pû vous empêcher de donner avant le tems, des preuves illustres de vôtre courage, & d'être dés lors plus chargé de lauriers que d'années, & il ne falloit pas moins de presence d'esprit, de prudence & de valeur, que vous en fites paroître à Nervuinde, lorsque vous vous trouvâtes seul au milieu des ennemis, où les Troupes n'avoient pû vous suivre, pour vous tirer de l'embarras;*

dans lequel les plus experimentez auroient pû demeurer sans pouvoir s'en dégager. Enfin, toute la Flandre est témoin que la tendresse de vôtre âge n'a pas empéché de vous trouver par tout, où il y avoit de la gloire à recevoir ; & que lors qu'elle ne vous croïoit pas encore en état d'agir, par le petit nombre de vos années, elle vous a vû en état de tout entreprendre par la grandeur de vôtre courage ; ce qui fait évidemment connoître à toute la Terre, que le Sang Royal des Bourbons, & celui des Princes Palatins qui vous animent, MONSEIGNEUR, *& qui coulent dans vos veines, ne vous ont jamais permis de demeurer à la veuë d'une action fameuse, sans y affronter les perils les plus imminens ; leur vertu vous a donné en naissant, la prudence de commander en sage Capitaine ; & le courage d'executer en généreux Soldat. De sorte que combatre & vaincre ne sont en vous qu'une même chose ; & nous pouvons assurer par de si heureux commencemens, que la*

France attend une partie de ſon bonheur, de vôtre ſage conduite, & de vôtre grand courage, qui ont toûjours paru également dans toutes les occcaſions les plus importantes, qui n'ont ſervi qu'à vous faire paroître plus glorieux dans cette triomphante Armée, dont vous ne faiſiez pas moins l'ornement que vous en cauſiez le bonheur; quoique vous n'y fuſſiez que volontaire. Ceſt auſſi ce qui doit faire admirer le ſervice que vous rendiez à l'état, puiſque celui qui agit & qui s'expoſe ſans être commandé, montre plus d'affection & de zele que les autres; Un Prince magnanime, dans les grandes actions fait tout, & il n'y a pas pour ainſi dire, de commandement dont il ne faſſe les fonctions, & ſans entreprendre ſur perſonne, il enſeigne à tous par ſon exemple, ce qu'ils doivent faire par obligation.

Voilà, MONSEIGNEUR, *ce que l'on a admiré en vous, & ce qui fait dire qu'on n'a jamais veu de Heros ſi jeune*

chargé de tant de trophées, & ce qui a fait voir dés vos premiéres Campagnes, & dans le Commandement de la Cavalarie, la prudence & la capacité, que la seule experience donne aux autres : C'est aussi de là que nous esperons des miracles qui ne seront pas moins glorieux à la France- que ce qui se passa dans la fameuse Bataille de Mont-cassel, à la prise de S. Omer, & en tant d'autres grands exploits que MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS *vôtre Pere, vous representera toûjours devant les yeux au milieu des Combats, comme autant d'exemples que vous devez suivre. Je serai trop heureux*, MONSEIGNEUR, *si par mes longues experiences dans une science si profonde, & dans la connoissance que j'ai des Urines & de la vertu des Simples, ou par mon Trésor de la Medecine, je puis contribuer à une santé si précieuse que la vôtre, & si necessaire à la France : C'est dans ce dessein que je vous le presente*, MONSEIGNEUR, *& afin*

que le mettant au jour armé de vôtre Nom auguste & redoutable, il soit au dessus de la critique de ceux qui ne pouvant rien faire d'utile au public, croïent se rendre fort recommandables par la censure des Ouvrages qui les surpassent, puisqu'ils n'oseront lever la tête pour faire éclater leur passion, aprés une protection si puissante, sous laquelle on verra paroître ce Trésor que vous avez bien voulu agréer, avec les vœux sinceres que je fais d'être éternellement avec un tres-profond respect,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Altesse Royale.

Le tres-humble, tres-obéïssant & tres-obligé Serviteur,
DAVACH DE LA RIVIERE.

AVIS AU LECTEUR.

CE n'étoit pas assez d'avoir donné au public les moïens de connoître les temperamens & les causes des maladies par les Urines ; il étoit encore necessaire en lui donnant la connoissance de toutes les parties du Corps, & des maladies ausquelles elles sont sujettes, de lui donner les moïens de les guerir. C'est ce que l'on trouve dans *ce Tresor de la Medecine*, qui contient l'Anatomie, les nouvelles & dernieres découvertes ; des observations sur les erreurs de l'ancienne Doctrine ; la vertu des Simples, les moïens d'en composer des remedes avec tant de facilité, qu'il n'y a personne qui n'en puisse faire dans sa famille, pour guerir toutes sortes de maladies. On y trouve les doses, & les compositions de toutes sortes de Medecines & de purgatifs, selon l'âge & les forces du malade ; la quantité & la qualité des Simples pour faire les remedes, ptisannes, lavements, potions & apozémes propres & specifiques, pour guerir un chacun, selon la cause de son mal, qu'on aura connuë par les Urines. On trouve enfin dans ce Trésor, les moïens

de guerir la maladie Venerienne & ses accidens, par la vertu des simples, sans donner le flux de bouche, ni user de Mercure, & la maniére de donner le flux de bouche & le Mercure, à ceux qui le souhaitteront, avec le regime de vivre qu'il faut observer dans ces maladies, & dans toutes les autres. On y trouve de plus l'explication & l'étimologie des noms Grecs & Latins, des parties du Corps & des maladies: si bien que l'on peut dire, que cet Ouvrage qui n'est composé que de deux Tomes, est veritablement un riche trésor, qui renferme & contient ce que l'on auroit bien de la peine à trouver dans une grande Biblioteque; puisque celui qui l'aura, pourra non seulement *paruis facere*, mais aussi *paucis discere multa*; en possedant tout ce que l'antiquité a eu de plus précieux dans la Medecine, & ce que les Modernes ont eu de plus reservé, avec les observations sur les erreurs des Anciens, & sur le sentiment des premiers Auteurs de la Circulation du sang; & en quoi les uns & les autres se sont trompez, ainsi que nous l'avons reconnu par les derniéres découvertes. Et enfin, la maniére de faire les cures des maladies les plus desesperées suivant mes longues experiences, que je communique avec plaisir au public,

étant persuadé comme dit l'Orateur Romain : que nous ne sommes pas nez pour nous seuls ; *Non solum nobis nati sumus, sed etiam patriæ, parentibus & amicis*, & comme dit Pythagore, *duo longe omnium pulcherrima, divinisque operibus consimilia, nobis à Deo fuisse concessa, veritatem scilicet eloqui, & mortalibus benignè facere*; ainsi n'aïant mis la main à la plume que dans la vûë d'être utile à mon prochain, en lui parlant sincerement, & en lui donnant des veritables moïens de conserver sa santé & sa vie ; J'espere que le Lecteur recevra mon Ouvrage d'aussi bonne part, que je lui presente de cœur & d'affection pour son utilité ; & afin qu'en se connoissant lui-même, il puisse mieux connoître Dieu, *Deum qui vult nosse, seipsum ut noscat necesse est*, dit S. Chrysostome, c'est ce que je souhaite *ad majorem Dei gloriam, vale.*

J'ai divisé ce Trésor de la Medecine en cinq Livres ; le premier Livre fait seul le premier Tome, qui contient la division du corps humain, suivant Hypocrate, & les plus célébres Anatomistes anciens & modernes ; le nom & le nombre des parties similaires & dissimilaires ; la division la plus ordinaire aux Anatomistes, qui est en trois ventres, regions ou cavitez ; qui sont la Teste, la Poitrine & le

Ventre inferieur & aux extremitez ; avec la raison pour laquelle je commence plûtôt par le ventre inferieur que par le superieur, qui est la tête, comment on doit considerer ce ventre inferieur, qu'elle est son étenduë, sa figure & sa composition, la graisse, la peau, l'épiderme & les autres parties contenantes propres & communes, avec les parties contenuës chacune en son lieu, sans renvoïer le Lecteur à des Traitez particuliers & separez ; comme sont des Os & des Cartilages, qu'on appelle Osteologie ; des vaisseaux qui sont les limphatiques, les veines, les arteres, les nerfs, que l'on appelle Angeiologie ; des muscles & des autres especes de chairs, qui est la Myologie, ni à un traité ou discours particulier des visceres & de toutes les autres parties internes, qu'on appelle Splangnologie, parce que j'ai jugé que ces differens traitez ne servent qu'à chagriner le Lecteur, qui est obligé de quitter son sujet pour aller chercher en differens endroits les parties qui composent une seule region, comme on voit presque dans tous les autres Anatomies. Ainsi l'ordre que j'ai suivi, lui donnera la satisfaction, qu'il n'aura qu'à suivre : par exemple, la description du ventre inferieur, de la poitrine, ainsi des autres, pour trouver sans

interruption, toutes les parties qui composent ces regions chacune en son lieu, avec les maladies ausquelles elles sont sujettes, & les remedes pour les guerir, sans être obligé d'aller chercher en un endroit les os d'une partie, en un autre, les muscles, en un autre les vaisseaux, en un autre les remedes, ainsi du reste; ce qui est fort embarrassant, & dont on aura pas l'incommodité dans cet Ouvrage, où chaque chose est décrite en son lieu sans renvoi. Ce premier Livre contient aussi le traité des veines lactées; la maniére que se fait le chyle, & comme il se convertit en sang, avec les autres choses remarquables, qui appartiennent à cette region, suivant la Circulation du sang & les nouvelles découvertes.

Le deuxiéme Tome commence par le 2. Livre, & contient les trois autres.

Ce deuxiéme Livre traite amplement des parties qui servent à la generation, & la maniere dont elle se fait suivant les Anciens & les Modernes, & comment l'homme s'engendre dans un œuf, avec les maladies qui affligent ces parties, les indispositions des femmes enceintes & des accouchées; celles des filles & des petits enfans; & les remedes pour les guerir, chacun selon son état & la cause

de sa maladie : avec un Traité des maladies Veneriennes, de leurs causes & origines, du regime de vivre, des remedes pour les guerir sans flux de bouche, & la maniere de le donner.

Le troisiéme Livre, traite du ventre moïen, qui est la Poitrine : qui contient le cœur & les poûmons, & de toutes les autres parties contenantes & qui y sont contenuës, chacun en son ordre, de leurs maladies & des remedes pour les guerir, & la maniére que se fait le sang dans le cœur, qui le distribue par le moïen des arteres, pour la nourriture de toutes les parties du corps.

Le quatriéme Livre ; traite du ventre superieur qui est la Teste, du cerveau & de ses facultez, des nerfs, des organes des sens, & des autres parties contenantes & contenuës dans cette region ; & les remedes pour en guerir les maladies.

Le cinquiéme & dernier Livre, traite des extremitez & jointures, c'est-à-dire, des bras & des mains qui sont les superieurs, des cuisses, des jambes, & des pieds, qui sont les inferieurs, de toutes les parties qui les composent, des causes & origine de la goutte & des autres maladies qui les affligent, avec les remedes pour les guerir.

EXPLICATION

DE LA

PREMIERE PLANCHE.

Contenant 2. Figures, repreſentant toutes les parties du Corps. to. I. p. I.

PRemiere Figure, A. A. la circonſcription de toute la tête, B. le front, C. les temples, D. le petit angle de l'œil, E. le grand angle, F. la jouë, G. le côté de la bouche, H. le nez externe, I. l'ouverture de la bouche, L. le menton, M. le col, N. les clavicules, O. les mammelles, P. le ſternon, Q. l'épigaſtre, R. les hypocondres, S. le nombril, T. les lombes, V. l'hypogaſtre, X. les iles ou flancs, Y. le penil & la motte, Z. les aînes, a. la verge & les bourſes, b. le bras, c. le coude, d. le carpe ou poignet, e. le metacarpe, f. les cuiſſes, g. les genoux, h. le gras de la jambe, i. le tarſe, k. le metatarſe, l. la cheville du pied.

Deuxiéme Figure, A le ſommet de la tête, B. l'occiput, C. le muſcle deltoïde,

D. l'omoplate ou pâleron, E. la region des reins. F. l'os ſacrum, G. le coccyx ou croupion, H. les feſſes, I. la partie charnuë de la cuiſſe, K. le jarret, L. le mollet ou gras de la jambe, M. le talon.

Explication de la 2. Planche, contenant 3. Figures de tous les os du ſquelete. to. 1. p. 16.

PRemiere Figure, A. l'os coronal ou du front, B. la ſuture qui ſépare les os de la tête, des os de la machoire ſuperieure, C. l'os jugal ou zigoma, D. l'os de la machoire ſuperieure contenant toutes les dents ſuperieures, E. l'apophyſe mammillaire qui eſt en l'os petreux. F. la machoire inferieure, G. H. I. K. l'épine du dos faite de pluſieurs vertebres, L. le ſternon, * le cartilage xiphoïde, M. les clavicules, N. l'apophyſe de l'épaule ou acromion, O. l'apophyſe coracoïde, P. l'épaule ou omoplate, Q. la tête du bras qui s'inſere dans la cavité de l'omoplate, R. l'os du bras, S. l'articulation du coude, T. l'os du coude, V. le raïon, X. l'articulation du coude avec le poignet, Y. les doigts, Z. Δ. les os du metacarpe & les doigts. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. marquent les 7. côtes vraies, & celles qui ſuivent qui ne ſont pas marquées, ſont les 5. fauſſes côtes, a.

les os des iles, b. l'os ischion, c. l'os dupenil, d. l'union ou symphyse des os du penil par un cartilage, e. le trou de l'os ischion, f. la tête ronde & grosse de la cuisse qui entre dans la cavité de l'ischion, g. le col de la cuisse, h. le grand trocanter ou rotateur, i. le petit trocanter, K. l'os de la cuisse, l. la rotule du genoû, m. m. les deux condyles inferieurs de l'os de la cuisse, n. le genoû, o. l'articulation de l'os de la cuisse avec celui de la jambe, p. l'os de la jambe ou grand focile, q. la cheville interne, r. le petit focile ou l'os de l'éperon, s. la cheville externe, t. les os du tarse, u. u. les os du metatarse, y. les doigts du pied ou orteils.

Deuxiéme Figure, represente le squelete par derriere.

Troisiéme Figure. a. e. suture coronale, b. suture temporale squammeuse ou fausse, c. suture lambdoïde, d. la sagittale.

Explication de la 3. *Planche*, *contenant* 2. *Figures de toutes les veines externes qui se traînent sous la peau.* to. 1. p. 30.

PRemiere Figure, A. la veine du front, B. petits rameaux de la jugulaire qui vont aux jouës & aux nez. C. les

veines qui vont aux tempes & au derriere de la tête, D. la jugulaire externe, E. la cephalique ou externe, F. la basilique ou interne, G. la mediane, H. H. branches des thorachiques qui vont aux mammelles, I. rameaux de l'épigastrique, K. rameaux externes de la crurale qui descend aux aines & aux cuisses, L. la veine crurale descendant par la partie interne de la cuisse, M. la veine interieure de la jambe, N. la veine exterieure de la jambe qui se distribuë dans les parties externes, O. la saphene.

Deuxiéme Figure, 1. la veine puppis, 2. les rameaux qui vont de la jugulaire au dos, 3. la salvatele qui est sous le petit doigt, 4. la veine qui s'ouvre sous le poûce, 5. la veine du jarret ou poplitique.

Explication de la 4. Planche, contenant 3. Figures, des nerfs, vertebres & medulle spinale. to. 1. p. 92.

PRemiere Figure, A. le lieu d'où vient la moëlle de l'épine, les chifres depuis le premier jusqu'à trente, marquent les vertebres de la medulle spinale. G. H. I. L. la distribution de la premiere paire de nerfs du col, M. N. le rameau de la 2. paire, O. P. les rameaux de la 3. pai-

re, V. X. Y. les rameaux de la 4. paire, A. a. b. c. d. e. f. g. h. i. les rameaux de la 5. paire, 5. le rameau de la 5. paire, 6. la 6. paire, N. O. les nerfs du diaphragme, tous les chifres qui ſont vers l'épine, marquent les endroits d'où ſortent les nerfs de l'épine & leurs ramifications, △. △. la diviſion des nerfs du bras, le K. & tous les chifres depuis l'os ſacrum juſqu'au pied, ſignifient & marquent les quatres paires de nerfs, qui ſe ramifient dans la cuiſſe, à la jambe & au pied ainſi qu'il eſt expliqué en ſon lieu.

Deuxiéme, les 7. chifres qui ſont entre A. & B. marquent les 7. vertebres du col, ceux depuis C. juſqu'à D. marquent le dos composé de 12. vertebres, & depuis le D. juſqu'à F. marquent les 5. vertebres des lombes, & depuis l'F. juſqu'à l'H. qui répond au 30. chifre, marquent l'os ſacrum fait de ſix os, les autres lettres & chiffres d'en bas, marquent le coccyx fait de 4. os, les L. L. L. L. marquent les apophiſes pointuës des vertebres, qu'on appelle proprement épines, les 4. M. marquent les apophiſes tranſverſes des vertebres, & les 4. N marquent les apophiſes obliques ſuperieures, O. les apophiſes obliques inferieures, & les P. marquent les trous des vertebres par leſquels ſortent les nerfs.

Troisiéme Figure, elle montre la moëlle de l'épine dépoüillée de ses membranes, par la partie anterieure.

Explication de la 5. Planche, contenant 4. Figures, de tous les muscles, la 3 & 4 sont de la verge & de la vessie. to. 1. p. 105.

PRemiere Figure, A. marque un petit trou en l'os du front, B. muscle temporal, C. une portion de zigoma, D. le muscle massetere, E. la machoire inferieure, F. le muscle buccinateur, G. la chair spongieuse des lévres, H. I. le muscle digastrigue, L. l'os hyoïde, M. les muscles lateraux de la langue, N. le cartilage scutiforme, O. le muscle caché, P. le bronchique, Q. la partie anterieure de la trachée artere, R. S. le coracoïde digastrique, T. le muscle complexus de la tête, V. les levateurs propres de l'épaule, X. le muscle scalene, Y. la clavicule, Z. le deltoïde. a. l'acromion, b. le coracoïde, c. d. e. f. les ligamens du bras & de l'omoplate, g. le sternon, h. la premiere côte du thorax, i. K. l. r. le petit dentelé, m. le grand dentelé. Δ. Δ. les muscles droits de l'épigaste, o. p. q. u. u. la contiguité & les aponeuroses de ces muscles, s. x. les aponeuroses du muscle transversal, y.

le muſcle tranſverſal, les chifres depuis 3. juſqu'à 13. marquent les muſcles de l'épaule, du bras & de la main dont il a été parlé, 40. le muſcle profond, 41. le ſublime, 12. les productions du peritoine, 14. l'oblique aſcendant de l'epigaſtre, 15. 16. 17. le grand trocanter, 25. le vaſte externe, 19. le muſcle iliaque, 21. le lombaire, 22. le triceps, 23. 24. le muſcle crural, 26. le vaſte interne, 27. le droit, 28. le greſle, 29. 33. l'éperonier, 30. l'extenſeur du poûce ou gros doigt du pied, 31. l'os de la jambe, 34. l'abducteur des orteils, 35. 36. l'extenſeur des orteils.

Deuxiéme Figure, A. le muſcle ſplenique, B. le complexus, C. le releveur de l'omoplate, D. la clavicule, E. le coraco-hyoïde, F. le dentelé poſterieur, G. le grand rond du bras, H. K. l'origine & l'inſertion du ſous-épineux, I. le petit rond, M. N. O. P. l'origine & inſertion du deltoïde, Q. le ſacrolombaire, R. le demi-épineux, S. le ſacré, T. les côtes, V. les intercoſtaux externes, Δ. le dentelé poſterieur inferieur. a. b. l'oblique deſcendant & ſon inſertion, c. le tres large, toutes les autres lettres juſqu'à u. ſont les muſcles de la main & du carpe ainſi qu'ils ont été expliquez, & tous les chiffres marquent les muſcles de la cuiſſe, de la jambe & du

pied, ainſi que le tout a été expliqué en ſon lieu.

Troiſiéme figure, A. B. marquent les ligamens de la verge, C. le commencement des ligamens, D. la tête de la verge, E. le ſphincter, F. les proſtates, G. le corps de la veſſie, H. une portion des vaiſſeaux ejaculatoires, I. les vreteres qui finiſſent en la veſſie.

Quatriéme Figure, 1. 2. les deux nerfs caves qu'on appelle corps caverneux, 3. les vaiſſeaux de la verge, 4. la tête de la verge, 5. le conduit commun à la ſemence & & à l'urine, 6. 7. la ſubſtance ſpongieuſe & noirâtre du corps de la verge; 8. l'union des ligamens qui font la verge.

Eplication de la ſixiéme Planche, contenant 3. Figures des mammelles & parties contenuës dans le ventre inferieur de la femme, de la matrice, de l'oëſophage du ventricule, & de la veſſicule du fiel. to. 1. p. 402.

PRemiere Figure, A. B. les veines mammaires externes, C. le corps des mammelles, D. les glandes de mammelles, E. F. G. H. le peritoine, L. la partie convexe du foye, M. N. la partie cave, O. le tronc de la veine porte, P. la veine deſcendante, Q. la gran-

de artere defcendante, R. les arteres qui fe fourchent dans le ventre inferieur, 3. la veine adipeufe, V. la veine.& l'artere émulgentes, Y. 2. les reins, a. l'uretere, d. les veines fpermatiques, i. k. le corps de la matrice, l. l'orifice interne de la matrice, o. p. connexion des veines & arteres fpermatiques, s. les tefticules ou ovaires, X. le col de la matrice, 5. le corps de la veffie, 4. les vreteres entrans dans la veffie, 7. le col de la veffie tenant au col de la matrice, 9. le fphincter de la veffie. 6. les lévres de la matrice.

Deuxiéme Figure, A. B. la cavité de la matrice, C. D. la ligne qui fepare la cavité de la matrice, E. l'épaiffeur du fond de la matrice, F. le fond de la matrice, G. l'orifice interne de la matrice, H. membrane de la matrice qui vient du peritoire, I. membrane qui attache la matrice, M. le col ou vagina de la matrice, L. portion du col de la veffie qui finit dans le vagina.

Troifiéme Figure, A. l'oëfophage, B. le commencement qu'on appelle *fauces*, C. l'eftomac, D. les amygdales, E. corps glanduleux, F. G. les nerfs de l'eftomach & ventricule, H. l'orifice fuperieur du ventricule, I. l'orifice inferieur, K. L. les veines du ventricule, M. conduits de la bile difperfez dans le corps du foye entre

les rameaux de la veine porte & de la cave, N. le trou du duodenum où s'insere le conduit biliaire, O. un corps glanduleux, P. la vessicule du fiel, Q. le conduit biliaire qui va au duodenum, R. la veine qui vient de la vessicule du fiel.

Explication de la 7. Planche, qui contient les reins, vaisseaux & parties de l'Homme pour la generation. to. 2. p. 5.

1. LEs glandes renales, 2. les reins, 3. les arteres émulgentes, 4. les veines émulgentes, A. A. les 2. arteres spermatiques, B. B. les veines spermatiques, C. le corps variqueux & piramidal, qui forme les rameaux de la veine spermatique en remontant, on l'appelle aussi pampiniforme, c'est-à-dire, aïant la figure de rejettons ou bois de vigne, D. les testicules, E. la tunique eritroïde, F. l'élitroïde, G. l'albugineuse, H. un testicule ouvert, I. le muscle cremaster, L. les epididymes ou parastates, M. vaisseaux deferens que quelques-uns appellent aussi ejaculatoires, N. les vessicules seminaires, que les anciens appellent aussi parastates, O. les Prostates, P. la verge, Q. vaisseaux de la verge, R. les deux erecteurs, S. les deux ejaculateurs, T. le gland, V. le pre-

puce, X. les deux nerfs ou corps caverneux.

Explication de la 8. *Planche, contenant* 8. *Figures de la matrice, des œufs des Femmes, des germes & d'un Enfant, avec l'arriere-faix.* to. 2. p. 141.

PRemiere Figure, B. la matrice qui ressemble à une bouteille renversée, C. la vessie attachée au col de la matrice, D. les testicules ou ovaires, E. les cornes ou trompes de falope qui sont les veritables vaisseaux deferens, F. les deux vaisseaux que les anciens appellent deferans ou ejaculatoires, & qui ne sont que des productions des testicules ou ligamens, G. les deux vaisseaux spermatiques.

Deuxiéme Figure, elle represente quatre œufs dont le plus gros a été trouvé dans les testicules d'une Femme de 40. ans, & les trois autres de differente grosseur, trouvez dans les testicules d'une Femme.

Troisiéme Figure, represente un œuf qui a été ouvert quatre jours aprés avoir été tombé dans la matrice, dans lequel on a trouvé un petit embrion marqué B. dont la tête commence à se separer sans aucune distinction des organes.

Quatriéme Figure, c'est un œuf plus

gros qui a été ouvert 15. jours aprés la conception, A. represente un petit arriere-faix ou placenta, les quatre B. represen-tent la membrane appellée chorion fenduë en quatre, les 4. C. l'amnios fenduë en quatre, D. le cordon des vaisseaux ombilicaux, par lequel l'Enfant est attaché à l'arriere-faix, E. est un embrion de 15. jours où le visage commence à paroître avec les principales parties du corps.

Figures 5. 6. 7. sont trois squeletes, dont le premier a été trouvé dans un œuf trois semaines aprés la conception, le 2. qui est la sixiéme Figure, represente un squelete d'un Enfant trouvé dans un œuf un mois aprés la conception, le dernier represente le squelete d'un Enfant trouvé dans un œuf six semaines aprés la conception.

Huitiéme Figure, P. Q. representent la premiere membrane qui environne le fœtus, R. est le placenta que les anciens appellent foye uterin, S. T. L. sont plusieurs vaisseaux qui s'assemblent en un auprés du T. l'V. marque la partie exterieure de la membrane amnios, X. la partie interieure, Y. le vaisseau umbilical ou cordon interne dans le nombril du fœtus, Z. est la Figure d'un fœtus dans la matrice.

Explication de la 9. Planche, contenant 3. *Figures de matrice, vessie, & diaphragme.* to. 2. p. 157.

PRemiere Figure, A. le fond de la matrice, B. le col, C. les ligamens larges, D. les ligamens ronds, E. les portions du peritoire qui couvrent les ligamens dans la cavité de l'abdomen, F. les parties du peritoire qui se relâche dans l'hernie, G. les ligamens ronds étendus au dehors de l'abdomen, H. les ligamens ronds ainsi qu'ils se terminent dans la graisse du pubis, I. les ligamens semblables aux aîles des papillons, K. une portion du rectum, L. les trompes de fallope, M. le trou dans l'extremité des trompes, N. les bordures ou franges des trompes, O. les franges ainsi qu'elles se joignent quelquefois, P. les franges par lesquelles les trompes sont souvent jointes aux testicules, Q. les testicules d'où sortent les œufs, R. les ligamens des testicules qui les attachent à la matrice, que les Anciens prennent pour les vaisseaux deferens, S. les vaisseaux limphatiques de la matrice, T. la vessie, V. la cavité interne de la vessie de l'urine, X. le col de la vessie couvert du muscle sphincter, Y. la sonde inserée

dans le col de la veſſie, & ſortant par le conduit de l'urine, Z. l'inſertion des ureteres dans la veſſie, a. les lévres de la veſſie coupée, ſeparées l'une de l'autre, b. la ſubſtance interne de la veſſie, c. les ureteres, d. les ſondes miſes dans les ureteres, e. les fibres charnuës qui procedent du ſphincter, & qui vont ſe ramifier au vagina, f. le clitoris, g. les cuiſſes du clitoris, h. les extremitez du clitoris ſeparées de l'apophiſe de l'os iſchion, i. les muſcles du clitoris, k. les principes des muſcles, l. le prepuce du clitoris, m. le pudendum, n. les nimphes, o. le conduit de l'urine, p. les levres du pudendum.

Deuxiéme Figure, X. le vagina ou col de la matrice ouvert, Y. l'orifice interne de la matrice, Z. le fond ou le corps de la matrice ouvert de ſa longueur.

Troiſiéme Figure, H. marque le diaphragme, I. la membrane qui eſt une contiuuité du peritoine, L. trous du diaphragme, M. vaiſſeaux du diaphragme, N. muſcle ſuperieur, O. muſcle inferieur dont la production droite eſt plus longue que la gauche.

Explication de la 10. *Planche*, *contenant deux Figures d'un Homme & d'une Femme.* to. 2. p. 387.

PRemiere Figure, A. l'epigaſtre, B. l'ombilic, C. l'hypogaſtre, D. le penil, E. l'epiderme, F. la peau. G. la graiſſe qui eſt ſous la peau, H. la racine de la verge.

Deuxiéme Figure, A. B. le peritoine coupé, E. une portion du foye, F. le ventricule, G. H. la reflexion du colon, I. K. les membranes ou liens qui attachent la matrice, L. la matrice d'une Femme groſſe qui monte juſqu'au nombril, O. membranes naiſſantes du peritoine qui envelopent toute la matrice, R. la place de la veſſie, S. l'ouraque, T. les arteres ombilicales, V. le nombril détaché & abbatu, X. la veine ombilicale, Y. la motte & la fente ouverte où on voit le clitoris.

Explication de la onziéme Planche, *contenant ſix Figures des poûmons*, *trachée artere*, *foye & ratte.* to. 2. p. 271.

FIgures premiere, 2. & 3. A. une portion de la trachée artere, les autres lettres de la 3. Figure marquent les lobes

des poûmons qui reprefentent la figure d'un pied de bœuf, B. B. de la premiere figure reprefentent les poûmons vûs par derriere, & le cœur dans fa fituation, F. la trachée artere vûë par derriere, Δ. Δ. nerfs des poûmons, E. de la deuxiéme Figure, eft la trachée artere coupée vûë par devant, H. H. le larinx, T. T. T. les glandes tiroïdes placées au deffous du larinx à la difference des tonfiles ou amygdales qui font placées aux côtez de la luette, proche la racine de la langue.

Quatriéme Figure, 1. le tronc afcendant, de la veine cave, 2. le tronc defcendant, 3. l'orifice de la veine coronaire, 4. le trou qui fe trouve dans la veine cave auprés de la veine des poûmons, 5. une valvule, 6. les membranes triangulaires fcituées à l'orifice de la veine cave, qu'on appelle valvules triglochines ou tricufpides à caufe de leurs figures, 7. la trachée artere, 8. le larinx.

Cinquiéme figure, A. une grande portion de la partie convexe du foye, B. la veine umbilicale coupée.

Figure fixiéme, A. la fubftance de la ratte couverte de fa tunique propre, B. le rameau fplenique, D. le rameau ouvert proche la ratte où on voit la valvule, E. la tunique de la ratte coupée & retournée à l'envers

à l'envers pour mieux distinguer les entrelassemens des vaisseaux & des fibres, F. une partie de l'artere splenique, G. les fibres nerveux qui reçoivent dans les entrelassemens qu'ils forment, des petits rameaux de l'artere, & soûtiennent dans la continuité le parenchime de la ratte; a. les rameaux de l'artere splenique; b. une valvule dans le rameau splenique s'ouvrant du côté qu'elle regarde la veine porte; c. petits trous que l'on voit à la fin du rameau splenique; d. les nerfs qui parcourent les côtez de l'artere splenique.

Explication de la 12. *Planche, contenant* 7. *Figures, de la tête, du cerveau, des muscles des yeux, des intestins, des ventricules des bestes à cornes & qui n'ont point de dents à la machoire d'en-haut, comme sont les Brebis, les Chevres, les Bœufs & les Cerfs.* to. 2. p. 330.

FIgure premiere, A. partie gauche du cerveau, B. partie droite, C. les anfractuositez du cerveau, D. portion de la dure-mere qui separe le cerveau en partie droite & gauche, E. les Vaisseaux du cerveau, F. un conduit separant le cerveau en deux parties, G. branches de ce con-

duit, H. rameaux ſortans de la troiſiéme ſinuoſité, I. vaiſſeaux qui de la 4. ſinuoſité finiſſent dans les membranes ; K. le commencement de la quatriéme ſinuoſité, L. le corps calleux, M. ſinuoſitez que l'on voit au corps calleux, N. l'endroit où finit la portion de la dure-mere qui ſepare le cerveau en deux parties & qui fait la faux, O portion de la pie-mere, P. portion de la dure-mere.

Deuxiéme Figure, C. la dure-mere, I. la pie-mere, L. le cerveau, N. le corps cendré, O. le corps medullaire, P. le corps calleux, Q. les ventricules ſuperieures, R. les corps cannelez, T. le plexus choroïde, V. le troiſiéme ventricule, X. la glande pineale, Y. le cervelet.

Troiſiéme Figure, les quatre I. marquent les quatre muſcles droits de l'œil, K. le grand oblique, L. le petit oblique, M. la conjonctive, ainſi des autres membranes comme il a été expliqué en ſon lieu.

Figures, 4. 5. & 6. A. marque le premier ventricule des brutes, qui reçoit le premier l'aliment, on l'appelle le grand ventricule, B. marque le 2. ventricule qu'on appelle reticulaire, C. le troiſiéme ventricule appellé omaſum ou le livre, à cauſe qu'il contient pluſieurs feuil-

lets, D. le quatriéme ventricule appellé abomafum.

Figure 7. A. l'orifice droit du ventricule lié avec quelque portion du ventricule, B. le conduit du duodenum, *une portion du conduit, qui porte la bile dans les inteftins, C. le commencement du jejunum, D. l'ileon, Q. le commencement des gros inteftins, F. le cæcum, G. H. I. N. le colon, K. le rectum, L. les deux mufcles du rectum, M. le mufcle orbiculaire du rectum. En retournant cette Figure on aura la veritable fituation des inteftins.

Fin de l'Explication des Planches, qui font dans les deux Tomes, dont les fix premiéres font dans le premier Tome, & les fix autres dans le fecond, ainfi que chacune d'icelles eft marquée.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

LE SIEUR DE LA TOUR SUR les Cures considerables faites par l'Auteur du Miroir des Urines, & du Trésor de la Medecine, tant à la Cour qu'à Paris & à la Campagne.

QUE tes Cures DAVACH, sont à present cêlébres.
L'aveugle ouvrant les yeux ne craint plus les ténébres;
La Fiévre à ta recepte a t-elle resisté ?
La plus maligne même aussi-tost a cedé ;
La Teste & le Cerveau, le Cœur & la Poitrine,
Font connoître par tout que tu sçais par l'Urine
Pronostiquer leur sort, & guerir tous leurs maux,
Même obliger la mort d'abandonner sa faux ;
La Cour en est témoin & ton experience
A guerir tant de maux surprend toute la France.

Le Sieur Regnaud Prêtre, au même Auteur.

TON grand Miroir DAVACH met la mort aux abois,
Il montre à découvert la rigueur de ses loix ;
Mais ton Trésor en main que peut-elle prétendre ?
Vient-elle immaturée, on la fait bien attendre.




Fig. I
Fig. II
Crespy fecit



LE TRESOR DE LA MEDECINE.

LIVRE PREMIER

Contenant la ſtructure du corps humain & la Diviſion des parties ſelon les plus celebres Anatomiſtes anciens & Modernes & les dernieres découvertes.

§. PREMIER.

De la Diviſion des Parties du Corps.

HIPPOCRATE diviſe le corps humain en parties contenantes, en parties contenuës, & en parties impellentes ou qui font efforts. Les contenantes ſont toutes les parties vivan-

tes tant nerveuſes que charneuſes, leſquelles à parler proprement ſont les ſeules vraïes parties, parce qu'il n'y a qu'elles qui faſſent des actions & qui ſoient le ſujet des maladies.

Les parties contenuës ſelon cet auteur, ſont les humeurs contenuës dans leurs vaiſſeaux.

Les parties qu'il appellent impellentes, ſont les eſprits qui courent & vaguent d'une tres grande viteſſe dans toutes les parties.

Il faut obſerver que les humeurs & les eſprits ſont appellez parties, en prenant le nom de partie largement pour tout ce qui entre en la compoſition du corps humain, comme il ſera plus amplement expliqué en ſon lieu.

DIOCLES diviſe le corps en quatre parties qui ſont la teſte, la poitrine, le ventre & la veſſie.

FERNEL le diviſe en regions publiques & privées, il entend par les publiques & univerſelles, celles qui ſe répandent, coulent & s'étendent par tout le corps, & il entend par les privées & particulieres, celles qui ſont reſſerrées & arreſtées dans des parties propres & limitées, je rapporte cette diviſion quoique contraire à la circulation, pour en faire connoiſtre l'erreur

Les parties ou regions generales & publiques sont dit-il, de trois sortes, il fait commencer la premiere à la source & origine de la véne porte, & veut qu'elle comprenne toutes les parties, qu'il suppose en être arrosées & nourries, comme le ventricule, la ratte, le pancreas, l'épiploon, le mesentere, & les intestins, par lesquels dit-il, cette region est terminée comme par ses propres limites.

La seconde Region publique commence depuis la source de la véne cave, & se termine dans les petites vénes & capillaires de chaque partie, par le benefice desquelles il supposoit comme les autres Anciens, que toutes les parties étoient nourries, ce qui ne s'accorde pas avec la circulation, qui nous apprend que les arteres portent le sang pour la nourriture des parties, & que les vénes ne font que le reporter au cœur comme il sera expliqué en son lieu, mais cependant il est bon de sçavoir que cette seconde region selon cet auteur, comprend tous les rameaux de la véne cave & de l'aort, auparavant qu'ils se terminent en vénes & arteres capillaires, par lesquelles elle est environnée & retenuë comme par ses propres limites, & comprend sous cette region, la vessie du fiel, la vessie de l'Urine, les veines emulgentes,

les ureteres & les cavitez des reins.

La troisiéme region publique s'étend davantage, & se répand dans tout le corps, commençant des la source des vénes & des arteres capillaires répanduës pour soutenir chaque partie, & passant à l'extremité de la peau se termine & finit.

Les regions particulieres & privées selon cet auteur, sont celles qui ne s'étendent pas par tout le corps, mais sont restraintes & terminées par leurs propres limites, ces regions sont le cerveau, les poûmons, les reins, la matrice, les voïes particulieres, & les parties dont l'office est de chasser, & pousser hors les excremens.

GALIEN 7. *de usu part. cap.* 21. divise le Corps en trois ventres & aux extremitez, cette division est la plus commune & suivie des Anatomistes d'aujourd'hui. On entend par les trois ventres les trois cavitez qui contiennent le cerveau, le cœur, & le foye. Le cerveau est contenu dans le ventre superieur qui est la teste; le cœur dans le ventre moïen qui est le thorax ou poitrine, & le foye est dans le troisiéme ventre qu'on appelle Abdomen & ventre inferieur.

GALIEN adjoute à ces trois parties que les anciens ont toûjours reconnu pour no-

bles, les testicules, comme étans les principaux instrumens de la generation, si bien qu'on les peut dire parties nobles, eu égard à l'espece qui est conservée par leur moïen, mais aïant égard à l'individu, ils ne sont point necessaires, parcequ'ils ne communiquent point au corps de faculté, ny d'esprit, ny de matiere necessaire à la nourriture des parties, ce qui est si vray que les châtrez ne laissent pas de vivre sans eux.

Il faut encore observer que comme la division particulier du Corps, se fait en parties exterieures, & en parties interieures, on doit entendre par le mot de partie, dit du Laurent, au livre premier de son Anatomie, quest. 1 Un Corps vivant destiné pour l'action & l'usage, uni & attaché au tout, *Corpus vivens toti cohærens ad ejusque actionem & usum comparatum*, ainsi il n'y a point de partie qui n'ait son action, & étant sans action, quand même elle auroit un usage comme les cheveux, & les ongles, elle ne merite pas le nom de partie, car pour meriter ce nom, il faut être susceptible de maladie & de santé, or les parties émeuës & affligées de maladie, sont celles qui agissent selon Galien, *morbus est affectus præter naturam quo actiones primo læduntur*; l'action est d'un corps animé, & non pas d'un corps

inanimé, c'est pourquoi on doit exclure du nombre des parties, les cheveux, les poils, ongles, humeurs, vents, verruës, cals, ou callus, fragmens, & éclats des parties, n'étans pas propres à aucunes actions utiles au tout, c'est-à-dire au Corps selon Vales. lib. 2. controvers. cap. 5. Il en faut dire de même de ce qui n'y est pas adherant, comme les humeurs & les esprits qui courent & vaguent par toutes les parties; il y a neanmoins des Modernes qui prétendent qu'on ne doit pas contester aux ongles le nom de partie, pour les raisons que je rapporterai en son lieu.

On ne doit point negliger la connoissance des parties du corps, parce cette connoissance est absolument necessaire, non seulement pour bien connoître les maladies, & les prévenir, mais aussi pour prédire quelle en doit être l'issuë & l'evenement, & enfin pour les guerir, étant impossible de connoître parfaitement une maladie, si on ne connoît pas la partie malade.

Les signes pour connoître la partie malade se tirent non seulement des Urines, quand on en a une parfaite connoissance, mais aussi de la situation de la partie, & de l'action lesée, quand on est pas versé dans la connoissance des Urines, & quoiqu'on y soit ver-

sé,il eſt neceſſaire de connoître & la ſituation de la partie & l'action bleſsée, celui qui connoît l'action du ventricule être la chylification, s'il arrive qu'elle ſoit offensée comme on le connoît facilement par les Urines, il juge auſſi-tôt que c'eſt le ventricule qui eſt indiſposé, s'il ſçait que le foye eſt ſitué dans l'hypocondre droit, & que le malade ſe plaigne de douleur ou de tumeur audit hipocondre il aſſûre auſſitôt que la maladie occupe le foye, ainſi du reſte, cette connoiſſance eſt encore neceſſaire pour l'application des remedes topiques, comme fomentations, linimens, & emplâtres ſur l'hypocondre droit, & ſur le gauche ſi la ratte eſt affectée, ſi c'eſt la veſſie ou la matrice qui ſoient affectées, on appliquera les topiques ſur l'hypogaſtre, ſi c'eſt le cœur, on appliquera ſur la mammelle gauche, il faut auſſi donner aux remedes topiques, une figure ſemblable à celle de la partie malade, afin de ne pas couvrir les parties voiſines qui ſont en bonne diſpoſition.

Le Corps humain ſe diviſe auſſi en parties ſimples ou ſimilaires, & en parties composées qu'on appelle diſſimilaires & organiques.

La partie ſimple ou ſimilaire eſt celle qui ſe peut diviſer en parties qui appar-

roiſſent aux ſens, ſemblables & de même eſpece, on dit qui apparoiſſent ſemblables aux ſens, parce que la diviſion en parties ſemblables, ſe peut entendre ou ſelon les ſens, ou ſelon la raiſon, ainſi les chaires ſe diviſent en parties qui ſont ſemblables & à elles-mêmes & à leur tout, mais par la raiſon, elles ſe diviſent aux quatre elemens, & aux quatre humeurs dont elles ſont compoſées qui ne ſont point ſemblables ny les unes aux autres, ny à tout le compoſé, c'eſt pourquoy Galien dit, que les parties ſimilaires ſont celles qui apparoiſſent ſemblables aux ſens, d'où s'enſuit qu'on peut appeller avec raiſon, parties ſimilaires, celles qui ne peuvent eſtre diviſées en parties qui ſont ſenſiblement de differente eſpece, & ainſi elles ſont ſimples quant aux ſens.

Les Anciens faiſoient deux ſortes de principes materiels & ſenſibles de la generation des parties ſimilaires, ſçavoir la ſemence, & le ſang menſtruel, & faiſoient par conſequent de deux ſortes de parties ſimilaires, dont ils appelloient les unes ſpermatiques ou ſeminales, & les autres ſanguines & charnuës. Ils appelloient ſpermatiques, celles qu'ils croyoient avec Galien, être engendrées immediatement du corps de la ſemence, comme l'os, le car-

tilage, le ligament, la membrane, les fibres, les nerfs, les arteres, les veines & la peau, & ils appelloient parties charnuës celles qui sont rouges & molles qu'ils croiyoient être immediatement engendrées du sang épaissi, & en faisoient de trois sortes l'une qui est proprement chair qui est veritablement rouge & molle, comme est celle des muscles, des gencives & du gland, de la verge, la seconde sorte qui est improprement & par similitude appellée chair comme celle qui est propre aux visceres nommée parenchyme, telle est celle du foye, de la ratte, des poûmons, du cœur & des reins, & la troisiéme sorte est celle qui est appellée chair par ressemblance, & improprement, & est particuliere aux glandes, & s'appelle chair glanduleuse, mais les Modernes ayant découvert que toutes ces parties se trouvent dans l'œuf comme il sera expliqué en son lieu, ils les font toutes spermatiques.

On divise encore les parties similaires en communes & en propres, les communes sont celles qui servent à composer plusieurs parties dissimilaires, comme sont les os, les cartilages, les ligamens, les membranes, la chair, les nerfs, les venes, & les arteres, les propres sont celles qui ne composent seulement qu'une certaine par-

tie, & dont il ne s'en trouve point de semblable au reste du corps, comme est la moëlle du cerveau, & celle de l'épine dorsale, & les trois humeurs de l'œil.

Les parties similaires sont necessaires pour deux fins, l'une pour composer les parties dissimilaires, ainsi le doigt qui est une partie dissimilaire, est fait de l'os, de cartilages, de ligamens, de membranes, de chair, de venes, d'arteres & de nerfs, qui sont parties similaires, & l'autre fin, pour être le siege des facultés sensitives, car c'est par le moïen des parties similaires, dit Aristote, que les dissimilaires ont le sentiment.

Tous les Anatomistes ne sont pas d'accord du nombre des parties similaires, Galien en admet d'abord sept, qui sont l'os, le cartilage, les ligamens, les membranes, les fibres, la graisse, & la chair, ausquelles il ajoûte les nerfs, la moëlle, les ongles & les poils, & en un autre endroit, il ajoûte encore les tendons & la peau, & enfin les vénes & arteres, & en augmente ainsi le nombre jusqu'à quinze.

Averroës veut qu'il y en ait treize, Avicenne neuf, Vesale sept, Archangelus neuf, Gavassetius en admet treize, du Laurent huit communes, qui sont les os, les cartilages, les ligamens, les membra-

nes, la chair, les nerfs, les arteres & les veines, & trois propres qui ſont la moëlle du cerveau; & les humeurs des yeux comme la Cryſtalline & la Vitrée, Fernel en met neuf, Bauhin dix ſçavoir l'os, le cartilage, le ligament, la membrane, le fibre, le nerf, l'artere, la véne, la chair & la peau, d'autres y ajoûtent le tendon, ce nombre ſemble être le mieux fondé, parce que les poils & les ongles ſelon pluſieurs Anatomiſtes, étans des excremens, ils ne meritent pas le nom propre de partie, non plus que la moëlle des os & la graiſſe qui paſſent plûtoſt pour nourriture que pour parties, à l'égard de la moëlle du cerveau on la rapporte au genre des chairs.

La partie diſſimilaire eſt celle qui ſe peut diviſer en parties differentes, d'eſpece, de ſubſtance & de nomination; on l'appelle auſſi organique, parce que ſon eſſence conſiſte en une loüable conformation qui depend de la figure, du nombre, de la grandeur, & de la ſituation convenable de chacune des parties de l'organe, dont il eſt composé à raiſon de laquelle il fait une action qui lui eſt propre & particuliere, les parties ſimilaires font bien une action qui eſt la nutrition, mais cette action eſt commune à toutes les parties en

general, par ce qu'elles fe nouriffent toutes, au contraire la partie organique fait une action, qui lui eft tellement propre qu'elle ne peut être faite par aucune autre partie, l'oeil par exemple eft une partie diffimilaire, & un organe dont l'action eft la veuë qui lui eft tellement propre, que de toutes les parties du corps il n'y a que l'oeil feul qui voïe.

Il y a quatre forte d'organes felon Galien, il met au premier, les organes qui ne font compofez que des parties fimilaires, comme font les mufcles qui ne font faits que de chair, de nerfs, de fibres, de tendons, de vénes, d'arteres, & de tuniques, qui font toutes parties fimples, il met au fecond ordre les Organes qui font compofez de ceux du premier ordre, comme le doigt qui eft fait d'os, de cartilages, de ligamens, de tendons, de vénes, d'arteres, qui font toutes parties diffimilaires, & en outre de mufcles, qui font parties organiques, il met au troifiéme ordre les organes compofez de ceux du fecond ordre, comme la main qui outre les parties fimilaires, eft auffi compofée de mufcles & de doigts, enfin fous le quatriéme ordre il comprend les organes qui font compofez de ceux du troifiéme ordre, comme le bras qui eft fait de la main, des

doigts & des muſcles.

GALIEN conſidere encore en chaque organe parfait, quatre ſortes de parties; la premiere eſt de celles qui premierement & de ſoy font l'action, auſquelles il defere la principauté de l'organe, la ſeconde eſt des parties ſans leſquelles l'action ne ſe feroit point, la troiſiéme eſt de celles par leſquelles l'action ſe fait mieux. Et la quatriéme ſorte, eſt de celles qui conſervent l'action. Par exemple l'humeur criſtalline en l'œil, eſt la partie principale de cet organe laquelle voit premierement & de ſoy, le nerf optique eſt la partie ſans laquelle il ne verroit point, les tuniques & les muſcles rendent ſon action meilleure & plus parfaite, enfin l'orbite & les paupieres conſervent ſon action, & font qu'il agit plus ſeurement & plus longuement.

Il faut obſerver que la nature de l'organe ne conſiſte pas en ce qu'il eſt composé de parties diſſemblables, mais en ce qu'il a une figure propre à faire l'action à laquelle il eſt deſtiné, d'où vient que pluſieurs parties qui ſont miſes au rang des ſimilaires, ne laiſſent pas de faire des actions organiques, comme la véne de reporter le ſang de la circonference au centre, c'eſt à dire au cœur, l'artere de porter le ſang pour la nourriture des parties,

& les nerfs, l'esprit animal & le suc nerveux, ce qu'elles font parce qu'elles ont une figure propre à faire ces fonctions, ce qui s'explique clairement par l'exemple des instrumens artificiels, un coûteau tout de fer & par consequent similaire, ayant la figure propre pour couper, n'est pas moins organe & instrument que s'il étoit de fer, de bois & d'yvoire parties dissimilaires, & aussi-tost qu'il à perdu cette figure, il cesse d'être coûteau & instrument quoy qu'il soit encore similaire comme auparavant, ainsi le nerf, la véne, & l'artere coupez ou rompus, ne sont plus parties organiques, ny instrumens, parcequ'ils ont perdu la figure qui les rendoit organes propres à contenir, distribuer, & réporter le sang & les esprits, ils ne laissent pas neanmoins d'être parties similaires, il en est de même des organes composez de parties dissimilaires, car aussitôt qu'ils ont perdu leurs figures, ils cessent d'être instrumens, & ne meritent plus le nom de parties organiques, quoy qu'on les puissent encore appeller parties dissimilaires, par exemple un œil jetté hors de son orbite, ou crevé, quoi qu'il soit encor partie dissimilaire, ne doit pas neanmoins être appellé organe parce qu'il à perdu la figure qui le faisoit tel, car la

partie qui a perdu sa figure, soit qu'elle soit similaire ou dissimilaire, ne peut plus être appellée organe, parce qu'elle a perdu son action avec sa figure, enfin il faut dire avec Fernel, qu'il faut opposer à la partie simple, & similaire, la partie composée & dissimilaire, & à la partie organique & instrumentaire opposer la partie informe, c'est-à-dire qui n'a ny forme ny figure.

Il faut encor observer avec Hippocrate, que l'os, le cartilage, le nerf, la petite partie tendre de la jouë, le prepuce & les autres parties de cette nature, étantes une fois coupées, ne reviennent ny ne se reünissent point, l'os à cause de sa dureté, & les autres parties parce qu'elles sont nerveuses, si ce n'est par un callus qui est par dessus comme une soudure, & c'est pour cette raison qu'il dit, *lib. 6. Aphor.* 18. que la vessie, le cerveau & le cœur, le diaphragme, les menus boyaux, le ventricule ou le foye, étant coupez, ou profondement blessez, cela est mortel, les parties dures & nerveuses, qu'il appelle spermatiques, se peuvent neanmoins reunir aux enfans, à cause de la tendresse & mollesse, méme des os, par un moïen de méme nature, & aux personnes âgées, cela ne se peut faire que par un moïen de differente

nature, à cauſe de l'imbecillité de la cauſe efficiente, & du peu de matiere, à l'égard des dents qui renaiſſent c'eſt à cauſe de l'abondance de la matiere qui eſt caché & contenuë dans les cavitées des maſchoires.

Les parties charneuſes & ſanguines ſont plus chaudes que les nerveuſes, & que celles que les anciens appellent ſpermatiques ſelon Hippocrate, Ariſtote & Galien, il y en a qui ſont de ſentiment contraire, comme Joubert dans ſon Apologie, mais ils ne ſont pas ſuivis.

§. II.

Des choſes neceſſaires pour connoître la nature & ſtructure du Corps humain.

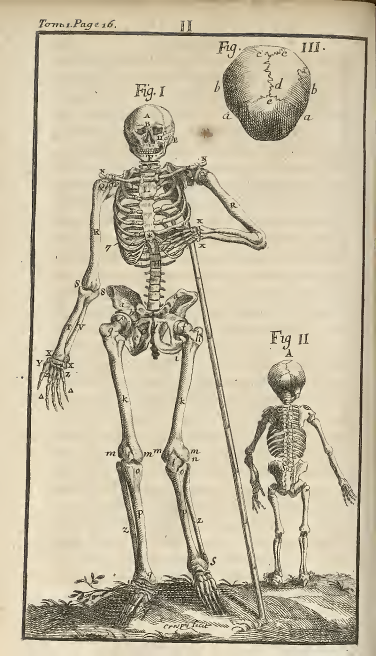
IL faut pour bien connoître la nature & la ſtructure du Corps humain, conſiderer ſelon du Laurent, & Riolan, trois choſes en chaque partie, la compoſition, l'action, & l'uſage, ſous le nom de compoſition ils comprennent la ſubſtance, la temperature, & la conformation de la partie.

La conformation comprend la grandeur, la figure, le nombre & la ſituation.

La ſubſtance eſt le domicile de quelque faculté certaine & determinée, & eſt particuliere à chaque partie, c'eſt par cette

ſubſtance




II
Fig. III.
Fig. I
Fig II
Crespy fecit

ſubſtance que la partie eſt dite oſſeuſe, membraneuſe, nerveuſe, charneuſe, glanduleuſe, ou moëlleuſe, cette ſubſtance vient de la forme & de la matiere de la partie, jointes enſemble, & eſt reconnuë par la dureté, moleſſe, épaiſſeur, rareté, denſité, couleur & ſaveur.

La temperature accompagne la ſubſtance de la partie ſimilaire, étant comme la forme d'icelle, par laquelle elle fait ſon action qui eſt la nutrition, la partie à raiſon de ſa temperature, eſt dite chaude, froide, ſeche, ou humide, la temperature chaude & froide ſe connoiſſent plûtôt par la raiſon, que par les ſens; car aux corps vivans, il n'y a point de froid actuel, & l'attouchement juge toutes les parties être chaudes, parce qu'elles ſont remplies de chaleur & d'eſprits, il faut donc que la raiſon & l'attouchement s'accordent enſemble, pour examiner l'eſſence, la compoſition, les actions & les effets de la partie, avant que de juger ſi elle eſt chaude ou froide, pour ce qui eſt du temperament humide & ſec, on en juge par le toucher, parce que les parties molles ſont humides, & les dures ſont ſeches, & plus elles ſont ſeches plus elles ſont dures, & plus elles ſont humides plus elles ſont molles.

La conformation eſt une proportion,

& une conftitution naturelle de la partie qui confifte en la figure, en la grandeur, au nombre & en la fituation, par la figure on dit que la partie eft ronde, longue, quarrée, qu'elle a une ou plufieurs faces, des cavités grandes, ou petites, des meats, orifices, trous, & pertuis, ou qu'elle n'en a point, par la magnitude, on dit qu'elle eft grande, moïenne ou petite, par le nombre, on dit qu'elle eft unique, ou qu'il y en a plufieurs, quant à la fituation qu'on appelle auffi connexion, ou communion, on la regarde en quatre manieres, elle fe fait premierement quand les parties font jointes, & attachées les unes aux autres par le moïen des membranes, & des ligamens, en fecond lieu quand une partie eft fufpenduë à une autre, ainfi le foye eft dit avoir connexion avec le Diaphragme, parcequ'il y eft fufpendu & attaché par le moïen d'un fort ligament appellé fufpenfoire, en troifiéme lieu quand une partie eft appofée & couchée fur une autre, enfin quand une partie eft faite pour la feureté & la deffence de quelqu'autre.

La feconde chofe à confiderer pour la connoiffance de la nature, & de la ftructure du corps humain, eft l'action, qui eft la fin de la compofition, la partie n'aïant fubftance, temperature, & conformation, que pour

l'action, ainsi la substance du cœur est solide, fibreuse, & charneuse, parce qu'étant le lieu ou se fait le sang il faut qu'il soit fort & puissant pour la perfection & la distribution du sang arterieux.

Enfin l'action selon Galien est un mouvement effectif ou actif, ou bien un mouvement des parties agissantes, & est contraire à l'affection ou passion, qui est un mouvement passif, le poux par exemple, & le battement naturel du cœur, est une action & un mouvement actif du cœur, & se fait par la force & la faculté du cœur, mais la palpitation est une passion ou mouvement passif, par lequel le cœur souffre, ce qui arrive par une cause morbifique.

Il y a deux sortes d'actions, une propre & une commune, la commune s'appelle aussi similaire, & est commune à toutes les parties du corps comme la nutrition, l'action propre se fait par un organe particulier, & est appellée action organique, comme la veuë est l'action de l'œil, l'action commune & similaire se fait par la seule temperature de la partie, & se fait parfaitement par chaque particule de la partie, d'autant que la moindre parcelle de la partie similaire, à la même forme & temperature que toute la partie similaire, mais l'action organique & propre n'est point parfai-

ce ni entiere, que par l'organe tout entier.

La troisiéme & derniere consideration est l'usage des parties qui est double, l'un procede de l'action, & suit aprés l'action faite, comme de l'action de voir, l'homme tire cet usage qui est de fuïr ce qui est nuisible, & de poursuivre ce qui est profitable, l'autre usage devance & precede l'action, & est seulement une aptitude à agir, enfin l'action differe de l'usage, premierement en ce que l'action est un mouvement actif de la partie, & l'usage n'est qu'une aptitude à agir, secondement en ce que l'action consiste en l'operation seulement, & l'usage est aussi en la partie quand elle se repose, en troisiéme lieu en ce que l'action n'appartient qu'à sa seule partie principale de l'organe, & l'usage convient à toutes les autres, l'action differe enfin de l'usage, en ce que plusieurs parties n'ont point d'action, comme les cheveux & les ongles, lesquels ne laissent pas d'avoir leurs usages.

§. III.

De la division la plus ordinaire du Corps humain.

LEs Anatomistes anciens & Modernes divisent ordinairement le corps en tronc, & en extremitez, on entend par le tronc, trois parties, ou trois regions prin-

cipales, qu'on appelle auſſi les trois ventres c'eſt-à-dire trois cavitez, qui ſont la teſte, la poitrine, & le ventre inferieur.

Les extremitez ſont ou ſuperieures comme les mains, ou inferieures comme les pieds, ainſi qu'il ſera expliqué par ordre.

§. IV.

Du Ventre inferieur.

JE ne ſuivrai pas ici l'ordre de dignité, qui veut qu'on commence la diſſection, & l'explication des parties, par le cerveau, comme étant la plus noble partie du corps, qu'on anatomiſe enſuite le cœur, le foye, & enfin toutes les parties internes, ny l'ordre de ſituation, qui veut qu'on explique les parties qui ſe preſentent les premieres, comme la peau, la graiſſe, & les muſcles; & enſuite qu'on paſſe aux parties internes, & aux viſceres, mais je ſuivrai la diviſion & l'ordre qui eſt ordinaire aux Anatomiſtes, qu'on appelle de durée & de neceſſité, qui demande qu'on commence par le ventre inferieur, parce qu'étant comme l'égoût de tout le corps, il eſt le plus ſujet à la pourriture & à la corruption., j'expliquerai enſuite le ventre moïen, pour paſſer au ſuperieur & finir par les extremitez & jointures.

Le ventre inferieur se considere, ou comme tout entier ou comme divisé en parties & membranes.

On considere au ventre entier son étenduë, sa figure, & sa composition.

Son étenduë est limitée par le haut des fausses côtes, du Cartilage Xiphoïde, & du Diaphragme, par le bas des Os des Jles, & du Penil, pardevant de tout l'Epigastre, & par derierre des cinq Vertebres des Lombes, & de l'Os-Sacrum.

On le divise ordinairement en partie anterieure & en posterieure.

L'Anterieure est externe, bornée par le haut du Cartilage Xiphoïde, & par le bas des os du Penil, Galien l'appelle Epigastre, or epigastrion *Græcis id est quasi circum ventrem*, les Latins l'appellent *abdomen ab abdendo*, parce qu'il couvre & deffend les visceres destinez à la chilification, & à la procreation, enfin les Arabes l'appellent *mirach*.

Cette partie anterieure est divisée en trois regions, en la superieure dite Epigastrique, en la moïenne nommée Ombilicale, & en l'inferieure qui est l'hypogastrique.

L'Epigastrique s'étend depuis le Cartilage Xiphoïdes quasi jusqu'au nombril, c'est-à-dire jusqu'à deux travers de doigts au dessus de l'Umbilic. Or ce mot latin

Vmbilicus vient de *Vmbo*, qui ſignifie milieu ; parce qu'il eſt placé au milieu du corps, ainſi qu'il paroît en étendant les bras & écartant les jambes.

La region ombilicale commence, ou finit l'épigaſtrique, & finit un peu au deſſous du nombril, qui eſt environ deux travers de doigts au deſſous, & ainſi cette region à de largeur trois ou quatre travers de doigts.

La region Hipogaſtrique s'etend depuis l'umbilicale juſqu'au penil , c'eſt-à-dire juſqu'à l'os pubis.

On diviſe derechef chacune de ces trois regions en trois parties, en moïenne, droite, & gauche, les côtez, c'eſt-à-dire les parties laterales droite & gauche de la region Epigaſtrique , ſont appellées hypochondres, & la partie moïenne retient le nom du tout, & eſt appellée Epigaſtre, le foye eſt preſque tout ſitué en l'hipocondre droit, qui en contient le grand lobe, & la veſſicule du fiel, la ratte avec la plus grande partie du ventricule , eſt ſituée au gauche, , & une partie du foye qui eſt le petit lobe, & une partie du ventricule avec ſon orifice inferieur, & la partie moïenne du colon, ſont contenuës dans l'Epigaſtre.

La region umbilicale ſe diviſe pareille-

ment en parties moïenne, droite & gauche, les Grecs appellent la moïenne Omphalos, les Latins Umbilicus, & les François nombril comme il a été dit, les parties droite & gauche sont appellées Lombaires, les lombes & le rabe, c'est l'endroit ou on met les ceintures, & que les anciens ont estimé être le siege de la concupiscence. Au lombe droit, est contenu le roignon c'est-à-dire le rein droit, une partie du boyeau colon, presque tout le cœcum avec une portion du jejunum, & au lombe gauche est contenu le rein gauche, une partie des boyaux colon, & jejunum, & au milieu sont contenus le mesentere, & la plus grande partie du jejunum.

La region inferieure appellée Hipogastrique, commence au dessous du nombril, & descend jusqu'aux aînes, on l'appelle aussi le bas ventre, & le petit ventre à l'égard de l'homme, parce qu'il a cette partie plus petite que la femme, peut être dit du Laurent, à cause du fruit qu'elle doit porter.

Cette Region se divise aussi en trois parties, qui sont la moïenne, la droite & la gauche, la moïenne s'étend jusqu'aux parties honteuses, ou les poils & signes de puberté paroissent, & s'appelle proprement hipogastre quoiqu'Hippocrate use largement de ce mot en plusieurs endroits,

entendant par ce mot tout le ventre inferieur, les deux parties laterales droite & gauche, sont appellées les Jles ou les flancs, parce qu'elles contiennent l'Jleon, & descendent jusqu'au commencement des poils, sous cette region sont contenus l'Jleon & le rectum, les vaisseaux spermatiques, la vessie de l'urine, & la matrice aux femmes.

On divise derechef la partie basse de cette region hipogastrique en droite, gauche & moïenne, les droite & gauche sont appellées des Grecs bubones, des Latins inguina, & en François les aînes, qui donnent passage aux vaisseaux spermatiques, c'est dans ces parties que sont les glandes que l'on dit être les émonctoires du foye, & ou il y vient souvent des tumeurs qu'on appelle bubons ou poulains.

La moïenne partie de cette region s'appelle en Latin pecten, & pubis, & en François la motte & le penil, qui commence à se couvrir de poil a quatorze ans.

La partie posterieure de ce ventre inferieur, s'étend depuis les dernieres côtes, jusqu'à la fin de l'Os-sacrum, & se divise en superieure, & en inferieure, la superieure s'appelle le rabe, & en Grec psoa, en ce que le muscle psoas occupe cet endroit à côté du corps des vertebres des lombes, elle contient les lombes ou sont situez les

deux reins, le droit & le gauche.

La partie inferieure de ce ventre se divise en parties droite, moïenne, & gauche, les Grecs appellent les droite & gauche, glouttoy, & les Latins nates, en François les fesses, & la moïenne est appellée la raye & le trou du cul, auquel se voïent des rugositez au tour de l'anus, que les Grecs appellent piga.

La substance de ce ventre est molle, & charneuse pardevant, afin de pouvoir s'étendre ou resserer librement en la coction des alimens, en l'expulsion des excremens, & en la portée des enfans.

Il est composé de grand nombre de parties differentes, que les Anatomistes divisent ordinairement, en contenantes, & en contenuës, les parties contenantes sont de deux sortes, les unes sont communes à tout le corps & sont aussi appellées tegumens, qui sont cinq suivant les Anciens & quelques Modernes, sçavoir la cuticule, la peau, la graisse, le pannicule charnu, & la tunique commune des muscles, mais il y a quelques Modernes qui pretendent qu'il faut retrancher du nombre de ces parties communes, le pannicule ou membrane charnuë, & la tunique ou membrane commune des muscles, disans que la premiere ne doit pas être contée pour une

partie contenante du ventre, puiſqu'il n'y en a point dans l'homme, & que ce qu'on prend ordinairemert pour le pannicule charnu, n'eſt autre choſe, que la membrane de la graiſſe, & que la membrane commune des muſcles ne ſe trouve point, à moins qu'on ne prenne pour elle, quelqu'aponeuroſe,ou la mémbrane propre des muſcles, chaque muſcle en aïant une propre, mais comme tous les Modernes mêmes, ne ſont pas encore d'accord ſur ce ſujet, je les rapporterai toutes par ordre, pour la ſatisfaction du lecteur, avec l'uſage que les anciens leur ont donné, afin que rien ne manque à cet oüvrage, & que l'on ſçache le ſentiment des uns & des autres.

Les parties propres contenantes du ventre inferieur, ſont ainſi appellées parce qu'elles ſe trouvent ſeulement en cette region comme ſont les muſcles de l'Epigaſtre, & le Peritoine, à l'égard des parties contenuës, les unes ſervent à la coction des alimens, les autres à l'expurgation des excremens, & les autres à la procreation, ainſi que le tout ſera expliqué en ſon lieu.



§. V.

Des parties contenantes communes. Premierement de l'Epiderme.

LA premiere des parties contenantes communes, eſt la cuticule que les Grecs appellent Epiderme, c'eſt-à-dire ſurpeau, ce mot vient de épi deſſus, & de derma qui ſignifie la peau, cette cuticule n'eſt qu'une effloration fort delié de la peau, qui reſſemble aux pellicules des oignons, privée de ſang & de ſentiment, engendrée ſuivant les anciens en partie de l'humidité oleagineuſe de la peau, & en partie des vapeurs halitueuſes des parties internes qui ſe meſlent avec un excrement groſſier & terreſtre. Hippocrate veut qu'elle ſoit engendrée ſur la peau, par l'air ou par le froid externe, & c'eſt pour cela dit-il, qu'elle ne ſe trouve point au fœtus, la peau duquel paroît fort rouge, & toute parſemée de venules, mais c'eſt une erreur de le croire ainſi, puiſqu'on à découvert que les enfans qui ſont encore dans la matrice, ont auſſi bien une épiderme, que ceux qui en ſont hors, ainſi on ne doit pas douter, qu'elle ne ſoit renfermée dans l'œuf comme toutes les autres parties. On la voit évidemment ſe ſeparer aux corps

vivans, d'avec la peau, quand aux brûlures ils s'éleve des cloches, mais aux corps morts, elle ne se separe pas, à moins que l'on ne la touche avec une chandelle allumée, elle est differente de la peau, en ce qu'elle n'a point de sentiment, ny de vaisseaux, secondement, en ce qu'étant ôtée & perduë, elle se rengendre facilement, & enfin en ce qu'elle est plus dense & épaisse, comme on peut juger des humeurs lesquelles chassées du profond du corps à la superficie, passent à travers de la peau, & s'arrestent en cette cuticule, ou elles font des pustules & vessies, elle est plus dure aux pieds qu'au reste du corps, pour empêcher que la peau ne soit offensée quand on marche par des lieux rudes & raboteux.

Sa couleur est par tout semblable, sinon aux endroits ou les parties fraïent les unes contre les autres, ou elle paroît plus rouge, les serpens la quittent tous les ans de leur bon gré, ce que l'homme ne fait jamais, si ce n'est par maladie ou par artifice, sa couleur est neanmoins differente selon les differentes personnes & les differens païs, les François l'ont blanche, les Espagnols l'ont basanée, & les Maures l'ont noire.

Ses usages sont de servir de moïen au toucher, de deffendre la peau des injures

externes, de boucher les orifices des vaiſſeaux qui aboutiſſent à la peau, cela ſe void aux écorchûres ou la peau paroît toûjours moüillée à raiſon de l'humidité qui ſort & exude continuellement à travers, de ſervir enfin d'embelliſſement, car en rempliſſant les plis, & en applaniſſant les rides, elle rend la peau unie, liſſée, & polie.

L'Epiderme étant une pellicule fort mince, & ordinairement blanche, elle reçoit facilement la couleur de la peau qu'elle couvre, ceux qui ſont d'un temperament ſanguin, l'ont vermeille comme la peau, mélée de blanc & de rouge, les bilieux, l'ont ſeche, & tirant ſur le jaune pâle, les pituiteux l'ont molle & blanche, & les melancoliques l'ont rude, brune, & plombée, outre les grandes ouvertures qu'elle a comme la peau, elle eſt encore remplie d'une infinité de petits pores dans toute ſon étenduë, pour les ſueurs, l'inſenſible tranſpiration & la ſortie des poils.

§. VI.

De la Peau.

LEs Grecs appellent la peau derma, ce mot vient du verbe Grec dero, qui ſignifie écorcher parceque le propre de la peau eſt l'excoriation.

IIII.

Fig. I.

Fig. II.

Crespy fecit

La peau eſt la ſeconde partie des contenantes communes, Galien & du Laurent la definiſſent la membrane la plus grande, & la plus épaiſſe qui ſoit au corps, engendrée du mélange de la ſemence & du ſang, & doüée d'une temperature mediocre, le veritable organe de l'attouchement, la couverture, & l'ornement de toutes les parties.

Les ſentimens des Anatomiſtes ſont partagez ſur la ſubſtance de la peau, Hipocrate au livre des chairs, veut qu'elle ſoit une membrane : Veſale dit qu'elle tient le milieu entre le nerf & la chair des muſcles, c'eſt-à-dire qu'elle eſt composée ſelon ſon ſentiment du mélange de l'un & de l'autre, Colombe aſſûre qu'elle eſt engendrée de la dilatation des extremitez des vaiſſeaux, Varole pretend qu'elle tire ſon origine des nerfs les plus déliez qui ſont étendus en la ſurperficie du Corps, ſon ſentiment peut être fondé ſur ce que la peau ne peut s'ôter de deſſus la chair ſans douleur. Archange dit qu'elle eſt faite de la ſemence ; Joubert eſt de ſon avis ; Platon ſoûtient qu'elle eſt du genre de la chair; Ariſtote eſt de ce ſentiment, & croit que la peau eſt une portion de la chair qui eſt comme brûlée & fort ſeche ; Rondelet l'a fait Ligamenteuſe ; du Laurent dit qu'-

elle eſt d'une nature qui tient le milieu entre le nerf & la chair, parce qu'elle n'eſt pas entierement dénuée & privée de ſang comme le nerf, & qu'elle n'en a pas en abondance comme la chair ; mais elle eſt dit-il, comme un nerf qui auroit du ſang, ce qui a fait dire à Hipocrate que c'étoit une membrane comme il eſt vray, puiſqu'elle peut s'étendre & reſſerrer facilement, elle s'allonge aux femmes groſſes, aux hydropiques, & à ceux qui deviennent trop gros & trop gras.

La peau dient Galien, du Laurent & Bauhin, & ainſi que l'experience apprend, ne ſe reunit jamais par la premiere intention, mais ſeulement par un moïen d'autre nature appellé cicatrice, qui ne ſe repeuple jamais, de poil en l'homme à cauſe de ſon épaiſſeur & de ſa dureté, & dont il reſte une marque toute la vie.

GALIEN & du Laurent la tiennent pour l'inſtrument & l'organe de l'attouchement, & pour le juge des qualités traitables tant premieres que ſecondes, parce qu'elle eſt fort temperée ſans aucun excez tant par ſon temperament naturel, étante comme un nerf charneux, & une chair nerveuſe, que par celui qu'on appelle influent, en ce qu'elle reçoit autant de chaleur & d'humidité des muſcles, des vénes & des arteres,

teres, qu'elle reçoit de froidure & de secheresse, des nerfs, des ligamens, des cartilages, & des Os.

Les dernieres découvertes nous apprennent que la peau est formée de fibres entrelassées ensemble en forme de rets, qui en font l'épaisseur, & qu'il y a une infinité de petites glandes situées au dessous de ce rets, à chacune de ces glandes il y vient une petite artere, il en sort une petite véne, & qu'enfin un vaisseau l'ymphatique partant de la glande, perce ce rets, & se termine à la superficie de la peau, & que c'est par ce moïen que se fait la sueur & la crasse.

La peau couvre tout le corps comme un manteau fait tout d'une piece, & comme elle n'a point de figure particuliere elle l'emprunte des parties qu'elle enveloppe.

Sa couleur est differente, suivant les differentes humeurs qui la colorent, qu'elle est l'humeur dit Hippocrate, telle paroît la couleur en la peau, comme on void évidemment aux personnes valetudinaires, car les bilieux l'ont pâle & jaunâtre, les melancoliques noirâtre, & les sanguins rouge & vermeille, les gras l'ont plus blanche à cause de la graisse qui est dessous, & les maigres l'ont plus rouge à cause de la chair qui la touche immediatement. El-

le change auſſi diverſement ſuivant les differentes paſſions de l'eſprit.

Elle paroît toute continuë quoiqu'elle ſoit percée & pleine de trous, dont les uns ſont apparens, & les autres ne paroiſſent pas, les premiers ſont deſtinez pour porter quelque choſe dedans ou dehors le corps, comme aux yeux, aux oreilles, aux nez, à la bouche, au nombril, aux parties genitales & au fondement, les derniers ſont infinis, la peau étant en toutes ſes parties percée de pores comme un crible, pour la tranſpiration inſenſible & pour donner iſſuë aux ſueurs, & aux excremens vaporeux & fuligineux.

Les differences de la peau ſe prennent de la ſubſtance, à raiſon de laquelle l'une eſt rare, molle & deliée comme au viſage & aux parties honteuſes, l'autre eſt plus dure comme à la teſte, au dos, aux cuiſſes & à la plante des pieds, & l'autre eſt moïenne en molleſſe & dureté, comme aux mains & aux bouts des doigts comme étant l'organe de toucher qui ne doit être trop dur ny trop mol, pourvû qu'elle ne ſoit point calleuſe, ny pleine de durillons; comme les ouvriers l'ont ordinairement.

Elle a le ſentiment par tout, mais plus exquis en certaines parties, comme aux racines des ongles, au bout de la verge & des

mammelles à cauſe des nerfs qui y aboutiſſent, & plus obtus en d'autres parties comme à la tête.

La peau fait une action ſimilaire qui eſt la nutrition, parce que toute partie qui a vie ſe nourrit neceſſairement : du Laurent lui donne auſſi une action animale, parce qu'étant, dit-il, l'organe immediate de l'attouchement externe, elle doit recevoir toutes les qualitez qui peuvent alterer l'attouchement ; car quoique la reception ſoit une paſſion de même que tout ſentiment, elle ne ſe fait pas neanmoins ſans action, *quia omnis actio re patitur agendo ; & omnis paſſio re agit patiendo.*

D'où il paroît que quoique la peau ſoit naturellement blanche, elle change neanmoins, comme dit Hippocrate, à cauſe des humeurs abondantes & dominantes ; les ſanguins l'ont rouge, particulierement au viſage ; les bilieux, l'ont pâle ; les melancoliques, l'ont d'un noir fuſc & obſcur, & les phlegmatiques ou pituiteux, l'ont blanche, & qu'elle eſt l'organe de l'attouchement externe, comme les membranes internes ſont les organes de l'attouchement interne.

§. VII.

Des accidens & maladies de la peau.

LA premiere maladie de la peau eſt la galle, que les Grecs appellent *Aplos, Pſora*, & les Latins *Scabies* : elle provient des humeurs corrompuës que la nature pouſſe quelquefois à la ſuperficie ; ſi elles ſont ſubtiles, elles s'en vont en fumée ; ſi elles ſont groſſes & épaiſſes, elles demeurent ſous la peau, où ſe pourriſſant elles ſe convertiſſent en galle, qui ſe paſſe aſſez ſouvent ſans remede, particulierement ſi elle vient de repletion, d'une maladie paſſée, ou ſi elle eſt cauſée du vice de la ratte : ſi elle eſt incommode, aprés avoir ſaigné pour corriger l'intemperie des parties, & avoir purgé, pour evacuer l'humeur nuiſible & corrompuë qui ſe porte à la peau, il faudra prendre de la racine de patience ſauvage, la ratiſſer & en ôter la corde qui eſt dedans, l'hacher bien menuë, & la piler dans un mortier de marbre le plus que l'on pourra, y ajoûter du beurre frais, & mêler l'un & l'autre enſemble pour s'en frotter le ſoir devant le feu, & ſe coucher chaudement pour ſuer un peu, on guerira en trois ou quatre jours, ainſi que j'en ai fait pluſieurs fois l'expe-

rience pour la galle & gratelle.

On peut auſſi ſe ſervir de l'eau de chaux que l'on fera en cette maniere ; prenez une livre de chaux vive, que vous jetterez dans un pot de ſix pintes d'eau, on ſe ſervira de cette eau ſix jours aprés l'avoir faite, y moüillant des linges pour en frotter la galle ; il faut auparavant s'en ſervir, ôter la peau de deſſus ſans troubler l'eau.

Il faut obſerver qu'il y a deux ſortes de galle; une que l'on appelle galle de chien, qui cauſe une tres-grande demangeaiſon, laquelle eſt une infection de la peau engendrée d'une bile changée en melancolie. L'autre eſpece de galle s'appelle rongne, dont il vient de groſſes bubes ou veſſies remplies de pus, qui eſt cauſée d'une bile mêlée d'une pituite ſalée : ces galles ſe communiquent par le coucher, & par le toucher; les vieillards remplis d'une pituite ſalée en gueriſſent rarement : aprés la ſaignée, on les purgera avec quatre gros de ſené infuſez dans une decoction de polipode de cheſne du ſoir au matin ſur des cendres chaudes, aprés quoi on frottera avec racines de poirée, de patience ſauvage & d'ache, que l'on fera boüillir un boüillon ſeulement, & pilées avec poids égal de beurre frais.

On se purgera aussi avec deux gros de gratiole infusée dans un verre d'eau de scabieuse, ou de la decoction avec du houblon, ce qui y est specifique.

La seconde maladie qui paroît sur la peau est le charbon que les Grecs & Latins appellent *Antrax*, *ab antro latinis quia interiora quærit*, le prenant du grec, il tire son nom de son effet, parce que le mot grec *Antrax*, signifie en Latin *pruna*, *ignis*, ou *carbo*, en François charbon ; car de même qu'un charbon de feu mis sur une partie semble la ronger, & lui apporter la mort, le charbon appellé *Antrax* en fait autant : cette maladie vient d'un sang chaud, épais, aduste & boüillant.

Il y a deux sortes de charbon, un simple, & un malin qui vient même dans la peste, il est quelquefois gris & de couleur de cendre, & quelquefois il est jaune ou noir. Pour les guerir, il faut piler la scabieuse, en exprimer le suc, & en frotter doucement les charbons de peste, cela est specifique pour en guerir promptement: si il paroît noirceur & pourriture, il faudra le scarifier, & appliquer le vitriol calciné en procurant la chûte de l'escare par le suppuratif, comme l'oignon de lys cuit sous la braise, incorporé avec du beurre frais, particulierement s'il y a quelque

diſpoſition à la ſuppuration, il faut éviter les repercuſſifs en ce que ce ſont des tumeurs impures dépendantes d'une cacochymie ſanguine, & qui demandent plus la purgation que la ſaignée ; & comme ils occupent les emonctoires, il faut plûtôt ſe ſervir des attractifs que des repercuſſifs, on peut ſe ſervir pour attractif d'un cataplaſme fait d'oignons cuits ſous la braiſe incorporez avec du beurre & vieil levain, on peut prendre du plantain & de la mie de pain cuit dans du lait, ils viennent aux aînes & aux aiſſelles.

Les bubons ſont comme les charbons, des tumeurs impures qui paroiſſent auſſi aux aînes & aux aiſſelles : s'il n'y a pas d'inflammation, il y faudra appliquer du vieil levain avec un oignon cuit ſous la braiſe ; s'il y a inflammation, on preparera un cataplaſme avec oignons de lys, guimauves, feüilles de ſcabieuſe pilées, paſſées & mêlées avec graiſſe de porc, lequel ſera preparé en cette maniere : on fera cuire l'oignon de lys ſous la braiſe, & on fera boüillir des racines de guimauves, même des feüilles, s'il y en a de vertes, & des feüilles de ſcabieuſe ; aïant boüillies, on les pilera, aprés quoi on les paſſera & exprimera fortement, pour en faire cataplaſme avec l'oignon de lys, la graiſſe de

porc ; y ajoûtant levain de ſeigle pour avancer la ſuppuration.

Il faut obſerver que ces tumeurs impures demandent plus la purgation que la ſaignée, on uſera d'abord de mets attenuatifs, froids & humides, & qui reſiſtent au poiſon, comme de l'eau de bouroche, du ſuc de pruneaux, de grenades & d'oranges, & mettre dans les boüillons de l'ozeille.

On prendra des lavemens mollificatifs, c'eſt à dire emolliens faits avec racines & feüilles de guimauve, & de mauve, d'atriplex, de violette ou de violier, de parietaire, de branche urſine, de laituë, de chacun une poignée, de chaque ſemence froide majeure trois dragmes, des ſemences d'anis & de fenoüil de chacune une dragme, douze pruneaux, une poignée de fleurs de bugloſe & de nenuphar, faire le tout boüillir dans cinq pintes d'eau juſqu'à la diminution d'environ un tiers pour en prendre ſouvent éloigné des repas, y mêlant pour chaque lavement une once de caſſe mondée, de miel roſat deux onces, avec deux onces de miel commun & un peu de ſel. On purgera avec quatre ſcrupules de rhubarbe, cinq grains de canelle, une once & demie de ſené du Levant, moderer la doſe ſuivant l'âge &

ſes forces, faire le tout infuſer dans quatre onces d'eau de chicorée du ſoir au matin, pour le prendre à jeun, & deux heures & demie aprés on prendra un boüillon.

Comme la matiere de ces tumeurs eſt veneneuſe, on prendra ſouvent des cordiaux, & on ſe ſervira ſouvent d'epithémes aprés la purgation; ce mot epitheme vient de epi, deſſus, & thema qui ſignifie mis & appoſé, & s'approprie à ce qui eſt mis ſur le cœur pour le fortifier, comme de l'eau de ſcabieuſe, de nenuphar, eau roſe, & eau d'ozeille ou des ſucs parties égales, une dragme de camphre trochiſqué, trois dragmes de corail preparé, un ſcrupule de corne de cerf brûlée, un demi ſcrupule de ſaffran, avec un peu de vinaigre pour y tremper des linges qu'on appliquera ſur le cœur un peu tiede, quatre fois le jour & autant la nuit; ce qu'il faut auſſi pratiquer dans la peſte & fievres malignes, ainſi qu'il eſt plus amplement rapporté dans mon Traité des Fievres: pour les cordiaux, il faut conſiderer le tems & la ſaiſon, parce qu'en Eſté il faut prendre des eaux cordiales plus froides qu'en Hiver; par exemple, en Eſté on uſera des eaux d'oſeille, de bugloſe, de laituë, de roſe, & de nenuphar; & en

Hiver, on ſe ſervira plûtôt d'eau de meliſſe, de chardon benit, ainſi des autres, ajoûtant à quatre onces d'eau une once, ou une once & demie de ſyrop de limons ou de citrons, avec une demi-dragme ou une dragme, ſuivant l'état & l'âge des perſonnes, de vieille theriaque, ou de confection d'alchermes ou de hyacinthe, ou deux dragmes de la poudre de l'électuaire de gemmis.

Si le charbon ou autre tumeur maligne, cauſe douleur de tête, & veilles immoderées, on appliquera ſur les tempes & ſur le front des linges trempez dans une mixtion de quatre onces d'huile roſat, deux onces de lait de femme, & un peu de vinaigre, le tout étant tiede.

On peut auſſi emplir un oignon cavé, de theriaque ; & aprés l'avoir fait cuire ſous la braiſe, l'appliquer ſur la tumeur.

Pour ce qui eſt des poulains & phimoſis, & autres accidens de verole, on en parlera au paragraphe des maladies veneriennes, où on rapporte les remedes propres pour les guerir.

Les furoncles, qu'on appelle auſſi froncles ou clous qui viennent en pluſieurs endroits du corps, ne ſont pas ſi grands que les charbons, n'étans pas plus grands qu'un œuf de pigeon, ils viennent d'un ſang

épais, qui n'eſt pas neanmoins brûlé, c'eſt pourquoi on les traitera autrement que les bubons & charbons, une ſaignée eſt bonne pour diminuer la plenitude du ſang, & vuider l'humeur qui eſt fixée en corrigeant les accidens ; & comme l'humeur qui les cauſent eſt groſſiere, il ne faut pas ſe ſervir de repercuſſifs, aprés quoi on y appliquera, comme dit Galien, & l'experience que j'en ai faite, du froment que l'on aura mâché ce jour-là, à jeun. L'experience fait encore connoître que le macedonicum d'Aëtius, y eſt fort utile, & qu'il appaiſe la douleur ; il eſt diſcuſſif & maturatif, on le compoſe en cette maniere : prenez de la poix de bateau une once, graiſſe de porc cinq onces, graiſſe de taureau, ſuin de l'aine de chacun deux onces, & cinq onces de reſine de pin ; faites fondre le tout enſemble, & y ajoûtez trois onces de cire, pour l'appliquer en forme d'emplâtre : dans l'état ou vigueur du mal, on prendra des feüilles de ſureau, d'hyebles, fleurs de camomille & melilot de chacune une pincée, & une once de l'huile roſat qu'on fera cuire en oxicrat pour appliquer ſur la partie, y ajoûtant de l'huile de lin ; ou enfin prendre un remede fort ſimple & bien experimenté, qui eſt une herbe appellée orpin ou repriſe,

dépoüiller les feüilles d'une petite peau qui les couvre, & les appliquer dessus les furoncles & clous.

§. VIII.

Du Schirre, & du Cancer.

LE Schirre est une tumeur de même couleur que la partie affligée, dure, immobile, & presque insensible, produite par une humeur melancôlique naturelle, épaisse & visqueuse, qui est tellement attachée à quelque membre ou partie du corps, qu'il est fort difficile de la resoudre & de la dissiper, si ce n'est quand elle commence : il ne faut pas saigner au schirre legitime, on peut neanmoins ouvrir les vénes hemorroïdales, qui seule se pratique ordinairement en cette occasion ; mais on peut saigner à l'ordinaire au schirre phlegmoneux & erysipelateux qui reçoivent le mêlange de l'humeur sanguin, ou bilieux avec le melancôlique.

Pour la guerison du schirre, il faut purger l'humeur qui le cause par quelque vomitoire, comme crystal de tartre emetique, depuis six grains jusqu'à douze, dans quelque liqueur convenable, aprés quoi il faut faire des linimens avec la moëlle de cerf, la graisse d'oye, suif de

bouc, & l'huile de lin qu'on aura incorporé ensemble parties égales : on appliquera ensuite un cataplasme fait de racine de colevrée broïée, & cuite dans le vinaigre en consistence de boüillie : on pourra encore suivre le remede de Galien, qui est de jetter du vinaigre sur des pierres de meules échauffées, ou sur des briques rougies au feu, & en recevoir la fumée sur la partie malade; ce qui est fort utile pour résoudre les tumeurs schirreuses.

Le Cancer est une tumeur maligne, impure & tres-pernicieuse, dure, de couleur livide, terne, & brune, ronde, inégale, accompagnées de vénes élevées, de chaleur, & de douleur sur la fin, produite par une humeur atrabilaire, c'est pourquoi il succede ordinairement au schirre, quand il s'est fait une alienation de l'humeur melancôlique naturelle, il avance beaucoup plus que le schirre, il vient en plusieurs parties du corps, à la bouche, aux yeux, à la matrice, aux mammelles, au membre viril, & au fondement : ses commencemens sont obscurs, on le sent d'abord, pour l'ordinaire, de la grosseur d'un pois, puis d'une féve, ensuite d'une noix, & d'un œuf, & enfin il devient plus ample & plus grand; la partie se ternit, & noircit evidemment, & les vénes de la

circonference ſont quelquefois enflées d'un ſang gros & noir : dans le tems qu'il commence à groſſir, il cauſe une douleur & une chaleur comme pourroit faire la piqueure d'une éguille enflammée, & il eſt quelquefois ſans douleur.

Le cancer ou chancre n'eſt pas toûjours produit par l'humeur melancolique, mais auſſi quelquefois par un ſang chaud, brûlé & recuit, ſouvent accumulé par la ſuppreſſion du flux menſtrual, ou hemorrhoïdal, & quelquefois pendant le cours de la fievre quarte ; plus l'humeur eſt lente, plus le cancer eſt benin, & demeure long-tems en même état, ſans faire plus grand outrage, à moins qu'on ne l'irrite ; & plus l'humeur eſt chaude & acre, plus le cancer qui en procede, eſt malin ; il conſume & ronge le cuir juſqu'à ce qu'il ſoit à découvert, & faſſe le ſang ulceré, & reſſemble à une chair corrompuë & pourrie avec ordure ſale & vilaine, horrible à voir, aïant les bords calleux & renverſez, il jette une ſanie ſubtile, noirâtre ou rouſſe, mauvaiſe odeur, cauſe une fievre lente, & continuë, & evanoüiſſement, ſur tout quand il eſt aux mammelles, les vénes étant rongées jettent du ſang de tems en tems ; le cancer ulceré eſt le pire de tous, & étant confirmé, il

reçoit rarement guerison, sinon par l'extirpation & par des remedes bien specifiques, c'est pourquoi il ne faut irriter celui qui est occulte & non ulceré, étant plus sûr, selon Hippocrate, de ne les pas guerir, parce que ceux qui en guerissent, meurent plûtôt, *quibuscunque cancri absconditi fuerint, his melius est non curare, quam curare, siquidem curati, citius intereunt, non curati longum tempus etiam transigunt.* Neanmoins contre ce sentiment, j'en ai gueri plusieurs par la vertu specifique des simples & la frequente purgation.

Il faut observer que le cancer a plusieurs autres noms; quand il vient au visage & au menton, on l'appelle *noli me tangere*; & s'il vient aux parties inferieures, comme aux cuisses & aux jambes, on l'appelle loup, parce qu'il ronge & devore la partie comme un loup ravissant.

Pour guerir le cancer il faut saigner peu, & purger beaucoup, garder un regime de vivre rafraichissant & humectant, user de viandes de bon suc & aisées à cuire, ne manger aucunes choses salées, acres, ny de mauvais suc, ou qui engendrent un suc aduste & melancolique.

On mangera du pain de froment bien cuit, on boira du vin blanc ou clairet, on usera d'œufs frais à la coque c'est-à-dire

mollets, des poulets, poules & perdrix, agneaux, veau & mouton, les herbes potageres feront, blette qui eft une efpece de poirée, bouroche & buglofe, & ofeille, on ne mangera aucunement de chair de beuf, de chevre, de bouc de taureau, de lievre, de fanglier, de cheuvreüil, d'efcargots, & poiffon de mer, on rejettera d'entre les legumes & les herbes potageres les choux, les navets, les poix, fêves, & lentilles, on ne mangera point de pain ou il y ait du fon, ni fait de bled corrompu, on ne boira pas de vin rouge ni de trouble, on évitera le fromage particulierement le vieux, & les chofes falées & acres comme le poivre, la moûtarde, l'ail, les oignons, les chofes acides, brûlées, rôties, frîtes & déffechées par trop, ou qui brûflent le fang, tout ce qui eft icy rapporté fera auffi obfervé pour la cure du fchirre.

On tiendra toûjours le ventre libre, on évitera la colere, les fâcheries, chagrins, les trop grands foins, & inquietudes, exercices & veilles immoderez.

Les lavemens feront compofez de décoction faite avec fenoüil, ariftoloche, bouroche, houblon, meliffe, fumetere, violier, & fraizier, endive & epithim, on mettra dans chaque lavemens deux ou trois onces

onces de miel mercurial, ſuivant l'âge & les forces, avec une once d'huile de camomille, & dans d'autres deux gros de criſtal mineral, ou environ quatre gros de ſel commun.

La ptiſanne ſera faite avec échium, qui eſt la buglofe ſauvage, les ſommitez d'houblon, polipode de cheſne recent, de chacun une petite poignée, ſemence d'anis, & de fenoüil de chacun deux dragmes, quatre groſſes pommes de renettes, ſcolopendre, capilli veneris, & ceterach de chacun une poignée, feüilles de ros ſolis, quatre onces, un citron entier, coupé par roüelles, racine de chicorée ſauvage une poignée, & regliſſe, faire le tout boüillir dans cinq pintes d'eau juſqu'à ce qu'il ſoit diminué d'un tiers, pour en boire ſouvent, mettant dans le verre que l'on prendra le matin à jeun vingt grains de ſel de corail, & on mettra dans le verre que l'on prendra le ſoir deux heures aprés un leger ſouper, dans un verre de cette ptiſanne, une once de ſyrop fait de fumeterre, de capilli veneris & d'épithim aromatiſé de canelle.

La purgation ſera de deux gros de ſené d'orient, quatre ſcrupules de bonne rhubarbe, & cinq grains de canelle que l'on fera infuſer dans quatre onces de petit lait de chevre pendant douze heures, &

l'aïant paſſé & exprimé, on y mêlera une once de ſyrop violat, pour le prendre le matin à jeun ; on augmentera ou on diminuera la doſe ſelon l'âge & les forces, & deux heures & demie aprés on prendra un boüillon.

Il faut obſerver de ne ſe point purger, avec des pilules parcequ'elles deſſechent trop : on prendra le lendemain de la medecine au lieu du ſel de corail, à jeun dans un verre de la ptiſanne, depuis une dragme juſqu'à deux de theriaque, & ne manger que cinq heures aprés cette priſe.

On uſera ſouvent d'écorce de citron confit, & de poudre d'écreviſſes, & de grenoüilles un demi gros dans un peu de vin blanc.

Pour fortifier le cœur, on prendra de tems en tems, ſelon la neceſſité, un gros de confection d'hyacinthe, ou d'alchermes, ou des fragmens des pierres precieuſes.

On appliquera ſur le cancer de la morelle & l'agrimoine pilées, ou du ſuc de coriandre, des lentilles cuites en vinaigre, & de la chair d'eſcargots boüillie, ce qui eſt auſſi ſpecifique pour le ſchirre ; on ſe ſert auſſi de l'huile de grenoüilles vertes, tant pour diſcuter que pour appaiſer la douleur.

Paul Eginette nous a laiſſé une compoſition pour faire un liniment fort utile, qui eſt de prendre le deſſus des écrevices de riviere brûlé au poids d'une once, trois dragmes de poudre de grenoüilles vertes, une once de litharge d'or, du plomb brûlé & lavé, de la tuthie preparée, de chacun deux dragmes, de la ceruſe lavée en eau roſe une dragme & demie, du ſuc de bourſe à paſteur & de plantain, de chacun trois onces & demie, de l'huile de myrthe quatre onces, & d'agiter le tout long-tems dans un mortier de plomb pour en faire un liniment.

Pour réprimer la fureur, & adoucir la douleur, il faut ſe ſervir de cet onguent: prenez quatre onces d'huile roſat, une once de ſemence de pavot blanc, une demi-dragme de ſemence de juſquiaſme, & autant, c'eſt à dire, demi-dragme d'opium, une demi-once de gomme arabique, & un peu de cire, mêler le tout enſemble pour s'en ſervir. Mais au commencement de la tumeur, il faut ſe ſervir de grenoüilles vertes pilées, qu'on appliquera ſur la partie.

Si le cancer eſt ulceré, il faut fomenter chaudement & long-tems, la partie malade avec decoction de marube blanc dans du vin blanc, & un peu de ſel.

Pour guerir tant le cancer, que les loups des jambes, il faut faire infuser de la chaux vive en eau commune, & battre cette eau avec huile d'olive pour en faire des linimens.

On peut aussi prendre tant pour le cancer que pour les ulceres chancreux de la bouche, de l'eau de chaux preparée en cette maniere : on mettra dans un poislon de l'eau commune une pinte qu'on fera un peu boüillir ; l'aïant retirée du feu, on y mettra deux livres de chaux vive, la laisser reposer un jour, bien couverte, aprés quoi ôter la croûte qui se sera formée sur l'eau, la mettre dans un plat de terre neuf, & tirer l'eau du poislon sans troubler ni remuer ce qui est au fond ; mêler cette eau avec la croûte qui est le sel de la chaux, les laisser reposer environ dix heures, y tremper un linge blanc & usé, pour en fomenter doucement le cancer & les loups des jambes, que l'on couvrira d'un autre linge trempé dans cette eau & plié en plusieurs doubles, l'ôter quand il sera sec en l'humectant avec la même eau, afin de ne pas offenser la partie, & continuer ainsi suivant la necessité.

Pour les ulceres chancreux de la bouche, il en faut prendre de tems en tems un peu dans la bouche, pour s'en garga-

riser sans rien avaller ; on la crachera avec ce qu'elle aura attiré.

Si le lait grumelé cause le cancer au sein des femmes, on prendra une chopine de vin, une livre de miel, & douze jaunes d'œufs, faire cuire le tout à feu lent jusqu'à la consomption du vin, pour en appliquer soir & matin chaudement sur le sein avec étoupes.

L'eau de chardon benit est specifique pour fomenter toute sorte de cancers au sein des femmes, aprés les avoir nettoïez, les couvrant ensuite avec de la poudre de ce chardon, & continuer selon la necessité.

§. IX.

De l'Erysipele & de l'Herpes.

ERysipele vient du mot Eryestai, se traîner d'une partie à une autre, & de Pelas, auprés : on l'appelle aussi Erythropelas, en ce cas il vient d'Erythros, qui signifie rouge ; Hippocrate l'appelle feu volage, & nous l'appellons feu S. Antoine : on comprend encore sous ce nom les pustules bilieuses, les vessies, les bubes, & l'Herpes. Il occupe la peau avec chaleur, douleur & rougeur ; il est causé d'un sang ou humeur chaude & bilieuse natu-

relle, & s'il eſt plus ou moins mêlé de pituite ou de melancôlie, l'humeur en eſt plus acre & ſubtile, ou plus douce & plus temperée.

L'Eryſipele cauſé de bile pure, ſi il arrive à ſon dernier degré, il ulcere & enflamme la partie où il ſe jette ; ſi le ſang domine, il eſt plus temperé, il ne le faut pas neanmoins negliger, à cauſe des accidens fâcheux qu'il peut cauſer, l'inflammation ſe jettant auſſi quelquefois ſur la chair : quand il occupe la tête & la face, il eſt dangereux, parce qu'il peut ſe communiquer aux membranes du cerveau : ſi il ſe jette ſur la matrice d'une femme groſſe, il tuë l'enfant, & par conſequent il eſt mortel : quand il ſuppure & vient à ſe pourrir, ou qu'il vient aux os denuez de leur chair, c'eſt mauvais ſigne : ſi il ſe jette ſur les cuiſſes, il commence par la tumeur de l'aîne ; dans le tems de la fluxion, il cauſe une douleur aiguë, & la fievre, la tumeur n'eſt pas evidemment élevée, mais elle s'étend en long & au large, la couleur eſt mêlée de jaune & de rouge, qui diſparoît quand on le touche, mais elle revient auſſi-tôt ; il ſe traîne comme l'Herpes, car quittant ſa premiere place, il ſe gliſſe peu à peu ſur les parties voiſines.

Celse fait de deux ſortes d'Ereſipele,

un douloureux & brûlant, & l'autre qu'il appelle feu sacré, qui est l'ulceré ; le premier qu'on appelle simple, est causé du sang boüillant & subtil, c'est à dire, bilieux : l'entamé ou ulceré, est causé d'un sang participant de quelque petite portion de la bile excrementeuse, qui commence à s'échauffer, & se porte par sa subtilité jusqu'au cuir sans s'élever en tumeur, c'est ce qu'on appelle Erysipele exquis, a la difference de celui qu'on appelle phlegmoneux qui est plus enflé, mais moins ardent, & de l'oëdemateux qui l'est encore moins ; & on les appelle plûtôt tumeurs erysipelateuses, bâtardes & non vraïes, qu'Erysipeles.

Le regime de vivre doit être rafraîchissant, humectant & épaississant, il ne faut pas manger de viande grasse, douce, acre ni chaude, parce qu'elles se tournent facilement en bile, on usera pour herbes potageres, des laituës, pourpier, avec ozeille, & citroüille.

La ptisane sera faite avec orge mondé, treffle aceteux, racine de tormentille, de nenuphar, & cinobaste, c'est à dire éponge d'églantier, avec fruit de berberis & reglisse.

Le trop grand exercice, les veilles, la colere, le trop parler, & l'usage

de Venus ; lui sont contraires.

Si l'humeur n'est pas beaucoup acre, & que le corps ne soit pas beaucoup bilieux, on se servira de lavemens rafraîchissans, comme de morelle, violier, guimauve, ortie blanche, argentine, bouroche & poirée, on y ajoûtera du sené pour donner plus d'activité ; on y mettra pour chaque lavement trois onces de miel rosat & deux dragmes de cristal mineral.

Si l'humeur est acre & que le corps soit bilieux, on purgera souvent sans saigner; de crainte que par la phlebotomie, on ne tire le sang qui retient l'humeur bilieuse, & que l'on n'augmentât la douleur & les accidens ; mais si le corps est sanguin, la saignée sera utile.

On connoîtra ces differentes humeurs dominantes par les urines ; ainsi que je l'ai amplement expliqué dans mon Livre intitulé le Miroir des Urines.

Pour preparer l'humeur, on fera une telle composition : prenez syrop de suc d'endive, syrop de nenuphar de chacun deux onces & demie, eauës de chicorée & de buglose de chacune quatre onces, de santal citrin une dragme, pour en faire trois juleps clarifiez que l'on prendra ; sçavoir, un le matin, un à midi, & un au soir, deux heures aprés le repas,

pour purger le lendemain.

La purgation se fera en cette maniere : prenez six dragmes de tamarinds, bien choisis ; ce sont, selon Mesué, des fruits de certains palmiers sauvages, qui croissent dans les Indes, six pruneaux & six jujubes, demi-once de raisins de passules, c'est à dire, selon Galien, tous raisins sechez au Soleil, les monder de leurs pepins, une demi-poignée d'orge, semence de melons & de laituë, de chacun trois dragmes, fleurs de violettes, de roses, & de nenuphar, de chacun une pinsée, dont on fera decoction dans chopine d'eau ; l'aïant passé, on mettra & on dissoudra dans la coulure, qui sera au moins de quatre onces, une demi-once de casse mondée, trois dragmes de catholicon, quatre scrupules de rhubarbe qu'on aura fait infuser dans du petit lait de chevre, l'aïant passé & exprimé cinq grains de canelle, une once de sirop violat, & demi-dragme d'huile d'amande douce, tirée sans feu, pour en faire une potion qu'on prendra le matin à jeun, & un boüillon deux heures aprés.

On n'appliquera point sur l'Erysipele aucune huile ni graisse, parce qu'elles s'enflamment, ni d'emplâtres, parce qu'ils empêchent la transpiration.

On appliquera, aprés la purgation, les

ſucs ou les eaux diſtillées de joubarbe, de pſylium, de repriſe, ou de morelle, ou de la chelidoine recemment cueillie & pilée, réïterer ces remedes pluſieurs fois : Hippocrate *Aphor.* 23. *l.* 5. dit qu'il faut ſe ſervir d'eau froide pour guerir l'Eryſipele non ulceré, parce qu'elle éteint l'ébulition & ferveur du ſang, & l'acrimonie bilieuſe dont il eſt engendré ; mais l'eau froide bleſſe l'Eryſipele ulceré, car elle eſt mordicante aux ulceres, & fait douleur, ou on fomentera la partie avec decoction de feüilles de ciguë dans l'eau commune étant tiede.

Quand l'Eryſipele ſe tourne en ulcere, on ſe ſervira de ce qui ſuit : prenez le ſuc des ſommitez de ronce & de morelle, de chacun une once, trois dragmes d'huile roſat, un peu de vinaigre, de la ceruſe, & de la litharge, de chacune une demi-once, pour en faire liniment.

Si l'Eryſipele s'endurcit, on fera ce qui ſuit : prenez de l'huile violat & roſat, de la graiſſe de poule, & du beurre, de chacun deux onces, graiſſe de chevre & de veau, de chacun une once & demie, de la moëlle de l'os de la cuiſſe de veau, une once, mucilage de guimauve, de mauve & de pſylium, de chacun ſix onces, faire tout boüillir juſqu'à la conſomption du

mucilage ; ajoûtez-y ensuite trois onces de litarge d'or & de la cire blanche, autant qu'il en faut pour faire un cerat mol, & en faire liniment.

Les symptomes que cause l'Erysipele, sont la fievre, douleur de tête, veilles & soif.

Pour appaiser la douleur de tête, on prendra trois onces de lait de femme, une once de vinaigre, quatre onces d'huile rosat, deux blancs d'œufs les germes ôtez ; mêler le tout ensemble, pour en frotter les tempes & le front, ou prendre seulement de l'eau rose avec du vinaigre.

Pour appaiser la soif, on mettra dans un verre de ptisanne faite avec treffle aceteux & fruit de berberis, ou dans un verre d'eau d'orge, une once de sirop violat, ou de citron, ou de gelée de groseilles.

Il arrive souvent intemperie chaude du foye dans le cours de ce mal, ce qui cause beaucoup de bile qui augmente le mal: pour y remedier, il faut prendre des fleurs de roses rouges, de violettes, & de nenuphar, de chacun une demi-pincée, du corail rouge, du santal blanc & du rouge, de chacun quatre scrupules, de la semence de laituë & d'endive qui est une espece de chicorée, de chacune une dragme, de

ſpode, une demi-dragme ; reduire le tout en poudre, & les enfermer dans un ſachet fait en forme de croiſſant de Lune, qu'on parfumera avec la vapeur d'eau roſe & de vinaigre, pour l'appoſer ſur la region du foye.

Les puſtules, les veſſies, & les bubes, ſont ordinairement de même nature que le feu volage, étant toutes eſpeces d'Eryſipeles : c'eſt pourquoi on ſe ſervira des mêmes remedes, commençant par la ſaignée ; & aprés la purgation, on ſe ſervira d'eau de plantain, dans laquelle on aura fait infuſer deux dragmes de poudre de ſouffre vif, avec de la litarge & de l'alun en poudre, pour mettre ſur le mal : on prendra à même fin, quatre onces de jus de citron, deux dragmes de ſouffre vif pulveriſé, & deux dragmes de ceruſe de Veniſe, pour étendre pareillement ſur le mal.

L'Herpes eſt ainſi appellee par les Grecs du mot *Herpo*, qui ſignifie gliſſer & ramper, parce qui ſe dilate & ſe gliſſe aux parties voiſines : les Latins l'appellent *Papula*, les François, *Bubo*, ou bube, échauboüillure & dartre. C'eſt une ardeur qui ronge la peau, & la rend rude, âpre & inégale par des petites puſtules ; ce qui eſt cauſé quand l'humeur bilieuſe eſt vitiée &

éloignée de ſon état naturel, & on l'appelle ſimple : mais il y en a une autre eſpece qui eſt ſauvage, qu'on appelle herpes corroſif; il eſt cauſé par une bile mêlée de pituite, il brûle & ulcere tout le cuir, le ronge & le devore; & quand les puſtules ſont crevées, il s'étend en largeur & en rondeur, & ſemblent vouloir penetrer dans les chairs. Les ulceres & entameures qu'il a faites, reſtent & demeurent ſéches : la bube ou herpes ſimple, eſt plus benigne; elle n'apporte au cuir qu'une rudeſſe & inégalité ſuperficielle, & reſſemble à des boutons, de la groſſeur d'un grain de millet, qui s'élevent de l'epiderme, ſous laquelle elle eſt placée.

Ces deux eſpeces d'herpes ſe gliſſent, courent & rodent de tous côtez, en faiſant un tel circuit, que le milieu ſe trouve ſouvent gueri, & les environs vont toûjours en augmentant.

L'Ulceré tient de l'Eryſipele, & lui reſſemble tellement, que pluſieurs Medecins les ont confondus en un même genre; ils ſont neanmoins differens, en ce que l'eryſipele vient & procede d'une fluxion qui paroît tout à coup, & l'herpes & la bube boutonnent peu à peu & à la longueur du tems, & ſans fluxion évidente : l'herpes a

ses bubes séches, lesquelles étant crevées, ne jette point de sanie ni de pus ; l'erysipele les a au contraire, grandes, ulcerées & humides, & rendent un pus saigneux. L'herpes a de grandes demangeaisons, & l'erysipele a beaucoup de douleur & de chaleur.

L'Herpes milliaire est toûjours accompagné de grand prurit & envie de se gratter, avec chaleur & ponction, comme piqueures de fourmis, & degenere en petits ulceres.

L'Herpes sauvage & corrosif, est toûjours avec ulcere qui ronge, & mine la surface des muscles, & se change facilement en ulcere chancreux ; qui s'étend, comme il a été dit, d'un côté & d'autre: ce qui a fait dire à Fernel que la bube que les Latins appellent *fera*, s'appelle herpes excedens, *quia serpit in latum & altum*.

Pour guerir l'herpes, on gardera le même regime de vivre, & on purgera de même que dans l'erysipele, sans oublier la saignée.

On appliquera sur l'herpes simple, égales parties de suc de morelle & de créme de lait, avec un jaune d'œuf, & on mettra par dessus une compresse trempée dans l'oxicrat ; & aprés la purgation, on appliquera sur la partie, un onguent fait

avec huile d'olives & cire neuve, que l'on fera incorporer dans un plat de terre, ſur un petit feu de charbons, & on guerira promptement.

Pour les herpes ſauvages, c'eſt à dire, les bubes corroſives & malignes, on prendra du mercure ſublimé & du vif argent, parties égales ; les broïer enſemble avec un peu de beurre, juſqu'à ce que le mercure ſoit éteint ; & on y ajoûtera d'autre beurre & un tiers moins de ceruſe paſſée par le tamis : le tout étant incorporé enſemble, on en appliquera ſur la partie.

Hippocrate *lib.* 5. *Aphor.* 22. dit que l'eau chaude eſt fort utile aux herpes rongeans le cuir.

Pour les dartres des mains, qui ſont des aprêtez de cuir, il les faut laver avec une telle compoſition : prenez eau de plantain une chopine, & une dragme de ſublimé, que l'on fera boüillir dans un pot verniſſé juſqu'à la conſomption de la moitié, & la paſſer pour s'en ſervir.

Pour les dartres des mains cauſées de la groſſe verolle, on ſe ſervira des remedes generaux de la verolle, ainſi qu'il eſt expliqué ci-aprés ; aprés quoi on appliquera deſſus un liniment compoſé avec huile de noix & de cire, auquel on ajoûtera de la poudre de mercure.

Ou on ſe ſervira du remede qui ſuit, que j'ai experimenté pluſieurs fois : prendre les ſucs de l'apathum à feüilles longues, de joubarbe, de plantain, de langue d'oiſeau, d'olivier ſauvage & de mauve, de chacun deux onces, de bon vinaigre une livre, de la farine d'yvraye rôti, de la ſemence de creſſon alenois, de chacun trois onces; mêler le tout enſemble, & le laiſſer repoſer quelques jours; aprés quoi on jettera le vinaigre qui nage par deſſus, & oindre & faite liniment ſur la partie, du reſte.

Les Verruës ſont des tumeurs dans la peau, qui ſont cauſées d'une humeur tres-épaiſſe, & croiſſent le plus ſouvent aux mains & au viſage.

Il y a une autre ſorte de Verruë, qu'on appelle clou, qui vient ordinairement aux pieds & fait beaucoup de douleur.

Pour guerir toutes ces Verruës, il faut prendre du ſuc de bouroche recemment pilée, pour en frotter par intervalle la partie, juſqu'à ce qu'elles ſoient entierement gueries.

Pour guerir tant les verruës que les poireaux, il n'y a qu'à les frotter d'une herbe appellée Verrucaire, parce qu'elle y eſt ſpecifique.

§. X.

§. X.

De la Lepre & de la Teigne.

LA Lepre succede souvent à la galle, & à l'herpes sauvage quand on les neglige, elle procede de melancolie non naturelle mêlée d'humeur pituiteuse, grossiere, visqueuse & salée, elle ne s'attache pas seulement à l'épiderme, mais à toute la peau; le corps qui en est atteint se consume peu a peu, & devient marasme à la suite du temps, parce que la lepre devore comme un loup, tous les membres, elle est contagieuse, & peut être causée par consequent, par le toucher des lepreux, ou par une tache de naissance, elle est aussi causée par les mauvais alimens, par les humeurs brûlées, & converties en melancolie repanduë par tout le corps, & par le vice du foye & de la ratte. C'est la pire & la plus maligne de toutes les maladies de la peau, elle l'entame, la dechire, la crevasse & la ronge jusqu'au bout, en tombant plusieurs menuës & petites écailles les unes blafardes, les autres ternes, & noirâtres.

Les signes sont une vilaine, & méchante couleur des yeux, on n'a point de poils, on a les oreilles rondes, les sourcils élevez & épais, le nez relevé, & large en dehors,

& étroit en dedans, une voix enroüée comme si on parloit du nez, puanteur d'haleine, un regard fixe & horrible.

Le regime de vivre sera le même qu'au cancer, & on ne boira que du vin vieux clairet avec de l'eau, le pur & le couvert étant contraire.

On purgera l'humeur bilieuse & melancolique, mais auparavant de purger on preparera l'humeur par des potions faites avec syrops d'endive, de buglose, & de fumeterre de chacun une once & demie, eaux d'houblon, de chicorée, & d'endive de chacune trois onces, de la poudre des trois sautaux une demi-dragme, de canelle une dragme, ces potions clarifiées & aromatisées serviront pour trois doses sçavoir la premiere dose le soir deux heures aprés un leger souper, le lendemain matin une autre à jeun & le soir la troisiéme comme la premiere, pour être purgé le lendemain matin ainsi qu'il suit, prenez une dragme & demie de bonne rhubarbe, qu'on aura fait infuser dans de l'eau d'endive, & exprimée, de l'électuaire diacarthami & de la confection hamech de chacun trois dragmes, que l'on meslera avec une once de syrop capilaire de Mont-Pelier, & on prendra trois heures aprés un boüillon, gardant la chambre ce jour-là.

Aprés qu'on aura été purgé on usera du bain ainsi preparé, prenez des racines & feüilles de la pathum acutum trois poignée de racine d'énula campana demi-livre, des racines d'acore, & de colevrée de chacune une livre, des mauves, violettes ou violier, scabieuse, fumeterre, chelidoine, saponaria, calamenthe & de lierre de chacun deux poignées, de l'orge commune, des lupins, des fêves, des lentilles, de chacun une livre & demie, du son une livre, & deux poignées d'hellebore que l'on fera cuire en eau suffisante pour en faire un bain, dans lequel on se mettra trois matins de suite, y demeurant le plus que l'on pourra, ensuite se mettre au lit pour y süer un peu, aprés quoi on ajoûtera au bain, deux ou trois livres de sel commun, une livre d'alun, & quatre onces de vitriol, pour se baigner encore trois jours comme les trois premiers, sans süer dans le bain, ni dans le lit, c'est pourquoi avant d'y entrer; il faudra faire un liniment soir & matin en cette maniere, du suc de la pathum acutum, & d'énula campana de chacun trois onces, du suc de calamenthe, de fumeterre, de chelidoine de chacun deux onces, de suc de limons ou de grenade aigre quatre onces, terebenthine trois onces, litharge deux onces, de ceruse lavée une once, de tu-

thie une demi-once, du fel commun une dragme, du foufre vif une dragme & demie, d'hellebore une dragme, de mercure deux onces, d'huile rofat & de mirtilles de chacun deux onces, mefler le tout enfemble pour en oindre le corps foir & matin comme il a été dit.

On peut auffi faire un bain avec de la vervéne, qu'on fera boüillir jufqu'à diminution d'un tiers.

Il y en a plufieurs qui ont été gueris de la lepre par l'amputation des tefticules, diminuant par ce moïen la chaleur du foye qui caufoit un fang brûlé & adufte.

La Teigne, & la rogne, c'eft-à-dire groffe galle ne different pas beaucoup de la lepre, c'eft pourquoi on gardera un même regime de vivre, on feignera & on purgera fouvent, aprés quoi pour guerir la teigne qu'on appelle auffi rache, on rafera la tête & on la fomentera chaudement avec de l'urine pendant trois jours, on y appliquera enfuite foir & matin pendant quelque temps, des feüilles & le fuc de boüillon blanc, qu'on aura pilées dans un mortier & étendu fur un linge.

Pour la galle ou rogne des enfans, on prendra de la terebenthine lavée neuf fois, quatre onces, du beurre frais deux onces, du fel une once, un peu de fuc de citron,

deux jaunes d'œufs, une once d'huile rosat, dont on fera onguent pour en frotter les parties incommodées.

Pour leur tenir le ventre libre, on fera des potions avec racine de patience sauvage pilée, deux onces, une grosse pomme de reinette coupée par petits morceaux, une demi-poignée d'agrimoine, & deux onces de miel de Narbonne : on fera boüillir le tout dans une pinte d'eau, jusqu'à la diminution d'un quart ; on le passera ensuite pour en prendre tous les matins un petit verre, si l'enfant passe deux ans ; & si sont des petits enfans, même à la mamelle, on leur en fera prendre souvent par cueillerée.

§. XI.

De la Gangrene, & Sphacele.

LA Gangrene vient d'humeur mélancolique, ou des tumeurs, plaïes, & ulceres mal soignez & pensez : c'est au commencement une corruption de la partie, & un acheminement à la mortification ; mais quand elle arrive au point, & en tel état que la partie est morte & éteinte par la corruption, c'est une mortification achevée, qu'on appelle Sphacele : or *Sphachelos* en Grec, signifie *Sideratio*

en Latin, & en François, entiere corruption de quelque partie.

On connoît la Gangrene par la couleur noire & livide, par la puanteur, par un sentiment obscur au commencement, sans aucun sentiment ensuite, une mollesse à la partie qui étoit auparavant dure; on la peut guerir dans son commencement, mais quand elle est une fois consommée, il n'y a plus de remede.

On commencera la cure de la Gangrene par un regime de vivre, propre pour attenuer, rafraîchir, & obvier à la pourriture: on pourra boire du vin delicat, un tiers avec deux tiers d'eau; les viandes seront de bon suc, comme chapons & autre volaille, veau & mouton: on mettra dans les boüillons pour herbes potageres, de l'oseille, laituë, bouroche & buglose: on prendra des semences de laituë, & de pavot blanc, de chacun une demi-dragme, des quatre semences froides majeures contuses, de chacun trois dragmes, de la poudre de diamargariton froid, une dragme & demie; on mêlera tout ce que dessus ensemble, & on en fera des paquets de deux dragmes & demie, dont on en mettra un boüillir à la fin de chaque boüillon dans du tafetas rouge, puis on l'exprimera, & on prendra souvent de ces

boüillons. Pour ce qui eſt de la compoſition du diamargariton, je la rapporterai ici pour la ſatisfaction de ceux qui ne la ſçavent pas : il eſt donc compoſé de perles fines broïées tres-ſubtilement ſur le porphyre, & de ſucre blanc diſſous dans de l'eau roſe, ou de bugloſe, & cuit en conſiſtence d'électuaire ſolide, c'eſt à dire, comme de ſucre roſat.

On purgera avec quatre ſcrupules de rhubarbe, cinq grains de cinamome, c'eſt à dire, de la meilleure canelle, infuſez dans quatre onces de petit lait de chevre, ou d'eau de bugloſe, y ajoûtant une once de manne de Syrie, ou dix dragmes de celle de Calabre, & deux onces de ſyrop roſat ſolutif.

Deux heures aprés, on prendra un boüillon, comme il eſt dit ci-deſſus ; & une heure aprés le boüillon, on prendra une dragme de coriandre en poudre, dans deux onces d'eau de fleur d'oranges.

Si la couleur naturelle & vive de la partie, ſe change en couleur plombée & noire, il faut d'abord ſcarifier la partie gangrenée, la laver enſuite d'eau marine, qui eſt de l'eau & du ſel, & ſe ſervir de l'eau qui ſuit : prenez trois chopines d'eau, les verſer ſur une demi-livre de chaux vive; le boüillon de la chaux étant fini, on y

mettra un gros de maftic en poudre, & deux gros d'arfenic pulverifé; mêler bien le tout enfemble, le laiffer raffeoir, le paffer, & ajoûter dans la coulure deux gros de mercure fublimé corrofif en poudre, fix gros d'efprit de vin, vingt grains d'efprit de vitriol, pour en fomenter la partie.

§. XII.

De l'Hydrocephale.

IL arrive fouvent à la tête des enfans nouveaux nez, une tumeur, qui fe fait d'un amas d'eau entre le cuir & le crane, qu'on appelle Hydrocephale, du mot grec *Hydor*, *Aqua*, Eau, & de *Cephalé*, Tête; parce que c'eft proprement une hydropifie de la tête : elle eft caufée par une humeur fereufe, qui fe décharge aux parties exterieures de la tête, qui fe répand par tout, & la rend fi groffe & pefante, qu'à peine le col la peut foûtenir & porter, ce qui arrive affez fouvent aux perfonnes plus âgées ; mais aux enfans nouveaux nez, elle peut être caufée par differentes humeurs qui féjournent & croupiffent dans la matrice de la mere, s'y amaffant par fon mauvais regime, qui caufe beaucoup d'excremens fereux à l'enfant, que la na-

ture renvoïe à la tête ; l'imprudence des Sage-femmes qui presse trop cette partie encore molle, y contribuë beaucoup : il arrive quelquefois que ces eaux sont contenuës entre la dure-mere & le crane, & qu'elles dilatent les sutures de la tête.

Si les eaux sont contenuës dans la capacité interne du cerveau, & que les sutures en soient dilatées ; la cure en est fort difficile.

Si ces eaux coulent & se déchargent sur les yeux, elles causent des cataractes, des chassies & des taches : si elles se déchargent sur les oreilles, elles causent une tumeur froide & la surdité.

Si l'humeur tombe sur les gencives & s'insinuë dans le nerf, elle cause douleur de dents : & si enfin elle coule & se porte aux jointures, elle y cause des douleurs & les gouttes ; ce qui est tres-necessaire à observer, pour rendre raison de ce que les enfans sentent des douleurs aux jointures avant l'âge de puberté.

Pour guerir cette maladie, qui est assez ordinaire aux enfans, il faut commencer à ordonner un bon regime de vivre à la nourrice ; il faut qu'elle boive & mange peu, & sobrement, & qu'elle ait toûjours le ventre libre, qu'elle use fort peu de boüillons, de potage, & de viande boüillie,

mais plûtôt d'une viande de bon suc, qui se puisse aisément cuire, & qu'elle soit rôtie, du pain salé, & du biscuit, dans lequel on mêlera de la poudre d'aneth; elle ne mangera point de fruit, de legume, ni de poisson.

On arrosera la tête de l'enfant d'une decoction faite en cette maniere, qui servira de discussif pour consumer cette humidité, & d'astringent pour fortifier la partie : vous prendrez de la calamente, de l'origan, du pouliot sauvage, du serpolet, de la sauge, de la betoine, du savinier, de la camomille, de chacun une demie poignée, des fleurs de stoechas, de romarin, d'aneth, noix de cyprés, de roses, de chacun deux gros, & une poignée de son; faire cuire le tout dans une pinte de lexive faite de cendres de sarment & de vin gros & couvert, c'est-à-dire chopine de chacun : quand le tout sera cuit, on arrosera de la decoction, comme il a été dit, la tête, afin de la dessecher & de la fortifier. Quand on aura continué trois jours, on fera un liniment ainsi qu'il suit : prenez de l'absynthe, de la camomille, & du melilot, le tout en poudre, de chacun deux onces, du beure frais, & de l'huile de camomille ou d'aneth, de chacun quatre onces, avec un peu de cire pour

en faire liniment. Enfin, pour empêcher que la matiere ne repululle, fortifier & affermir la tête : on l'oignera avec du vin austere & de l'huile commune.

Pour ce qui est de toutes les autres tumeurs qui viennent en differentes parties du corps, on en parlera chacune en son lieu.

La petite verole & la rougeole, sont des pustules sur la peau, qui sortent par l'ebullition du sang qui étoit retenu depuis la naissance, dont la matiere vient de la matrice ; c'est pourquoi il n'y a presque personne qui en soit exempt.

La difference qu'il y a de la petite verole, d'avec la rougeolle, c'est que les marques de la rougeolle sont plûtôt des taches que des pustules, & ne sont pas en si grande quantité que celles de la petite verole, & elles ne sont presque pas plus élevées que la peau : au contraire les pustules de la petite verole, sont bien plus élevées.

Les signes & symptomes sont aussi differens, quand les marques de la rougeolle sortent, les larmes sont plus abondantes, & souvent plus acres, qu'en celles de la petite verole ; de plus, la difficulté de respirer est bien plus grande dans la rougeolle, de même que l'ardeur de la fievre ; la douleur du dos n'est pas neanmoins si

grande, parce que comme il y à dans la petite verole une plus grande abondance de mauvais sang, il s'ensuit une douleur de dos plus grande; les causes sont pareillement differentes, en ce que la petite verole vient d'une trop grande abondance de sang corrompu, & que la rougeolle, dont les taches sont aussi de couleur de pourpre, quelquefois d'autre couleur, vient & procede de l'acrimonie & de la grande chaleur du sang : il y a encore cette difference que les taches de rougeolle sortent le plus souvent tout à coup & en même tems par tout le corps, & la petite verole sort lentement & successivement, tantôt en une partie, tantôt à une autre.

Ces marques ont aussi des noms differens chez les Latins; celles de la petite verole s'appellent *Variolæ*, & celles de la rougeolle *Morbilli.*

Ces taches sont contagieuses, parce que les vapeurs qui exhalent & sortent continuellement du corps des malades par les pores insensibles de la peau, à cause de la pourriture des humeurs qui causent cette maladie, contractent une certaine malignité & humeur fort gluante, que les enfans attirent avec l'air dans le corps, par l'inspiration qui corrompt enfin leurs

humeurs, d'où viennent la petite verole & la rougeolle.

Ces pustules sont le plus souvent salutaires & marques de santé ; parce que par ce moïen le sang est purifié & purgé de toutes taches interieures, de même que de l'infection de tout le corps que l'on a contracté du sang maternel dans la matrice.

On peut saigner pour faciliter la sortie de ces pustules ; on donnera souvent des potions faites de decoction de scabieuse, scordium & de scorsonere, de sercifis & de barbebouc.

On mettra dans la ptisanne ordinaire, des jujubes & des raisins de panse, & on prendra souvent des cordiaux ; ces maladies n'étant pas sans quelque espece de venin, particulierement si les pustules ont peine à sortir : les cordiaux seront composez d'eau de melisse, ou de chardon benit, ou de bouroche, d'angelique ou de scabieuse, dans un verre de laquelle on mettra un gros de confection d'hyacinthe, ou vingt grains de sel de corail : on prendra aussi de l'eau theriacale, ou un gros de vieille theriaque : les perles, le bezoard, la poudre de vipere, le zedoire & le sel de corne de cerf, sont tres-utiles dans ces maladies, même dans la peste & dans le pourpre.

Il y a encore une petite verole qui arrive ſans fievre, & qui ne dure pas plus de trois jours ; les puſtules ſont blanches, & reſſemblent à des petites veſſies remplies d'une humeur ſereuſe, qui ſe crévent & ſe ſechent le même jour : comme elle n'eſt pas dangereuſe, il n'eſt pas neceſſaire d'uſer de remedes, il faut laiſſer agir la nature.

La petite verole & la rougeolle arrivent ordinairement ſur la fin de l'Eté ; & il y a moins de danger quand l'une & l'autre paroiſſent aprés la fievre, & le peril eſt plus grand, quand la fievre ne vient qu'aprés que l'une & l'autre paroiſſent.

Les ſignes de la petite verole ſont, douleur de tête, envie de vomir, peſanteur & laſſitude, abbatement, fievre & mal de reins, & quelquefois douleur à la plante des pieds, à la paume des mains, & au viſage ; auquel cas il les faudra fomenter tiedement avec la decoction de guimauve & fleurs de camomille avant l'éruption, & faire un liniment ſur les paupieres, avec eau de plantain, & un peu de ſaffran.

Si la ſortie des puſtules ſe fait trop ſubitement, on fera une ptiſane avec racine de tormentille, corne de cerf, orge & feüilles de treffle aceteux, avec un peu de ſucre pour en boire ſouvent : mais pour

juger si cette sortie se fait trop subitement ou non, il faut prendre l'avis du Medecin.

J'ai rapporté dans mon Miroir des Urines, les signes mortels de cette maladie ; comme les Urines noires, dissenterie, cours de ventre, fievre violente, pustules jaunes, plombées ou livides & enfoncées, assoupissement, difficulté de respirer, les yeux rouges, le visage enflammé, grandes inquietudes & picotemens par tout le corps ; mais si au contraire, la fievre diminuë, & que les pustules soient rouges ou blanches, il n'y aura pas de danger.

Il ne faut rien mettre sur le visage quand la petite verole sort, qui soit astringent, parce qu'on la feroit rentrer.

Je ne parle pas ici du pourpre, parce que j'en ai amplement parlé dans mon Traité des Fievres, au Paragraphe des Fievres malignes & pourprées.

A l'égard des cirons, boutons, gratelle, ulceres, croûtes, & toutes autres infections de la peau ; aprés que les remedes generaux auront precedé, on fomentera les parties avec de la seconde eau de chaux, dans une chopine de laquelle on dissoudra une demi-dragme de sublimé corrosif ; on se sert aussi d'eau distillée de pommes vertes pour cirons & rougeurs de visage.

Pour guerir les puſtules du viſage, il les faut étuver ſoir & matin avec de l'eau diſtillée de petite centaurée.

Pour enlever les taches de viſage qui viennent de naiſſance, il faut prendre une poignée de racine de bouroche, en ôter le cœur, couper le reſte bien menu, pour le faire infuſer dans un demi-ſeptier de vinaigre roſat pendant deux jours, pour les en baſſiner tous les ſoirs.

§. XIII.

De la Graiſſe.

LA Graiſſe eſt la troiſiéme partie contenante commune.

On entend par la graiſſe en general, toute la ſubſtance blanche qui ſe void amaſſée & figée comme de l'huile épaiſſe au corps des animaux, laquelle diſſoute par la chaleur du feu, ſe fond & devient liquide.

Elle eſt définie par Galien, & par Ariſtote, un ſang bien cuit, qui ne ſe convertit pas en la nourriture du corps, mais il deſcend des vaiſſeaux, & répandu dans les membranes par le moïen d'une chaleur mediocre, dont elles ſont doüées, il s'épaiſſit pour conſerver la chaleur des parties & ſervir de nourriture en cas de neceſſité.

On remarque trois ſortes de graiſſes diſtinguées par leur ſechereſſe & dureté ; par leur molleſſe & humidité, & par la nature des animaux & des parties où elles s'engendrent, & ſont nommées ſuif, graiſſe & axunge ou oing.

Ariſtote & Joubert ajoûtent pour quatriéme eſpece de graiſſe, la moëlle des os : mais Galien dit, qu'elles ne ſont point differentes en eſpece ni en eſſence, mais ſeulement ſelon le plus & le moins.

Le ſuif étant ſec & terreſtre, ſe fige & durcit, en ſorte qu'il eſt friable, & ſe rompt facilement quand il eſt refroidi ; les bêtes à cornes en amaſſent beaucoup, particulierement au ventre inferieur, & au tour des reins.

La graiſſe proprement parlant, s'engendre en l'épigaſtre & autour des reins, dans les corps qui ne ſont pas beaucoup ſecs, & qui ne ſont pas neanmoins trop humides, les bêtes à cornes en amaſſent ſur les parties muſculeuſes, mais elle eſt plus ſeche & plus dure que celle des autres parties, ainſi on peut dire que le ſuif & la graiſſe different, en ce que le ſuif eſt friable, fort ſec & dur, & la graiſſe eſt plus aërée, moins dure & ne ſe fige pas ſi promptement.

L'axunge s'engendre aux animaux plus humides, ainſi elle eſt plus aqueuſe, plus

molle, plus humide, & nullement friable, le pourceau, comme le plus humide des animaux en engendre beaucoup, & la graiſſe dans l'homme doit auſſi plutoſt être appellée axunge, que graiſſe, particulierement, celle qui ſe rencontre aux articles, laquelle ne paroît qu'une huile épaiſſie.

La ſubſtance de la graiſſe dit Galien *lib. 2. de temp.* & 2. *de diſtinct. Feb. cap.* 12. & Ariſtote *de hiſtor. animal. cap.* 1. & 9, eſt oleagineuſe & huileuſe, faite de la portion aërée & vaporeuſe du ſang, laquelle tombant comme une ſueur par les orifices des vaiſſeaux, ſe prend & ſe fige au tour des membranes, & eſt entretiſſuë & attachée à quelques membranes, fibres nerveuſes, vénes, & arteres.

D'où l'on peut inferer que la cauſe materielle de la graiſſe, eſt la portion la plus aërée, la plus onctueuſe, & la plus graſſe du ſang, laquelle exudant comme une roſée au travers des tuniques, des vénes, & découlant ſur les membranes qui ſont denſes & épaiſſes, y eſt retenuë & s'y fige.

Il y a differens ſentimens touchant la cauſe efficiente de la graiſſe, Ariſtote, Veiga, Argenterius & Joubert veulent que ce ſoit la chaleur. Galien, Veſal, & Fallope dient que c'eſt le froid, Archange

& du Laurent ſoutiennent que la graiſſe ne peut s'engendrer d'une chaleur ſouveraine, ni du froid actuel des membranes, mais d'une chaleur mediocre & remiſe, & c'eſt de cette maniere qu'il faut entendre le froid dont parlent Galien, Veſal, & Fallope, parce que chez ces Auteurs la chaleur remiſe, eſt ſouvent priſe pour le froid, non actuel, car il ni en a point au corps vivant, c'eſt pourquoi on peut dire que la cauſe efficiente de la graiſſe, eſt un froid appellé ſeulement froid par comparaiſon & rapport, n'étant qu'une chaleur mediocre, comme qui diroit une chaleur petite & remiſe, qui étant comparée avec la chaleur ſouveraine, tient lieu de contraire, étant certain que toutes les parties du corps vivant, ſont extremement ou mediocrement chaudes.

La cauſe formelle de la graiſſe eſt la temperature & la blancheur, la temperature eu égard à la cauſe materielle, eſt chaude & humide, elle eſt blanche tant parcequ'elle s'amaſſe ſur les membranes, qui ſont parties ſpermatiques & blanches, que parce qu'avec le ſang pur, dont elle eſt engendrée, il y a beaucoup d'air ſubtile mêſlé, ce qui fait qu'elle eſt comme toûjours flottante ſur l'eau.

La cauſe finale eſt de pluſieurs ſortes

qu'on appelle usages qui sont premierement pour deffendre le corps des injures externes en le couvrant, en second lieu pour conserver la chaleur naturelle, en empêchant qu'elle ne sorte, & que le froid n'entre, ainsi elle nous échauffe comme une fourure. En troisiéme lieu elle enduit les parties chaudes & seches pour les temperer comme le cœur. 4. elle asseure & deffend les vaisseaux qui vont à la peau. 5. Elle rend le mouvement plus souple en humectant les ligamens. 6. Elle remplit les lieux vuides, & sert comme de coussin & d'appui à certaines parties, 7. Elle se donne en nourriture à la chaleur ignée, & se tourne en aliment dans la faim.

La couleur est blanche comme il a été dit, à cause des membranes ausquelles elle est adherente, qui la rendent blanche, car tout ce qui est alteré & changé dans le corps prend ordinairement la qualité & la nature de la partie qui fait la mutation, & l'assimilation se fait à la partie du corps, ou se fait l'alteration, suivant cette maxime, *alteratum trahit naturam alterantis.*

La plus grande partie de la graisse, est située sous la peau. C'est-à-dire entre la peau & ce que les Anciens appelloient le pannicule charnu, & que les Modernes appellent la membrane de la graisse, & afin

de faire connoître au lecteur ce que les anciens appelloient pannicule charnu j'en feray icy mention suivant l'ordre qui se trouve dans tous les auteurs.

§. XIV.

Du Pannicule charnu.

LA quatriéme partie contenante commune, qui couvre selon les Anciens & quelques Modernes, tout le corps, & que d'autres assurent n'être autre chose que la membrane de la graisse comme il a été dit, ne s'en trouvant pas d'autre dans l'homme, est une membrane épaisse qu'ils ont toûjours appellé pannicule charnu, du Laurent l'appelle nerveux, Galien & Bauhin l'appellent membrane engendrée de la semence, qui environne tout le corps, ils l'appellent charneux, parce qu'ils supposent, qu'en tous animaux excepté aux pourceaux, il est entretissu de fibres charnuës par lesquelles il est immediatement attaché au cuir, c'est pourquoy ils remuent & froncent leur peau volontairement, en sorte que par son mouvement ils chassent les mouches, l'elephant les tuë, & les chevaux peuvent disent ils, par le mouvement de ce pannicule, faire tomber ceux qui ne sont pas bons écuyers.

Il eſt charnu aux bruttes, & nerveux & graiſſeux aux hommes ſelon du Laurent, il paroît dit-il, aux enfans naiſſans, tout rouge, & parſemé de fibres charneuſes, mais ces fibres s'évanoüiſſent par la ſuite des temps, en ſorte que ceux qui ſont plus avancez en âge, l'ont tout membraneux, nerveux & comme graiſſeux, c'eſt pour cette raiſon que du Laurent l'appelle nerveux & graiſſeux.

Ceux qui admettent encore cette membrane, veulent qu'elle ne ſoit point continuë à la peau aux hommes, commes elle l'eſt aux brutes, car la graiſſe diſent ils eſt entre les deux, elle eſt ſeulement attachée à la peau par quelques fibres ; excepté la face, ou il ni a point de graiſſe, & le pannicule y eſt tellement adherent, qu'à peine l'en peut-on ſeparer ; d'où vient, diſent-ils, que de toute la peau, l'homme ne remuë volontairement que celle du viſage, & que c'eſt par le moïen de ce pannicule, que la peau ſe ride : mais on répond que par tout où la peau ſe ride, il y a des muſcles particuliers qu'on appelle cutanés ; comme au front, il y a le frontal ; à l'occiput, l'occipital ; au ſcrotum, le dartos, ainſi des autres : il en eſt de même du mouvement ; ſi bien que pour concilier les ſentimens des uns & des au-

tres, qui ne different que de nom, car ce que les uns appellent pannicule charnu dans les endroits où il y a de la graiſſe, eſt ce que les autres appellent membrane de la graiſſe, & ce que les premiers appellent pannicule charnu où il n'y a point de graiſſe, les dernieres l'appellent un muſcle cutané, comme on appelle au ſcrotum, le dartos muſcle cutané.

Il eſt engendré ſelon Galien & Bauhin, avec les autres membranes dans la matrice, & eſt enduit du côté qu'il regarde les muſcles, d'une humidité glaireuſe, afin de ne point empêcher leur mouvement. Il eſt ſitué aux hommes immediatement aprés la graiſſe, & ſous la peau aux autres animaux.

La cauſe finale, c'eſt-à-dire les uſages qu'on lui donnent ſont premierement pour appuyer les vaiſſeaux qui vont à la peau, & faciliter la conſolidation de la peau quand elle eſt bleſſée, 2. pour retenir les vapeurs aërées du ſang, & les tourner en graiſſe, 3. pour deffendre les parties internes, 4. pour empêcher que la chaleur interne ne ſorte, & ne ſe diſſipe trop, ou que le froid externe n'entre pour offenſer les viſceres.

Son temperament eſt en quelque façon chaud & humide aux enfans nouveaux

nez, parce qu'il eſt charnu, & aux adultes il eſt ſec & comme froid, parce qu'il eſt nerveux.

Cette membrane eſt d'un ſentiment fort vif, & quand elle eſt piccottée & irritée par la bile qui eſt chaſſée du dedans au dehors, elle cauſe un mouvement concuſſif que l'on appelle tremblement, lequel de quelque maniere qu'il ſoit cauſé, ſans nous arrêter à la diſpute du nom, que les auteurs donnent à cette membrane; il en faut procurer la gueriſon.

Pour guerir ce tremblement, on commencera par les remedes generaux, & on uſera d'un regime de vivre rafraîchiſſant, on ne mangera que du veau de l'agneau & du poulet, les herbes potageres ſeront de la poirée, du pourpier, & de l'ozeille, on uſera du ſuc de citron ou de grenade aigre avec les viandes ordinaires, on fera la ptiſanne avec fruit de berberis, treffle aceteux, agrimoine, polipode de cheſne, racine de tormentille, & regliſſe, on prendra tous les matins à jeun ſelon la neceſſité du ſel de corail vingt grains, dans un verre de cette ptiſanne, & on ne mangera que deux heures aprés. Et on prendra tous les ſoirs un verre d'eau diſtillée de ſureau, dans lequel on delayera une cuillerée de gelée de groſeilles deux heures aprés un

leger ſouper, on prendra de temps en temps le matin à jeun, au lieu de la ptiſanne, un apozeme fait avec deux dragmes de fleurs de petite centaurée dans un demi-ſeptier de lait clair, reduit à la moitié, ou faire boüillir les fleurs de petite centaurée, avec racine de chicorée ſauvage, & feüilles d'ozeille ronde, paſſer le tout, & faire infuſer dans la decoction, un gros de roſes pâles, & y mettre une dragme de la cervelle de lievre deſſechée au four & reduite en poudre.

Ce tremblement arrive plus ſouvent à la teſte & aux mains qu'aux autres parties, & c'eſt ſigne pour lors que la pituite eſt dominante, & menace ſouvent de paraliſie ou de convulſion ſi on ni apporte de bons remedes.

Les cauſes externes ſont les excez du vin, & l'acte immoderé de venus, l'eau de neige, ou glacée, ou les exercices trop violens.

Le tremblement arrive ſouvent aux vieillards à cauſe de la foibleſſe, & de l'éloignement de la chaleur naturelle, & il eſt quelque fois cauſé par la peur.

De quelque cauſe que le tremblement puiſſe venir, la diette & la temperance ſont neceſſaires, les vieillards prendront une dragme de theriaque dans un peu de

vin, & les jeunes gens dans de l'eau de buglose, & on frottera le long de l'épine du dos, avec de l'huile d'œuf si le tremblement vient pour avoir trop bû de vin, on prendra souvent des boüillons de choux rouges.

Et pour toute sorte de tremblement, la graine de genevre preparée comme il est rapporté dans mon traité des simples par ordre alphabetique, en avalans cinq grains sans mâcher le matin & le soir, est tres souveraine comme je l'ai experimenté.

§. XV.

De la membrane commune des muscles selon les Anciens, & les dernieres découvertes.

ON trouve dans tous les anciens Auteurs, cette membrane décritte pour la cinquiéme & derniere des parties contenantes communes, ils la font commune à tous les muscles du corps, engendrée des fibres des muscles, & selon quelques uns de la semence en la premiere conformation. Ils lui attribuoient l'usage de contenir, revêtir & allier tous les muscles du corps, qui sont parties de même espece, & de rendre aux muscles le même service que fait le perioste aux os, & veulent qu'en cette region du ventre inferieur,

dont nous traitons presentement, elle envelloppe & separe les muscles de l'épigastre & les contienne en leurs lieux.

On a découvert que cette membrane commune ne se trouve point dans l'homme comme il a été dit, ni dans les animaux. & que chaque muscle, à sa membrane propre que l'on prend souvent pour une membrane commune.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties contenantes propres du ventre inferieur.

Ces parties sont les muscles de l'Epigastre, & le Peritoine.

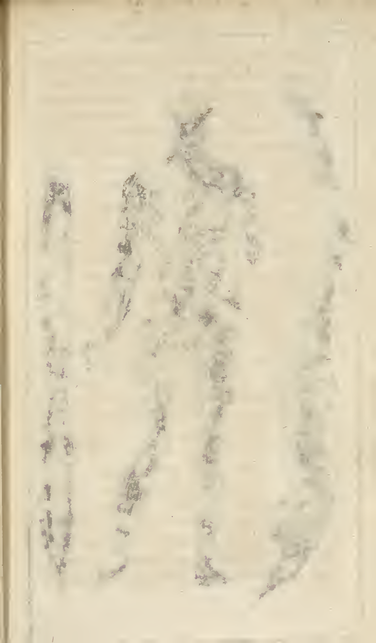
§. I.

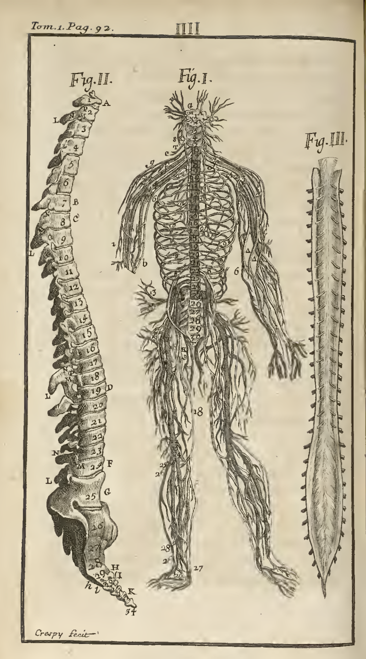
Des Muscles en General.

Le muscle dit Galien, est l'instrument du mouvement volontaire, que l'on peut commencer & finir quand on veut, voila quel est l'office du muscle. Si on a égard à sa composition, du Laurent le definit, une partie dissimilaire & organique, tissuë de chair, de fibres, de nerfs, de vénes d'arteres & de tuniques, la chair remplit les espaces d'entre les fibres, les fibres affermissent la chair, les nerfs portent la

faculté animale & les eſprits, les vénes portent la nourriture ſelon ſon ſentiment, & l'erreur de tous les anciens qui n'avoient pas connoiſſance de la circulation, qui nous apprend que les vénes reportent le ſang au cœur comme il ſera expliqué en ſon lieu, ou on fera voir que ce ſont les arteres qui portent le ſang pour la nourriture des parties, contre le ſentiment des anciens qui vouloient que les arteres portaſſent ſeulement l'eſprit vital & la chaleur naturelle. Les tuniques contiennent la ſubſtance des muſcles, les ſeparent des parties voiſines, & leur donnent le ſentiment.

On a découvert outre toutes les parties cy-deſſus rapportées, que le muſcle étoit auſſi compoſé de vaiſſeaux limphatiques, qui ſont de petits canaux faits d'une tunique fort déliée ſemblable à une toile d'araignée, & remplis de valvules, paroiſſant noüeux aux endroits ou ſont les valvules, à cauſe de la diverſité de leur diviſion, il y en a par tout le corps, ils ſont appellez limphatiques parce qu'ils contiennent la limphe qui ſignifie eau, liqueur claire ſereuſe & tranſparante. C'eſt pourquoi on doit definir le muſcle, ſelon le ſentiment de Stenon, une partie organique, qui eſt un tiſſu de fibres, compoſé d'arteres, de vé-




Tom.1. Pag. 92.
IIII
Fig. II.
Fig. I.
Fig. III.
Crespy Fecit

nes, de nerfs & de vaiſſeaux limphatiques.

Le muſcle a des fibres, parce qu'elles ſont, ſelon Galien, les fondemens de toutes les parties du corps, il a de la chair dans ſa ſubſtance, ou des fibres charneuſes, non ſeulement pour ſa force & ſa groſſeur, mais auſſi comme la premiere partie du muſcle, pour être la principale partie de l'action, & du mouvement, parce qu'aucune partie ſi elle n'eſt fibreuſe, & charneuſe, ne peut pas ſe mouvoir elle même, comme ſont les viſceres qui n'ont aucune chair fibreuſe.

On a de tous temps, reconnu trois differens organes du mouvement, le cerveau, le nerf, & le muſcle, le cerveau comme Prince & maiſtre, commande raiſonnant ſur l'objet, s'il eſt utile, ou dommageable. Le nerf comme Miniſtre du Prince porte le commandement, le muſcle enfin obeït, & remeuë la partie ſelon le commandement de la volonté, de même qu'un Cavalier fait marcher ſon cheval, le conduiſant par la bride, ou plûtôt ſuivant les Modernes & les dernieres découvertes, le ſang qui eſt continuellement verſé dans le corps du muſcle par l'artere, eſt toûjours prêt de ſe rarefier pour gonfler le muſcle, ce qu'il ne peut de lui-même, mais le mélange du ſuc animal, qui eſt porté par le nerf dans le muſcle, fait cette rarefaction, qui

écartant les fibres les unes des autres, les racourcit, d'où s'ensuit le mouvement de la partie qui est attachée à la queuë du muscle, & comme cet écoulement du suc animal, ne se fait dans les muscles, que quand nous voulons, c'est ce qui fait leur mouvement volontaire.

On considere dans le muscle deux sortes de parties les similaires dont le corps du muscle est composé, & les parties dissimilaires, ausquelles tout le corps du muscle se divise.

Les parties similaires du muscle, sont la chair, les fibres, les nerfs, les vénes, les arteres & la membrane, & les dissimilaires sont le commencement, le milieu & la fin du muscle, que l'on appelle la teste, le ventre, & la queuë.

Les parties similaires jointes ensemble & fort entrelassées, composent le muscle, qui est comme il a été dit, l'organe du mouvement volontaire, mais comme toutes ces parties ne concourrent pas toutes en pareil degré pour faire le mouvement, il faut reprendre chaque partie en particulier, pour en mieux connoître la necessité & la fonction.

La chair fibreuse selon Galien, & du Laurent, est la partie principale du muscle, & il ne s'en trouve pas une pareille

en tout le reſte du corps, & où eſt cette partie, là eſt le mouvemens volontaire, qui ſe fait par le muſcle entièr, & non pas par la chair ſeule, ny par le tendon ſeul, comme quelques uns ont voulu ſoutenir, étant certain dit Ariſtote, que le ſentiment eſt aux parties ſimilaires, & que les actions ſont faites par les diſſimilaires.

Les nerfs répandus dans le muſcle, ſont les parties ſans leſquelles il n'y auroit point de mouvement.

Les ligamens & les tendons rendent l'action meilleure, & plus parfaite, & rendent les mouvemens plus forts, & de plus longue durée.

Les veines, les arteres, & la membrane conſervent l'action. Les arteres portent le ſang pour leur nourriture, les vénes ramaſſent le reſidu & le reportent au cœur, la membrane couvre le muſcle, l'envelope & lui donne le ſentiment.

Les parties diſſimilaires du muſcle, ſont comme il a été dit, la teſte, le ventre & la queuë.

La teſte ou le commencement du Muſcle, eſt le plus ſouvent nerveuſe comme étant faite des ligamens qui naiſſent des os, & eſt rarement charnuë, elle à neanmoins du ſentiment. Parce qu'elle reçoit des nerfs & qu'elle eſt couverte d'une membrane particuliere.

Le ventre ou milieu du muſcle, qui eſt la partie la plus groſſe & la plus élevée, eſt molle & rouge, engendrée du ſang mediocrement deſſéché, & eſt quaſi tout charneux, & fait la plus grande partie du muſcle. Galien l'appelle ſouvent chair fibreuſe, & la propre ſubſtance du muſcle. Elle eſt appellée proprement chair, à la difference des autres eſpeces de chairs, parce que la chair des viſceres que Eraſiſtrate appelle parenchime, c'eſt à dire effuſion de ſang, eſt bien differente de celle qui eſt particuliere à chaque partie : la chair des glandes comme eſt le pancreas; le corps glanduleux du meſentere, le thymus, & les autres glandes qui ſont aux aînes & aux aiſſelles, eſt auſſi bien differente des autres.

Archangelus fait une nouvelle partie ſimilaire, comme eſt la chair qui eſt dans l'oëſophage, dans le ventricule & dans les inteſtins.

La queuë ou la fin du muſcle eſt appellée tendon, Galien l'appelle aponeuroſe, parce qu'elle eſt preſque toute nerveuſe, & aſſez ſemblable à la tête.

Le tendon, dit Galien, eſt fait de pluſieurs petites fibres ou filets de nerfs, & de ligamens mêlez enſemble: ces fibres ou filets de nerfs, ſont pour le mouvement & le

le sentiment, & ceux des ligamens pour donner plus de force au muscle. Le ligament ne pouvoit faire par lui-même le mouvement volontaire, parce qu'il est immobile, & privé du sentiment, & les nerfs à cause de leur mollesse, n'avoient pas assez de force pour mouvoir les gros membres; ainsi il étoit necessaire d'un organe composé des deux, qui fut plus dur & plus fort que le nerf, & plus mol & plus souple que le ligament, comme est le tendon qui a plus de sentiment que le ligament, & moins que le nerf.

Il faut neanmoins observer qu'il y a des muscles qui n'ont point de tendons, comme sont ceux de la langue, des levres, du front, des testicules, du siege, de la vessie, & quelques autres; ce qui a fait dire à Colombe & à Vesalius, qu'il y a plusieurs muscles qui n'ont point de tendons, & qu'il n'y a que ceux qui sont en mouvement perpetuel, comme ceux des yeux, ou qui font de forts mouvemens, qui en aïent.

L'action du muscle est double; la premiere, & la secondaire : la premiere est la contraction ou retirement vers son principe, & la relaxation du muscle opposé; & la seconde action est sa relaxation, & la contraction du muscle opposé; car chaque

muſcle, dit Galien, a ſes mouvemens particuliers, & ſimples.

Il y a deux cauſes qui concourent pour faire l'action du muſcle, l'agente & la patiente, l'agente eſt l'ame qui eſt meuë par l'appetit laquelle a trois inſtrumens, le cerveau, le muſcle, & le nerf ; le cerveau commande comme il a été dit, le nerf porte le commandement, & le muſcle obeït. La patiente eſt tout ce qui eſt meu par le muſcle, comme l'os ou quelqu'autre partie du corps qui peut être remuée: pour le mieux comprendre, il faut conſiderer que tout ce qui ſe meut, ſe meut de ſoi-même, ou par le moïen de quelqu'autre cauſe: & de plus, ce qui ſe remuë change de place, ou ſe remuë dans le même lieu qu'il occupe ; le muſcle ſe remuë de lui-même aïant de l'ame, diſent les Philoſophes, le principe de ſon mouvement, & il ſe remuë au propre lieu qu'il occupe par quatre ſortes de mouvemens, comme quand on écrit ; car ou les muſcles ſe retirent, ou ils ſont étendus, ils ſont tranſportez, ou ils demeurent tendus ; le premier mouvement qui s'appelle contraction & flexion ; le ſecond, extenſion ; le troiſiéme relaxation ; & le quatriéme s'appelle tonique : la flexion, & le mouvement tonique ſubſiſtent d'eux-mêmes ; l'extenſion,

& la relaxation ne ſont que par accident.

La contraction & flexion, eſt le mouvement & l'action propre du muſcle quand il remuë la partie, ſoit qu'il la bande étant flechie, ou qu'il la fléchiſſe étant bandée, elle ſe retire toûjours vers ſon principe.

Le tonique eſt le ſecond mouvement propre au muſcle : par ce mouvement, ſes fibres bandent & demeurent tenduës ; de maniere que la partie ne change point de lieu, encore qu'elle ſe remuë actuellement; cela eſt apparent aux hommes quand ils ſe tiennent droits debout ſans remuer, & aux oiſeaux ſuſpendus en l'air les aîles étenduës, leſquels ſemblent ne ſe pas remuer, quoiqu'ils agiſſent, & ſe remuent actuellement & de fait.

L'extenſion eſt un mouvement du muſcle, non propre, mais accidentaire ; car quand le muſcle flechi eſt étendu, il eſt étendu non pas par lui-même, mais par un ſecond muſcle ; & c'eſt pour cela que chaque muſcle a un autre muſcle auteur de l'action contraire, ainſi il a été donné au flechiſſeur, un extenſeur ; à l'hauſſeur, ou releveur, un abbaiſſeur ; de ſorte que lorſque le muſcle retiré s'étend, il ſuit le mouvement de ſon antagoniſte, en ſorte que l'extenſion n'eſt point l'action propre du muſcle qui s'eſt retiré ; mais on la doit

plûtôt appeller paffion, parce qu'il eft étendu par un autre mufcle, qui fait l'action contraire à la fienne.

La relaxation eft le quatriéme & dernier mouvement du mufcle fort impropre & par accident ; il eft auffi appellé decidence du verbe *cado*, qui fignifie tomber; le mufcle par ce mouvement ne fe retire point, & n'eft point étendu, mais il tombe en bas par fa pefanteur : ce mouvement ne fe fait pas par l'ame ou volontairement, mais par la forme elementaire, c'eft-à-dire par la pefanteur ; car lorfque l'efprit animal n'agit plus dans la partie, elle tombe emportée par fa pefanteur.

La contraction, l'extenfion, & le mouvement tonique ont des figures moïennes & externes ; les externes fe font lorfque les mufcles agiffent, & ceux deftinez à faire l'action contraire, font fort relâchez, comme fi les mufcles extenfeurs du bras l'étendent beaucoup, & que les flechiffeurs foient tout-à-fait relâchez.

Ces figures extrêmes font fort douloureufes & ennemies de la nature, qui ne peut fupporter long-tems aucune action violente fans douleur : les figures moïennes au contraire, font agreables, & on les fupporte facilement, comme quand on dort, ou qu'on penfe à autre chofe, les

mufcles n'agiffant point ; ce qui fe void en ceux qui font couchez, fe tournant d'un côté & d'autre, aïans les bras, les mains, les jambes, & les pieds courbez & fléchis mediocrement ; ce que l'on doit confiderer dans les bleffures, pour fituer la partie bleffée en la figure qui eft fans douleur, en l'articulation du coude, elle eft angulaire ; au poignet, elle eft comme toute droite ; en l'épine du dos, elle approche de la flexion, & au genoû, de l'extenfion.

Il y a plufieurs differences des mufcles, qui fe prennent de la fubftance, dont les uns font charnus comme ceux de la langue, & les fphincters, & les autres membraneux comme à la jambe, de la quantité, de la figure, de la fituation, de l'origine, de l'infertion, des fibres, de leurs parties, & de celles fur lefquelles ils font couchez, de leurs ufages, & de leurs actions ; toutes ces differences feront rapportées chacunes en leur lieu, en parlant de chaque mufcle en particulier ; je rapporterai feulement ici, les differences de l'ufage & de l'action.

L'action des mufcles eft le mouvement volontaire ; ainfi fuivant la difference des mouvemens, les mufcles font differens : du Laurent en fait de trois fortes ; il veut premierement que les mufcles foient con-

generez, ou antagoniftes : les congenerez font ceux qui confpirent à faire un même mouvement, comme deux flechiffeurs, ou deux extenfeurs : les antagoniftes font ceux qui font les mouvemens contraires, & qui fuccedent les uns aux autres ; car à chaque mufcle, comme il a été dit, a été donné un autre mufcle pour faire une action contraire à la fienne, excepté les fphincters, & les fufpenfoirs.

Les mufcles congenerez font prefque toûjours pareils en force, en nombre, & en grandeur, mais les Antagoniftes varient beaucoup felon la pefanteur de la partie qu'ils doivent mouvoir, ou la force de l'action, ainfi les flechiffeurs de la tête ne font que deux ; les releveurs font huit, & quatre moteurs demi circulairement.

Galien dit, que toutes les fois que les mufcles congenerez font pareils aux parties oppofées en nombre, grandeur & force ; la paralyfie des uns, fait la convulfion des autres, à l'égard des antagoniftes dont les mouvemens fuccedent les uns aux autres ; quand l'un perit, il faut que l'autre ceffe : comme par exemple, fi le mufcle extenfeur eft coupé, la partie fe fléchit, mais elle demeure toûjours fléchie, parce qu'il n'y a plus de mufcle pour l'étendre.

En ſecond lieu, les muſcles ſe remuënt eux-mêmes, ou ils remuënt d'autres corps: ceux qui ſe remuënt eux-mêmes ſont les ſphincters de la veſſie, & du ſiege, ou de l'anus : ceux qui remuënt d'autres corps, ou ils remuënt les os, ou des parties differentes des os : ceux qui remuënt les os, ſe terminent tous en des tendons, ou plus gros, ou plus menus : ceux qui remuënt d'autres parties que les os ; les uns ont des tendons, & les autres n'en ont point : comme ceux de la langue : mais ceux des yeux en ont, parce qu'étant en continuel mouvement, ils ont beſoin de puiſſans moteurs. Il faut obſerver que la partie où le muſcle prend ſon origine, eſt plus ferme que celle où il va s'inſerer, qui eſt toûjours celle qu'il doit remuër.

En troiſiéme lieu, les muſcles prennent leurs noms de leur action ou du mouvement ; ainſi on les appelle flechiſſeurs, extenſeurs, leveurs, abbaiſſeurs, ameneurs, emmeneurs, pronateurs, ſupinateurs, ainſi des autres, comme le tout ſera expliqué en ſon lieu.

Il paroît par tout ce qui a été dit, que la force du muſcle dépend de la quantité des fibres & de leur union ; & M. Sténon dit avoir experimenté, que le muſcle grêle interne, peut ſoûtenir un poids de

cinquante livres ſans ſe rompre.

Le mouvement du muſcle ſuivant les derniers Modernes, ſe fait par le moïen du ſuc animal, lequel étant verſé dans le muſcle, le fait gonfler, parce que le ſang qui eſt continuellement verſé par les arteres, dans le corps du muſcle, ne peut pas de lui-même ſe rarefier, pour le gonfler; mais le mélange du ſuc animal, qui eſt porté par les nerfs dans les muſcles, fait la rarefaction qui écarte les fibres les unes des autres; & les racourcit; d'où s'enſuit le mouvement de la partie qui eſt attachée à la queuë du muſcle; & comme ce ſuc animal n'eſt verſé dans le muſcle, que ſuivant nôtre volonté, ce mouvement eſt volontaire; ainſi la cauſe du mouvement vient toûjours du cerveau; ce qui fait que l'on ſe remuë auſſi-tôt qu'on en a la volonté; ſe faiſant pour lors quelque compreſſion des fibres du cerveau ſur l'extremité des nerfs, qui ſont des canaux remplis du ſuc animal, prêts de le verſer en tout tems par leurs extrémitez, dans les muſcles, où ils aboutiſſent: cette compreſſion pouſſe le ſuc animal dont le nerf eſt rempli, & l'oblige à ſortir par l'autre bout du nerf qui s'inſere dans le muſcle; où il ſe mêle avec le ſang qui ſe trouve dans le muſcle, & s'y faiſant une ébulli-

tion, elle cause le gonflement ; & c'est ce qui fait le mouvement, parce qu'en se gonflant il se racourcit, & devenant ainsi plus court, il faut de necessité qu'une des deux parties attachées aux deux extrémitez du muscle, se remuë, qui est toûjours la partie, où le muscle va se terminer : la cause du mouvement paroît plus naturelle de cette maniere, & plus facile à comprendre que toute autre ; & pour en être plus persuadé, il n'y a qu'à considerer que le suc animal circule comme le sang, & par consequent que le suc animal, qui a produit le premier mouvement, s'étant mêlé avec le sang, repasse dans le cerveau par la circulation, où il se separe du sang, pour être emploïé derechef à de nouveaux mouvemens ; c'est pour cette raison que l'on a besoin d'alimens, pour réparer la dissipation qui s'en fait tant par le travail, qu'autrement.

§. II.

Des Muscles de l'Epigastre.

LEs Muscles du ventre inferieur, sont dix, cinq de chaque côté ; ainsi qu'il est rapporté par Fallope, Archange, & Bauhin. Plusieurs autres Anatomistes sont de sentiment contraire, comme Galien

li. 1. de l'Anat. c. 6. & li. 5. *de ufu part.* chap. 14. Vefal, Colombe, Guinth, Vaffæus, Plater, & du Laurent, veulent qu'il n'y en ait que quatre de chaque côté, & Galien foûtient que la nature n'en a point creé ni pû créer un plus grand, ni un plus petit nombre ; mais il s'en faut tenir au nombre de dix, qui font même fuivant les Modernes, quatre obliques, deux tranfverfes, deux droits, & deux piramidaux ; ils prennent tous leurs noms de la fituation, & de l'arrangement de leurs fibres.

Le premier qui fe prefente, eft l'oblique defcendant, que du Laurent appelle oblique externe, l'opinion commune eft qu'il prend fon origine de l'attouchement du grand dentelé, auquel il eft attaché par digitation, ou des efpaces qui font entre les fix côtes inferieures, & qu'il s'infere aux os du Penil & des Jles, & par une large aponeurofe qu'il fe termine à la ligne blanche, qui defcend du cartilage Xiphoïde, droit à la commiffure ou jointure des os barrez ; du Laurent au contraire veut qu'il naiffe des os pupis & Ilion, & des apophyfes tranfverfes des lombes, & montant en haut, qu'il s'implante à toutes les fauffes côtes, & à la fix, fept & huitiéme vrayes, étant entrelaffé par digitation


V.
Fig. I
Fig. IIII
Fig. II.
Fig. III
Crespy fecit

avec le grand dentelé, & par son aponeurosé, à la ligne blanche, la raison qu'il en donne, est que servant à l'inspiration & à la dilatation du thorax, il falloit qu'il y fut inseré, afin de le tirer en bas vers son principe, on doit commencer à le lever par les côtes, sa substance est charnuë, nerveuse, & membraneuse, en partie sanguine, & en partie spermatique, la partie charnuë domine néanmoins, & c'est pour cette raison qu'Hippocrate comprend ordinairement les muscles sous le nom des chairs: Vesal, Colombe, Fallope, & Archange, veulent qu'il soit charnu vers l'os Ilion, & nerveux vers l'os du Penil, où il s'insere, & qu'il soit membraneux & ligamenteux vers les vertebres des lombes, & vers la ligne blanche : or cette ligne blanche, est un concours de toutes les aponeuroses des muscles de l'épigastre : on l'appelle ligne, parce qu'elle est droite, & blanche, parce qu'elle n'a point de chairs; elle s'étend, comme il a été dit, depuis le cartilage xiphoïde jusqu'à l'os pubis, & est plus étroite au dessous du nombril, qu'au dessus, & elle divise les muscles du côté droit, d'avec ceux du côté gauche.

Le second ou plûtôt la seconde paire des muscles du ventre inferieur, parce qu'il y en a un de chaque côté, est l'obli-

que interne, ou l'oblique ascendant; sa substance est la même, aussi-bien que la quantité, la figure qui est triangulaire, la composition, le nombre & la même temperie, que le descendant: il est appellé ascendant, parce que ses fibres montent de bas en haut; il est situé sous l'oblique descendant, c'est pourquoi on l'appelle aussi interne; il est plus petit que le premier, & prend son origine de la partie superieure de l'os pubis, & se continuant à toute la partie moïenne de la creste desos des hanches, il s'attache ensuite aux apophises transverses des vertebres des lombes, & aux extrémitez de toutes les côtes, jusqu'au cartilage xiphoïde,& s'insere par une large & simple aponeurose, à la ligne blanche; il reçoit des nerfs, à l'endroit où il est attaché aux vertebres des lombes. Les fibres de ce muscle coupent & traversent de chaque côté, par le milieu, en forme de la lettre X, les muscles obliques descendans: voila quelle est la disposition de ces deux muscles obliques, dont les fibres sont tellement opposez, qu'ils s'entrecoupent & s'entrecroisent, comme il a été observé.

La troisiéme paire des muscles de l'abdomen, est celle des droits, ainsi appellez, parce que leurs fibres montent droit,

ſelon la longueur du muſcle ; ils ſortent de la partie anterieure de l'os du penil, & s'inſerent au ſternum & aux côtez du cartilage xiphoïde : Galien veut que ces muſcles naiſſent du côté du cartilage xiphoïde, & qu'ils s'inſerent à l'os pubis. On a remarqué que les muſcles de cette troiſiéme paire, n'ont pas de fibres qui aillent d'une extrémité à l'autre, mais ils ſont entrecoupez par des endroits nerveux, qui ſont des tendons, & que les Anciens appelloient enervations : ils ſont au nombre de trois, & quelquefois quatre, deux au deſſus du nombril, & le troiſiéme au deſſous : Riolan les prenoit pour des inſertions nerveuſes faites de nerfs, qui ſortent des dernieres vertebres du dos, & ſervent comme les nœuds au fil, & aux roſeaux, pour les renforcer ; mais l'uſage veritable de ces enervations, ou intervalles membraneux, eſt, en comprimant le bas ventre également, de faciliter la ſortie des excremens, des inteſtins, & de la veſſie.

Les Anciens ont cru, qu'il y avoit des anaſtomoſes aux vaiſſeaux de ces muſcles ; c'eſt-à-dire, qu'une des branches de la véne mammaire, qui eſt ſous ce muſcle, s'abouchoit avec la véne épigaſtrique vers le nombril, & croïoient que cette com-

munication faifoit la grande fimpathie qu'il y a entre les mammelles & la matrice, & que c'étoit le chemin par où le lait des femmes accouchées, fe vuidoit par la matrice: & du Laurent & Riolan ont crû qu'elles fervoient feulement pour porter le fang neceffaire à la nourriture de ces mufcles; mais la circulation fait connoître l'erreur des uns & des autres, & que ces vénes n'ont pas d'autres ufages, que ceux des autres vénes, qui eft de reporter le fang au cœur.

La quatriéme paire, eft des mufcles tranfverfes, qu'on appelle ainfi à caufe de leur fituation, & de leurs fibres; ils fortent des apophyfes tranfverfes des lombes; ils fe terminent à la ligne blanche, & s'inferent, felon Riolan, aux os des Jles, & du penil, & aux fins des fauffes côtes, où s'implante le diaphragme; ces mufcles font fi fort adherans au peritoine, qu'à peine les en peut-on feparer entiers.

Ils font d'une figure quadragulaire; leurs tendons, & ceux des obliques, font troüez au nombril, & au penil; au nombril, pour les vaiffeaux umbilicaux; & au penil, pour laiffer fortir aux hommes les fpermatiques qui vont aux tefticules, & aux femmes les ligamens ronds de la matrice, qui vont s'inferer dans les cuiffes.

La cinquiéme paire eſt des muſcles piramidaux, qui ſont les deux derniers du bas ventre ; ainſi nommez, parce qu'ils ont une figure piramidale, & ſont fort petits. Sylvius les appellent ſuccenturiaux, peut-être à cauſe qu'ils ſervent pour couvrir & défendre les tendons des autres muſcles ; ils ſe trouvent quelquefois, & quelquefois ils ne ſe trouvent pas ; ils naiſſent de la partie externe de l'os pubis, & s'inſerent à la partie inferieure & nerveuſe des muſcles droits.

Ces muſcles ont deux uſages ; le premier comme il a été dit, pour couvrir les tendons des muſcles droits, les défendre, & empêcher qu'ils ne ſoient preſſez ; & l'autre uſage eſt pour comprimer & ſerrer la veſſie au tems de la mixtion.

Les Anatomiſtes ſont fort partagez ſur ces muſcles ; les uns ne les admettent point du tout ; d'autres ſoûtiennent que c'eſt le commencement, & la tête des muſcles droits, qu'ils ne ſont point dans la définition des muſcles, qu'ils n'ont point d'uſages, que le plus ſouvent on ne les trouve pas ; ce ſont les raiſons de Colombe, & de pluſieurs autres ; à quoi répond Falope, & prouve par pluſieurs raiſons, qu'ils doivent être mis au nombre des muſcles, qu'ils ſervent à l'excretion de l'urine, &

à l'erection de la verge : & les Modernes disent, qu'ils servent à élever le peritoine, & à empêcher que la region de la vessie, où ils s'inserent, ne soit pressée, & que l'on ne soit obligé de pisser aussi-tôt que les autres muscles compriment les parties internes.

L'usage de tous ces dix muscles, excepté des piramidaux, est de serrer, & de presser tout le ventre inferieur, & par leur compression, chasser hors les matieres fécales, & l'urine, & aux femmes l'enfant, & l'arriere-faix au tems de l'enfantement ; & ainsi, quand ils agissent tous ensemble, ils compriment & pressent tout le ventre inferieur également, & aidez du diaphragme, ils poussent en bas tout ce qui est contenu aux boïaux, en la vessie & en la matrice ; mais quand ils agissent séparément, ils pressent tantôt un côté du ventre, tantôt un autre, la partie droite ou la gauche, la haute, la moïenne ou la basse ; comme par exemple, l'usage des descendans, est de presser la partie superieure du côté du ventre, & d'aider à l'inspiration, & à la dilatation du thorax ou poitrine ; comme aussi l'excretion par le haut, & les ascendans ont un usage contraire ; l'usage des muscles droits, est de presser la partie anterieure du ventre inferieur,

ferieur ; c'est pourquoi ils sont épais, & de tirer en bas, le thorax, afin qu'il puisse se dilater par le haut, & enfin d'aider & presser l'expulsion des excremens : l'usage de chaque pyramidal, est d'aider les descendans & transversaux, & lorsque l'urine sort trop lentement, de presser legerement & obliquement la vessie vers l'os du penil; ce que les ascendans obliquement ne peuvent pas faire, & l'usage des transversaux, qui sont nerveux vers les vertebres des lombes, & charneux vers l'os Ilion, & vers le diaphragme, dont la fin ou queuë, est un tendon large, nerveux & membraneux en la ligne blanche, est de comprimer & de presser la partie laterale du ventre inferieur, & de restraindre & resserrer les hypochondres.

D'où on peut inferer que l'usage commun de tous les muscles de l'abdomen, est double, le principal & le secondaire ; le premier est de faire & de constituer la substance de ce ventre inferieur, d'en défendre les membres & parties, & de conserver la chaleur naturelle ; & le second usage est d'aider à l'excretion du ventre & de la vessie ; ils servent aussi au thorax dans les grands cris, dans la toux, & dans la violente expiration.

Aïant expliqué l'origine, le nombre, la

forme, & l'usage de tous ces muscles, il en faut dire la veritable situation.

Les muscles qui descendent obliquement, sont situez entre la membrane de la graisse que les Anciens appelloient pannicule charnu, & entre les muscles qui montent obliquement : ceux qui montent obliquement, sont situez entre les descendans, & les transversaux, avec lesquels ils ont connexion & liaison, particulierement par les vaisseaux qui sortent des parties interieures & subjacentes, c'est-à-dire, qui sont dessous ces muscles, les droits sont situez dans la region du ventre la plus éminente. Les pyramidaux sont situez dessus le commencement ou la tête des muscles droits ; leur commencement n'est pas pris par Vesal & Colombe, pour des muscles particuliers, comme il a été ci-devant observé. Les transverses sont situez sur la plus grande partie du peritoine, auquel ils sont tellement adherans, qu'à peine les en peut-on separer.

Le temperament de ces muscles est double, un chaud & humide, par rapport à la partie charnuë du ventre ; l'autre froid & sec, à cause des tendons, & de la partie ligamenteuse.

§. III.

Du Peritoine.

LE Peritoine eſt une membrane fort déliée & dure, ſemblable à une grande toile d'araignée, envelopant, & contenant tous les membres de la troiſiéme cavité, qui eſt le ventre inferieur; ce mot eſt grec, & vient de *peri*, qui ſignifie *circum*, à l'entour, & de *tonoo*, *firmo* ou *roboro*, ou ſelon Hippocrate & Galien, il vient du *periteinomai*, *circumtendor*, parce qu'il eſt étendu à l'entour de toutes les parties qui ſont entre le diaphragme & les cuiſſes; les Arabes, ſelon Veſal, l'appellent *ziphac*, *zimphac* & *chamel*; cette membrane contient en gros, & revêt en détail toutes les parties de cette region.

La figure du peritoine approche de l'ovalle, car elle eſt ronde, mais un peu plus longue que large; en un mot, elle a la même figure, & la même grandeur que le bas ventre qu'elle tapiſſe par tout; elle eſt fibreuſe par dehors, afin de s'attacher plus fortement aux muſcles, & elle eſt par dedans comme enduite d'une humidité aqueuſe, afin que les viſceres repoſent plus doucement dans ſa capacité.

Elle a ſon origine de la ſemence en la

matrice, & eſt fort adherente aux trois vertebres ſuperieures des lombes, ſelon le rapport des Anciens ; mais les dernieres découvertes font connoître qu'elle n'y eſt pas attachée.

Les Anatomiſtes ſont beaucoup partagez ſur l'origine de cette membrane : Veſalius, veut que ce ſoit des ligamens des lombes, & qui joignent l'os ſacrum avec les os des Jles : Archange lec. 9. ſoûtient que c'eſt des meninges du cerveau ; c'eſt à ſçavoir que vers la premiere & ſeconde vertebre des lombes, il ſort des nerfs de la moëlle de l'épine, & qu'enſuite il s'aſſemble là d'autres nerfs, qui font avec quelques arteres, comme un certain corps ou faiſſeau, duquel s'étendant enfin plus au large, naît le peritoine. Fallope, du Laurent & Parée, aſſurent qu'il tire ſon origine de ce grand entrelaſſement de nerfs qui viennent du meſentere.

Elle eſt membraneuſe tres-forte & déliée ; membraneuſe, pour s'étendre quand le ventre vient à s'enfler ; tres-forte, afin qu'elle ne ſe déchire quand elle ſouffre une violente diſtenſion, & deliée afin de ne point preſſer les parties.

Le peritoine, ſelon l'ancienne doctrine, eſt fait d'une double membrane ; elle porte par devant entre ſes deux tuniques, les

vaiſſeaux umbilicaux ; par derriere, elle enferme les reins ; & par le bas, elle enferme la veſſie : elle eſt plus épaiſſe par derriere que par devant, & plus épaiſſe, dit Sylvius, aux hommes depuis le cartilage xiphoïde, juſqu'au nombril, & aux femmes au contraire, depuis le nombril juſqu'au penil, afin que cette membrane puiſſe preſter & s'étendre, autant qu'il eſt beſoin pour l'accroiſſement du fœtus en la matrice ; & aux hommes, pour obeïr à la diſtenſion du ventricule, quand ils font de grands excez de boire & de manger : mais les dernieres découvertes, nous apprennent que le peritoine n'a point de duplicature, & que Sylvius s'eſt trompé ; étant certain qu'il eſt également épais par tout.

Cette membrane a des fibres de toutes ſortes qui lui ont été données pour la rendre plus forte ; & afin qu'elle s'étende plus facilement, elle reçoit de petites branches de nerfs, de ceux qui ſe diſtribuent aux muſcles de l'abdomen, ſes arteres viennent des phreniques, des mammaires & des épigaſtriques, & ſes vénes reportent le ſuperflu de ſa nourriture aux vénes phreniques & épigaſtriques. Elle eſt troüée par haut, par devant, & par bas ; par le haut où elle eſt adherente au

diaphragme : elle est percée au côté droit pour la véne cave ascendante ; au côté gauche, pour l'oësophage & la grosse artere descendante ; par devant, pour les vaisseaux umbilicaux. Ce trou est fermé aux adultes, & s'il est ouvert, il fait une espece d'hergne ou descente, qu'on appelle omphalocele, hernie de l'ombilic : elle est pareillement troüée & percée par le bas au fondement ; au col de la matrice, & par les endroits que les vaisseaux spermatiques descendent, & que les ejaculatoires remontent : Galien dit, que ce sont plûtôt des productions, que des trous : or il faut observer que ces productions ou allongemens, outre les trous dont nous avons parlé ci-dessus, sont deux, un de chaque côté, qui conduisent les vaisseaux spermatiques aux testicules, il ne couvre dans la femme, que jusqu'à moitié chemin, les ligamens ronds : il est encore necessaire d'observer que lorsque ces productions sont parvenuës aux testicules, elles s'élargissent pour les enveloper, & pour former leur deuxiéme tunique propre, qui est l'élytroïde ou vaginale, c'est-à-dire, qui ressemble à une guaine, les renfermant comme un étui.

HIPPOCRATE *in coacis prænotionibus*, enseigne que l'artere descendante, la véne

cave aſcendante, & l'oëſophage, ſont tellement attachez au diaphragme, qu'étant enflammé, les hypocondres ſont attirez en dedans.

Les uſages du peritoine ſont premierement, de contenir comme un ſac, & d'allier comme une membrane, toutes les parties du ventre inferieur, afin que chacune d'icelles demeure en ſa place; ſecondement de leur donner des tuniques particulieres, afin de les défendre & de les ſeparer les unes des autres; & le troiſiéme uſage eſt d'expulſer les excremens & les vents en preſſant les boïaux par deſſus, comme on pourroit faire avec les mains pour en hâter la ſortie.

Le quatriéme uſage eſt, afin qu'étant reſſerré, les inteſtins & le ventricule environnent & cuiſent plus promptement les alimens, & empêcher par ce moïen qu'ils ne s'enflent par les vents, à cauſe de la crudité, ou de quelqu'autre legere occaſion; c'eſt pourquoi il eſt attaché par devant aux muſcles, par en haut au diaphragme, par en bas au pubis; il paſſe par deſſus la veſſie & le rectum aux hommes, & par deſſus la matrice aux femmes, en couvrant les vaiſſeaux ſpermatiques, & les deferens, ſans les enveloper dans les mâles; enfin il paſſe par deſſus les muſcles

pſoas & iliaques, & par deſſus la groſſe artere & la véne cave, & couvrant de tous côtez les reins, il y forme une membrane qu'on appelle adipeuſe, parce qu'elle a beaucoup de graiſſe.

Le peritoine donnant des membranes à toutes les parties du ventre, comme au foye, aux reins, à la veſſie, au meſentere, à l'épiploon, & aux autres; cela fait que le peritoine ſouffrant toutes les ſuſdites parties ſouffrent, comme il arrive dans l'hernie.

§. IV.

Des Vaiſſeaux ombilicaux.

LEs Vaiſſeaux ombilicaux ſont trois, une véne, & deux arteres; la véne eſt un ſcion de la véne-porte du fœtus: elle eſt le plus ſouvent unique, & quelquefois double; c'eſt pourquoi on dit ordinairement qu'il y a quatre vaiſſeaux umbilicaux, deux vénes & deux arteres.

Cette véne ſort de la ſciſſure du foye, ſelon l'ancienne doctrine, & s'en va au nombril compoſer le cordon, qui va rendre au chorion, dans lequel la véne ſe fend en deux, & ces deux en pluſieurs autres, qui ſe répandent, & s'ouvrent dans le placenta: mais, ſelon les Modernes, la véne

va s'inserer par la scissure du foye à la véne-porte, ou elle est conduite en sortant du nombril.

Les arteres sont deux, une de chaque côté; elles naissent des arteres iliaques du fœtus, & montant en haut, une de chaque côté, appuïées sur les côtez de la vessie, vont se rendre au nombril, où elles s'assemblent; en sorte que de deux arteres, il s'en fait une seule, qui sert à composer le boyau qu'on appelle le cordon.

Outre cette véne & cette artere, on trouve encore l'ouraque, qui est une production, ou un corps nerveux & membraneux, qui du fond de la vessie du fœtus, se rend aussi au nombril; & de ces trois vaisseaux attachez ensemble par des membranes épaises & visqueuses, se fait un corps membraneux & long, qu'on appelle le cordon, par lequel le fœtus est attaché à l'arriere-faix : ainsi les vaisseaux umbilicaux sont quatre au dedans du nombril, une véne, deux arteres, & l'ouraque; mais sortis du nombril, ils ne sont, selon les Anciens, que trois, une véne, une artere, & l'ouraque : mais l'experience fait connoître qu'on en trouve toûjours quatre, la véne qui est unique monte en haut, l'ouraque descend en bas au milieu des deux arteres, & va s'attacher au fond de

la veſſie, & les deux arteres vont ſe rendre aux côtez de la veſſie, une de chaque côté ſans y toucher, au contraire elles en ſont éloignées de deux travers de doigts; ce qui fait connoître l'erreur de pluſieurs auteurs qui veulent que les arteres iliaques ſervent à appuïer la veſſie. Enfin, tous ces vaiſſeaux ſont conduits du nombril juſqu'à leur inſertion comme il eſt expliqué. L'ouraque au fœtus des brutes, eſt cave & troüé, pour décharger l'urine dans l'allantoïde; mais au fœtus humain, il eſt ſolide, & n'a point de cavité ni de trou, & ſert ſeulement de ligament, pour ſuſpendre le fond de la veſſie, & empêcher qu'il ne tombe vers ſon col. Nous parlerons plus amplement de ces vaiſſeaux en parlant du fœtus.

Aïant expliqué les parties contenantes propres & communes de la troiſiéme cavité, qu'on appelle ventre inferieur, il faut expliquer dans le chapitre ſuivant, les parties contenuës de la même region.



CHAPITRE II.

Des Parties contenuës au ventre inferieur.

§. PREMIER.

Combien il y a de ſortes de parties y contenuës.

LE Ventre inferieur contient deux ſortes de parties , les unes ſervent à la coction , & les autres à la generation , ſans parler de celles, dont l'homme ſe ſert dans la matrice , qu'on appelle vaiſſeaux umbilicaux , dont il a été cy-deſſus parlé & dont on parlera encore en ſon lieu.

La coction officiale & commune , eſt double, ſçavoir la chylification , & la ſanguification. Et comme le ſentiment des anciens eſt bien different de celui des Modernes ſur ce ſujet , je rapporterai celui des uns & des autres , afin de connoître l'erreur des prémiers , par la découverte des derniers.

L'opinion des anciens qui n'avoient point connoiſſance des vénes lactées n'y d'autres vaiſſeaux que l'on a découverts, vouloient que les vénes meſaraïques preparaſſent & portaſſent le chyle au foye , & raiſonnoient en cette maniere.

Les parties qui ſervent à la chylifica-

tion ſont differentes, les unes preparent le chyle comme la bouche, les dents, & l'oësophage, d'autres le font & le cuiſent comme le ventricule, les autres l'échauffent, & aident à faire la digeſtion comme les parties qui ſont és environs, particulierement l'omentum qu'on appelle épiploon, la creſpine, le ventre gras, ou la coëffe, le mot Grec épiploon vient de épi qui ſignifie deſſus & de pleo nager parce qu'il ſurnage ſur les inteſtins & ſur le fond du ventricule, & le pancreas qui eſt un corps glanduleux, dont l'étymologie peut venir de pan qui ſignifie tout, & de creas, chair, parcequ'il eſt preſque tout de chair, d'autres enfin achevent & rendent le chyle dans ſa perfection, comme les menus boyaux, les vénes meſaraïques, & les autres reçoivent la groſſe matiere & excrement du chyle, & le portent hors comme les gros boyaux & l'anus.

Les parties qui ſervent à la ſauguification que les Grecs appelle aimatoſe, ſont auſſi differentes, comme ſont ſuivant cette ancienne doctrine, les vénes meſaraïques, le foye, la véne cave, la veſſie du fiel, la ratte & les reins, les vénes meſaraïques diſent ils, preparent & portent le chyle au foye, & luy donnent un commencement de ſang, le foye lui donne la forme & la

rougeur, là véne cave le diſtribuë avec ſes rameaux dans tout le corps, d'autres parties reçoivent & vuident les immondices & excremens de la ſauguification, comme la veſſicule du fiel reçoit la bile jaune, la ratte l'humeur groſſiere & melancolique, les reins l'humeur ſereuſe, qui eſt portée par les ureteres dans la veſſie, & l'urine enfin eſt portée dehors par le conduit & le membre viril.

Voilà le dénombrement des parties deſtinées ſelon les anciens, aux coctions que l'on appelle officiales, parce qu'elles rendent un ſervice aux autres parties en cette maniere pour changer l'aliment en la partie, l'aliment éloigné de ce changement ſçavoir ce que l'on mange, eſt premierement alteré & cuit dans l'eſtomach, & cette action s'appelle chylification du mot Grec chylos, en Latin cremor; & en François créme ou ſuc, lequel étant ſuccé ſuivant l'erreur des anciens, par les vénes meſaraïques, il eſt preparé & conduit dans le foye, où ils ſuppoſent qu'il ſe change en chyme, & ils appellent cette action chymoſe, du mot chymos ſuccus, lequel mot quoyqu'il ſignifie toute ſorte de ſuc, ils l'approprient neanmoins à celui qui veulent être dans le foye, d'autres veulent que la chymoſe appartiennent aux inteſtins &

au mesentere, enfin le chyme étant disent-ils, dans le foye, se change en sang, appellé en Grec aima, ainsi on appelle cette alteration aïmatose, laquelle pour la distinguer de celle qui se fait selon leur sentiment, dans le cœur, ils l'appellent veneuse, & celle du cœur arterieuse, ou pneumatose, de pneuma qui signifie esprit, ou vital, parceque l'esprit vital qu'on appelle en Grec hotique, se fait dans le cœur, comme au cerveau se fait l'esprit animal ou sensitif, en Grec psychique qui signifie animal, & au foye l'esprit naturel que les Grecs appellent physique c'est-à-dire naturel, & comme il y a trois sortes d'esprits, l'animal, le vital, & le naturel, chacun à son elaboratoire sçavoir le cerveau, le cœur & le foye suivant cette doctrine, chacun à aussi son propre conduit ou vehicule le nerf, l'artere & la véne, voilà quel est leur sentiment sur la chylification & sur la sauguification, qu'il étoit necessaire de rapporter, pour en connoître l'erreur, & mieux goûter la verité de la circulation du sang, & des dernieres découvertes, comme je le prouverai en son lieu en faisant connoître que les vénes mesaraïques, ne portent point le chyle au foye, mais que les vénes lactées qui étoient inconnuës aux anciens, le portent droit au

cœur, où le ſang reçoit ſa perfection, ce que j'expliquerai clairement quand j'aurai fait la deſcription des parties contenuës dans le ventre inferieur.

La premiere des parties contenuës au ventre inferieur, qui ſe preſente en la diſſection, eſt l'épiploon, enſuite les boyaux, le meſentere, & les rameaux de la véne porte, ces parties étant levées; on voit le ventricule, enſuite le foye, la veſſicule du fiel, la ratte, & enfin la véne cave, les reins, les ureteres, & la veſſie urinaire.

Les parties qui ſervent à la generation, ſont propres & particulieres aux hommes, ou aux femmes, celles des hommes ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, qui portent & preparent la matiere de ſa ſemence, c'eſt le corps variqueux qui la fait & cuit, les teſticules qui lui donnent la vertu prolifique, les vaiſſeaux ejaculatoires la portent, les paraſtates & proſtates la reçoivent & la gardent juſqu'au temps de l'éjaculation, & la verge la verſe dans la matrice, celles qui ſont particulieres aux femmes ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, ou plûtôt les ouaires ſuivant les nouvelles découvertes, & la matrice, qui ſeront expliquées en leur lieu.

Comme il ne s'agit dans ce paragraphe, que des parties qui ſervent à la chyloſe ou

a faire le chyle & en aider la coction, il est à propos de commencer par le ventricule, quoique l'ordre de dissection demanderoit qu'on commençât par l'épiploon.

§. II

Du Ventricule.

LE Ventricule ; ou petit ventre, qui s'appelle en Grec gaster ou coelia, à cause de sa capacité concave, est le receptacle du boire & du manger, la boutique & la marmite en laquelle se fait la premiere coction, qu'on appelle chylification.

Le Ventricule est composé de deux parties, sçavoir des similaires, & des dissimilaires, les similaires sont trois, les tuniques, les vénes & les artéres, il y a trois tuniques, une commune qui n'est pas de la substance du ventricule, mais elle est comme une certaine enveloppe qui a son origine du peritoine selon Galien *de usu part.* laquelle selon du Laurent, est la plus épaisse des trois, & engendre l'épiploon anterieur. Elle vient du peritoine couvrant du côté que l'oesophage penetre le diaphragme, le ventricule jusqu'au commencement du boyau duodenum, & recevant toutes les vénes, arteres, & nerfs du ventricule.

Cétte tunique commune eſt ajoûtée, & faite en partie pour le ſentiment, & en partie pour la chaleur naturelle, & à cauſe des parties qui en ſont proches, afin que le ventricule n'en ſoit offencé.

Les tuniques propres ſont deux, une interieure, & l'autre exterieure : l'interieure eſt nerveuſe, & commune l'oëſophage, à la langue, au palais & à la bouche ; la marque de la continuité de cette tunique, eſt evidente par l'amertume de la bouche: quand il y a une trop grande abondance de bile autour du ventricule, elle reçoit & conduit tous les vaiſſeaux du ventricule qui ſe terminent en elle, ſelon Galien & Bauhin ; elle eſt couverte par dedans d'une croûte comme veloutée qui s'engendre des excremens de la troiſiéme coction ; on y voit des rugoſitez & plis, qui ſervent à la retention du chyle.

Les dernieres découvertes font connoître que cette tunique eſt parſemée de pluſieurs petites glandes qui verſent continuellement dans l'eſtomach un ſuc acide, qui ſert de levain pour faire fomenter les alimens, & de menſtruë pour les diſſoudre, lequel joint au chile reſté d'un repas à l'autre dans ſes rides, qui s'aigrit & picote cette tunique, excite la faim, & la ſechereſſe des fibres de cette membrane,

cauſe la ſoif, ſuivant le ſentiment des Modernes.

La tunique exterieure eſt plus charnuë, & plus molle, comme approchant plus de la nature de la chair, & moins reſſerrée & ſolide que l'interieure; elle a beaucoup de fibres tranſverſes & fort peu d'obliques, ſelon Archange, du Laurent & Bauhin.

Les Modernes ont découvert, qu'elle a une infinité de fibres droites, obliques, & tranſverſes, diverſement arrangées, qui ſervent toutes à retrecir le ventricule de toutes parts, afin d'exprimer par ce moïen le ſuc des petites glandes de la troiſiéme membrane, & de faire couler le chyle, & tout ce qui y eſt contenu par le pilore, dans les inteſtins.

Le ventricule reçoit toutes ſes vénes de la porte, dit du Laurent, il reçoit du tronc la grande gaſtrique, & la gaſtréepiploïque, & du rameau ſplenique; il reçoit la petite gaſtrique, la coronaire, & l'épiploïque poſterieure, & il reçoit du grand rameau qui eſt auprés de la ratte, le vaiſſeau qu'on appelle vas venoſum, ou vas breve, qui porte l'humeur melancolique; par laquelle, comme étant froide & acide, le ventricule eſt reſſerré & fortifié, & l'appetit excité, ſelon Galien, & Bauhin. Mais ſuivant l'ordre de la circu-

lation, ces vénes ne servent qu'à reporter le sang dans le rameau splenique & dans la véne porte.

Le ventricule a presqu'autant d'arteres que de vénes qui lui viennent du rameau coëliaque, & lui portent le sang pour sa nourriture, lequel est ensuite reporté dans la véne porte, comme il a été dit, par les vénes gastriques & gastrépiploïques.

Les nerfs lui viennent de la sixiéme paire du cerveau, suivant les Anciens, laquelle est la huitiéme paire, suivant les Modernes.

D'où ils descendent au ventricule, par lesquels il reçoit du cerveau, comme par des canaux, la faculté sensitive ; par le moïen de laquelle il ressent la soif, la faim & la necessité de la nourriture, selon Galien, du Laurent & Archange.

Ces nerfs sont confusément entrelassez à l'orifice superieur du ventricule, & se distribuans par une infinité de branchages, par tout le corps du ventricule, se perdent enfin en des filets fort menus : & comme ce sont deux nerfs qui forment le plexus à cet orifice superieur ; cela le rend fort sensible ; il en reçoit aussi du plexus hepatique, & de l'intercostal : c'est pour cette raison qu'il arrive des vomissemens

quand le cerveau a été ébranlé, & que tout le reste du corps souffre, quand le ventricule est indisposé.

D'où il paroît que la substance du ventricule, est membraneuse & nerveuse, afin disent Galien, Vesal, & Bauh, d'avoir plus de sentiment, pour goûter & joüir avec plus de plaisir, des choses propres & convenables à son temperament, & ne recevoir qu'avec peine & dégoût, ce qui lui est contraire & opposé. Secondement, pour être excité par un plus grand appetit; & enfin pour qu'il ait assez de force pour contenir & cuire la quantité des alimens, & qu'il se puisse resserrer, la coction étant faite, pour les pousser & mettre hors: mais il est plus probable que la digestion se fait par un suc acide, qui vient continuellement des glandes, dont les membranes internes de l'oësophage & du ventricule, sont parsemées, avec la salive qui vient des glandes parotides dans la bouche, par les conduits salivaires, pour y détremper les alimens, & y commencer leur fermentation, par le suc acide & par les sels volatils, dont la salive est remplie quand elle est de bonne consistence; si bien que le chyle étant ainsi preparé, coule par le pilore dans les intestins, où il est encore perfectionné par la

bile, & par le suc pancreatique, auparavant d'être porté au cœur.

§. III.

Des parties dissimilaires du ventricule.

Les parties dissimilaires du ventricule, sont trois, selon Galien ; sçavoir, les deux orifices, & le fond.

Hippocrate, & Galien, appellent l'orifice superieur *stomachos* ; ce mot vient de *stoma*, qui signifie la bouche ; & *échomai*, parce qu'il reçoit & contient ce qui vient de la bouche ; il commence ou l'oësophage finit. Aristote, & Galien, veulent que ce soit le siege de la faim & de la soif, & l'instrument veritable de l'appetit animal, parce qu'étant d'un sentiment fort exquis & fort vif, il ressent promprement le succement des autres parties ; lesquelles épuisées, tirent de celles qui leur sont proches par continuité, jusqu'à ce que l'attraction soit venuë jusqu'à lui ; & lors sentant ce succement, il incite l'animal à boire, & à manger, afin de reparer par la nourriture, la substance charnuë & solide du corps qui s'est dissipée.

Les nouvelles découvertes que l'on a faites des glandes, dont j'ai parlé ci-devant, prouvent que la faim se fait autre-

ment que Galien & Ariftote ne l'ont crû, & qu'elle eft caufée par une liqueur acide, qui tombe fans ceffe dans la cavité de l'estomach de fes propres glandes , & de celles de l'oëfophage, parce que cet acide ne trouvant point d'aliment ; il agit , & picote les membranes de l'eftomach : & c'eft ce qui fait la faim ; & quand il s'éleve quelque vapeur qui échauffe l'orifice fuperieur du ventricule , cela caufe la foif.

Les anciens Medecins appelloient le ventricule *Cardia* , qui fignifie auffi le cœur : Hippocrate & Galien au troifiéme Livre qu'il a fait des Opinions de Platon , difent que *Cardia* , eft comme fi on difoit *Cratia*, qui fignifie domination, donnant par là au cœur , la preference & la domination fur les autres parties ; & quand ils appellent le ventricule *Cardia* , c'eft parce qu'il caufe des accidens femblables à ceux qui furviennent quand le cœur eft malade & affecté ; & il y a tant de connexion & de correfpondance avec le cœur & le cerveau, qu'il eft d'un fentiment fort vif , à caufe des nerfs qui lui viennent de la huitiéme paire des modernes , qui eft la fixiéme des anciens : c'eft pourquoi fi le ventricule fouffre , le cœur en reçoit de la douleur , auffi-bien que la tête : fi au

contraire le ventricule se porte bien, ils joüissent d'un plaisir commun, tant à cause de la proximité, que de la communication des parties : Enfin, cet orifice, a une tres-grande sympathie avec le cœur, à cause du voisinage, & avec le cerveau, à cause des nerfs stomachiques : il y a grand nombre de fibres circulaires qui l'étrecissent, & qui ferment son entrée, pour empêcher que ce qui est une fois entré dans le fond, ne puisse remonter en haut dans l'oësophage, lorsqu'on est courbé, ou couché sur le dos, à quoi sert aussi le diaphragme, qui comprime l'estomac. Il n'est pas neanmoins si étroitement fermé aprés le repas, qu'il ne soit un peu entre ouvert, & que les vapeurs ne montent à la tête, comme on experimente assez souvent, & que Galien, Vesal, Guinterius, & Andermacus asseurent, & ainsi que l'experience confirme par les rapports.

L'orifice inferieur du ventricule, est appellé Pylorus, c'est-à-dire, portier, de pylé-porte, parce qu'il empêche que ce que l'on a mangé, ne sorte du ventricule que la digestion ne soit faite, & lui laisse la liberté de sortir, quand il est digeré, pour être porté ensemble avec les excremens dans les intestins, où les vênes mesaraïques, dit du Laurent, attirent ce qui

eſt utile, pour le porter au foye, & pouſſent hors les ſuperfluitez excrementeuſes par le rectum ou droit inteſtin.

On trouve un corps glanduleux, en forme de deux boſſes ou tubercules, auprés du pylore, & du duodenum, qui font comme un anneau ou cercle épais, comme ſi c'étoit un muſcle circulaire, ou un ſphincter qui le fermât, parce que s'approchant l'une de l'autre, ferment la ſortie, qu'elles ouvrent en s'éloignant & ſe relâchant, ce qui ſe fait naturellement, & non pas par le commandement de la volonté : ce corps ſert à l'uſage de cet orifice inferieur, où il paroît une eminence interne qui tient lieu de valvule, & cet orifice eſt ainſi appellé, non pas pour être ſitué directement au fond, mais parce qu'il occupe un lieu un peu plus bas, & plus panché que le ſuperieur, aïant été ſagement pourvû par une ſinguliere providence, que ces deux orifices ne ſoient pas directement oppoſez l'un à l'autre, afin que l'aliment ne tombe pas entraîné par ſon poids, auparavant la coction ou digeſtion parfaite, & afin que l'aliment demeure dans le fond du ventricule, juſqu'à ce qu'il ſoit cuit & digeré.

Ces deux orifices ſont differens en ſituation & en grandeur ; en ſituation, par-

ce que le ſuperieur eſt au côté gauche vers l'épine, environ l'onziéme vertebre du dos, & l'inferieur eſt ſitué au côté droit, & en grandeur, parceque le ſuperieur eſt grand & large ; ce qui n'eſt pas inutile, car quand on a grand-faim, ou qu'on eſt preſſé, on avalle ſouvent des gros morceaux ſans être bien mâchez, & l'inferieur eſt plus étroit, parce que rien ne ſort du ventricule, qu'il ne ſoit bien attenué, cuit, & digeré ; c'eſt-à-dire, que l'aliment ne ſoit changé en chyle.

La ſubſtance de ces deux orifices, eſt plus épaiſſe que le reſte du ventricule ; afin diſent Bauhin & du Laurent, qu'ils ne ſoient point rompus par l'impetuoſité de ce qui y paſſe ; elle eſt environnée de fibres circulaires & charnuës, comme de quelque ſphincter, afin que ces orifices ſe puiſſent élargir, reſſerrer, ouvrir & fermer : le ſuperieur s'ouvre quand il donne entrée aux viandes pour deſcendre dans le ventricule ; & l'inferieur s'ouvre, quand il donne la ſortie au chyle aprés la digeſtion, pour deſcendre dans les boyaux : le ſuperieur ſe ferme pour empêcher que les vapeurs n'échappent, leſquelles ſervent beaucoup à la coction des alimens, & pour empêcher auſſi que les vapeurs qui s'élevent de la cuiſine, n'offenſent le cœur,

& ne troublent le cerveau ; & l'inferieur ſe ferme, afin que rien ne ſorte du ventricule qu'il ne ſoit cuit, & bien digeré. Ces deux orifices s'ouvrent & ſe ferment, par la ſeule impulſion de la nature, de même que ſe font tous les autres mouvemens du ventricule.

La troiſiéme partie du ventricule eſt le fond, lequel eſt ſitué preſque au milieu de l'épigaſtre, immediatement ſous le diaphragme, panchant neanmoins davantage au côté gauche, à cauſe du foye qui eſt à droit, & lequel eſt plus gros & plus grand que la ratte, entre leſquels il eſt. C'eſt le magaſin & comme le garde-manger du corps, dans lequel, diſent Veſal & du Laurent, ſe fait la premiere coction; la chylification, qui eſt l'action propre & officiale du ventricule, ne ſe fait pas aux orifices : mais au fond, & ce en partie, ſelon les mêmes auteurs, par une forme, & proprieté ſpecifique de l'organe, & en partie par la chaleur, tant du ventricule, que des parties circonvoiſines : c'eſt pour cela, diſent-ils, que la nature l'a environné de tous côtez, de parties, qui comme un braſier allumé, aident à faire la digeſtion par leur chaleur, qu'ils ſuppoſent, ſe faire en cette maniere. Auſſi-tôt, diſent-ils, que l'aliment eſt entré dans le

ventricule, toutes les facultez qu'il contient, commencent à s'éveiller & sortir hors ; par lesquelles, il attire à lui toutes sortes d'alimens qui sont necessaire pour la substance de l'animal ; les aïant attiré, il les retient un peu de tems, il les enclos & les resserre par tous ces côtez, & les fomente ; les aïant ainsi compris, il les amasse, & assemble en une masse, confondant l'aride avec le sec, le dur avec le mol, il se prepare & s'attache à la coction jusqu'à ce que le chyle soit fait, qu'il jette & pousse enfin dehors, pour le communiquer, & en faire part aux parties épuisées & qui en ont besoin, ce qui se fait par les intestins & les vénes, si bien que la chylose, dont nous avons ci-dessus fait mention, dépend selon leur sentiment, de la faculté & d'une forme specifique du ventricule, laquelle est aidée & fomentée par la chaleur, & l'esprit vital qui coule & affluë du cœur au ventricule, par les arteres, qui n'est pas peu augmentée, dit Avicenne, par les membres & parties qui l'environnent & l'échauffent de tous côtez ; car le foye le couvre & l'échauffe par le côté droit, la ratte par le gauche, le diaphragme & le cœur par le haut, l'épiploon, le peritoine, les muscles de l'épigastre, & la véne ombilicale par de-

vant, les troncs de la véne cave & de la grosse artere avec les muscles épineux, & l'épine dorsale par derriere ; l'épine lui sert comme de boulevart, & les muscles comme de lictiere ou de coussins.

La situation de toutes ces parties rapportée par les Anciens, est veritable ; mais la digestion se fait tout autrement, suivant les dernieres découvertes, puisqu'elle se fait, comme il a été dit, par un suc acide, & par un sel volatil dont la salive est remplie.

Le ventricule est unique aux hommes, & aux autres animaux qui ont des dents aux deux mâchoires ; les hommes l'ont ordinairement plus grand que les femmes, parce qu'ils mangent davantage.

Les oiseaux en ont deux ; le premier est comme une pochette, joignant le gosier ; & l'autre, est ce que l'on appelle le jusier qui est leur propre ventricule.

Les bêtes qui n'ont point de dents en haut, qui ruminent, & qui remâchent ce que l'on leur donne pour nourriture, comme les bœufs, les cerfs, les chevres & les brebis, en ont quatre, dont les trois premiers ne font seulement que preparer la mangeaille, & le quatriéme la digere, & la cuit, le premier de ces quatre ventricules, s'appelle le grand ventre ; & est con-

tinu à l'oesophage, dans lequel la mangeaille tombe d'abord, & reçoit quelque legere preparation; le second est attaché & tient au premier, les Grecs l'appellent Kechryphalos, c'est-à-dire en Latin *reticulum* : étant semblable à un rets ou filet à prendre des poissons, & est bien plus petit que le premier.

Le troisiéme de ces ventres est appellé omasum, il est rude en dedans comme déchiré, aïant une croûte, & comme plusieurs feüillets separez & divisez les uns des autres; c'est pourquoi le vulgaire l'appelle le livre ou le fueillet.

Le quatriéme enfin s'appelle abomasum, il a aussi au dedans plusieurs feüillets qui sont comme chauves par rapport au troisiéme, c'est-à-dire unis, n'aïant rien pardessus de rude, n'y d'apre comme lui.

Hippocrate dit que le ventricule de l'homme, est ordinairement cinq fois aussi large que la paume de la main, mais il n'est pas égal dans tous les hommes, parce que la grandeur pour être naturelle, doit être proportionnée à celle du corps, & il est plus grand à ceux qui font des débauches, & des excez de boire & de manger, qu'à ceux qui vivent sobrement, en ce que s'étendant souvent par la repletion, il augmente & croit peu a peu, comme aux

grands beuveurs, & grands mangeurs, Archang. Colomb. &c. Ce qui n'est pas toûjours vrai; car aïant veu dissequer de grands beuveurs, & de grands mangeurs, leur ventricule s'est trouvé fort petit, mais deux fois plus épais que ceux des autres hommes, enfin étant membraneux, il est certain qu'il peut s'étendre, & se resserrer facilement, & contenir à la fois, jusqu'à trois pintes d'eau ou de vin mesure de Paris, & trois ou quatre livres de viande.

A l'égard de sa situation, on convient qu'il est situé au milieu du corps; afin, disent Galien, Vesal. Colomb. Fall. du Laurent & Archange, que comme organe de la nutrition, il fut plus commodément placé, pour toutes les parties superieures & inferieures: il n'est pas situé, dit Galien, proche la bouche, parce que les parties necessaires à la respiration, & à former la voix, doivent être prés de la bouche; & où elles sont, d'autres n'y peuvent pas être, dit Fernel, si bien qu'il est situé dessous le diaphragme, & la douziéme vertebre, en sorte qu'il tourne plus du côté de la partie anterieure, que de la posterieure, & que la plus grande partie est du côté gauche, parce que le foye étant plus gros que la ratte, comme il a été dit, la nature a logé la plus grande

partie du ventricule, en l'hypochondre gauche, afin de le rendre égal au droit, & de servir à la ratte de contrepoids contre le foye, & l'a placé au ventre inferieur, & separé de la poitrine, en mettant le diaphragme entre les deux, non seulement pour rendre la respiration libre, mais particulierement pour empêcher que les mauvaises vapeurs & odeurs qui s'élevent ordinairement de la cuisine, n'offensent le cœur & le cerveau.

Il est attaché par haut au diaphragme, par bas à l'épiploon, par derriere au dos, par le côté droit au duodenum, & par le gauche à la ratte, & cela afin qu'étant fort rempli, sa pesanteur ne l'emporte pas; il a aussi connexion avec le cerveau par les nerfs, avec le cœur par les arteres, & avec le foye par les vénes.

Sa figure est oblongue, ronde, & cave, elle est ronde & non pas triangulaire, parce que la figure ronde est la plus capable de toutes; il est cave pour recevoir & contenir beaucoup, il est oblong à cause de ses deux orifices. Platere le compare admirablement bien au sac d'une cornemuse, sur tout quand il est plain; car le bourdon qui est au côté gauche, represente l'oësophage, & le bout où on met la pipette, represente le commencement des boyaux.

Il paroît par la description que nous avons faite du ventricule, que son usage est double ; le premier, de recevoir le boire & le manger ; & le deuxiéme, de les cuire & de les convertir en chyle, & de fournir ainsi par le moïen du cœur, & des arteres, de nourriture & d'alimens à toutes les parties du corps ; il fait le premier, parce qu'il est cave ; & le second, par sa forme & sa temperature, ou plûtôt par les acides dont on a parlé ci-dessus.

§. IV.

Des affections & maladies du ventricule.

LEs indispositions & affections du ventricule & de l'estomach, sont certaines, intemperies, simples ou composées, ou sans matiere, ou avec matiere : si sans matiere, c'est une intemperie chaude qui fait qu'on est alteré, qu'on a des rapports & des rots fumeux, secheresse de bouche, quelquefois nausée ou envie de vomir, & vomissement : si au contraire, l'intemperie est causée par une matiere humide, il y a pour lors beaucoup de crachats & de salive, peu, ou point du tout de soif, un dégoût pour les viandes humides, & plusieurs autres signes : si l'intemperie est froide, on sent dans le ventricule, une pesanteur,

pesanteur, les viandes sont mal cuites & mal digerées, il y a tension avec inquietude, & autres symptomes de cette nature: si enfin il y a intemperie seche, on aura chaleur, & secheresse de la langue, grande soif & maigreur du corps : l'intemperie composée se connoît par les urines, comme toutes les autres intemperies, ainsi qu'il est marqué dans mon Miroir des Urines ; & quand plusieurs indispositions de celles ci-dessus declarées, se rencontrent ensemble. Quant à la cure, l'intemperie qui vient du chaud & du froid, se guerit plus facilement, que celle qui vient du sec & de l'humide.

Quand on aura connu la cause de l'intemperie par les urines, comme étant le moïen le plus assuré, il sera facile de la guerir.

Si l'intemperie est chaude, il faudra user de remedes rafraîchissans : on fera des potions, avec trois livres de veau, une poignée de chicorée sauvage, une poignée de pimpinelle, une poignée de fumetere, une poignée de treffle aceteux; on coupera le veau par roüelles ; aprés qu'on l'aura bien battu, on mettra d'abord au fond d'un pot de terre, une petite poignée de toutes ces herbes qu'on aura mêlées ensemble ; on l'arrosera d'eau

roſe, enſuite dequoi on mettra une roüelle de veau fort mince, aprés quoi on mettra une autre petite poignée des mêmes ſimples mêlées enſemble, que l'on arroſera auſſi d'eau roſe, & continuër ainſi juſqu'à ce que tout le veau & les ſimples ſoient emploïez; aprés quoi on couvrira, & on étoupera bien le pot, en ſorte qu'il n'ait point d'air, & on le mettra ſur de la cendre chaude ſeulement, que l'on entretiendra toûjours chaudement pendant quatre heures, afin que le ſuc ſe faſſe ſans boüillir, aprés quoi on le tirera de deſſus la cendre chaude; on paſſera, & on exprimera le tout; & on mêlera ce ſuc avec autant d'eau de bouroche, que l'on fera boüillir un *miſerere*, avec un quarteron de ſucre fin en poudre, pour en prendre ſoir & matin quatre onces à la fois, avec demi-ſcrupule de ſel de corail.

Et pour rafraîchir en humectant, & tenant le ventre libre, particulierement s'il y a intemperie ſeche du ventricule, on fera une ptiſanne avec quatre gros de racine d'hypolopathum rotundi folium, une poignée de racine de chicorée ſauvage, quatre onces de fruit de berberis, une poignée d'agrimoine, une poignée de racine de polipode de cheſne concaſſé, deux

pommes de renette, une poignée d'aveine, & reglisse ; on coupera les pommes, les herbes & les racines par morceaux, & on fera le tout boüillir dans six pintes d'eau avec demi-livre de miel de Narbone, jusqu'à la diminution d'un tiers ; & quand il sera à moitié refroidi, on le passera, & étant entierement froid, on le mettra dans des bouteilles pour le boire ordinaire ; & outre cela, en prendre un grand verre le matin à jeun avant de se lever, & continuer ainsi selon la necessité.

On boira dans tous ses repas dans cette intemperie seche du ventricule, du vin d'yeux d'écrevices, qui est fort facile à faire ; on prendra une once d'yeux d'écrevices, qu'on appelle aussi cancres, que l'on fera infuser pendant vingt-quatre heures dans cinq livres de vin, qu'on aura mis dans une bouteille de verre fort, qu'on agitera fortement & souvent, il faudra verser doucement le vin par inclination, afin de ne laisser couler aucune chose de la poudre, parce que le vin étant bû, on en mettra d'autre sur la même poudre, pour en boire comme le premier.

Si l'intemperie du ventricule est froide, & que l'estomach soit debile, on prendra tous les soirs, deux heures aprés un leger souper, une cueillerée d'essence de bayes

de genevre, & le matin à jeun un verre d'eau d'angelique.

On purgera avec un gros d'agaric trochisqué, qu'on fera infuser sur des cendres chaudes pendant douze heures, dans un verre d'eau de melisse, deux gros de sené, & un gros de sel polycreste, on diminuera la dose suivant l'âge & les forces & l'avis du Medecin.

Si l'intemperie de l'estomach & ventricule, est humide & causée d'humeurs corrompuës, on prendra pendant trois jours quatre onces d'eau distillée d'hyssope, le soir deux heures aprés un leger souper, & le matin on prendra deux onces de vin d'absynthe, à jeun, & rien autre chose que trois heures aprés, on ne prendra que fort peu de boüillons, & on mangera plûtôt du rôti que du boüilli.

On fera des lavemens avec fraizier, absynthe, fenoüil, chicorée, racine de nenuphar, bouroche, buglose, parietaire, fumeterre & fraxinelle : on mettra dans chaque lavement trois onces de miel rosat & deux gros de cristal mineral, diminuer la dose selon l'âge & les forces.

On purgera avec une dragme d'extrait d'aloës dans du suc de bouroche, en diminuant la dose selon l'état du malade, & le jour d'aprés la purgation, on donnera

depuis un ſcrupule, juſqu'à une demie-dragme pour les plus forts, de la racine de contrahyerva en poudre dans un verre d'eau de betoine, que l'on prendra le matin à jeun, continuer ſelon la neceſſité.

L'inflation & gonflement du ventricule que les Grecs appellent *Empneumatoſis*, eſt cauſée par la matiere humide, la debilité de la chaleur & les cruditez, qui y engendrent des vents; c'eſt une indiſpoſition qui fait une diſtenſion flatulente, ou tumeur contre nature, quelquefois avec grande ou petite douleur, & quelquefois ſans douleur, comme quand la diſtenſion n'eſt pas grande, & que la matiere qui fait les vents, n'eſt pas beaucoup épaiſſe.

Si cette inflation vient de crudité, on le connoîtra par les urines, & par les autres ſignes de crudité, qui ſont actuellement, ou qui ont precedé : ſi elle vient de l'humeur mélancolique, le rot ou rapport eſt ſec ; ſi cela vient des autres humeurs, le rapport eſt humide, & on crache beaucoup ; ſi les vents ſont cauſez par le vice des alimens qu'on a pris, qui étoient d'une qualité venteuſe & flatulente, on en ſera ſoulagé en faiſant deux ou trois rots ; mais s'il y a de gros vents & épais retenus & enfermez dans les tuniques du ventricule, ils cauſent de grandes douleurs ; & ſi

cette enflure dure long-tems, elle ſe convertit, & degenere en hydropiſie ſeche.

Si cette douleur eſt cauſée par crudité des humeurs, on la guerira en prenant du vin d'abſynthe, ou du vin dans lequel on aura fait boüillir des fleurs de camomille avec du ſucre fin & de l'anis; ce qui ſera auſſi utile, ſi la douleur eſt grande à cauſe des vents & flatuoſitez, auquel cas il faudra donner ſouvent des lavemens de decoction de feüilles de rhuë, d'abſynthe, ſauge, mercuriale, parietaire, fenoüil & meliſſe, & quatre onces de miel écumé, ou moins ſelon l'état des perſonnes, avec une once d'huile de lin; aprés quoi on appliquera ſur la partie, le plus chaudement que l'on pourra ſouffrir, des roſes de provins que l'on aura fait boüillir avec du vin vermeil, & du ſon de froment, y ajoûtant de l'huile roſat dont on fera cataplaſme.

On purgera enſuite, s'il y a nauſée, & inclination au vomiſſement, avec dix grains de criſtal de tartre émetique, que l'on donnera en ſubſtance aux grandes perſonnes ſans aucun danger dans trois ou quatre cueillerées d'eau, de vin ou de boüillon, & on en donnera aux enfans depuis deux grains juſqu'à quatre ou cinq, ſelon leur âge & leurs forces, ce qui purge fort

doucement, en donnant à chaque fois que l'on vomit un peu de boüillon ; cela est aussi specifique aux obstructions du foye & de la ratte, & aux fievres des enfans; & pour la fievre des grandes personnes, on donne jusqu'à dix grains de tartre stibié, quand les fievres sont humorales, on trouvera dans mon Traité des Fievres, toutes sortes de remedes, pour toutes sortes de fievres selon l'âge, le temperament & les forces d'un chacun, & le regime de vivre que l'on doit garder dans chaque fievre, suivant l'humeur dominante qui la cause.

Si ceux qui ont grande douleur d'estomach causée de vents, & de flatuositez, n'ont point de nausée ni d'inclination pour le vomissement, on fera infuser dans une decoction de melisse, & de fenoüil, trois gros de sené & une dragme d'hermodacte, que l'on passera & exprimera pour en prendre la coulure à jeun, & deux heures & demie aprés, on prendra un boüillon dans lequel on aura fait boüillir de la betoine, de l'oseille, de la buglose sauvage, & de la saxifrage rouge. On ne mangera point de fruit crud, de salade, de fromage, d'autres légumes & herbes potageres, que celles rapportées ci-dessus, ni de bœuf, ni de poisson. On boira

aux repas du vin avec de l'eau, dans lequel on aura mis infuser de la pimpinelle, & de la graine d'anis.

Outre ces intemperies du ventricule, il y a plusieurs autres maladies & douleurs d'estomach, que je rapporterai ici avec les remedes pour les guerir.

La cardialgie, que l'on appelle aussi cardiagme, est une corrosion du ventricule ou de son orifice, que les Anciens appellent cardia ou cardiaque, du mot grec *algos*, douleur : on se sert aussi de ce mot, pour signifier la douleur & défaillance de cœur, & cardiaque se prend souvent pour un remede cordial & stomachal.

Nous le prenons en cet endroit pour une affection de l'estomach, qui est une douleur causée par la corrosion des humeurs acres, soit qu'elles soient engendrées dans le ventricule, ou qu'elles y soient entrées & retenuës par le chagrin, la tristesse, un exercice trop violent, ou par le jeûne, & trop grande abstinence, ou autrement.

Les signes de cette maladie sont, quand on sent premierement une oppression, avec une certaine mordication & corrosion autour & vers le cartilage xiphoïde. 2. On sent aussi une langueur

& défaillance de tout le corps, & de la chaleur naturelle. 3. On ſent une grande chaleur aux extrémitez. 4. Il arrive ſouvent un vomiſſement bilieux comme dans les fievres ardentes. Enfin, s'il y a des vers qui piquent l'orifice du ventricule, il y a pour lors des ſymptomes tres-violens; d'où s'enſuit ſouvent la mort ſubite.

Pour guerir cette douleur; quand il y a des vers dont les ſignes ſont rapportez ailleurs, & dans mon Miroir des Urines; on ſe ſervira d'un emplâtre fait de cumin, & de fiel de taureau, qu'on appliquera ſur la douleur, ou des compreſſes trempées dans du vin d'abſynthe, en purgeant d'abord avec une decoction de pourpier, & de feüilles de chicorée ſauvage, dans laquelle on aura fait infuſer depuis une demi-dragme, juſqu'à deux dragmes, de la racine d'hyppolopathum rotundi folium ou rhubarbe du païs, avec un gros d'écorce d'orange rapée; aprés quoi on donnera des lavemens de lait avec du ſucre pour attirer les vers, & on prendra ſouvent le matin à jeun de l'eau diſtillée de la petite centaurée, un verre.

Pour guerir tous les autres maux d'eſtomach, & le fortifier, on prendra une poignée d'angelique avec les racines, un peu

de menthe des jardins, deux dragmes de grains de coriandre, & une dragme d'anis vert; faire un peu boüillir le tout, le passer, & mettre dans la coulure, un gros de rhubarbe en poudre, un gros de canelle en poudre, & quatre onces de sucre fin, que l'on fera encore un peu boüillir, pour en user souvent par cueillerées, & on pourra prendre tous les matins, un verre d'eau distillée d'angelique.

Pour fortifier l'estomach, on prendra deux onces de suc de cerfeüil, & une once de sucre fin, avec deux gros d'eau de canelle, dont on prendra la moitié à jeun; & l'autre moitié en se couchant, trois heures aprés un leger souper.

Pour le fortifier, en corrigeant l'intemperie, on prendra le matin à jeun, deux onces de suc de fumeterre, avec un peu de sucre fin.

Le vomissement ou devoyement d'estomach, est un mouvement depravé du ventricule, ou une expulsion de la matiere retenuë dans l'estomach, & quelquefois un effort de vomir continuellement sans aucun effet; ce qui est plus à craindre que le vomissement même, comme marque que la matiere est adherente au ventricule, & qu'elle imbibe ses membranes.

Les causes du vomissement sont, 1. les

viandes cruës ; 2. une grande repletion: 3. quelque poiſon ou remede corroſif ; les mouvemens extraordinaires , ou les coups & plaïes de la tête : 4. une grande repletion ou une aggregation & amas de quelque choſe chaude & aiguë , qui pique l'orifice de l'eſtomach , comme l'humeur bilieuſe , ou la melancolique , qui eſt extrémement dangereuſe , particulierement ſi l'odeur eſt mauvaiſe ; ſi la bile noire ſort par haut ou par bas , au commencement de quelque maladie que ce ſoit , c'eſt un ſigne mortel , dit Hippocrate , *li.* 4. *Aphor.* 22. de même que ſi le vomiſſement eſt porracé , livide & puant. Mais ſi le vomiſſement eſt mêlé de bile & de pituite , avec ſoulagement du malade , c'eſt bon ſigne , particulierement s'il arrive un jour critique , il ne faut pas l'arrêter. 5. Le vomiſſement arrive par indigeſtion, apoſthume ou par quelque humeur corrompuë , ou enfin par ſimpathie d'une autre partie, comme du cerveau , du foye , des reins , de quelque véne rompuë , de la ratte , des inteſtins , ou de la matrice.

Si ce qu'on vomit eſt acide ſans alteration , l'humeur eſt froide ; s'il eſt de couleur jaune ou verte , avec ſoif , amertume à la bouche , picottement d'eſtomach , la langue , & le palais ſecs , & écorchez , c'eſt

ſigne de bile : ſi la matiere eſt ſanieuſe avec mauvaiſe odeur, l'humeur eſt fort corrompuë ; ſi elle eſt de couleur de verre ou du ſuc de laituë, c'eſt la pituite qui le cauſe ; s'il vient de l'oëſophage, on ſent de la douleur en avalant ; s'il vient d'une véne rompuë dans l'eſtomach, on y ſent de la douleur.

S'il y a ulcere au ventricule, on vomira une matiere épaiſſe comme petits lopins de chair. Enfin, ſi le vomiſſement eſt vert ou erugineux, ou de mauvaiſe odeur au commencement des maladies, c'eſt mauvais ſigne, de même que ſi on a les yeux rouges & le hoquet, aprés le vomiſſement.

Il faut remarquer que le vomiſſement de ſang, ſans fievre, n'eſt pas dangereux.

Si le vomiſſement vient d'une matiere bilieuſe, il faudra uſer & garder un regime de vivre humectant, & rafraîchiſſant; on fera priſanne avec racine de biſtorte, fruit de berberis & feüilles d'agrimoine, avec racine de chicorée ſauvage, & polipode de cheſne & regliſſe, & dans chaque verre on mettra une cueillerée de gelée de groſeille que l'on battera comme de la limonade en verſant dans deux verres; & le matin en ſe levant, on mettra dans un verre de cette ptiſanne une once de ſuc de grenade aigre, & le ſoir en ſe couchant,

on prendra trois gros d'eau de canelle avec un verre de cette ptiſanne : pour le lendemain matin à jeun , prendre un gros d'aloës dans de l'eau , ou du ſuc de roſes.

Si le vomiſſement eſt opiniâtre, on l'arrêtera avec une once de ſuc de coins cruds , que l'on prendra avec un ſcrupule de confection alkermes , le matin auparavant de ſe lever , & on appliquera en même tems ſur la region de l'eſtomac chaudement, une pomme de coin cuite pilée.

Si le vomiſſement eſt cauſé par une matiere pituiteuſe, on l'arrêtera, aprés avoir purgé l'humeur , avec une decoction de douze feüilles d'aſarum qu'on appelle cabaret, qu'on aura faite , avec deux verres d'eau d'orge reduits à un verre , pour le prendre à jeun.

On fera de la ptiſanne pour le boire ordinaire , avec racine de ſouchet , graine d'anis , meliſſe , betoine , mouſſe d'arbre, polipode de cheſne , ceterach & regliſſe.

On appliquera ſur l'eſtomach , un pain de roſes ſeches trempé dans du vin d'abſynthe , l'appliquant chaudement ; on peut auſſi frotter l'eſtomach avec de l'huile de muſcade.

On mettra dans un petit verre de la ptiſanne, depuis ſix goutes juſqu'à douze d'eſ-

ſence d'ambre gris, ou du ſel polycreſte de la Rochelle, depuis deux dragmes, juſqu'à ſix, dans une pinte de cette ptiſanne que l'on boira d'heure en heure à quatre differentes fois : ou enfin, du bezoard mineral, depuis ſix grains juſqu'à ſeize, tous ces remedes étans également bons; on ſe ſervira des uns ou des autres, ſuivant le temperament du malade.

Si le vomiſſement eſt cauſé par la nephretique, la paſſion iliaque, ou l'inflammation du cerveau, ou par ſimpathie du foye, de la ratte, de la matrice ou d'autres parties, il faut avoir recours aux remedes contre telles maladies, que l'on trouvera chacun en ſon lieu, dans cet ouvrage.

Si les filles ou les femmes vomiſſent le ſang, à cauſe de la ſuppreſſion de leurs mois, il n'y a qu'à les ſaigner du pied pour les guerir. Et s'il y a une grande plenitude de vaiſſeaux, & que la perſonne ſoit forte & robuſte, on lui tirera neuf onces de ſang le matin à cinq ou ſix heures; aprés quoi on lui donnera à boire un verre d'eau diſtillée d'echium ou bugloſe ſauvage : à une heure aprés midi, on lui en tirera deux onces aïans été trois heures ſans manger; & aprés cette ſeconde ſaignée, elle prendra un petit verre d'eau

diſtillée de meliſſe : elle ſoupera entre cinq & ſix heures, & à neuf heures du ſoir, on lui tirera encore une once & demie de ſang, le tout du même pied, le même jour, & par la même ouverture ; & aprés cette troiſiéme ſaignée, on donnera trois gros d'eau de canelle avec quinze grains de ſel de corail. C'eſt la methode & le remede le plus ſouverain pour les en guerir.

On les purgera aprés cela, avec deux gros de rhubarbe, infuſée dans un verre d'eau d'armoiſe : on diminuëra la doſe ſelon l'âge & l'état de la perſonne.

La faim canine eſt auſſi une maladie du ventricule, c'eſt une envie, & un appetit deſordonné de manger ſans pouvoir ſe raſſaſier. Gordon l'appelle un appetit inſatiable, grand & deraiſonable, car plus on mange, plus on a faim, on l'appelle bulime qui veut dire faim de bœuf, ou plûtôt ce mot bulime vient de la particule bou qui ſignifie beaucoup, & du mot limos qui ſignifie faim.

Les cauſes de cette faim, ſont premierement l'air froid ou une grande chaleur qui conſume l'humidité. 2. Les fievres & les autres maladies aiguës. 3. Les vers qui ſont dans le ventricule. 4. Un écoulement d'une pituite ou une melancolie acide, à l'orifice de l'eſtomach. 5. L'intem-

perie froide du ventricule, & les alimens qui causent l'humeur melancolique : c'est pourquoi il y en a qui assurent que la faim canine est une affection de l'orifice seul de l'estomach, quand il est trop refroidi, ou qu'il est rempli, & tiré par une humeur froide & acide : les Modernes veulent que cette humeur acide qui cause la faim, vienne de la cavité de l'estomach, de ses glandes propres, & de celles de l'oësophage ; laquelle étant viciée, ou trop abondante, cause la faim canine, de même qu'elle cause la faim ordinaire, quand elle est dans son état naturel ; laquelle ne trouvant point d'alimens, agit & picote les membranes de l'estomach ; ce qui fait connoître qu'il faut vivre avec temperance, & éviter les alimens crûs, & tous autres qui peuvent causer des humeurs vitieuses & corrompuës ; étant certain que si cette faim vient d'avoir trop mangé de choses cruës, elle conduit à la douleur coëliaque qui attaque le pylore ou orifice inferieur du ventricule, & à la lienterie, qui est un flux de ventre, par lequel on rend par bas la viande telle qu'on l'a prise ; & enfin à l'hydropisie, le ventricule étant par ce moïen refroidi, & la chaleur naturelle éteinte.

Il y a difference entre la faim canine, & la

& la bulime:la bulime eſt une tres-grande faim, qui finit auſſi-tôt qu'elle commence, ou bien une grande faim avec une debilité, & dejection de l'orifice du ventricule, l'inanition du corps, repletion d'eſtomach, avec envie de vomir, & la debilité du ventricule, cauſe cette maladie, laquelle ſi elle dure long-tems, elle rend le corps maigre, & ſec, avec une mauvaiſe couleur du viſage ; & la canine eſt un deſir de manger à toute heure. Les enfans & ceux qui ont l'eſtomach & les parties voiſines froides, y ſont plus ſujets que les autres.

Si cette faim canine dure long-tems, on a à apprehender la colique, la diſſenterie, l'hydropiſie ou l'éthiſie ; & ſi elle ſuccede à une maladie, c'eſt ſigne de rechûte : on a remarqué que des vers d'une grandeur prodigieuſe cauſoient quelquefois cette faim ; comme il eſt arrivé à Beaurepere Officier de feuë Madame, qui en jetta un de quatre aûnes & un tiers.

Si cette faim vient de chaleur, ou de bile, comme on le connoîtra par la ſoif, ou par la dureté du ventre & des matieres, il faut ſaigner & uſer de remedes rafraîchiſſans & humectans, auſſi bien que ſi elle vient de fievre, de maladie aiguë, ou d'autres cauſes ſemblables, on ne boi-

ra point de vin, ni aucune chose astringente.

On purgera les enfans avec une demi-once de manne de Syrie, ou de Calabre, dissoute dans une decoction d'orge, & les adultes en prendront jusqu'à trois onces dans un boüillon de poulet.

. On mangera du bœuf, du porc, du mouton, du sanglier, des canards, lievre, cerf, pieds de mouton cuits avec du ris, anguilles, pois, feves, navets, choux, carottes, lentilles, panets, concombres, citroüilles, pourpier, lait caillé & fromage, on boira de la bierre ou de la ptisanne avec de l'orge & des capillaires.

Si cette faim vient d'intemperie froide, d'inanition, & debilité du ventricule; il faudra boire du vin, selon Hippocrate, *li.* 2. *Aphor.* 21. échauffer & fortifier le ventricule par des remedes propres à fortifier l'estomach, sans prendre neanmoins rien d'aigre ni d'astringent : on mangera plûtôt des viandes rôties, que boüillies, les oignons, les poireaux, & jaunes d'œufs fricassez : on usera souvent du vin d'absynthe, & du syrop de menthe, & de la moutarde avec la viande.

On purgera avec demi-dragme de rhubarbe en poudre dans une once de syrop d'hysope.

Si cette faim étoit causée par des vers, on purgera avec une dragme d'extrait d'aloës dans de l'eau distillée de petite centaurée, & on prendra souvent jusqu'à un gros d'écorce d'orange en poudre dans de l'eau de chardon benit; & on prendra des lavemens comme il a été dit, contre les vers. On moderera la dose de l'extrait d'aloës & des autres choses selon l'âge & les forces du malade : on pourra aussi prendre depuis six grains jusqu'à trente de sublimé doux.

A l'égard de la faim appellée bulime, c'est un desir de manger, & on mange neanmoins peu, ce qui cause que le corps s'amaigrit, & tombe en chartre : elle arrive souvent à ceux qui marchent dans la neige & dans les eaux froides, ou succede à la canine, quand l'intemperie froide accable & opprime la vertu du ventricule, dont les forces viennent à manquer.

Les signes de cette faim bulime, sont d'être entierement abbatu, le changement de la couleur naturelle, le retirement des vénes, un appetit avide & si immoderé, que pensant devorer toutes choses, il se trouve aussi-tôt rebuté.

Si on neglige cette maladie, il en arrive sincope, ou mort subite.

Le regime de vivre dans cette maladie

doit être chaud & cordial : on usera soir & matin, gros comme une noisette de vieille theriaque, dans un peu d'eau de melisse : on mangera souvent du pain rôti dans du vin avec du sucre; les viandes assaisonnées avec moutarde, poivre, canelle, cloux de girofle, seront fort utils.

On purgera avec deux cueillerées de suc des bayes ou graine de l'arbrisseau appellé rhamnus catharticus & épine aux Teinturiers, avec un peu de vin d'absynthe, ou jusqu'à une dragme & demie, ou deux dragmes pour les plus forts, d'hermodate en poudre, avec un peu de sucre & de canelle en poudre, dans une once de syrop d'hysope ou de menthe.

La soif immoderée est causée par la sechereſſe de l'orifice même du ventricule, quand il presqu'épuisé de toute humeur; ce qui se fait par la penurie, ou qualité des humeurs, ou d'une grande chaleur, & quelquefois de l'une & de l'autre cause, ou d'une intemperie generalement chaude & seche, ou du suc salé & bilieux, ou la cause vient du foye, du cœur, ou des poûmons, de l'oësophage, des reins, du bas ventre, ou enfin du cerveau, comme il arrive dans la phrenesie, dans la manie, & dans d'autres passions violentes : elle peut être aussi causée par les ardeurs du

Soleil, par des viandes ſalées & épicées, par des remedes violens, par un exercice violent, par le chagrin, par les débauches du vin & des femmes, & enfin par obſtruction du meſentere.

Si cette ſoif vient de la bile, il y aura amertume à la bouche; ſi c'eſt la pituite ſalée qui domine, la ſalive ſera ſalée: ſi elle vient du cœur, on a un peu de fievre: ſi on crache du ſang, & qu'on ait peine à reſpirer, l'alteration vient des poûmons: ſi on a la couleur pâle, & que les urines ſoient jaunes, c'eſt ſigne qu'elle vient du foye; & ſi on a des envies d'uriner à tout moment, la ſoif vient des reins: ſi enfin on a une diarrhée continuelle, & que les matieres ſoient cruës, c'eſt une marque que la ſoif eſt cauſée par l'obſtruction du meſentere, & pour lors plus on boit, plus on eſt alteré.

J'ai rapporté toutes ces differentes cauſes de la ſoif immoderée, afin qu'en connoiſſant la cauſe, on ait recours aux remedes propres & ſpecifiques pour guerir les maladies qui la cauſent, obſervant ſeulement que ſi elle vient de poiſon, ou de piqueure de bête venimeuſe, & de choſes ſalées & épicées, ou par des remedes violens, il faudra en tous ces cas provoquer d'abord le vomiſſement, & prendre des cordiaux.

Et quand la ſoif eſt cauſée de chaleur, & de ſechereſſe, on boira de l'eau dans laquelle on aura delayé une cueillerée de gelée de verjus dans chaque verre, ou de gelée de groſeille, verſant de verre en verre comme de la limonade; ou on fera de la ptiſanne avec racine de chicorée ſauvage, treffle aceteux & fruit de berberis, c'eſt-à-dire d'épine-vinette.

La ſoif étant cauſée par l'obſtruction du meſentere, on fera une ptiſanne aperitive avec racine de chien-dent, polipode de cheſne, ſcolopendre, ceterach, politrich, chamepitys, camedris, & regliſſe: on fera boüillir le tout dans quatre pintes d'eau juſqu'à la diminution d'un tiers, on mettra dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, depuis demi-ſcrupule juſqu'à une dragme, d'eſprit de cochlearia, ou de creſſon alenois.

Le ſanglot ou hocquet, eſt un mouvement violent de la faculté expultrice qui s'efforce de rejetter ce qui eſt attaché & nuiſible au ventricule, ou à l'eſtomach; ce mouvement eſt ſemblable à la convulſion, il eſt plus fort que le vomiſſement, dit Galien, & moins violent, ſelon Avicenne; il vient ou d'inanition, comme de quelque flux de ſang immoderé, ou de medecine trop forte, & mal doſée, ou de

fievre chaude & hectique, ou de replet-tion, comme de débauche & excés de vin, d'aliment, ou de medicament acre, d'humeur maligne, ou de la compreſſion du ventricule.

Si aprés le vomiſſement, les yeux deviennent rouges, & que le hocquet prenne, c'eſt mauvais ſigne, dit Hippocrate, *li.* 7. *Aphor.* 3. parceque cela ſignifie que le cerveau qui eſt le principe des nerfs, ou le ventricule, eſt fort enflammé: il eſt auſſi dangereux aux vieilles gens, s'il leur arrive aprés avoir été purgez trop fortement: Hippocrate, *lib.* 7. *Aphor.* 61. de même que s'il arrive aprés un long ſommeil, ou dans une défaillance, tremblement, ou aprés l'avortement, dans la colique de *miſerere*, dans une perte de ſang, inflammation du foye & du cerveau; s'il arrive une apoſtéme du côté droit, ou ſur le ventre, ſi on perd le jugement, s'il ſurvient convulſion, & autres fâcheux ſimptomes aprés le hoquet, ce ſont tous ſignes funeſtes.

Si on éternuë aïant le hoquet, on en eſt delivré.

Si le hoquet vient de pituite non corrompuë, la ſoif le guerit: ſi il eſt cauſé par le vice des alimens en quantité ou en qualité, comme des vins ou des viandes

qui cauſent & engendrent de mauvaiſes humeurs & acres, la diete ſera utile, ou on provoquera le vomiſſement.

S'il vient de chaleur, on fera ptiſanne avec racine de tormentille, plantain, primevere, orge, hepatique & regliſſe, dans un verre de laquelle on mettra une cueillerée de gelée de verjus.

S'il vient de froid, on fera ptiſanne avec racine de ſouchet, graine d'anis, de coriandre, pouliot, des capillaires, & regliſſe, dans un verre de laquelle on mettra une cueillerée de ſyrop de menthe ou d'hyſope.

S'il vient d'humeurs acres ou de remedes violens, on prendra une once d'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec un peu de ſucre, ou vingt grains de ſel de corail, dans une once de ſyrop de citron.

L'odeur du caſtor le guerit, auſſi bien que de ſerrer fortement les doigts des mains, avec de la ſoye rouge.

L'appetit corrompu, que les Grecs appellent *malachia*, eſt une maladie & langueur du ventricule, qui apporte & cauſe le plus ſouvent, par la nauſée & l'averſion des alimens, un vomiſſement bilieux & pituiteux : cela arrive, dit Fernel, toutes les fois que les tuniques du ventri-

cule, ſont ſoüillées & enduites de quelque humeur vitieuſe, & excrementeuſe.

Cette maladie ſe fait aſſez connoître par l'appetit même qui eſt dereglé ; mais on ſera encore plus certain de la cauſe par les urines, ou s'il eſt ſuivi de vomiſſement, de corroſion de l'orifice du ventricule, de chagrin, & d'inquietude.

Cette maladie eſt fort ordinaire aux femmes groſſes ; ce qui leur arrive, ſelon Aëtius, environ le quarantiéme jour aprés la conception, & dure ſouvent juſqu'au quatriéme mois: & ſelon Galien, pluſieurs femmes groſſes en ſont incommodées juſqu'au ſecond ou troiſiéme mois ; ce qui ceſſe au quatriéme, tant à cauſe que les humeurs vicieuſes ſont purgées par les frequens vomiſſemens, qu'à cauſe qu'elles ſont cuites, la femme ne prenant en ce tems-là que fort peu d'alimens à cauſe du dégoût ; & enfin, parce que la quantité diminuë par l'augmentation du fœtus, car aux premiers jours le fœtus attire peu d'aliment, n'en aïant pas encore beſoin de beaucoup : mais étant plus grand, il lui en faut davantage, c'eſt pourquoi il n'attire pas ſeulement pour lors le meilleur, mais n'étant pas ſuffiſant, il ſe nourrit auſſi, & attire quelque choſe de ce qui eſt vicieux, ainſi le corps de la mere, n'eſt plus ſi

rempli d'humeurs vitieuſes : voila la raiſon pour laquelle, dit Galien, cet appetit corrompu ceſſe à quatre mois ; ce qui eſt auſſi plauſible, ſuivant le ſentiment des Modernes, parce que ſe faiſant continuellement une circulation du ſang de la mere à l'enfant, & de celui de l'enfant à la mere, comme il ſera expliqué en ſon lieu, l'enfant devenant plus fort à quatre mois, il a plus de chaleur, & le ſang eſt plus cuit, & plus parfait, & par conſequent il s'engendre moins d'humeurs vicieuſes & excrementeuſes, qui corrompent l'appetit.

L'appetit depravé arrive aux filles par opilation, & pour n'être pas reglées.

Les hommes ont auſſi quelquefois l'appetit corrompu, cela arrivant, comme il a été dit, par quelque humeur vicieuſe, comme la melancolique corrompuë & pourrie, qui abreuve les tuniques du ventricule, ou qui s'engendre dans l'eſtomach : s'il s'engendre enſuite d'une maladie, c'eſt ſigne de rechûte.

Si cet apetit dure long-tems aux femmes, ou aux filles, il menace d'étiſie, ou d'hydropiſie, ou d'obſtruction ; c'eſt pourquoi il ne le faut pas negliger, ſe pouvant toûjours guerir quand il ne vient pas de naiſſance.

Pour guerir cet appetit depravé aux femmes grosses, on fera boüillir quatre ou cinq raves concassées dans une chopine d'eau, que l'on fera reduire à demi-septier, y mêlant deux cueillerées d'huile d'olive pour prendre tiede aprés le repas.

Ou deux onces de suc de ressort mêlé avec un verre d'eau d'orge, que l'on prendra de même étant tiede.

On fera manger aux femmes, qui ne sont pas grosses, des bourgeons de vigne verts, ou des olives ; & aprés leur repas, elles mangeront à leur dessert des coins crûs

Les filles prendront soir & matin à jeun, un verre d'eau distillée de la racine de gentiane d'environ un demi-septier, dans lequel on mettra une demi-dragme de graine de chardon benit en poudre.

Ou on prendra une dragme de la graine d'agnus castus en poudre, dans un peu de vin le matin à jeun.

On purgera les filles avec deux gros de rhubarbe, infusée dans un verre d'eau d'armoise, du soir au matin ; pour en prendre la coulure, aprés que l'on l'aura passée & exprimée : la saignée du pied sera utile.

Les hommes useront un gros de vieille

theriaque dans un verre d'eau d'ortie grieche, le matin à jeun pendant la necessité.

On les purgera avec de l'asarum qu'on appelle cabaret, donnant de la racine en poudre depuis deux gros, jusqu'à six dans un peu de vin, on peut prendre aussi la decoction de douze feüilles, de cette même plante, ou on fera infuser du soir au matin, deux gros de feüilles de gratiole, on moderera la dose suivant l'âge & les forces, l'un & l'autre purge par haut & par bas, sans aucun danger.

Enfin tant les hommes & les femmes, que les filles useront du verjus que l'on aura fait cuire avec du sucre en forme de syrop.

L'apetit perdu est une indisposition de l'orifice du ventricule qui donne de l'aversion pour les alimens, c'est ce qu'on appelle aussi inappetence & degoût.

Cette passion arrive ou par une humeur pituiteuse amassée dans l'estomach, ou par une matiere bilieuse, ou par obstruction, ou par un sentiment affoibli, ou interdit, ou enfin par simpathie du foye, de la ratte, des entrailles, de la matrice même du cerveau, & des vers.

Si le degoût est causé par une matiere pituiteuse, on a des rapports aigres, peu ou point du tout de soif, les alimens de

qualité froide cauſe un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomach.

Pour en guerir on prendra ſouvent du vin d'abſynthe & de l'eau d'Angelique partie égale le matin à jeun, & on boira dans ſes repas de la décoction de racine de ſouchet avec du vin chaud.

On fera de la ptiſanne avec des feüilles de betoine, cerfeüil graine de coriandre, mouſſe d'arbre, ſiler des montagnes, racine de ſtambe, valeriane, écorce de citron & regliſſe, on mettra dans un verre de cette ptiſanne que l'on prendra le ſoir en ſe couchant, cinq ou ſix goûtes d'huile d'anis.

On prendra ſouvent des lavemens faits de decoction de petite centaurée, d'ache, de mercuriale, de meliſſe, de fenoüil, de pouliot, de roquette de jardin, de creſſon, d'écorce moïenne de ſureau, de joubarbe, fraizier, de bouroche & de bugloſe, mettant dans le premier trois onces de miel mercurial & dans les autres, du miel commun avec un peu de ſel,

On purgera avec une dragme, même juſqu'à deux pour les plus forts, des feüilles de l'aureole qu'on appelle auſſi daphnoides, ou depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule en ſubſtance, dans une decoction de feüilles de ſauge, & de meliſſe,

On fera les boüillons avec perdrix, pigeons & mouton, on les assaisonnera avec thim, marjolaine, & hysope.

Si les humeurs sont crasses, & épaisses, on provoquera le vomissement en donnant dans un boüillon gras, depuis une demie dragme, jusqu'à une dragme de vitriol blanc, y mettant un peu d'écorce de citron, ce purgatif ne nuit point à l'estomac, de même que le cristal de tartre emetique qui purge si doucement comme j'ay rapporté cy-devant, qu'on en peut donner à toutes sortes de personnes, aux adultes dans un peu de vin ou de boüillon depuis quatre grains jusqu'à huit, & aux enfans depuis deux jusqu'à quatre grains, donnant comme il a été dit, un peu de boüillon à chaque fois que l'on vomit.

On fait ce cristal emetique en cette maniere, prenez de la crême de tartre bien épurée, & du crocus metallorum bien preparé, égales parties, on les triture; on les mesle exactement, & on fait une lessive avec de l'eau commune, que l'on filtre étant encore chaude, par le papier gris, puis on la fait évaporer lentement.

On observera tout ce qui est cy-dessus rapporté, pour l'indigestion causée par une matiere pituiteuse, on pourra aussi purger en l'un & l'autre cas, avec hermo-

datte en poudre depuis une dragme jusqu'à deux, y mêlant un peu de gingembre pour corriger leur humidité excrementeuse, & un peu de mirabolans pour fortifier l'estomach.

Quand le dégoût, & l'indigestion sont causées par la matiere bilieuse, comme on le connoîtra par les urines, par l'amertume de la bouche, & les rapports puants, il faudra saigner du bras, on fera ptisanne avec agrimoine, fruit de berberis cinobaste, fumeterre, écorce de grenade & reglisse.

On appliquera sur l'estomach un pain de roses seches, trempé dans du vinaigre.

On fera lavemens avec guimauves, pied de lion, joubarbe, violier, mercuriale, buglose, sanicle, ortie blanche, épinars & petite centaurée, on mettra en chaque lavement, deux onces de miel commun, deux onces de miel rosat, & une once d'huile de lin, on en prendra aussi sans miel.

On purgera avec un demi scrupule de résine de scammonée & un scrupule d'extrait de rhubarbe dans une once de syrop cappillaire.

Si ce degoût & perte d'appetit, est causé par obstruction du mesentere, & d'autres parties, on aura recours aux remedes

propres pour les guerir, ainſi qu'il eſt rapporté chacun en ſon lieu.

Cholera-morbus eſt une maladie en laquelle le vomiſſement bilieux & violent, eſt accompagné de dejections bilieuſes, & frequentes avec douleur du ventricule, & mal de ventre, les cauſes de ce mal, ſont la corruption des alimens, les medicamens contraires au ventricule, comme l'ellebore, coloquinte, ſcammonée, & l'antimoine non preparé, ou crud, ou pris en ſubſtance, c'eſt pourquoi quand ce qu'on a mangé, & les excremens qui ſortent ſont corrompus, & ſentent mauvais ; c'eſt mauvais ſigne, mais le ſommeil ſurvenant, eſt fort bon.

On en commencera la cure par la ſaignée, on donnera des lavemens avec du lait & des jaunes d'œufs, & on boira trois onces d'eau de meliſſe, avec deux gros d'eau de canelle.

On fera la ptiſanne avec une poignée d'avoine bien lavée, fruit de berberis, racine de chicorée ſauvage, treffle aceteux & regliſſe.

On purgera avec un gros de rhubarbe groſſierement pulveriſé, que l'on prendra dans une decoction d'agrimoine, & de plantain, ou on en fera infuſer deux dragmes dans un verre d'eau diſtillée de peti-

te centaurée, on moderera la dose suivant l'âge & les forces.

Il est facile de juger parce que nous avons dit, que la mauvaise nourriture affoiblit l'estomach, & le ventricule, y laissant une humeur putride, qui engendre des vents, qui y acquiert acrimonie, ou fait inflammation, qui sont les principales causes qui font la douleur de l'estomach, & celle que nous avons appellé cardialgie lorsqu'elle en attaque l'orifice superieur, nous avons dit aussi que l'on connoissoit cette douleur cardiaque, par la défaillance, douleur tres aiguë de cette partie, accompagnée le plus souvent d'inquietude & d'agitation, par une humeur acre & bilieuse qui pique l'orifice du ventricule, qui est d'un sentiment fort vif, j'ay rapporté les remedes propres pour la guerir quand elle est causée par vents & flatuositez, & quelques uns quand elle est causée de matiere bilieuse que l'on connoît par l'amertume de la bouche & par le soulagement que l'on reçoit des alimens rafraichissans & humectans, aprés la saignée on prendra souvent des lavemens rafraichissans faits avec decoction de pourpier, de bouroche, de buglose, de parietaire, mercuriale, pimpinelle, violier, fraizier, polipode de chesne, & deux livres de roüel-

le de veau, faire le tout boüillir dans ſix pintes d'eau de riviere ou de pluïe, juſqu'à ce que le veau ſoit bien cuit, paſſer le tout & mettre dans le premier, trois onces de miel roſat & deux onces de commun, & quand le premier ſera rendu on en prendra deux heures aprés un autre ſans miel, on en prendra ainſi trois ou quatre par jour tantôt avec du miel, & tantôt ſans miel, & continuer ſelon la neceſſité que l'on connoîtra par les urines, aprés quoi on purgera avec trois dragmes de ſené infuſé pendant douze heures avec fleurs ou graine de violette, & deux heures & demie aprés prendre un boüillon dans lequel on mettra une cueillerée d'eau diſtillée de lavande.

Enfin pour la foibleſſe & debilité d'eſtomach on mettra dans un boüillon juſqu'à huit goutes d'huile de muſcade. & on ſe frottera l'eſtomach avec de l'eau de la reine d'hongrie, & on prendra pendant huit jours ſi la debilité eſt cauſée d'humeur froide & épaiſſe, un peu aprés le repas une cueillerée de l'eau des quatre ſemences chaudes qui ſe fait par l'infuſion d'un gros de chaque ſemence qui ſont le carvi, la coriandre, le fenoüil & l'anis, pendant 24. heures, dans demi-ſeptier d'eau de vie.

§. V.

De l'Epiploon.

CE que les Grecs appellent Epiploon, les Latins omentum, les Arabes Zyrbus, & les François la coëffe ou crespine, est une membrane double & fort graisseuse, contenuë au ventre inferieur, pour conserver la chaleur des parties voisines, & pour aider au ventricule à faire la digestion, & la coction, elle nage sur les boyaux superieurs & ne descend en l'homme guere plus bas que le nombril, mais elle se ramasse presque toute au costé gauche vers la ratte, à d'autres animaux comme aux chiens & aux singes, elle s'étend jusqu'à l'os pubis selon le sentiment d'Aristote & Galien, *Guinth. audernac.* & Bauhin.

Les anciens l'appelloient rets ou reticulum, à cause de la ressemblance qu'il a avec un rets ou filet à prendre des poissons, ce qui a porté Archang. à dire que comme le filet prend les oiseaux, ou les poissons, ainsi l'épiploon prend les vapeurs adipeuses.

Il est situé sous le peritoine, & sur les boyaux; il va même dans leurs sinuositez, & s'étend ordinairement depuis le fond du ventricule, jusqu'au nombril.

Sa ſubſtance eſt adipeuſe & ſpermatique, & compoſée de membranes de vaiſſeaux, de graiſſe vilaine & facile à ſe corrompre, étante ſangueuſe & molle, il y a deux membranes, une infinité de vénes, d'arteres & de nerfs, & beaucoup de graiſſe, parcequ'il faut que cette membrane ſoit chaude, pour aider au ventricule à faire la coction, & y exciter la fermentation des alimens, elle eſt denſe, pour renfermer la chaleur, & legere pour ne point preſſer les boyaux. Des deux membranes dont l'épiploon eſt compoſé, il y en a une ſuperieure, & l'autre inferieure, la ſuperieure & anterieure naît de la troiſiéme tunique du ventricule, qui tire ſon origine du peritoine, & eſt attachée à la partie gibbeuſe du fond du ventricule, & à la partie cave de la ratte, l'inferieure & poſterieure naît du peritoine vers le dos proche & deſſous le diaphragme, elle eſt attachée au peritoine, au dos, & au boyau colon, & étant couchée l'une ſur l'autre, ſans s'allier, reſſemble à la gibbeciere d'un chaſſeur, & en ayant déchiré une par quelqu'endroit, on peut couler ſa main entre les deux, & faire voir comme elles ſont ſeparées l'une de l'autre.

Toutes ſes vénes ſe vont rendre dans la porte, d'où les anciens vouloient qu'elles

en tiraſſent leur origine, ſes arteres viennent de la coëliaque, & pluſieurs petites nerfs luy viennent du rameau de la ſixiéme paire pour ſon ſentiment, ou plûtôt ſelon les dernieres découvertes, ils viennent du rameau intercoſtal de la huitiéme paire.

Outre tous ces vaiſſeaux, on a encore découvert une infinité de vénes limphatiques, qui par leur rupture, cauſent une hidropiſie dans cette cavité, qui eſt fort difficile à guerir ſans la paracenteſe c'eſt-à-dire ponction du mot Grec centema piqueure.

Entre ces vaiſſeaux, il y a beaucoup de graiſſe comme il a été dit, diſpoſée en forme de rets ſur les tuniques, pour empêcher que la chaleur ne ſe diſſipe, & que le froid ne penetre pour offenſer les boyaux.

Il eſt different ſuivant la differente conſtitution des corps, aux perſonnes maigres, il eſt maigre, & mince, & aux graſſes il eſt gras & fort humide.

Quoique que l'épiploon ne deſcende naturellement guere plus bas que le nombril; il ſe continuë neanmoins aſſez ſouvent en l'homme, juſqu'au penil, & paſſant par les productions du peritoine, tombe dans le ſcrotum, & fait l'hernie qu'on appelle

de son nom épiplocele & Zirbale, qui se forme le plus souvent du côté gauche, parceque l'épiploon descend ordinairement de ce côté-là; il presse aux femmes quelquefois tellement le col de la matrice, & l'orifice interieur d'icelle, qu'elle ne peut recevoir la semence de l'homme, suivant le sentiment d'Hippocrate, qui dit que si les femmes grasses outre nature ne conçoivent point, c'est que la graisse, ou zirbus, resserre & retrecit l'orifice de la matrice, & telles femmes ne pourront concevoir, qu'elles ne soient amaigries: sa pesanteur n'est ordinairement que de demi-livre; Vesale dit néanmoins, qu'il en a vû un qui pesoit cinq livres.

Il a une tres-grande connexion avec le cœur par le moïen des arteres, avec le foye par les vénes, avec le diaphragme par le moïen du peritoine. Riolan veut qu'il prenne son origine du mesentere, n'étant même que le mesentere continué. Galien dit qu'il a la figure d'une poche qui est plus longue que ronde, & qui a son orifice rond, & Vesale dit qu'il represente un sac.

La graisse est répanduë autour des vaisseaux, pour, selon Aristote, entretenir & fomenter la chaleur du ventricule & des intestins, & pour au defaut d'aliment,

dans la disette & dans la faim, soûtenir pendant quelque tems la chaleur naturelle : cette graisse se fond souvent dans la fievre hectique.

Sa temperature en ceux qui sont maigres, est froide & seche, parce qu'ils n'ont point de graisse ; mais en ceux qui sont fort gras, il est chaud & humide, à cause de la quantité de la graisse, selon du Laurent & Bauhin.

D'où on peut inferer que son usage est, premierement pour conserver la chaleur naturelle du ventricule auquel il est attaché, & aider ainsi à faire la digestion, la chylose, ou chylification, de couvrir les boyaux, & d'attacher le ventricule au dos, selon Galien. 2. Pour appuïer & conduire le rameau splenique, & les autres vaisseaux qui vont au ventricule, au duodenum & au colon. 3. Pour retenir les vapeurs gluantes qui sont dans le ventre inferieur, & les convertir en graisse pour nourrir & fomenter au besoin, la chaleur naturelle. 4. Pour servir de mesentere au colon, lorsqu'il monte de la ratte au ventricule, & qu'il passe de là, à la partie cave du foye. 5. Pour recevoir & contenir les impuretez des parties internes, specialement celles de la ratte, qui ne peuvent être reçûës ni consommées des glandes.

Si l'épiploon, dit Hippocrate, *li. 5. Aphor.* 58. vient à tomber à celui qui est blessé, & qu'il soit découvert & hors du peritoine, il se pourrit si on le remet: c'est pourquoi, cela arrivant, il le faut couper; car jamais il ne guerit, quand il est blessé, & qu'il a pris l'air.

Il faut observer qu'étant coupé, il apporte quelquefois quelque incommodité; comme remarque Galien, d'un Gladiateur, auquel on en avoit coupé quelque partie, lequel étoit si sensible au froid, qu'il étoit obligé d'avoir son ventre couvert de laine, & quelquefois cela n'apporte aucune incommodité, comme Riolan assure de quelques personnes, à qui on l'avoit coupé, & cependant se portoient fort bien.

Il y a plusieurs autres maladies qui le gâtent & le corrompent; comme les affections hypocondriaques, le scorbut, la phtisie, & autres que l'on découvre par les urines pour y remedier selon la partie malade, & les humeurs qui pourroient l'offenser & le corrompre. A l'égard de l'épiplocele, on trouvera les remedes pour la guerir au nombre de ceux ci-aprés rapportez pour les descentes.

§. VI.

Du Pancreas.

LE Pancreas eſt un corps glanduleux, lequel vers la premiere vertebre des lombes, eſt couché entre le foye & la ratte ſous le fond du ventricule, le boyau duodenum & la véne-porte, c'eſt-à-dire, qu'il s'étend depuis le duodenum, juſqu'à la ratte, aïant ſa principale partie dans l'hypocondre gauche, & eſt fortement attaché au peritoine; il a environ dix travers de doigts de longueur, deux de largeur, & un d'épaiſſeur; il peſe ordinairement environ cinq onces.

Les Anciens le faiſoient ſervir à aſſurer la diviſion des rameaux de la véne-porte, qui ſe diſtribuënt, ſelon leur ſentiment, au ventricule, au duodenum, & à la ratte, & de couſſin, pour empêcher que le ventricule ne ſoit offenſé par les os de l'épine, & à ſeparer par le moïen des glandes, l'humeur groſſiere & bourbeuſe du ſang, pour le rendre plus pur, dit Galien, *de uſ. part.*

Depuis les dernieres découvertes, on eſt aſſuré que l'uſage du Pancreas, eſt de ſeparer & de filtrer par le moïen des glandes, dont il eſt compoſé, un ſuc acide qu'on

appelle pour cette raifon fuc pancreatique, lequel eft porté enfuite par fon canal dans le duodenum, où ce fuc fert de menftruë ou diffolvant avec la bile, pour y donner au chyle fa derniere perfection.

Ce corps glanduleux a des vénes qui vont à la fplenique reporter le refidu du fang ; il reçoit des arteres de la coëliaque pour fa nourriture, un nerf de l'intercoftal, & il a des vaiffeaux limphatiques qui vont au refervoir, dont il fera parlé en fon lieu.

La glande dont le pancreas eft compofé, eft conglomerée, c'eft-à-dire, qu'elle eft compofée de plufieurs petits corps ou grains glanduleux joints enfemble, fous une même membrane.

Outre tous ces vaiffeaux ci-deffus rapportez, Virfungus a découvert en l'année 1642. le canal appellé pancreatique, qui eft membraneux & cave, de la groffeur pour l'ordinaire, d'une petite plume, il fe termine dans le duodenum, où il porte une liqueur jaune, & où on remarque une petite valvule qui permet la fortie de cette liqueur qu'il contient, & empêche que le chyle & les autres matieres, ne paffent des inteftins dans fa petite ouverture.

Ce Pancreas ainfi compofé d'une chair

glanduleuſe, & de vaiſſeaux, a quelquefois juſqu'à quatre travers de doigts de largeur ; il eſt couvert & revêtu d'une membrane déliée, laquelle devenuë plus épaiſſe aux maladies, par l'affluence des humeurs ; elle ſe ſepare d'avec le corps du pancreas, & fait comme un ſac, ſuivant les frequentes remarques que Riolan dit avoir faites dans les corps conſommez de maladies.

Fernel aſſûre que le Pancreas eſt le ſiege des fievres intermittentes, & de la melancolie hipochondriaque, & comme l'égoût & le cloaque, où coulent & s'amaſſent les ſuperfluitez de toutes les humeurs; & comme j'ai rapporté les remedes propres pour guerir les unes & les autres, chacune en ſon lieu, je ne le repeterai pas en cet endroit pour éviter prolixité.

§. VII.

Du Meſentere.

SAns s'arrêter à l'opinion de ceux qui veulent qu'il y ait deux parties au Meſentere, dont l'une eſt appellée Meſaraïon, qui contient les menus boyaux, & l'autre appellée Meſecolon qui contient les gros ; il ſuffit de ſçavoir que le Meſentere eſt un corps membraneux, composé de deux tu-

niques, d'une infinité de veines, d'arteres, de glandes & de graiffe, lequel attache les boyaux enfemble, & contenant leurs circonvolutions en leur place, empêche qu'ils ne fe mêlent, & confondent les uns dans les autres. Ce mot Mefentere vient de entera, les inteftins, & de mefon, qui fignifie milieu, parce qu'il eft fitué dans le milieu du ventre, d'une figure à peu prés circulaire, aïant environ quatre travers de doigts de diametre, & trois aûnes de circonference, autour de laquelle les inteftins font pliffez.

Il a deux tuniques pour mieux appuïer les vénes mefaraïques, & tous les autres vaiffeaux qu'il renferme dans fa doublure, & pour empêcher que les boyaux ne fe mêlent aux mouvemens violens : ces tuniques font engendrées comme les autres membranes, dans la matrice.

Ses vénes font les mefaraïques fuperieures & inferieures, & font plufieurs arcs, de la circonference du dernier, partent tous les rameaux qui vont fe diftribuer aux inteftins; les fuperieures & les inferieures s'anaftomofent vers le colon.

Il faut remarquer qu'à mefure que toutes les vénes du mefentere, s'approchent de fa bafe, elles s'uniffent, & forment un tronc qu'on appelle mefenterique, qui

ſe joint avec le ſplenique, & font enſemble le tronc de la porte pour l'uſage qui ſera expliqué en ſon lieu.

Les arteres viennent des deux meſenteriques, c'eſt-à-dire, de la ſuperieure & de l'inferieure, qui ſont deux gros rameaux qui ſortent du tronc de l'aorte, & qui vont ſe terminer à tous les inteſtins: le plus gros des rameaux ſe traîne le long du rectum, & va finir à l'anus, & s'appelle pour lors l'artere hemorroïdale, qui porte un ſang groſſier à ces parties pour y être purifié, & ne pouvant remonter par les vênes hemorroïdales à cauſe de ſa peſanteur, comme il arrive aſſez ſouvent, il y cauſe la maladie qu'on appelle les hemorroïdes.

Les nerfs accompagnent les arteres, & viennent de l'intercoſtal & des vertebres des lombes, & font un plexus au milieu du meſentere, où ils ſont tous entrelaſſez enſemble.

Il faut obſerver que chaque glande du meſentere, a une petite artere qui lui porte du ſang, une venule qui le reporte, & un vaiſſeau excretoire pour décharger dans les boyaux, ſuivant les dernieres découvertes; ce qui a été filtré par chacune de ces glandes, quand il y a des humeurs groſſieres qui s'arrêtent dans les poroſitez

de ces glandes, elles s'enflent & grossissent, elles deviennent dures & schirreuses, de sorte qu'on a bien de la peine à les resoudre.

La graisse du mesentere le rend plus chaud, plus humide, & plus mol; elle s'y amasse comme à l'epiploon, d'un sang oleagineux & sulphuré, qui exude des vaisseaux, & qui est retenu par l'épaisseur des membranes; elle sert à conserver la chaleur naturelle de ces parties, & à humecter les vénes lactées qui étoient inconnuës aux Anciens.

Les vénes lactées n'ont pas été seulement inconnuës aux Anciens; mais ils ont aussi ignoré les vaisseaux limphatiques.

Les vénes lactées ont été découvertes par Asellius en l'année 1622. le mesentere en est tout rempli, mais elles ne paroissent pas sur un cadavre, disparoissant aussi-tôt qu'elles sont vuides; elles sont une fois plus en nombre que les mesaraïques; elles sont presque toutes dans les menus intestins, à cause que ces intestins font la distribution du chyle, en le separant de ses excremens; mais il y en a plus dans le jejunum, & les gros intestins en ont fort peu.

Elles sont appellées lactées, parce

qu'elles contiennent le chyle qui eſt blanc comme du lait, pour le porter, non pas au foye, ſelon le ſentiment des Anciens, mais au cœur : pour bien entendre cela, il eſt neceſſaire de ſçavoir qu'il y a deux ſortes de veines lactées, les premieres & les ſecondaires : les premieres portent le chyle des inteſtins à des glandes dont le meſentere eſt tout rempli, particulierement vers ſon centre : les ſecondaires portent le chyle de ces mêmes glandes, aprés qu'il y eſt devenu plus liquide par une liqueur qu'on appelle limphe de Bartholin, parce qu'elle a été découverte par lui en l'année 1652. qu'il y reçoit dans le reſervoir de Pequet, c'eſt-à-dire, dans des glandes qui ſont entre les deux tendons du diaphragme, que l'on appelloit autrefois les glandes lombaires, & que l'on appelle preſentement le reſervoir de Pequet, parce qu'il eſt le premier qui en a découvert l'uſage en l'année 1651. Deux rameaux ſortent de ces glandes lombaires, leſquels ſe joignans enſemble, font le canal thorachique que l'on trouve fort ſouvent double ; il monte le long de l'aorte, entre les côtes & la pleure, & va aboutir par deux ou trois rameaux dans la véne ſoûclaviere gauche, proche l'axillaire, d'où le chyle eſt porté dans le ventricule

droit du cœur par la véne-cave descendante, que les Anciens appelloient ascendante, parce qu'ils supposoient que le sang y montoit du foye pour la nourriture des parties superieures ; & les Modernes l'appellent par une raison contraire, descendante, parce que le chyle descend par ce canal au cœur : on la peut neanmoins appeller sans erreur ascendante, eu égard, non à son office, mais au corps de la véne, qui sortant du foye un tronc monte en haut, & l'autre tronc descend en bas ; ainsi l'un peut être appellé pour cette raison ascendant, & l'autre descendant : & si on veut avoir égard à leur office, on doit appeller le superieur descendant, parce que le chyle descend par son canal, comme il a été dit, & le tronc inferieur se doit appeller ascendant, parce que le sang qui y est reporté, y remonte. J'ai fait & rapporté cette difference pour la satisfaction du Lecteur, afin qu'il ne soit pas surpris quand il trouvera dans differens Auteurs, mêmes Modernes, que les uns appellent un même tronc ascendant, & les autres descendant.

Les vaisseaux limphatiques du mesentere, que les Anciens croïoient être des vénes lactées, qui portoient le chyle du mesentere au foye, & à la ratte, sont des

petits conduits tres-déliez, qui portent, comme Bartholin a fait voir, une liqueur claire comme de l'eau, d'où on l'appelle limphe, du nom *limpha*, qui signifie eau, laquelle est portée dans le reservoir de Pequet, afin d'y rendre le chyle plus actif & plus coulant ; il en vient des glandes du foye, de la ratte, & de celles des autres parties ; si bien qu'il est facile par tout ce que dessus, de concevoir la chylification, & comme les vénes lactées radicales ou premieres, portent le chyle dans les glandes du mesentere, d'où il est repris par les secondaires, pour être porté aux glandes lombaires ; de là au cœur, comme il a été expliqué.

Le mesentere en tant que membraneux, semble être froid & sec ; il est neanmoins chaud & humide, à cause du sang, des esprits, qu'il reçoit abondamment, des vénes, des arteres, des autres vaisseaux, & de la graisse dont il est couvert.

Il a connexion avec toutes les principales parties du corps, avec le cerveau, & la moëlle des lombes par les nerfs, avec le cœur par les arteres, avec le foye par les vénes, avec les vertebres des lombes par deux lacis de nerfs, desquels Falope veut qu'il prenne son origine, & avec le peritoine par ses membranes : Riolan veut

qu'il soit fait du peritoine redoublé vers les lombes, de la même maniere que le mediastin est fait de la redublication de la pleure.

Son usage est d'attacher les boyaux, de contenir leurs circonvolutions, comme il a été dit, d'affermir les vaisseaux, & empêcher qu'ils ne soient rompus aux efforts & mouvemens violens ; & l'usage de ses deux membranes est afin que les vaisseaux passans dans leur duplicature, aillent se rendre aux intestins, & en reviennent sans être offensez.

Il faut observer qu'il y a difference entre le corps glanduleux du mesentere, & le pancreas ; premierement en nom, en ce que l'étymologie du pancreas vient de pan & de creas, parce qu'il est presque tout de chair, comme il a été dit en son lieu ; & le mot de mesentere, vient de entera, les intestins, & de meson, milieu, parce qu'il est au milieu des intestins. 2. En grandeur, parce que le corps du pancreas est plus grand que le corps glanduleux du mesentere. 3. En situation, le pancreas étant situé en la plus haute partie du ventre, sous la partie posterieure du ventricule, entre le foye & la ratte, & le corps glanduleux du mesentere, est auprés & vers le nombril. Ils different

enfin en uſage & office, comme il a été expliqué.

A l'égard des remedes pour guerir les affections du meſentere, on les trouvera au nombre de ceux propres aux inteſtins, au milieu deſquels il eſt ſitué.

§. VIII.

Des Boyaux en general.

LEs Boyaux ſont appellez des Grecs *entera*, & *endina*; des Latins, *inteſtina*, & chordes par les Arabes; peut-être à cauſe que l'on fait les cordes des inſtrumens de muſique avec des boyaux deſſechez, ou à cauſe de leur longueur. A l'égard des Grecs qui les appellent *entera* & *endina*, cela vient de l'adverbe *endon*, qui ſignifie, au dedans, à cauſe qu'ils ſont plus au dedans que d'autres parties.

Les inteſtins ou boyaux, ſont des corps longs, ronds & caves, ſituez dans la region inferieure du corps, dont les uns ſont grêles & déliez, les autres plus gros & plus épais, comme les plus bas qui ſont droits; les autres ſont anfractueux & vont en contour & circuit, afin que le chyle demeure plus long-tems, & que ſi quelque choſe de crud eſt tombé du ventricule dans les inteſtins, ils le cuiſent, & re-

çoivent les excremens, pour être rejettez par les gros, en certain tems; si bien que quoi que considerez en leur nature, & en leur continuité, ils ne semblent être qu'un corps, qui s'étend depuis l'orifice inferieur du ventricule, jusqu'au fondement; ils sont neanmoins differens en leur substance, en office, figure, & situation, même en leur division, qui est en gros & menus boyaux, à raison de la difference de leur substance & de leurs tuniques : les gros ont leurs tuniques épaisses, serrées & charnuës, & les menus les ont delicates, rares, & membraneuses.

Les menus intestins sont trois, le duodenum, le jejunum, & l'ileon.

Les gros sont pareillement trois, le cœcum, le colon, & le rectum, selon Hippocrate & Galien. Les menus reçoivent le chyle qui leur est envoyé du ventricule, & les autres reçoivent & poussent hors les excremens.

Ils sont differens en figure, parce que les uns sont droits, qui ne font point de tours ni de circonvolutions, comme le duodenum & le rectum; les autres font des circuits, comme le jejunum, l'ileon & le colon. Ils sont aussi differens en situation; les uns sont appellez superieurs, & les autres inferieurs.

Ils sont composez de deux tuniques propres, & d'une troisiéme commune, d'un nombre presque infini de vénes & d'arteres, & de quelques nerfs.

Leur substance est membraneuse, afin qu'elle se puisse étendre sans se déchirer, lorsque les boyaux sont pleins de chyle, ou d'excremens, ou de ventositez, & se resserrer, pour faire que le chyle entre dans les extrémitez des vénes lactées, & pousser les excremens vers le fondement; & afin qu'elle ait le sentiment fort vif, afin que les boyaux ne soient pas incitez à décharger leurs excremens par la nature seule, mais aussi par l'acrimonie de la bile.

Cette substance est faite de deux tuniques propres, afin de donner plus de force & de puissance aux intestins, & qu'une de ces tuniques perdant de sa substance, comme aux grandes dissenteries, l'autre puisse être saine & entiere : la tunique interne est plus nerveuse, & l'externe est plus charnuë; l'interne est environ trois fois plus longue que l'externe, & a beaucoup de rides & de plis, ce qui fait que le chyle est plus long-tems à passer; elle est aussi recouverte par dedans d'une croûte spongieuse, & comme veloutée, laquelle étant engendrée des excremens de la

troisiéme coction, empêche que le chyle ne remonte, que les orifices des vénes ne se bouchent; elle est enduite de beaucoup de graisse, qui empêche que la bile par son acrimonie ne blesse les membranes.

Ces deux tuniques sont remplies de fibres droites, transverses & circulaires; par le moïen desquelles elles poussent & chassent hors les excremens, & font le mouvement peristaltique & épistaltique; ou plûtôt rendent ce mouvement plus parfait, lequel est naturel aux intestins: ces mots viennent de *peri*, qui signifie; autour; & de *épi*, qui signifie, dessus; & de *stello*; qui signifie, presser & resserrer; parce que les intestins se ramassant & se resserrant par dessus, pressent & poussent l'excrement en bas. Il y a aussi un mouvement contre nature, appellé antiperistaltique, c'est-à-dire, contraire aux autres, & qui se fait lorsque les fibres circulaires des intestins se resserrant par en bas, repoussent l'excrement en haut, & causent la passion qu'on appelle iliaque; ou colique passion, autrement *miserere*.

Ces deux tuniques sont revêtuës par dehors d'une troisiéme commune, laquelle est continuë avec celle du mesentere, à quatre des intestins, qui sont le jejunum, l'ileon, le colon, & le rectum: à l'égard

du duodenum & du coëcum, ils reçoivent leur membrane commune, des tuniques de l'épiploon.

Les vénes des boyaux vont à la porte, où elles reportent le ſang ſuperflu de la nourriture des boyaux.

Les arteres leur viennent de la meſenterique ſuperieure & inferieure ; elles leur apportent beaucoup de ſang, tant pour leur nourriture, que pour le filtrer à travers des glandes.

Les nerfs, ſelon Galien & Vaſſée, viennent de la ſixiéme paire du cerveau, pour ſentir & rejetter ce qui ne leur eſt pas propre ; mais ſelon les dernieres découvertes, c'eſt la huitiéme paire qui fournit ces nerfs, leſquels portent le ſuc animal qui eſt neceſſaire aux mouvemens des fibres charnuës de la ſeconde tunique.

Les inteſtins ſont longs, dit Hippocrate, de treize coudées ; & on a remarqué qu'étans deſſechez, ils égalent ſept fois la longueur du corps, duquel on les a tirez.

Ils ſont ſituez ſous l'épiploon, & rempliſſent preſque la capacité qui eſt depuis le ventricule, juſqu'au penil : les grêles ou menus, comme plus nobles, occupent le milieu, & ſont environnez des gros comme d'un rampart ; ils ſont attachez au

dos par le moïen du mesentere qui les lie ensemble.

Leur figure est cave, ronde, & longue, afin de contenir beaucoup.

Ils ont plusieurs tours, détours, plis & circuits ; afin, comme il a été dit, que le chyle tardant plus long-tems à passer, il se fermente mieux par le mélange de la bile, & du suc pancreatique, & qu'il se separe d'avec ses excremens, & se rende par le moïen de ces deux liqueurs plus coulant, & plus subtil, & ainsi plus en état de passer dans les vénes lactées.

Voila ce qui regarde les boyaux en general, il en faut presentement parler en particulier.

Les menus boyaux, qu'on appelle grêles, sont trois ; le duodenum, le jejunum, & l'ileon.

Le duodenum est le premier, ainsi appellé, parce qu'il a environ douze travers de doigts de longueur ; il prend son origine à l'orifice inferieur du ventricule ; il est situé au côté droit, & descend vers l'épine, sans faire aucun tour ni circonvolution, & il s'étend jusqu'à l'endroit où les autres boyaux vont en rond & en circuit. Colombe & Fallope, l'appellent aussi Piloron, c'est-à-dire, portier ; parce qu'il reçoit comme portier, le premier,

le chyle venant de l'estomach, il est plus épais & plus étroit que les autres.

Il reçoit sur sa fin, le meat ou conduit appellé cholidoque, & le canal pancreatique; le premier décharge dans sa cavité la bile, qui vient de la vessicule du fiel, & du foye, & le second y décharge le suc pancreatique qui vient du pancreas.

Le jejunum que les Grecs appellent *nestis*, parce qu'en faisant l'anatomie du corps, on le trouve toûjours plus vuide que les autres : les causes pour lesquelles il est moins plein, sont premierement la quantité des vénes lactées qui reçoivent sans cesse le chyle, qui est d'une consistence fluide, qui tarde par consequent moins à descendre, comme dit Bauhin.

On remarque qu'il a beaucoup de plis & replis dans sa partie interne, pour retenir & empêcher le chyle de couler avec trop de violence, à cause de la bile & du suc pancreatique qu'il reçoit dans son commencement, ou du moins qui sont reçûs à la fin du duodenum, comme il a été dit; ce qui fait aussi que la partie grossiere des excremens, ne se precipite pas trop promptement : c'est la raison pour laquelle on ne le trouve pas toûjours vuide, mais seulement moins plein que les autres.

Il prend son commencement à l'endroit

où le duodenum vient à se courber en rond, c'est-à-dire à son extremité.

Il occupe le dessus de la region ombilicale, du côté droit du ventre; il s'en va pour la plupart au gauche, en s'étendant par ses circonvolutions jusqu'aux iles, il va se terminer à l'ileon.

Il a environ cinq pieds de longueur, & sa couleur est rougeâtre; on le trouve quelquefois long d'une aûne & demie mesure de Paris.

L'ileon est le dernier des menus boyaux; les Grecs l'appellent ileon, du mot *eileo*, *voluo*, c'est-à-dire, tourner, girer, & rouler, parce qu'il a beaucoup de circonvolutions, tours & entortillemens, qui lui sont utiles pour retarder ce qui est dedans, & empêcher qu'il ne se vuide & décharge continuellement, ce qui seroit fort incommode. On l'appelle par excellence le boyau grêle, & long; parce que, dit Courtin, lui seul est plus long que tous les autres ensemble, aïant quelquefois jusqu'à vingt pieds de longueur, & plus. On l'appelle aussi le boyau des hanches, parce qu'il est placé en cet endroit.

Il commence à la fin du jejunum, d'où il tire son origine, & va finir au coëcum; il a moins de vénes lactées que le jejunum, c'est pourquoi on le trouve plus plein.

Il est situé au dessous du nombril, vers les iles, de côté & d'autre, au dessus de la vessie; c'est pourquoi dans l'enterocele qui est dans la descente de boyau, qu'on appelle hernie, il tombe facilement dans le scrotum; n'étant pas même si étroitement attaché aux parties voisines, que le colon & le coëcum: c'est aussi dans ce boyau que se fait le *miserere*, & le volvulus ou passion iliaque, dans laquelle on vomit les excremens par la bouche; ce qui arrive quand les membranes de cet intestin entrent l'une dans l'autre, & font des nœuds qui empêchent le cours de la matiere.

Il ressemble fort au jejunum en substance, & en couleur; ce qui fait qu'on a de la peine à distinguer la fin de l'un, & le commencement de l'autre: il y a neanmoins quelque difference, en ce que l'ileon ne se trouve jamais si vuide que le jejunum, qu'il n'a pas tant de vénes lactées, & qu'il est un peu plus noirâtre.

La tunique interne de ces trois boyaux grêles, ressemble à la partie veluë du velours, & est comme recouverte d'une certaine croûte: & d'autant qu'elle est trois fois plus longue que l'externe; cela fait qu'elle paroît toute pleine de rides & de plis transversaux, semblables à ceux qu'on voit au membre viril, particulierement au

prépuce, où la peau ſe montre ridée & froncée par dehors, parce que l'externe de cette partie, eſt bien plus longue que l'interne.

Les gros boyaux ſont ainſi appellez, parce que leurs membranes ſont plus épaiſſes que celles des autres, & qu'ils contiennent la partie la plus groſſiere du chyle, & des excremens.

Ils ſont trois; le coëcum, le colon, & le rectum.

Le coëcum eſt ainſi appellé, parce qu'il n'a qu'un ſeul orifice ou conduit, & non deux oppoſez comme les autres boyaux; car quoyqu'il n'en ait pas deux oppoſez, il ne laiſſe pas neanmoins d'en avoir deux, comme dit Colombe: & comme on voit par experience, un par lequel il attire & reçoit de l'ileon, & l'autre par lequel il vuide dans le colon ce qu'il a reçû de l'ileon. Ce qui a donné lieu de l'appeller coëcum, c'eſt que l'orifice ou conduit par lequel il vuide & ſe décharge, n'eſt pas ſitué à l'oppoſite du premier conduit; mais ces deux conduits ou orifices, ſont auprés l'un de l'autre; & au deſſous de ces orifices, on voit pendre la panſe ou le ventre de cet inteſtin, comme d'un ſac fort ample, dit Galien: & de fait, aux porcs, aux chiens, & en pluſieurs autres bêtes, il eſt

fort gros ; mais en l'homme, il n'eſt pas plus gros que le poûce.

On voit en l'homme, au commencement de cet inteſtin, une appendice membraneuſe, qui eſt plus grande aux enfans nouvellement nez, qu'à ceux qui ſont plus avancez en âge : elle reſſemble à un ver de terre, elle eſt faite de la coaleſcence des trois ligamens du colon, de laquelle il ſemble que l'uſage ſoit d'empêcher que ce qui eſt une fois entré dans le coëcum, ne puiſſe plus retourner dans l'ileon. Bartholin dit qu'on l'appelle aveugle, parce que ſon uſage eſt inconnu : on pretend neanmoins qu'il ſert d'un ſecond ventricule, pour cuire les parties de l'aliment, qui ſe ſont échapées de la premiere coction.

Il commence à la fin de l'ileon, & eſt ſitué au côté droit plus bas que le rein, où il eſt étroitement attaché au peritoine.

Il y en a qui pretendent, qu'il y a dans cet inteſtin trois valvules, c'eſt-à-dire, portes briſées en deux, parce que *valvæ* ſignifient ces ſortes de portes, ſuivant le dire du Poëte, *Bifores radiabant limine valvæ.* Ces valvules ſervent pour laiſſer deſcendre en bas, la matiere qui eſt contenuë dans les menus boyaux, & empêcher quand elle eſt deſcenduë dans les gros, qu'elle ne remonte en haut ; & empêcher auſſi, que

tout ce qui est dans les gros boyaux, soit vent, pourriture, ou matiere fecale, ne puissent, dans les violentes compressions du ventre inferieur, se répandre dans les plus nobles, & menus boyaux, pour incommoder & empêcher les plus considerables fonctions de la nature.

Les avis sont differens touchant ces valvules : les uns, comme Archange, en admettent trois, d'autres n'en veulent qu'une, encore veulent-ils que ce soit ce qui couvre l'ileon ; Bauhin en traite amplement.

Il est encore necessaire d'observer, qu'il y a des Anatomistes qui veulent que le coëcum, ne puisse descendre dans le scrotum, non plus que le colon ; parce que, disent-ils, il est étroitement attaché aux parties voisines. D'autres, comme Galien, 6. *ad Anat.* 9. 4. *de usu part.* 14. veulent qu'il tombe & descende souvent dans le scrotum, parce qu'étant pendant, il est moins attaché que les autres.

Le colon, est le plus gros de tous les boyaux ; & quand on dit simplement le gros boyau, on entend le colon. Ce mot vient du Grec, & signifie, selon Galien, retardement, du verbe *colio*, je retarde & arrête, parce que les excremens y font plus d'arrêts, à cause de la quantité des

cellules qui y ſont, ou de pluſieurs creux & replis. D'autres diſent, qu'il prend ſon nom du verbe *colazeſtai*, qui ſignifie tourmenter, à cauſe des douleurs & torſions qu'il endure, d'où vient le mot de colique.

Il commence où finit le coëcum vers le rein droit, ſa ſubſtance eſt charnuë, épaiſſe & ſolide, & bien moins nerveuſe que celle des grêles, dit Veſale. Et du Laurent aſſure, que c'eſt pour cette raiſon, que les vents qui y ſont une fois engendrez, y demeurent long-tems; ce qui cauſe la colique: les fæces ou excremens, prennent leur figure de ſes cellules ou concavitez, plis & replis; ce qui apparoît viſiblement, quand on a le ventre dur, par fievre, ou autrement.

Il monte du rein droit, auquel il eſt attaché, à la partie cave du foye, où il touche la veſſicule du fiel: de là, il s'attache en deſcendant, au fond du ventricule, & s'avançant vers la ratte, il s'attache par quelques membranes au rein gauche, où il ſe recourbe ordinairement en arriere, en faiſant la forme d'une S. & deſcend juſqu'au deſſus de l'os ſacrum, & va ſe terminer au rectum; en ſorte qu'en faiſant tout ce chemin, il environne tout le bas ventre & les menus boyaux par circonvo-

lutions : il eſt long de huit ou neuf pieds, & au defaut du meſentere, il eſt arroſé de pluſieurs petites appendices graiſſeuſes.

On y remarque au commencement une valvule membraneuſe & circulaire, laquelle regardant en bas, ſert comme de volet, pour empêcher que les excremens, les vents, les humeurs, & les lavemens mêmes, ne paſſent des gros inteſtins, dans les menus.

Il a trois ligamens larges, qui s'avancent ſelon ſa longueur, dont deux l'attachent aux parties ſuperieures & inferieures, pour empêcher qu'il ne ſoit déchiré par l'incurſion des vents qui ſe ramaſſent ordinairement dans cet inteſtin : le troiſiéme aïant environ demi-pouce de largeur, ſemble être la ſubſtance même du boyau devenuë plus épaiſſe, laquelle s'avance ſelon la longueur & la partie ſuperieure d'icelui, pour former les cellules qui s'y voïent, & les contenir en leur place ; c'eſt pourquoi ces cellules ou replis, ſe perdent auſſi-tôt que ce lien eſt rompu : Riolan le compare au fil que les femmes paſſent à leurs coëffures, pour tenir les plis en état.

Il faut obſerver que quand le colon eſt parvenu à l'hypocondre gauche, il perd les cellules & s'étrecit ; ce qui cauſe que

les

les douleurs de la colique, sont fort sensibles en cet endroit, & que les vents ne peuvent que difficilement sortir par le bas, sinon en pressant la region de la ratte avec la main : mais cette colique qui se fait au côté gauche, ne dure pas si long-tems, que celle qui se fait au côté droit, soit que la cause soit plus facile à guerir, ou qu'elle soit dans un lieu plus propre à la repousser & mettre hors : c'est pourquoi il est plus à propos dans la colique passion, d'appliquer les remedes exterieurs vers l'hypochondre droit, parce que si on l'appliquoit au côté gauche, le colon seroit pressé des autres intestins, & ainsi cette application seroit sans effet.

Le rectum est le dernier des intestins : on l'appelle rectum, parce qu'étant couché sur l'os sacrum, où il est attaché, il en descend tout droit, & sans aucunes circonvolutions pour se terminer au fondement.

Il commence ou finit le colon, & lorsque les intestins ne font plus de tours, ni d'anfractuositez, sa substance est plus charnuë que celle des autres ; ainsi étant blessé, il se reünit facilement.

Il est long d'environ un pied, & large de trois doigts, plus ample neanmoins par bas que par le haut : il est situé dans le

baſſin, & deſcend en ligne directe de l'os ſacrum, au fondement où il ſe termine: il eſt attaché à l'os ſacrum, pour empêcher, étant rempli d'excremens, qu'il ne tombe dehors, emporté par leur peſanteur. Il a auſſi connexion, & eſt attaché aux hommes au col de la veſſie, & aux femmes avec le col de la matrice ; ſa partie exterieure eſt humectée d'une grande quantité de graiſſe, pour raiſon dequoi on l'appelle le gras boyau.

Il y a à la fin du rectum, qu'on appelle le ſiege ou l'anus, trois muſcles ; un ſphincter, ainſi appellé du verbe grec *ſphingo*, je reſſerre, ou de *ſpincter*, prenant la metaphore d'une boucle ou agraffe, & deux autres muſcles, qu'on appelle releveurs.

Le ſphincter eſt charnu & parſemé de fibres circulaires ; il ceint l'extremité du boyau rectum, de la largeur de deux travers de doigts. Riolan dit, qu'il ne tire ſon origine d'aucun os, mais il veut qu'il ſoit ſeulement attaché à l'extremité du coccyx ; ſon office eſt de ſerrer comme un anneau la fin du rectum, & de fermer la ſortie aux excremens, afin qu'ils ne ſortent pas involontairement. Il tient par devant à la verge aux hommes, & au col de la matrice aux femmes ; par derriere

au coccyx, & lateralement aux ligamens de l'os ſacrum, & des hanches.

Les releveurs ſont ainſi appellez, parce qu'ils relevent & retirent en haut le fondement aprés la ſortie des excremens, & le ſuſpendent avec le rectum, afin qu'il ne ſorte & ne ſe renverſe aux grands efforts que l'on fait quelquefois pour aller à la ſelle. Il y en a un de chaque côté, qui naît de la partie inferieure & laterale de l'os iſchion, & deſcendant embraſſe le gras boyau, & ſe termine avec le ſphincter à l'extrémité d'icelui, qu'on appelle l'anus, pour le relever aprés la ſortie des excremens.

§. IX.

Des affections des Inteſtins & du Meſentere.

LA paſſion la plus ordinaire des inteſtins, eſt l'obſtruction qui ſe fait quand les excremens ne ſont pas rejettez en certain tems. Il y a differentes cauſes de cette indiſpoſition : la premiere vient de quelque intemperie : la ſeconde, des alimens reſſerrans & aſtrigens : 3. les cruditez : 4. les viandes & alimens flatulens & venteux, d'où naiſſent & s'engendrent pluſieurs vents, qui rendent differens ſons ſuivant la difference des inteſtins, les me-

nus boyaux en cauſent de clairs & aigus; & les gros boyaux en cauſent de forts & graves. L'odeur eſt auſſi differente, ſelon la matiere qui les cauſe ; s'ils ſont engendrez & cauſez d'une matiere bien cuite, la puanteur en eſt bien plus grande que de la cruë. Au reſte, on ne doit point retenir les vents, à cauſe des maladies qui en peuvent naître ſuivant ces vers.

Quatuor ex vento veniunt in ventre retento,
Spaſmus, hydrops, colica, & vertigo, hoc res probat ipſa.

Ce qui a fait dire à Eraſme, qu'il vaut bien mieux quitter la compagnie, & ſe retirer quand on s'en ſent incommodé, ſi on peut ſe retirer honnêtement, ou ſans vouloir les retenir par pudeur : il faut plûtôt, ſuivant l'ancien Proverbe, *devorato pudore tuſſi crepitum diſſimulare, quam comprimendo, morbum accerſere :* Et comme dit Ciceron, *Crepitus æque liberos ac ructus eſſe oportet.*

A l'égard de l'intemperie, qui cauſe l'obſtruction & dureté du ventre, elle pourroit arriver naturellement, comme dit Hippocrate, *li.* 2. *Aphor.* 20. tant à l'égard des jeunes que des vieux : Où il dit, que les jeunes perſonnes aïant le ventre humide; ce qui paroît par leur ma-

tiere fecale humide & en grande quantité, quand ils deviennent vieux, ils ont le ventre dur, & leurs dejections sont seches, & ne vont que difficilement à la selle : mais si étant jeunes, ils ont le ventre sec & dur, ils l'ont étant vieux, mol & humide, à cause du temperament contraire ; d'où on peut inferer, & du 53. *Aphor.* du même *li.* 2. que les jeunes qui ont le ventre mol, se portent mieux en leur jeunesse, que ceux qui l'ont sec ; mais ils s'en trouvent plus mal en leur vieillesse, le ventre leur devenant lors sec pour la plûpart.

La constipation & dureté de ventre, peut causer plusieurs maladies suivant le sentiment d'Hippoc. qui dit que le ventre paresseux laisse une confusion, & un desordre dans l'œconomie naturelle du corps, & trouble même les autres fonctions, faisant sedition dans toutes les parties.

Pour guerir cette indisposition il faut aller à la cause que l'on connoîtra par les urines, Si la constipation est causée par la chaleur, de la fiévre, il faut oster la cause de la fiévre ainsi qu'il est rapporté dans mon traité des fiévres. Si la constipation depend de la secheresse des intestins, ou d'une intemperie seche des visceres, qui est fort ordinaire aux melancoliques, il

faudra commencer pour la corriger, par des boüillons humectans & rafraichissans.

On fera ptisanne avec une poignée d'avoine bien lavée, quatre onces de racine de polipode de chesne, demie once de patience sauvage, une poignée de pimpinelle, d'agrimonie, de chicorée sauvage, & de racine de guimauve, on coupera le tout par petits morceaux, particulierement la patience fort menuë ; & on le fera boüillir dans quatre pintes d'eau mesure de Paris, jusqu'à ce qu'il soit diminué d'un quart, quand on l'aura retiré du feu, on y mettra l'écorce d'un citron coupée fort deliée, & un gros de reglisse bien écharpillée, on couvrira le vaisseau, quand il sera refroidi on passera le tout, en l'exprimant un peu, aprés quoy on laissera reposer la coulure pendant un jour entier, verser le tout par inclination dans un autre pot, sans y laisser couler le fond, pour en faire son boire ordinaire, cette ptisanne tiendra le ventre libre en rafraichissant & humectant.

On fera des lavemens avec mercuriale, mauve, guimauve, joubarbe, parietaire, violier, melilot, gratiole, & feüilles d'hiebles, une poignée de chacun que l'on fera boüillir dans six pintes d'eau de pluïe ou de riviere, jusqu'à la diminution d'un tiers, on mettra dans le premier lavement

deux onces d'huile de lin, & deux onces de miel commun, & quatre onces de miel commun dans les autres avec deux gros de criftal mineral, ou autre dofe fuivant l'âge & les forces, on en prendra auffi fans miel.

On purgera avec quatre gros de fené, ou moins fuivant l'âge, que l'on fera infufer du foir au matin fur de la cendre chaude, dans une decoction de petite centaurée, & de fleurs de camomille, on prendra trois heures aprés un boüillon, & garder la chambre ce jour-là.

Le jus de pruneaux lâche auffi le ventre; ainfi on en peut prendre avec la ptifanne parties égales un verre le matin, un autre verre deux heures avant le dîner, & un autre verre deux heures avant le fouper.

Les bilieux mettront dans un verre de cette même ptifanne, un demi-gros de rhubarbe groffierement pulverifée pour prendre les matins à jeun, & les melancoliques prendront un demi gros d'aloës dans un verre de la même ptifanne.

La colique generalement parlant eft une douleur de l'inteftin colon, caufée, ou par les excremens qui y font retenus, ou par une matiere pituiteufe, & fouvent vitrée qui eft attachée à cet inteftin, ou d'une

humeur & matiere flatueuſe, qui y eſt contenuë, ce qui fait que l'on ſent de la douleur vers le nombril, à quatre doigts ou l'eſtomach eſt ſitué c'eſt à dire le ventricule ſous lequel le colon paſſe en rond, Gordon l'appelle une paſſion de l'inteſtin penultiéme, qui eſt le colon, avec difficulté d'aller à la ſelle, avec grande & preſſante douleur.

Les cauſes ſont le froid, ou la chaleur externe & interne, les gros vents & flatuoſitez qui ne peuvent ſortir, l'humeur pituiteuſe, épaiſſe & gluante attachée aux tuniques des inteſtins de même que la bile acre qui pique & ronge leſdites membranes.

Il arrive auſſi quelque fois que l'humeur pituiteuſe pourrit toute la ſubſtance du colon, comme on a remarqué aprés la mort de la ſœur de ce celebre Medecin. Elle eſt auſſi cauſée par des vers, ou par ſimpathie du foye ou de la matrice, des reins, de la veſſie ou par un apoſteme; c'eſt ce quil faut examiner afin de ne prendre pas une cauſe pour une autre, comme il eſt amplement expliqué dans mon miroir des urines, De plus la marque commune de toutes ſortes de coliques, eſt la douleur du bas ventre, qui eſt moins ou plus violente, ſuivant la nature, la quantité & qualité de la cauſe;

c'est pourquoi quand la douleur est grande & fixée, c'est marque de la fixation de la matiere, & quelquefois d'un abscez dans le colon qui est la pire de toutes, parcequ'il en arrive souvent l'ileos.

Il faut observer que cette colique est differente de l'iliaque, de la nephretique, & de la douleur de la matrice; de l'iliaque en ce que dans cette passion, il y a souvent de la fievre, & non seulement le vomissement est bilieux & pituiteux; mais il est aussi excrementeux, ce qui n'arrive pas dans la colique. 2. l'iliaque est fixe, & non pas la colique, elle est aussi differente de la douleur de la matrice & mal de mere, la douleur de la matrice, est plûtôt dans les ligamens que dans une autre partie, particulierement aprés l'enfantement, & descend jusqu'aux aînes.

Elle est pareillement differente de la nephretique, en ce que la douleur de la nephretique est double, l'une suit l'inflammation des reins, & l'autre est quand la pierre ou la pituite descend par les vreteres, si cette douleur nephretique vient de l'inflammation des reins il y a de la fiévre, si elle est causée par le calcul ou par la pituite, la douleur commence aux reins, & finit à la vessie, elle est fixe & dure long-temps.

La colique pituiteuſe & phlegmatique, eſt celle qui a une douleur fixe & arrêtée, & la flatueuſe, qui a une matiere qui donne plus de diſtention que de peſanteur, étant plus errante qu'arrêtée, & la bilieuſe eſt celle qui eſt accompagnée de vomiſſement bilieux, de fiévre, de ſueurs froides, défaillance, & ſouvent de convulſion.

Pour guerir la colique pituiteuſe, on prendra des lavemens avec decoction de feüilles de ruë, fenoüil, abſynthe; mercuriale, meliſſe, fleurs de camomille, & gratiole, on mettra trois onces d'huile d'olive à chaque lavemens. Aprés quoi on donnera dans un peu de vin juſqu'à deux dragmes de l'eſprit tiré des baïes de genevre, ou pareille doſe de l'eau diſtillée de noix avelines, j'ay experimenté aprés Liebaut, que c'eſt un preſent remede pour guerir cette colique & les tranchées.

On purgera avec une dragme & demie d'hermodatte en poudre, & un peu de canelle.

On prendra aprés cela un vomitoire, c'eſt-à-dire le lendemain ſi la douleur n'eſt pas ceſſée, pour évacuer l'humeur pituiteuſe, comme des feüilles de cabaret juſqu'à deux ſcrupules boüillies dans un peu de vin avec des feüilles de meliſſe, graine d'anis & un peu de racine de ſouchet.

Et on donnera à boire le ſoir du même jour qu'on aura pris la medecine, une dragme de fleurs de noyer en poudre dans trois gros d'eau de canelle.

Pour guerir la colique venteuſe on adjoûtera à la decoction des lavemens cy-deſſus declarez pour la colique pituiteuſe, du fenoüil & de la graine d'anis, & de laurier, on mettra dans le premier juſqu'à trois onces de miel mercuriale & trois gros de criſtal mineral, & dans les autres quatre onces de miel commun & une once d'huile de camomille, plus ou moins ſelon les forces.

On prendra les mêmes purgatifs qu'à la colique pituiteuſe, & ſi la douleur ne ceſſe pas, on donnera juſqu'à une once pour les robuſtes, & moins aux autres à proportion, de l'huile de gland de cheſne, pour diſſiper les vents & appaiſer par ce moyen les douleurs, on peut auſſi prendre quelques goûtes d'huile d'anis dans un peu de vin, ou de boüillon. Ou dans une décoction de fleurs de camomille trois gros d'eau de canelle.

Si la colique eſt bilieuſe, on en commencera la cure par la ſaignée pour corriger l'humeur dominante & l'intemperie des viſceres.

On donnera des lavemens avec decoc-

tion de mercuriale, parietaire, guimauve; petite centaurée, bouroche, buglose, violier & semence de lin, on mettra dans chaque lavemens, trois onces de miel rosat, & deux onces de miel commun, avec une once de sel commun, ou autre dose suivant l'âge & les forces.

On purgera avec trois gros de sené, & un gros de graine de viollettes que l'on fera infuser à chaud du soir au matin, dans un verre d'eau de chicorée sauvage.

On se servira pour le boire ordinaire d'une ptisanne faite avec racines de pissenlit, d'oseille, de chicorée sauvage & de fraizier, mêslant dans chaque verre de cette ptisanne, une once de syrop capillaire de Mont-Pellier.

Il y a une autre espece de colique bilieuse qui succede ordinairement aux fiévres intermittentes, faute d'avoir été purgé & saigné dans le temps, cette colique n'a pas comme les autres son siege dans les intestins, mais dans les membranes du ventre inferieur, dans lesquelles il s'est fait une effusion de bile, qui est transportée desdites membranes dans l'épine du dos, cette douleur est bien souvent accompagnée de celle des jambes, & des cuisses, & on voit souvent le corps devenir en langueur, par une fiévre lente qui le consume, commen-

çant à consumer l'humidité roride, qui entretient l'humeur radicale, dans l'augment c'est-à-dire dans le progrez, elle consume l'humidité charnuë & si elle va jusqu'à l'état elle épuise enfin l'humidité radicale, & cette fiévre lente ou hectique, s'appelle pour lors marasme, pour la guerison de laquelle j'ai rapporté plusieurs remedes specifiques, dans mon traité des fiévres, & dans le traité des simples par ordre alphabetique. Ce qui fait connoître qu'il est d'une extrême consequence de pourvoir à cette colique, aussi-tost que l'on en ressent les douleurs.

Pour guerir une colique si dangereuse, on donnera des lavemens avec demi-septier de vin d'Espagne, & autant d'urine, avec trois onces de miel mercurial; aprés quoi, on purgera avec deux dragmes de feüilles de gratiole, infusées avec un gros de fleurs, ou de graine de violette, & un peu de reglisse; on en moderera la dose suivant l'état du malade.

La passion iliaque, qu'on appelle colique de *miserere*, est la plus violente de toutes; il ne se fait dans cette colique aucune décharge des gros excremens, par les parties inferieures, mais les alimens, & souvent les excremens, sont evacuez par le haut, à cause de la violence du vomis-

ſement ; ce qui cauſe le plus ſouvent la mort, par le mouvement contraire des inteſtins que nous avons appellé ci-devant antiperiſtaltique.

Cette colique eſt de trois ſortes : il y en a une qui ſe fait par l'obſtruction de l'inteſtin ileon, de ſorte que tout ce qu'on prend par la bouche, ne peut pas paſſer ; les douleurs ſont fort ſenſibles, on a beaucoup de rapports, & envie de vomir ; on entend grand bruit dans le ventre, on ſuë à l'eſtomach, & on rend par la bouche la matiere fecale : cette colique arrive ſouvent en Automne, aux enfans plûtôt qu'aux perſonnes âgées ; on ſe ſervira des mêmes remedes que pour la colique pituiteuſe. Et aprés la purgation, on prendra une dragme de zeſt de noix en poudre dans un peu d'eau de vie, ou dans un verre d'eau d'angelique, ou un gros de baſilic en poudre, avec autant de feüilles pilées de ſaulx, avallez dans un peu d'eau d'imperatoire, qui eſt une eſpece d'angelique ; cela y eſt fort ſouverain.

La deuxiéme ſorte de colique de *miſerere*, eſt cauſée par l'inflammation des inteſtins, & on la guerit par les mêmes remedes que la bilieuſe ; & on avalera une potion compoſée de deux onces d'huile d'olive, trois onces d'eau roſe, une once

de sucre, & deux onces de vin clairet, & on fomentera la partie avec decoction de melilot & de guimauve, appliquant le marc par dessus.

La troisiéme sorte de colique de *miserere*, se fait ou par la descente de l'intestin dans l'aîne, ou dans le scrotum.

Pour la guerir, il faut faire des fomentations avec decoction de feüilles de mauves, guimauves, & semence de lin, ou faire des linimens avec huile de lys; aprés quoi, on reduit peu à peu l'intestin dans sa situation naturelle, & on applique ensuite sur l'endroit par où se fait la descente, un cataplasme composé de graine de moutarde pilée, & mêlée avec un blanc d'œuf crud, le mettre sur des étoupes, & le laisser sur le mal, jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même : on se peut servir aussi des remedes rapportez ci-aprés pour les descentes.

Ou cette troisiéme espece de colique, se fait par la circonvolution des intestins.

Pour la guerir, il faut prendre des lavemens comme à la colique bilieuse, y mettant une demi-once de cristal mineral; & on fera avaller des bâles de plomb.

On peut prendre aussi des lavemens avec de l'huile d'olive la plus grasse, la plus vieille, visqueuse & gluante que l'on

pourra trouver ; & on fera prendre par la bouche, une dragme de poudre d'une ardoiſe qu'on aura fait rougir au feu, & qu'on aura reduite en poudre ſubtile, aprés qu'elle aura été refroidie, laquelle poudre on paſſera par le tamis, pour en prendre dans un petit verre de vin couvert.

Enfin, pour guerir toutes ſortes de coliques, on prendra un gros d'eſprit de vin, un demi-ſcrupule d'eſprit de nître, avec trois onces d'eau tiede ; mêler le tout enſemble, le boire & ſe couvrir beaucoup pour ſuer : ou on fera liniment avec eſprit de bayes de genevre.

La quatriéme indiſpoſition des inteſtins, eſt cauſée par les vers qui s'y engendrent par une matiere pourrie. Il y en a de trois ſortes ; ils ſont ou longs & ronds, ou larges & longs ; & la troiſiéme ſorte qu'on appelle aſcarides, ſont petits & ronds : les longs & ronds ſe trouvent le plus ſouvent dans les menus boyaux, & montent quelquefois dans le ventricule, d'où vient qu'on en rejette par la bouche, ou par le nez : les larges & longs s'étendent quelquefois par tous les inteſtins, c'eſt pourquoi il eſt bien difficile de les tirer par les remedes : les aſcarides qui ſont petits & ronds, ſe trouvent le plus ſouvent

dans

dans la partie inferieure du rectum, & sont jettez par le fondement avec démangeaison.

Ils sont causez par les viandes cruës, par les fruits, & par les humeurs pituiteuses, & par les mauvaises nourritures.

Il y a de deux sortes de signes de vers; les uns se prennent du sommeil, & les autres des veilles : du sommeil, parce qu'on parle en dormant, on claque des dents, & on les grince; il semble voir des fantômes terribles : on s'éveille en sursaut, on se leve tout endormi, on se tourne tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & on dit en dormant des choses extravagantes.

Les signes qui se tirent des veilles, sont, d'avoir démangeaison du nez, & du fondement, comme si c'étoit des fourmis, mal de cœur, ou du moins envie de vomir aprés le repas, grande soif, & tristesse; il y a changement de couleur au visage & aux yeux, les jouës sont tantôt vermeilles, & tantôt pâles, le pouls inégal, une fievre qui n'est pas reglée, & on sent des picotemens dans le ventre.

On ne doit point negliger cette maladie, parce qu'elle pourroit causer une faim canine, le mal caduc, la colique, & l'iliaque passion, amaigrissement de tout le corps, & le visage pâle; & s'ils s'élevent

juſqu'à l'eſtomach, ils picquent tellement ſes membranes, ou ſon orifice, qu'ils cauſent ſyncope, defaillance avec toux, epilepſie & un ſentiment de ſuffocation.

Pour guerir cette maladie, il faut, comme il a été dit ci-devant, appliquer ſur le ventre un emplâtre fait de cumin & de fiel de taureau, ou du vin d'abſynthe.

On fera des lavemens avec decoction de pourpier, ſauge, abſynthe, gratiole, chicorée ſauvage, ſcariole ou endive, bouroche & bugloſe, mettant dans chaque lavement un quarteron de miel commun.

On purgera enſuite avec le mercure dulcifié, depuis ſix grains juſqu'à quinze, ou avec deux dragmes en infuſion de feüilles de gratiole pour les plus forts, diminuant la doſe à proportion de l'âge & des forces.

Le cours de ventre, dont il y en a trois differentes ſortes, eſt non ſeulement fort incommode, mais auſſi tres-dangereux.

§. X.

De la Diarrhée, Diſſenterie, & Lienterie.

LA premiere eſpece des cours du ventre, s'appelle Diarrhée, qui eſt un grand flux de ventre ſans inflammation, ni ulceration, qui vient aſſez ſouvent de la

corruption des alimens de mauvaise qualité. Elle est aussi causée par l'imbecillité des parties, par la quantité & qualité des humeurs peccantes & dominantes. Ce mot Diarrhée, vient de *Dia*, qui signifie dehors, & de *rheo fluo*, parce que c'est un flux de ventre qui coule plus qu'on ne souhaitte.

Hippocrate *li. 6. Aphor.* 17. dit, & l'experience le confirme, que la Diarrhée survenante à celui qui a mal aux yeux, est bonne ; car elle evacuë la grande abondance des humeurs, & en fait revulsion, en les tirant par le bas, & guerit ainsi les chassieux : & par la même raison, le vomissement survenant à une longue Diarrhée, la guerit par la revulsion qui se fait des humeurs.

C'est aussi bon signe si elle survient à l'inflammation du ventricule, du foye, & de la ratte, quand il y a signe de quelque coction ; ce que l'on connoîtra par les urines.

Si la Diarrhée survient à l'hydropisie confirmée, à la phthisie, & aux maladies avec tabes & atrophie ; c'est-à-dire, quand on s'amaigrit, & qu'on devient sec pour ne pouvoir prendre nourriture. Ce mot venant du verbe *trepho*, se nourrir ; & de la particule A, qui signifie, étant jointe à un autre mot, privation de la chose si-

gnifiée ; ainsi atrophie est comme qui diroit, defaut de nourriture, ausquels cas la Diarrhée survenante, c'est tres-mauvais signe, comme marque d'une grande imbecillité des parties : de même, dit Hippocrate, qu'à celui qui a mal au côté, ou peripneumonie, c'est-à-dire, difficulté de respirer, & inflammation des poûmons, comme marque que le foye est tellement affecté par sympathie avec les poûmons & parties qui servent à la respiration, & devenu si foible, qu'il ne peut plus aider à purifier le sang avec les autres parties qui servent à cet effet.

Ce flux de ventre est fort ordinaire aux enfans, dans le tems que les dents veulent percer, ou qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer ; ils rendent des matieres jaunes, ou noires, ou glaireuses, avec peu de douleur. Ce cours de ventre arrive aussi fort souvent aux vieillards, à qui la chaleur naturelle commence à diminuer ; elle prend souvent son origine du cerveau par un écoulement d'humeurs, qui arrive plûtôt en Esté, ou en Automne, que dans les autres saisons.

Pour la guerir, on donnera des lavemens, avec orge commune, ortie blanche, camomille, pourpier, renoüée & pied de lion : on mettra dans chaque

lavement, jusqu'à trois onces de miel rosat.

On fera ptisanne avec fruit de berberis, treffle aceteux, feüilles de plantain, agrimoine & reglisse.

On purgera avec deux dragmes de racines d'hyppolopathum rotundi folium, qu'on appelle aussi rhubarbe du païs, qu'on fera infuser à chaud du soir au matin, dans un verre d'eau distillée, ou de decoction de petite centaurée & d'écorce de citron, le passer & exprimer pour en prendre la coulûre à jeun, & deux heures aprés prendre un boüillon. On en pourra prendre en substance sechée & pulverisée, jusqu'à une dragme, dans un verre de la ptisanne ci-dessus declarée.

On purgera les vieillards de deux jours l'un, avec six gros de catholicon double, dans un verre d'eau rose ou de plantain.

Si la Diarrhée est opiniâtre, on prendra à jeûn, le premier jour aprés la purgation, jusqu'à douze grains d'emeraude fine reduite en poudre fort subtile, dans un peu de vin d'absynthe, & le lendemain une once de suc recemment exprimé de la menthe fine.

On ne mangera point de laitage, de fruits cruds, de salade, de porc, ni de veau, ni tripailles, têtes, ni pieds de

mouton ; ni d'autres ſortes de viandes gluandes.

On donnera aux enfans juſqu'à dix grains de rhubarbe en poudre dans un peu de boüillie, ou un demi-gros de graine de plantain dans un peu de gelée de groſeille.

Si la Diarrhée dépend d'un écoulement de pituite, qui tombe du cerveau ſur les inteſtins, de l'obſtruction de la ratte, ou du foye, ou de la debilité des parties, il faudra fortifier la partie & épuiſer l'humeur dominante, & faire une ptiſanne avec deux gros de rhubarbe, racine de tormentille & regliſſe, pour en boire un verre le matin à jeun, & loin des repas, l'aïant fait boüillir une demie heure dans trois pintes d'eau.

Ou on prendra le matin à jeun, une once d'huile d'amandes douces, une once de ſuc de citron, demi-once de ſucre roſat, & trois onces d'eau de plantain; ce que l'on moderera ſuivant l'âge & les forces.

Aprés le flux de ventre, dit Hippocrate, vient la Diſſenterie; & aprés la Diſſenterie, la Lienterie ſurvient.

La Diſſenterie conſiſte en douleur de ventre, avec un peu de ſang ou de matiere purulente, qui ſe mêle avec les excre-

mens, & à cause des tranchées ; ainsi la Dissenterie est proprement une ulceration des intestins : elle peut être causée ou par froid externe, par chûte, par coups sur le dos, par de méchantes medecines trop acres & corrosives, fruits cruds, & humeurs acres.

Les signes & marques de la Dissenterie, sont les tranchées & douleurs de ventre autour du nombril, la dejection frequente du ventre, les excremens du ventre ulcerez, c'est-à-dire avec du sang, ou d'autres humeurs, ou de bile noire mêlée avec ces excremens. S'il y a parmi les selles de la graisse qui surnage, la dissenterie est dans les gros intestins : s'il n'y a point de graisse dans les excremens, mais comme des raclures mêlées avec du sang, c'est marque que la Dissenterie est dans les menus intestins.

Celle qui commence par la bile noire, est mortelle, dit Hippocrate, *li.* 4. *Aphor.* 24. de même que si on jette par bas des petites peaux charnuës, avec douleurs de boyaux, du sang pur, & que le malade tombe en foiblesse & en convulsion. Mais la Dissenterie, qui vient de la bile jaune, se guerit assez facilement, si elle survient à d'autres maladies, dans un jour critique, cela n'est pas mauvais ; mais si elle perse-

vere & continuë, elle conduit à la mort; particulierement s'il y a nausée & vomissement, dit Hippocrate, & si on pert l'appetit : c'est encore pire s'il y a de la fievre, qui ne peut être engendrée que par la pourriture des ulceres, ou par quelqu'autre grande inflammation.

Les Dissenteries viennent plûtôt en Automne, qu'en d'autres tems, en ce que la melancolie, qui se dissipe & s'evacuë l'Eté, est retenuë & se resserre en Automne dans le corps, ce qui cause la Dissenterie, laquelle si elle est acre, la Dissenterie en est mortelle, si on n'y remedie promptement par des remedes specifiques. Et si la Dissenterie vient à une femme grosse, il y a grand danger d'avorter, dit Hippocrate, *li.* 5. *Aphor.* 34.

Si on remarque à une personne qui a la Dissenterie, une verruë noire, proche l'oreille gauche, on meurt le dixiéme jour, à compter du jour que cette verruë aura paru.

Il faudra commencer, pour appaiser les douleurs, & la guerir, à faire des lavemens avec du lait & des jaunes d'œufs : on mêlera ensuite dans les lavemens de lait, quatre onces d'eau de plantain, où on aura fait infuser deux pincées de fleurs de roses seches ; aprés quoi on fera le re-

mede de Galien, qui eſt de prendre deux dragmes de poudre de corne de cerf brûlée, qui aura été lavée avec l'eau roſe, pour en prendre la moitié au ſoir, & l'autre au matin.

Il ne faut pas d'abord arrêter la Diſſenterie, de crainte d'augmenter la fievre, la douleur & l'inflammation, mais quand il n'y aura plus de danger de l'arrêter, même à ceux qui ſeront deſſechez par la longueur de cette maladie : on prendra le matin du lait chaud, dans lequel on aura fait éteindre de l'acier rougi, y mêlant deux onces d'eau roſe, & ne manger que deux heures aprés.

On purgera avec deux ſcrupules d'extrait de rhubarbe pour les plus forts, dans un verre d'eau de plantain, ou ſix dragmes de catholicon double delayé dans de l'eau roſe, ou deux gros en infuſion de la racine d'hippolopathum rotundi folium, dans un verre d'eau de petite centaurée.

On ſe ſervira pour le boire ordinaire, d'une ptiſanne faite avec une poignée de pervenche, fruit d'épine-vinette, & un gros citron coupé par roüelles, mettre dans chaque pinte deux onces de ſucre fin.

On purgera les enfans avec ſyrop de chicorée, & de racine de patience, &

on donnera aux adultes, jusqu'à deux dragmes de la graine de patience en poudre, mêlée avec du vin & de l'eau de pluïe; ce qui est pareillement bon pour le crachement de sang & la douleur d'estomach.

Aprés la purgation, on mettra un loüis d'or dans le feu; & quand il sera embrasé, on l'éteindra dans trois onces d'eau rose, pour prendre le matin à jeun, & autant le soir, deux heures aprés avoir mangé legerement.

Il arrive quelquefois un flux de ventre par l'obstruction du mesentere, c'est-à-dire, quand le mesentere vient à se farcir de quantité d'humeurs froides, ou melancoliques; ce qui peut causer des abscez aux poûmons, ou les écroüelles aux jeunes gens, dont on trouvera les remedes chacun en son lieu: & à l'égard du flux de ventre qui en est causé aux personnes d'âge particulierement, ce que l'on connoîtra tant par les urines, que par des douleurs de reins, par des rapports puants & indigestes, lassitude aux jambes & aux cuisses, abatement de forces, & par des matieres semblables à du chyle, mêlées avec les excremens.

Pour guerir ce cours de ventre, il faudra commencer à donner des lavemens

forts, pour attirer les humeurs excrementeuses : on les composera de decoction d'absynthe, de joubarbe, de melisse, mercuriale, parietaire, petite centaurée, camomille, & d'armoise : on mettra dans le premier, trois onces de miel mercurial, & deux gros de cristal mineral, & dans les autres trois onces de miel commun; ce que l'on continuëra pendant deux jours soir & matin.

On fera ptisanne avec feüilles d'agrimoine, racine de souchet, d'asperge, de chien-dent, & de meurte sauvage, avec reglisse. Voyez ci-aprés §. 12. où les maladies du mesentere sont rapportées, avec les remedes pour les guerir.

On purgera avec une dragme de rhubarbe rapée, & trois dragmes de sené, infusées dans un verre de la ptisanne susdite, sur des cendres chaudes du soir au matin, moderant la dose suivant l'âge & les forces.

Quand on aura purgé, & nettoyé le mesentere, on fera d'autre decoction de lavemens, avec plantain, ortie blanche, melisse, argentine, bouroche, buglose, coq de jardin, renoüée, fraizier & violier; on mettra pour lors dans chaque lavement trois onces de miel rosat.

On fera pareillement d'autre ptisanne

avec mousse d'arbre, & mousse terrestre, racine de tormentille, tabouret, cinobaste & reglisse ; & on mettra dans un verre de cette ptisanne, que l'on prendra le soir deux heures aprés un leger souper, un scrupule pour les plûs forts, de sel de perles orientales, & on purgera comme dans la Diarrhée.

La Lienterie suit ordinairement la Dissenterie, dit Hippocrate ; c'est un flux de ventre, dans lequel on rend pas bas la viande telle qu'on la prise, sans aucun changement.

Les causes de la Lienterie, sont la debilité du ventricule, & de la faculté retentrice provenante d'intemperie, les coups, les chûtes, la pituite aigre, l'obstruction, & les ulceres causez au ventricule, ou aux intestins, par l'humeur acre & mordicante.

Les signes de la Lienterie, sont, quand on rend beaucoup par bas ; que ce que l'on rend est indigeste, & qu'il sort de la même maniere que l'on l'a beu & mangé.

Si ce flux dure long-tems avec difficulté de respirer, & douleur de côté, il se termine en tabes ; c'est-à-dire, qu'on devient en chartre, tout sec & hectique.

Quand on rotte aigrement dans ce flux, c'est bon signe, comme marque que la

viande demeure un peu dans le ventricule, & commence à s'y digerer, changer ou alterer.

Il faut obſerver, avec Hippocrate, que quand la Lienterie ſuccede à la Diſſenterie, qui procede de la ratte enflée & endurcie depuis long-tems, & qui étoit pleine d'humeur melancolique, cela eſt mortel.

Il ne faut pas dans la Lienterie, purger par haut en Hiver, *li.* 4. *Aphor.* 12.

Pour la guerir, on mettra infuſer pendant un jour ſur de la cendre chaude, deux onces de roſes de Provins, une once de fleurs de papaver rheas, que le vulgaire appelle cocquelicoq, dans un demi-ſeptier d'eau roſe, & autant d'eau de pervenche; enſuite paſſer le tout, & mettre dans la coulure, deux dragmes de rhubarbe groſſierement pulveriſée, qu'on laiſſera infuſer douze heures, aprés quoi on y mettra deux onces de ſucre, que l'on fera boüillir pour en faire un ſirop, dont on n'en prendra qu'une once tous les jours à jeun, & ne rien prendre autre choſe que deux heures aprés; & on guerira en peu de tems, comme je l'ai experimenté pluſieurs fois, en uſant pour ſon boire ordinaire, d'une ptiſanne faite avec fruit de berberis, plantain, & une once de graine

de talitron avec reglisse, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau.

§. XI.

Du Tenesme.

LE Tenesme est une passion des intestins, qui cause des épraintes & continuelles envies d'aller à la selle, mais sans effet, le malade ne rendant aprés plusieurs efforts qu'une mucosité : c'est pour cette raison que les Grecs ont appellé cette passion Tenesme, du verbe *teino*, *tendo*, parce que cela tient toûjours tendu. S'il dure long-tems à une femme grosse, il l'a fait avorter, dit Hippocrate, à cause des efforts. Il est contagieux, c'est-à-dire, qu'il se communique facilement, si on va à la selle dans le même lieu que celui qui en est incommodé.

Le Tenesme accompagne souvent, ou succede à tous flux de ventre, particulierement à la Dissenterie, quand l'humeur est si acre & si recuite qu'elle picque & écorche en passant le rectum, qui est le dernier intestin, où le Tenesme arrive par un ulcere dans la même partie, qui rend quelque matiere crüente, c'est à dire, mêlée de sang & purulente; ce qui cause cette continuelle demangeaison, & envie d'aller à la selle.

Les causes de cette passion sont, le froid externe, ou pour avoir été trop long-tems assis sur une pierre, ou sur quelqu'autre chose froide, les humeurs corrompuës, salées, acres & nitreuses, & l'usage des choses cruës.

Les signes du Tenesme, sont la douleur de l'anus, avec une certaine tension, un effort d'aller à la selle, le peu d'excrement avec mucosité & pituite, ou rien du tout.

Quand le Tenesme dure long-tems, il cause l'iliaque passion, la colique, les veilles & la sincope ; & quand il est causé d'humeurs bilieuses, & mordicantes, il se convertit bien-tôt en Dissenterie, si on n'y apporte promtement de bons remedes.

Aprés avoir pratiqué les remedes prescrits pour la Dissenterie, on fera des injections dans le rectum, avec parties égales d'huile rosat, & de suc de plantain ; on en pourra faire aussi, pour adoucir & deterger, avec la decoction de pervenche, d'orge, fleurs de camomille & de boüillon blanc, dans du lait, dont on donnera aussi quelque lavement, y ajoûtant de la semence de lin, & y mettre deux onces de miel rosat pour un lavement ; & quand la douleur sera un peu moderée, on re-

cevra dans la partie pour deſſecher l'ulcere, la fumée de l'encens mis ſur un rechaut de charbons allumez de bois de cheſne.

Enfin, s'il y a grande douleur des inteſtins, à cauſe de la revolution de la matiere & des ventoſitez, & douleurs vers le nombril, comme des tranchées de ventre, à cauſe des détours & détroits des menus boyaux, & douleurs de reins, qu'on ne peut, dit Hippocrate, guerir ni faire ceſſer par medecine ni autrement, il en vient hydropiſie ſeche, qu'on guerira par lavemens & fomentation pour diſſoudre les ventoſitez, ainſi qu'il ſera ci-aprés declaré en parlant des hydropiſies.

Hippocrate dit, que des longues douleurs du ventre inferieur, qui procedent de phlegmon, il s'enſuit & en arrive ſuppuration, & que ſi dans les grandes douleurs du ventre, les parties extrêmes deviennent froides, c'eſt mauvais ſigne; de même que les dejections pures qui cauſent la Diſſenterie, c'eſt-à-dire, quand la bile jaune ou noire ſans autre humeur, eſt jettée par le bas, parce que l'une ou l'autre humeur ulcere en paſſant, par leur corroſion & mordication : mais s'il ſurvient un grand flux de ventre à un hydropique, la faculté expultrice étant robuſte, & que ce

té ne soit pas par la debilité de la retentrice, il guerira aprés l'évacuation de l'humeur qui cause la maladie ; de même que celui qui a de la pituite arrêtée entre le ventricule & le diaphragme, laquelle fait douleur, n'aïant aucune sortie à la capacité de l'autre ventre : cette douleur cessera, si la pituite, étant peu à peu subtilisée & attenuée par la nature encore robuste, est poussée dehors avec les urines. Toutes ces observations sont d'Hyppocrate, & ici rapportées pour le soulagement du Lecteur & l'intelligence des passions & maladies du ventricule & des intestins.

Il est necessaire auparavant de finir le traité du ventricule, & des intestins, de parler de ce qui leur est propre, & de leurs facultez, suivant la doctrine des Anciens les plus celebres, & dont tous les Livres sont remplis, afin de connoître plus facilement l'erreur dans laquelle ces grands hommes ont été depuis tant de siécles, tant sur la faculté attractrice qu'autrement ; ainsi qu'il est facile de juger par ce qui a été, & qui sera ci-aprés observé ; & afin que l'on en prenne ce que l'on trouvera de conforme aux nouvelles découvertes, étant d'ailleurs certain que le Lecteur n'en pourroit pas juger s'il n'en avoit connoissance, & que ce tresor ne seroit pas par-

fait, s'il ne contenoit la doctrine des uns & des autres, c'est-à-dire, des Anciens & des Modernes.

Les Anciens ont toûjours attribué aux intestins, comme aux autres parties, pour leurs actions propres & particulieres, les facultez ou vertus attractrice, retentrice, coctrice & expultrice.

Pour ce qui regarde la vertu attractrice, il faut sçavoir, disent-ils, que toutes les actions des parties du corps, sont doubles; les unes communes & officiales, & les autres propres & particulieres. Si on considere les actions propres, on reconnoît, disent-ils, quatre facultez en chaque partie du corps; sçavoir l'attractrice, la retentrice, la coctrice, & l'expultrice, & par consequent aux intestins comme aux autres parties, on accorde la vertu attractrice : mais si on considere les actions communes ou officiales, ils n'ont aucune vertu attractrice, selon Galien, parce qu'ils n'ont point de fibres droites qui sont necessaires pour l'attraction officiale ; cet office n'est pas même necessaire en ce que l'action & digestion étant parfaite & accomplie, le ventricule pousse hors le chyle dans les intestins : ce qui a fait dire à Galien que les intestins n'ont pas besoin de faculté attractrice.

A l'égard de la vertu retentrice officiale des inteſtins, les Anciens même ne ſont pas d'accord. Bauhin *li.* 1. *theat. anat. c.* 17. leur attribuë cette vertu ; Galien & Veſal. veulent qu'ils n'en aïent pas.

En faiſant ſerieuſement reflexion ſur ces pretenduës vertus attractrice & retentrice tant des inteſtins que des autres parties, on trouve veritablement que ces vertus ne reſident que dans l'imagination de leurs auteurs, leur donnant des noms de vertus ſecretes,qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, quant au ſentiment de Galien, qui veut que les inteſtins n'aïent aucune vertu attractrice ; parce que, dit-il, ils n'ont point de fibres droites ; les nouvelles découvertes, font voir clairement qu'il s'eſt trompé, puis qu'il paroît que la ſeconde tunique des inteſtins eſt tiſſuë de fibres droites & circulaires ; ainſi que ce n'eſt pas par cette raiſon qu'ils n'ont point de vertu attractrice, ni de retentrice, mais c'eſt parce que ces vertus ne ſont qu'imaginaires, étant certain que les alimens les plus ſolides étant devenus tres-liquides dans l'eſtomach ; & comme nous avons dit ci-devant, cette liqueur, qu'on appelle chyle, ne pouvant remonter par l'oëſophage, à cauſe de ſa ſituation & du diaphragme qui comprime l'eſtomach, coule

dans les inteſtins par le pilore, où il y eſt reçû & diſtribué, & les gros excremens chaſſez dehors par le mouvement que nous avons appellé periſtaltique ou vermiculaire, à cauſe qu'il reſſemble à celui des vers, & qui ſe fait par la contraction des fibres de haut en bas, & que le ſejour que le chyle & les excremens y font, n'eſt que par leurs détours & anfractuoſitez. Pour ce qui eſt de la vertu coctrice que tous les Anciens attribuënt aux inteſtins, diſans que leur ſubſtance étant la même que celle du ventricule, tant par la compoſition de leurs tuniques, que par leur temperament & par leur couleur : ainſi, diſent-ils, le chyle étant cuit dans le ventricule, & y aïant reçû une idée, une eſpece & une forme de chyle, étant tombé dans les inteſtins, pendant qu'il demeure dans leurs anfractuoſitez, & dans les rides & plis de leur tunique interieure, il ſouffre & reçoit quelque alteration, & une elaboration parfaite, par une faculté ſemblable, à celle qui eſt dans les grandes vénes pour parfaire le ſang, ſelon le ſentiment de Galien, d'Aretæe & d'Avicenne.

La circulation du ſang nous fait d'abord connoître cette derniere erreur, les vénes n'aïant pas d'autres uſages que de reporter au cœur, le reſidu du ſang, & la

ſtructure du ventricule nous apprend, comme il a été expliqué en ſon lieu, de la maniere que s'y fait la diſſolution des alimens, qui étoit inconnuë aux anciens, quant à la perfection que ce chyle reçoit dans les inteſtins, ce n'eſt que par le ſuc pancreatique & par la bile qui y eſt portée comme il a été expliqué, & par conſequent cette prettenduë vertu coctrice n'eſt pas mieux fondée que les autres,

Enfin la faculté expultrice des inteſtins ſe fait aſſez connoître diſent les anciens : par la quantité de la matiere qu'ils jettent tous les jours, mais nous avons expliqué que le mouvement periſtaltique des inteſtins qui ſe fait par la contraction des fibres de leur ſeconde tunique qui eſt la premiere des propres, de haut en bas, ſuffit pour faire la diſtribution du chyle, & chaſſer les groſſes matieres par le bas ; ainſi qu'il n'eſt pas neceſſaire de vertu expultrice.

Les anciens ont toûjours pretendu que la coction du chyle étoit plus parfaite par la chaleur des parties qui ſont autour du ventricule, que par celle du ventricule même, Avicenne pretend le prouver en diſant que la chaleur des parties fait plus à la coction des viandes, & à la perfection du chyle, par laquelle, ſe fait une plus grande tranſmutation & changement de

viande, or dit-il, il se fait une plus grande transmutation & changement par la chaleur du cœur, du foye, des vénes & des autres parties, que du ventricule, d'où il conclud, que la coction de l'aliment, & la formation du chyle, est plus parfaite, par les parties qui environnent le ventricule, que par le ventricule même, ce qui a fait dire à Archange, que le ventricule ne peut pas par sa seule chaleur naturelle, convertir en chyle une si grande abondance de viandes; si cette même chaleur naturelle n'est augmentée par les vertus & facultez des visceres qui environnent le ventricule, qui leur sont propres, pour par une mutuelle chaleur, parvenir à la perfection de cet ouvrage, c'est pourquoi le foye est placé sur le coité droit superieur & anterieur du ventricule, la ratte est située à la partie gauche, à l'inferieure est l'épiploon adipeux, à la partie posterieure se trouvent la véne cave, l'aorte, & le pancreas, le cœur même qui en est fort éloigné, semble par le moyen de ses arteres, qui se vont rendre au ventricule, concourir à cette commune action du chyle, comme à la coction commune de toutes les parties, comme il concourre aussi à la propre de chacune, d'où ils concluent que toutes ces chaleurs, du foye, de la ratte,

du cœur, de l'épiploon, de la vene cave, & de la grande artere, jointes ensemble pour se rendre en abondance au ventricule, accomplissent la coction chilifique, & non pas la seule chaleur du ventricule, car le ventricule est comme une marmite autour de laquelle, il y a un grand feu allumé, voilà le sentiment le plus commun des anciens, & d'autres admettoient une vertu chylifique dans le ventricule, qui faisoit la digestion des alimens & qui les convertissoit en chyle.

On convient que la chaleur naturelle du ventricule, & de toutes les parties qui l'environnent, aide à la dissolution des alimens, & facilite la penetration du suc acide qui en fait la digestion, sans qu'il soit beoin d'aucune vertu chylifique, ni que l'on puisse dire que la chaleur de toutes ces parties, soit le principal instrument de cette digestion, qui se fait tout autrement que les anciens ne l'ont crû, les dernieres découvertes nous persuadant que les membranes internes de l'oësophage, & du ventricule, sont toutes remplies de glandes qui y versent continuellement un suc acide, lequel joint à un autre qui vient des glandes parotides, est comme un fort dissolvant qui agit sur les alimens, & les rend comme il a été dit, fort liquides

dans le ventricule. d'ou il coule dans les intestins, où il est encore perfectionné par la bile & le suc pancreatique, voilà la maniere la plus naturelle que l'on puisse concevoir de la chylification, & dont les anciens n'avoient pas de connoissance.

Il n'est pas hors de propos de parler ici de la vertu des lavemens, & si ils peuvent être portés jusqu'au ventricule, & au foye.

Les lavemens qu'on appelle aussi clysteres du verbe Grec clyso, abluo, je lave, ne peuvent pas sans accident, être portez jusqu'au ventricule; ny au foye, parceque les valvules qui sont à l'extremité de l'intestin coëcum, & au commencement du colon, empêchent qu'ils ne puissent aller dans l'ileon, bien moins par consequent dans le ventricule, c'est pourquoy, on peut dire que les lavemens peuvent bien laver les gros boyaux, & non pas les menus.

Ceux qui soutiennent le contraire, se fondent sur ce que Galien assure que le lavement va jusqu'au foye : mais on répond que la pensée de Galien est que les lavemens vont jusqu'au foye *virtute*, & non pas *corpore*, la liqueur ou le corps du lavement ni pouvant être porté sans accident, mais bien la vertu & la force d'attirer & de purger, de plus il faut observer que le lavement en corps & en substance : peut bien

être porté, jusqu'au ventricule quand les valvules sont lesées & offensées en l'intestin coëcum, & au colon, & que le ventricule est aussi offensé, Gal. 5. *meth. med.* c. 11. du Laurent *lib.* 6. *Quest.* 14. & non pas autrement.

Les avis sont partagez sur la question de sçavoir, si le ventricule tire & prend sa nourriture du chyle, Vales. Joub. Falloppe & plusieurs autres asseurent qu'il se nourrit du chyle quant à la membrane interieure, & non pas quant à l'exterieure, mais Fernel, Vesale, du Laurent Bauhin Colombe, & les Modernes nient que le ventricule soit nourri du chyle, & avec raison puisqu'il est certain qu'il y a plusieurs arteres qui lui viennent de la coëliaque, & qui lui portent du sang pour sa nourriture, le residu duquel est ensuite reporté dans la véne porte, par les vénes gastriques & gastrepiploïques. Deplus le chyle n'est pas un aliment pur, mais comme il paroist évidemment, il est encore rempli de plusieurs excremens.

Enfin toutes les parties membraneuses comme dit du Laurent, se nourrissent du sang, pourquoi le ventricule n'en seroit il pas nourri ?

Il faut observer avec Hippocrate, que si les menus boyaux, le ventricule, & le

diaphragme sont coupez, & profondement blessez, cela est mortel ; à cause de leur substance qui est nerveuse, & qui ne peut que fort difficilement se reünir, & on meurt ordinairement de convulsion.

§. XII.

Des affections du mesentere & des remedes pour les guerir.

LE grand débordement des humeurs superfluës dans le mesentere, arrive presque toûjours, parceque non seulement; les humeurs superfluës du ventricule, du foye, de la ratte, & de tout le corps y tombent, mais aussi s'y amassent quelquefois comme une nouvelle ravine, qui causent l'obstruction des glandes, & des vénes de cette partie, ce qui cause plusieurs desordres dans l'œconomie du corps, & les fiévres erratiques que l'on ne peut connoître que par les urines, & quelques autres signes rapportez dans mon miroir des urines & dans mon traité des fiévres.

L'obstruction des glandes & des vénes du mesentere, cause aussi la cachexie, c'est à dire une mauvaise habitude du corps; car cacos dont il est composé signifie mauvais, & exis, état & disposition, cette obstruction cause pareillement la melancolie; l'a-

trophie dont l'étimologie a esté rapportée cy-devant, & la langueur, elle engendre aussi quelquefois des tumeurs, des callus & duretez, ainsi qu'on a remarqué à un certain particulier qui avoit l'appetit corrompu, & mangeoit du gravier, & d'autres choses dures & mauvaises, lequel tomba enfin dans une petite fievre lente, & eût ensuite un cours de ventre, & mourut bientôt aprés, aïant ouvert son corps on trouva un callus ou durillon entre les vénes mesaraïques & les lactées, qui les bouchoit entierement, c'est pourquoi il falut mourir necessairement, faute d'y avoir apporté des remedes propres dans le temps.

Le mesentere peut aussi être enflammé & echauffé, dont les signes sont un sentiment de pesanteur au dedans, une douleur si obscure & si difficile à connoître, qu'à peine peut-on s'en appercevoir, qu'en pressant fortement la partie, & une petite fievre sans être accompagnée de symptomes fâcheux, qui n'empêchent pas le malade de vaquer à ses affaires.

Les causes de ces maux sont une vie dereglée, les debauches de boire nuit & jour, la colere, les chûtes, les coups & autres choses semblables.

Pour guerir les obstructions des vénes & glandules du mesentere, on commencera

par les lavemens faits de décoction de meliffe, d'Ariftoloche, de mercuriale, de gentiane, de parietaire d'echium qui eft la buglofe fauvage, on mettera dans chaque lavement deux onces de miel mercurial & deux onces de miel commun avec une once de fel, ce qui fera pareillement bon pour les duretez du mefentere. On prendra une heure aprés les lavemens, un boüillon dans lequel on mettra cinq ou fix gouttes d'huille d'anis, particulierement le matin à jeun.

On ufera d'une eau dont la compofition eft rapportée par Liebaut en cette maniere, prenez fleurs de romarin, de bouroche, racine de buglofe, de chacune une poignée, une dragme de faffran, quatres onces de coins, une pinte de vin blanc, méler le tout enfemble, & les bien piler, les laiffer repofer vingt quatre heures, les mettre enfuite quinze jours dans le fumier de cheval, dans un pot de tere, les diftiller enfuite deux ou trois fois, pour en prendre une dragme chaque matin à jeun, & ne rien prendre que trois heures aprés.

Ou mâcher deux fois la femaine, le matin à jeun, la groffeur d'une noifette de la racine de fpatula foëtida recemment arrachée, & l'avaller.

S'il y a inflammation dans le mefente-

re, il faudra faire une ptisanne avec agrimoine, une poignée, amandes ameres deux onces, racines d'oseilles rondes, de chicorée sauvage & de chien-dent de chacune une poignée, avec un citron coupé par roüelles, que l'on fera boüillir une demi-heure dans deux pintes & chopine d'eau.

On fera lavemens avec decoction de chicorée, pourpier, scariole, guimauves, & morelle : on mettra dans le premier lavement deux onces d'huile de lin, & deux onces de miel rosat : on en prendra souvent sans huile, & sans miel, qui serviront comme de bain pour temperer la chaleur qui fait l'inflammation du mesentere, & on en donnera aussi avec trois onces de miel de nenuphar.

On purgera avec une decoction des capillaires, dans laquelle on aura fait infuser du soir au matin jusqu'à quatre gros de sené, & un gros de graine de violette.

CHAPITRE III.

Du Foye, des Fibres, Membranes, & des Vénes.

§. I.

Du Foye.

LE Foye que les Grecs appellent *Hepar*, & les Latins *jecur*, est défini par les Anciens, qui n'avoient pas la connoissance de la circulation ni des dernieres découvertes, l'office ou boutique de l'aimatose ou sauguification, le magasin du sang, l'architecte de l'esprit naturel, & le principe de la radication & de la distribution des vénes, par lesquelles ils supposent, qu'il arrose & nourrit tous les membres du corps; & Galien le met le premier d'origine, & de nature entre les parenchymes.

Les Grecs l'appellent *Epar*, *id est inopia*, parce que selon leur sentiment, le foye pourvoit à l'indigence de toutes les parties, en leur envoïant le sang pour leur nourriture; & les Latins l'appellent *jecur*, parce que *juxta cordis vires suam potestatem exercet*. Mais la circulation du sang & les dernieres découvertes, nous persuadent

entierement que c'eſt le cœur qui fait l'office que les Anciens attribuoient au foye, comme il ſera expliqué ci-aprés.

Le foye eſt ſitué dans l'hypochondre droit, environ un travers de doigt au deſſous du diaphragme, afin de lui laiſſer ſon mouvement libre, & de ne le pas empêcher dans la reſpiration, dit Ariſtote, il touche legerement le deſſus du ventricule du côté gauche ; ainſi la plus grande partie du foye eſt au côté droit, & la plus petite eſt au côté gauche. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'Hippocrate le loge dans le thorax, parce qu'il entend par thorax, toute la capacité qui eſt entre les clavicules & l'os pubis, ſuivant l'interpretation d'Ariſtote. Il faut auſſi remarquer qu'en ceux qui ſont ſuffoquez, & étranglez, il ſe trouve plus haut & occupe preſque la capacité du thorax, où il ſe trouve preſque tout entier, ce qui peut arriver à cauſe de l'anguſtie ou reſſerrement qui ſe fait dans la ſuffocation ; & dans le fœtus, il occupe auſſi-bien le côté gauche, que le droit, parceque ſon ventricule n'eſt jamais ſi plein d'alimens.

Le foye eſt unique, continu, & ſans lobes, ſuivant quelques-uns : Hippocrate, Galien, Fernel, & pluſieurs autres, en admettent cinq : d'autres, comme Sylvius,

le divisent en deux lobes seulement ; & c'est la plus commune opinion parce qu'on observe que le foye n'a en son milieu, qu'une fente, qu'on appelle scissure, dans laquelle est la véne umbilicale, il est comme ébréché en cet endroit, & ressemble à une roche, qui commence à se fendre ; si bien qu'étant ainsi continu, il paroît cave par le bas & par dedans, & gibbeux ou convexe par dessus & par dehors.

C'est pour cela que l'on appelle la partie superieure gibbeuse, c'est-à-dire, convexe, qui est du côté du diaphragme, & l'inferieure cave & enfoncée, qui est du côté du ventricule, & c'est en cette partie que la vessicule du fiel est attachée.

Outre ces deux lobes, il s'y en trouve un troisiéme fort petit, situé en la partie posterieure de ce viscere, dont la chair est plus molle, & qui est envelopé d'une membrane déliée, qui s'étend jusqu'à l'épiploon.

La grandeur du foye n'est pas égale en tous les animaux, l'homme l'a plus grand que les autres à proportion ; tant parce qu'il a besoin d'une plus grande abondance de sang pour le rétablissement de l'humeur radicale, & de tant d'esprits qui se dissipent continuellement par les actions & la contemplation, & plusieurs autres fonctions

fonctions qui ne se font point sans les esprits, dont la matiere est le sang qui est purifié & filtré dans le foye, que parce que l'homme a la peau plus rare & plus déliée, à travers de laquelle se fait une plus grande dissipation & evaporation, que des autres animaux.

Il est plus grand en ceux qui sont timides & craintifs, en ce que les craintifs ont le cœur froid ; ce qui en rend la faculté vitale, en laquelle consiste l'ardeur du courage, de la generosité & de la colere, imbecile & entierement inutile pour la hardiesse, & les grandes entreprises ; si bien que pour suppléer à ce defaut, la nature a accordé aux craintifs & timides, un plus grand foye, qu'aux autres, pour fortifier & corroborer la faculté naturelle, en purifiant bien le sang ; ainsi la nature recompense le defaut d'une partie, par l'augmentation d'une autre.

La seconde raison pour laquelle les timides ont le foye plus grand que les autres, c'est que les hommes de temperament froid, ont plus d'appetit que les autres ; car la frigidité, dit Galien, excite l'appetit : ce qui cause plus grande abondance de chyle, parce que l'on mange beaucoup ; & par consequent on a une plus grande abondance de sang, qui doit être

purifié dans le foye ; ainsi il croît davantage, comme on remarque aux grands mangeurs, & à ceux qui semblent n'être nés que pour leur ventre, comme dit du Laurent.

La figure du foye est comme ronde & ressemble assez à un pied de bœuf : du côté du diaphragme il est poli, égal & rond comme le dehors d'une voûte, afin de ne point nuire à son mouvement ; & par la partie qui touche le ventricule, il est cave, inégal, & ressemble assez aux pointes & precipices des roches, & ce pour donner entrée à la véne-porte, & sortie aux conduits qui purgent la bile : il paroît aussi assez rond du côté droit, mais par le côté gauche, il va toûjours en diminuant peu à peu, & se termine comme en un angle aigu.

Il est composé de chair, de vénes, d'arteres, de sions, ou sillons, qui portent le fiel, de nerfs, & d'une tunique.

La chair lui est propre & particuliere ; elle est rouge, aïant à peu prés la forme de sang caillé. C'est pour cette raison qu'on l'appelle Parenchime ; & comme il est rouge, les Anciens vouloient qu'il convertit par la vertu de sa chair & de ses vénes, le chyle qui est blanc, en sang qui est rouge ; mais ce sentiment est dé-

truit, tant par la verité de la circulation, que par les autres découvertes.

Le foye eſt envelopé d'une membrane propre, qui eſt fort déliée, ſous laquelle on trouve aſſez ſouvent des veſſicules remplies d'eau, qui ne ſont que des limphatiques gonflées, entre deux valvules, & qui cauſent l'hydropiſie, qu'on appelle aſcite, quand elles ſe rompent.

Il a connexion avec le cerveau par les nerfs, avec le cœur par les arteres, & par le tronc aſcendant de la véne-cave, avec le ventricule, les boyaux, le meſentere, la ratte & l'épiploon, par la véne-porte, avec toutes les autres parties du corps, par les vaiſſeaux de la véne-cave: & enfin, avec toutes les parties qui ſont encloſes dans l'épigaſtre, par le moïen du peritoine.

Il eſt attaché par le moïen de quelques ligamens propres, qui viennent du peritoine, à l'épine des lombes, au diaphragme, & à d'autres parties; afin qu'il ne ſoit pas emporté par ſa peſanteur. Bauhin dit qu'il y a trois liens ou ligamens, dont le premier eſt rond & tres-fort, lequel ſelon Veſal tire ſon origine de la tunique du foye: & ſelon Fallope, Archange & du Laurent, il vient du peritoine, & attache le foye au diaphragme & au cartilage xiphoïde; le

second ligament est aussi tres-fort, & vient pareillement du peritoine, par le moïen duquel le foye est attaché au diaphragme, & aux cartilages des côtes fausses, comme a de la glu, dit Parée, *li. 2. c. 18.* Il y en a qui disent que Sylvius & Hollerius ont remarqué ces ligamens, mais Archange assure ne les avoir jamais pû trouver; apparemment qu'il ne les a pas bien cherchez, puisqu'on les trouve veritablement. Le troisiéme lien est la véne ombilicale, par le moïen de laquelle les Anciens vouloient que le fœtus fût nourri dans la matrice; elle attache le foye au nombril, & empêche qu'il ne soit porté vers le dos, & qu'il n'entraîne le diaphragme: mais plusieurs Anatomistes ne conviennent pas de ce troisiéme ligament, parce qu'il tireroit le foye en bas, & par consequent le diaphragme auquel le foye est attaché, & ainsi empêcheroit le mouvement, particulierement dans l'expiration.

§. II.

Des Humeurs.

AUparavant de rapporter l'histoire des vaisseaux qui portent, & reportent le sang, il faut remarquer que par le sang qui est fait & élaboré du chyle dans

le cœur, on n'entend pas le ſang pur, mais auſſi avec lui les humeurs naturelles qui y ſont engendrées ; comme ſont la bile jaune, l'humeur melancolique ou bile noire, & la pituite : c'eſt pourquoi il eſt à propos de décrire en cet endroit toutes les humeurs, enfin d'en donner une idée au Lecteur, commençant par le ſang, enſuite la bile jaune ſera rapportée, la melancolie tiendra le troiſiéme lieu, & enfin la pituite.

Il eſt difficile de raiſonner à fond ſur la qualité de ces humeurs, & de connoître l'erreur des Anciens, ſi on n'en connoît pas le ſentiment, & la diviſion qu'ils en ont faite ; & ce qui m'oblige de les rapporter plus volontiers, c'eſt qu'il y a encore pluſieurs partiſans de leur doctrine ; & le Lecteur ne ſeroit pas en état de ſoûtenir la verité des nouvelles découvertes, s'il n'avoit une parfaite connoiſſance de l'erreur de l'ancienne doctrine.

Les Anciens, & leurs ſectateurs, font trois differens ſujets des humeurs, à raiſon des trois ſortes de coctions, par le benefice deſquelles les humeurs que Galien dit être les elemens des animaux ſanguins, ſont engendrées & élaborées : ils font le ventricule le ſujet de la premiere coction, le foye le ſujet de la ſeconde, & les vénes dans chaque partie, le ſujet

de la troisiéme : mais la circulation & les autres découvertes, nous apprennent que le chyle est porté droit au cœur par les vénes lactées, & que le sang y reçoit sa couleur & sa perfection, pour être distribué par les arteres, pour la nourriture de toutes les parties, & que les vénes ne servent qu'à reporter le residu du sang au cœur, pour circuler de nouveau, & par consequent que le cœur & les arteres font l'office, que les Anciens attribuoient au foye & aux vénes : il est facile de refuter leur opinion, & de connoître leur erreur sur ce sujet, & sur la division & la qualité des humeurs.

Ils divisent les humeurs en alimentaires, & en excrementaires : les alimentaires sont celles, disent ils, qui nourrissent le corps primario, comme sont le sang, la bile jaune, la melancolie ou bile noire, & la pituite, ou secundario ; d'où ils les appellent secondaires, comme sont l'anonyme, la roride ou rosée, gluten, & cambium, comme nous l'expliquerons ci-aprés, suivant le sentiment d'Hippocrate, de Galien, du Laurent, & de Fernel.

Les quatre premieres humeurs sont comme les princesses, & comme les quatre elemens, qui donnent la vie & la santé à tous les animaux sanguins, dit Galien ; & quoi

qu'elles ſoient bien differentes en chaleur, épaiſſeur, frigidité & couleur, elles ſont neanmoins en une ſeule maſſe, & toutes engendrées du chyle.

Le ſang eſt une humeur chaude, temperée, rouge, preparée, ſuivant leur erreur, dans les vénes meſaraïques, & parfaite dans le foye, des parties les plus temperées du chyle, diſent Ariſtote & Fernel.

Son uſage eſt de nourrir, & de rendre les perſonnes où il abonde, gayes, joyeuſes, belles & vermeilles.

La bile jaune, que les Grecs appellent *cholé*, eſt une humeur chaude & ſeche, engendrée des parties ignées du chyle, d'une ſubſtance fort legere, comme de l'écume, de couleur jaune, d'un goût amer, laquelle aide au ſang par ſa ſubtilité, à penetrer & à couler par les petites vénes, diſent-ils, qu'on appelle capillaires; & quoi qu'il ſoit evident que la bile jaune alimentaire, puiſſe par une forte operation des cauſes chaudes, ſe changer en bile excrementeuſe & amere, & que les autres humeurs deſtinées à la nutrition, puiſſent par l'effort de ſemblables cauſes, ſe convertir en humeur qui en approche: les humeurs alimentaires étant encore portées avec le ſang, dans les vénes ſelon leur erreur,

ſont entierement differentes de celles que l'on conçoit être pures dans leurs receptacles ; car de même qu'une goutte de fiel miſe dans une grande quantité de lait, le rendroit amer, le ſang, où il y auroit de la bile amere, deviendroit auſſi tout amer. De plus, ſi la bile excrementeuſe couloit avec le ſang, tout le corps en ſeroit gâté, comme il arrive à ceux qui ont la jauniſſe; ce qui eſt d'autant plus certain, que cela n'arrive pas en ceux qui ſe portent bien. Comme il faut que le ſang ſoit purgé de cette humeur, la nature lui a attribué un lieu propre qui eſt la veſſicule du fiel, laquelle eſt ſous le foye, & attire, diſent-ils, la bile par un conduit convenable. Ceux qui ont le foye fort chaud & fort ſec, & par conſequent tout le corps, ſont fort bilieux ; elle eſt plus abondante en Eſté, qu'en d'autres tems, particulierement dans la jeuneſſe ; les corps où elle domine, ſont grêles & menus, & ont les vénes & les arteres amples : ceux qui en ont beaucoup, ſont agiles & diſpôts, & faciles à ſe mettre en colere.

La bile, ſelon les Modernes, eſt de deux ſortes ; l'une ſubtile, & l'autre groſſiere: la ſubtile eſt portée par les conduits biliaires dans la veſſicule, d'où elle eſt enſuite portée dans les inteſtins : la bile

grossiere aïant été separée par les glandes du foye, qui sont aux extremitez des rameaux de la véne-porte, est portée par de petits canaux dans le cholidoque, & de là dans le canal commun, ou l'une & l'autre se rencontrent, & vont ensemble dans les boyaux.

Il faut observer que la bile subtile est portée dans le fond de la vessicule par trois endroits differens : c'est pourquoi on dit ordinairement qu'elle est composée du mélange de trois biles differentes.

La premiere, est celle dont nous avons parlé, qui est portée par les conduits biliaires. Blasius dit que la seconde y est portée par un conduit singulier qui se glisse entre les deux tuniques, pour s'insérer dans le fond de la vessicule, & a une valvule qui laisse sortir la bile, & empêche, dit-il, qu'elle ne regorge dans le même conduit. La troisiéme sorte de bile, est celle, dit Malpighi, qui est filtrée & separée par les glandules qui sont entre les deux tuniques de la vessicule.

La bile noire ou melancholie, qui vient du mot *chole*, bile, & *melaina*, noire, est une humeur froide & seche, d'une substance épaisse quasi comme de la lie, de couleur tirant sur le noir, d'un goût acre & acide, engendrée, selon l'ancienne

doctrine, des parties terrestres & crues du chyle, ainsi qu'il est rapporté par Hippocrate, Galien, Fernel, du Laurent, & Scaliger.

La bile noire est la plus méchante de toutes les humeurs, car elle est engendrée de la partie la plus vile & la plus grossiere du chyle. Les Anciens la faisoient servir d'aliment aux parties les plus grosses & les plus terrestres, & pour empêcher la trop grande rapidité du sang, & de fortifier par son acidité, les actions du ventricule Cette humeur abonde en Automne ou au declin de l'âge, & ceux qui en ont beaucoup sont maigres, constans, tristes & ingenieux ; ce qui a fait dire à Aristote, que tous les melancôliques sont ingenieux.

La pituite est une humeur froide & humide, blanche & insipide, que les Anciens par leur erreur ordinaire, vouloient qu'elle fut engendrée dans le foye, d'une portion fort froide du chyle, pour ensuite être quelquefois changée par une coction plus parfaite, en sang, & humecter les jointures. Les Grecs l'appellent phlegme par antiphrase, ou contrarieté de nom du verbe *phlegestai*, qui signifie brûler, ainsi *plegma quasi minime ustum*, & ne symbolise point avec la bile jaune, mais avec

le sang en humidité, ou avec la melancôlie en froideur, elle est portée avec le sang, comme il a été dit, n'aïant pas comme les autres humeurs de receptacle propre où elle puisse être purgée : elle est abondante en Hiver, & vers l'âge de vieillesse. Ceux qui sont fort pituiteux, sont lents, tardifs, stupides, & endormis, selon Aristote.

Voila les quatre humeurs dont le sang est composé, & qui fait la constitution de ses parties, suivant le sentiment de tous les Anciens ; si bien que parmi eux, le mot de sang vaut autant qu'un mélange de bile, de melancolie, de pituite, & d'une quatriéme humeur, qu'on appelle proprement sang, d'où toutes sortes de personnes prennent la difference de leur temperament : ainsi les uns sont appellez bilieux, les autres melancoliques, d'autres sanguins, & d'autres pituiteux, selon que l'une de ces quatre humeurs, est dominante & surpasse les autres.

Les premiers Auteurs de la circulation & des nouvelles découvertes, pretendent que le sang n'est composé que de deux substances, dont l'une est toûjours blanche, qu'on appelle serosité, & l'autre toûjours rouge, qui porte le nom du tout. La premiere toûjours fluide de son essence ; la

feconde toûjours folide de fa nature, dit Barles, étant jointes enfemble, forment une confiftance loüable & fluide, comme nous la voïons ordinairement au fang; ce qu'il pretend prouver par l'experience des gouttes de la partie rouge, qui fe font délivrées de la ferofité dans la faignée, lefquelles s'affemblent fi bien en forme compacte, qu'elles en deviennent friables, & capables d'être mifes en poudre; & la ferofité au contraire eft toûjours coulante, tant par elle-même, que par la limphe, fi bien que ces deux fubftances; c'eft-à-dire la blanche & la rouge jointes enfemble, compofent un tout qui n'eft ni trop fluide ni trop folide, mais il eft tel qu'il eft neceffaire pour courir, aller & revenir fans trop de precipitation, ni trop de lenteur.

Voilà quel eft le fentiment des Anciens fur la maffe du fang, & le fentiment des premiers Auteurs de la circulation; mais il femble que l'un & l'autre, ne font pas fuffifans pour fatisfaire le Lecteur, parce que les uns ni les autres n'expliquent pas affez, ce que c'eft que la bile & les autres humeurs, & pourquoi elles fe trouvent dans le fang, & d'où elles viennent; fi bien que pour la fatisfaction du Lecteur, il faut confiderer que le fang

eſt fait de chyle, & qu'il ſe mêle à ce chyle, de la bile qui ſe porte de la veſſicule du fiel, au jejunum, auſſi bien que d'un ſuc acide, qui vient du pancreas, & que par le moïen de ces liqueurs, qui ſe vont décharger à la fin du premier inteſtin, ou au commencement du ſecond, la ſubſtance du chyle eſt fermentée avant que d'être portée par les vénes lactées au cœur, & ces liqueurs qui ſont fort neceſſaires pour la fermentation du chyle, lui ſont contraires quand il eſt changé en ſang; car ſi le ſuc acide que nous avons dit ci-devant, être un puiſſant diſſolvant, étoit porté avec le ſang, il agiroit ſur les membranes comme ſur l'aliment, & il y cauſeroit par conſequent un ſentiment de douleur, & des rhumatiſmes. Si la melancolie n'étoit pas ſeparée du ſang, il ſeroit trop épais; & il ſeroit trop ſereux, ſi l'urine n'en étoit ſeparée & evacuée; c'eſt pourquoi il eſt neceſſaire qu'il ſoit purgé par le foye, par la véſſicule du fiel, par la ratte, par le pancreas, par les reins & par la veſſie: tout cela eſt conforme aux dernieres découvertes, & à la circulation du ſang.

Pour ce qui eſt des humeurs appellées ſecondaires par les anciens, ſont celles qu'ils ſuppoſoient être par une plus par-

faite coction, produites des premieres dans chaques parties du corps, il y en a quatre ſelon Galien, Avicenne, du Laurent & Valleſe.

La premiere eſt appellée Anonyme c'eſt à dire ſans nom, dont l'étymologie vient de la particule a, qui ſignifie privation quand elle eſt jointe à un autre mot, & de onoma qui ſignifie nom, cette humeur eſt celle qui degoûte hors la tunique des petites venes, & des arteres.

La ſeconde eſt appellée ros des Latins c'eſt-à-dire roſée, parcequ'elle arroſe la partie qui doit être nourrie.

La troiſiéme s'appellè gluten, glu, parce qu'elle tient comme glu, collée à la partie.

La quatriéme s'appelle cambium, mutation, qui vient du verbe cambire changer, parce qu'elle ſe change, & devient propre ſubſtance de la partie.

Outre ces humeurs il y en a qu'on appelle excrementaires, parce qu'elles ſont ſeparées de la maſſe du ſang, n'étant aucunement propres à nourrir le corps, on les diſtingue en utiles & en inutiles, la bile jaune par exemple, eſt utile parce qu'étant un puiſſant diſſolvant, elle acheve de rompre & briſer dans les premiers inteſtins, les parties de l'aliment qui ne l'ont pas été

suffisamment dans le ventricule, ainsi il paroît qu'elle est fort utile, puisque le chyle ne pourroit sans elle être parfait, les autres humeurs ne sont pas moins utiles dans leur genre, comme sont la serosité, la salive de la bouche, le lait, la semence & les autres.

Les humeurs inutiles sont celles que la nature pousse & rejette, comme le crachat des poumons, la pituite de la bouche, la mucosité ou morve du nez, les larmes des yeux, les excremens des oreilles & du cerveau, par les intestins les excremens du ventre, par la vessie les Urines, & les sueurs par les pores de la peau, ainsi des autres.

Les humeurs contre nature, c'est-à-dire qui ne sont point naturelles, sont celles qui pechent en quantité ou en qualité, ou enfin perdant leur propre substance, molestent & & travaillent le corps contre leur nature, & causent les maladies.

Les humeurs contre nature, sont les mêmes que les naturelles que l'on considere avec une certaine symmetrie & égale proportion, mais les considerant en tant qu'elles sont corrompuës, elles ne peuvent plus être dites naturelles, c'est pourquoi on les appelle contre nature.

La corruption de ces humeurs se fait

ou dans la propre substance sans mixtion d'autre, ou avec mixtion, ainsi le sang corrompu de la premiere maniere, c'est-à-dire sans mixtion, est ou aduste & échauffé, ou plus épais, ou plus subtile, & avec mixtion il est vicieux ; à l'égard de la pituite corrompuë ou la corruption vient d'un humeur épaisse, semblable à des blancs d'œufs, ou à du verre fondu, & est l'espece la plus froide & la plus humide de la pituite, & s'appelle vitrée, ou la corruption s'en fait à cause de la chaleur languissante, & s'appelle acide, ou à cause d'une grande chaleur & d'une pourriture aduste, & s'appelle salse ou salée, s'il y a peu de chaleur & peu de froid, on l'appelle douce & insipide ; la salse ou salée fait qu'on a toûjours soif, l'acide qu'on a toûjours faim, la douce qu'on est endormi, la vitrée mêlée avec une matiere bilieuse, cause la fiévre appellée Epiala, dans laquelle les parties exterieures brûlent & les interieures sont froides ; l'acide doit être cuite, la vitrée échauffée, la salée purgée ; à l'égard de la douce & insipide, il faut laisser agir la nature, parce-qu'elle se convertit facilement en sang.

Il y a aussi quatre especes de bile jaune, qui n'est pas dans son état naturel : la premiere s'appelle vitellina, qui est de couleur

couleur de jaune d'œuf : la ſeconde porracée, de couleur de porreau : la troiſiéme ærugineuſe, de couleur de roüille d'airain ; & la quatriéme eſpece s'appelle glaſtea, c'eſt-à-dire, enflammée.

Enfin, il y a auſſi quatre eſpeces de bile noire corrompuë.

La premiere ſe fait de la melancolie naturelle qui ſe pourrit, ou d'une chaleur aduſte : la deuxiéme, quand elle eſt enflammée : la troiſiéme, vient de la pituite ſalſe : la quatriéme enfin, eſt ce qu'on appelle proprement melancolie.

Pour connoître laquelle de toutes ces ſortes d'humeurs eſt dominante, & les accidens que chacune d'icelles peut cauſer, il faut voir mon Miroir des Urines, où tout cela eſt clairement expliqué.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir rapporté la difference des humeurs, il faut encore dire ici quelque choſe des eſprits, qui ſont les principaux inſtrumens, dont l'ame ſe ſert, pour reduire ſes facultez en actions.

Hippocrate, Galien, Avicenne, Ariſtote & Fernel, définiſſent l'eſprit une ſubſtance tres-déliée & tres-legere, engendrée de la nature, de la portion la plus ſubtile du ſang, ou de la ſemence, pour être le vehicule des facultez animales.

C'est pourquoi on fait deux sortes d'esprits ; sçavoir , les fixes , & les influans.

Les esprits fixes sont les premiers, parcequ'ils tirent leur origine des principes de la generation : on les appelle aussi propres, parce que dés le moment de la conformation , ils sont entremêlez en chaque partie similaire avec la chaleur naturelle, comme un certain lien des facultez de l'ame avec le corps , que les Grecs appellent *symphitos* , c'est-à-dire , *complantatus* , ou *congenitus* , aïant pour fondement l'humidité radicale : ils sont si subtiles , que si les autres ne les arrêtoient par leur influence , ils seroient bien - tôt dissipez.

Les esprits influans sont engendrez par la vertu des principaux visceres, de la plus pure partie du sang , dit Hippocrate, ils portent la faculté & la chaleur par tout le corps , pour l'exercice de ses fonctions.

Les Anciens ont toûjours fait trois sortes d'esprits influans ; le naturel , le vital, & l'animal , suivant les trois facultez de l'ame , la naturelle, la vitale, & l'animale , admettant autant de parties nobles dans le corps , qui sont, disent-ils , le foye, le cœur, & le cerveau , faisant servir à leur

dessein trois sortes de vaisseaux, les vénes, les arteres, & les nerfs.

L'Esprit naturel est, selon leur sentiment, une substance déliée & subtile engendrée dans le foye, de la portion la plus pure & la plus aërée du sang & de l'air, introduit par la transpiration, pour accompagner la chaleur naturelle, influant avec le sang, à toutes les parties du corps par les vénes, le plus subtil des esprits influans : il y a encore des Modernes qui suivent cette erreur.

L'Esprit vital est, disent-ils, une substance tres-deliée & tres-subtile, engendrée par une faculté, qui est propre & particuliere au cœur, de l'esprit naturel attenué, porté du ventricule droit au gauche, & de l'air preparé aux poûmons, & répandu par tout le corps par les artéres, pour vivifier les esprits fixes, fortifier la chaleur naturelle, & rétablir les forces.

L'Esprit animal, suivant cette même doctrine, est une substance très-pure, produite & engendrée aux ventricules du cerveau, de la partie la plus subtile de l'esprit vital, qui y est porté par les arteres carotides, & de l'air attiré par l'inspiration du cerveau ; pour, selon Hippocrate, Galien, Platon, & leurs sectateurs, être porté par les nerfs, à toutes les parties du

corps, afin de servir au sentiment, & au mouvement volontaire influant du cerveau, avec la faculté animale dans toutes les parties qui en sont capables; ainsi disent-ils, l'esprit animal tient le premier rang; le vital, tient le second, & le naturel est le dernier. Ces raisons & cet ordre paroissoient fort plausibles auparavant les nouvelles découvertes, mais ils n'ont plus de lieu presentement, étant visiblement contraires à la verité de la circulation & des dernieres découvertes; & comme dit M. de la Chambre, les esprits reçoivent le premier mouvement de l'ame, & la premiere impetuosité du cœur, c'est-à-dire, que le cerveau étant l'organe principal des fonctions de l'ame, il reçoit l'esprit vital des arteres, & filtre l'esprit animal avec le suc nerveux, qu'il distribuë à toutes les parties du corps, par le moïen des nerfs; ainsi qu'il est ci-aprés expliqué en son lieu, en parlant des petites glandes qui font la partie corticale, où le corps cendré du cerveau.

Les humeurs & les esprits étant portez dans des vaisseaux differens, qui sont les vénes, les arteres & les nerfs; par lesquels, comme par des conduits & canaux, le sang, la chaleur, l'esprit, la nourriture, le mouvement & le sentiment, coulent &

ſe répandent dans toutes les parties du corps ; Hippocrate les appelle les fleuves de la nature humaine.

§. III.

Du nom & de la définition de la Véne.

LA Véne que les Grecs appellent *phlebs* ou *phlebos*, d'où vient phlebotomie, ſaignée, eſt appellée des Latins *vena*, *à veniendo*, parce que le ſang y coule de toutes les parties du corps. Ce qui a donné lieu à Tertulien au Livre de la chair de JESUS-CHRIST, à S. Chryſoſtome ſur le Pſeaume 9. & à S. Ambroiſe au Liv. 2. d'Abraham, de comparer le corps à la terre ; car ce que les fleuves & les ruiſſeaux ſont à la terre, les vénes le ſont au corps, l'origine deſquelles eſt le foye, ce qu'il faut entendre de la radication de la véne-cave, parce-que la porte s'y termine ſuivant les nouvelles découvertes, ainſi qu'il ſera expliqué ci-aprés.

La Véne eſt differente de l'artere en origine, parce-que les vénes viennent du foye & d'ailleurs, & l'artere naît du cœur: en compoſition, leurs tuniques étant differentes : en mouvement, la véne n'en aïant point, & l'artere eſt agitée d'un mouvement continuel de diaſtole & de ſyſtole,

& en uſage, parce que la véne ne fait que reporter au cœur un ſang groſſier & nebuleux pour circuler de nouveau, & l'artere porte un ſang plus ſubtil & plus delicat, pour la nourriture de toutes les parties du corps.

On conſidere la véne comme partie ſimilaire, ou comme partie organique, étant conſiderée comme ſimilaire, on la définit par ſa temperature, une partie froide & ſeche, engendrée de la portion lente & & gluante de la ſemence; ſi bien qu'elle eſt froide, eu égard à ſon temperament naturel, en tant qu'elle eſt membraneuſe, mais par accident, c'eſt-à-dire, en tant qu'elle reçoit du ſang, elle eſt plus chaude que la peau, dit Galien.

La véne conſiderée comme partie organique, eſt définie un vaiſſeau long, rond, & cave membraneux, qui reçoit le ſang de toutes les parties du corps pour le porter au cœur, compoſé ſelon les Anciens d'une ſeule tunique propre, ſimple, déliée, & entretiſſuë de trois ſortes de fibres: mais, ſelon les dernieres découvertes, elle eſt compoſée de quatre membranes differentes. La premiere, eſt un tiſſu de fibres nerveuſes en droite ligne, diſpoſées neanmoins irregulierement, étant ſeparée des autres; elle eſt lâche & s'étend facilement:

la ſeconde membrane eſt un tiſſu de petits vaiſſeaux en forme de rets, qui fournit la nourriture aux autres membranes: la troiſiéme eſt toute remplie de glandules, pour recevoir les ſeroſitez que cauſent les vaiſſeaux de la ſeconde: la quatriéme enfin eſt compoſée de fibres muſculeuſes & annulaire, diſpoſées de maniere qu'en ſe retreciſſant, elles font couler le ſang dans leurs cavitez.

L'opinion des Anatomiſtes eſt differente ſur l'origine des vénes : les Anciens vouloient qu'elles tiraſſent toutes leur origine du foye, & que ce viſcere fut le grand reſervoir du ſang, & qu'il en fournît à toutes les parties pour leur nourriture, ſe perſuadant que les vénes meſaraïques ſuccçoient le chyle pour le porter directement au foye, où il recevoit ſa couleur & ſa perfection de ſang ; mais la découverte des vénes lactées a fait connoître leur erreur, & que ces vénes meſaraïques ne ſervent qu'à reporter le reſte du ſang des parties voiſines dans la porte, comme il ſera dit ci-aprés, quand nous aurons rapporté la compoſition, la difference & l'uſage qu'ils donnent aux vénes.

Ils vouloient que la véne fut compoſée d'une ſeule tunique entretiſſuë de toutes ſortes de fibres, comme les premieres par-

ticules tres-simples & solides de la véne; environnées d'une substance plus molle, qui remplissant les espaces vuides d'entre-deux, l'appelloient par analogie, chair. Mais nous avons fait voir que la véne étoit composée de quatre membranes differentes.

A l'égard de l'usage de la véne, dont le propre est de contenir & reporter le residu du sang au cœur, ils lui en attribuoient plusieurs autres contraires à la circulation, comme de distribuer le sang, & de porter la chaleur & l'esprit, tant le naturel qu'elle reçoit du foye, que le vital qui lui est envoïé du cœur, disent-ils, par les anastomoses ou embouchemens qu'elle a dans l'artere.

Ils attribuoient aussi des usages particuliers, à chaque véne, comme aux emulgentes d'attirer la serosité, aux spermatiques de porter aux testicules la matiere de la semence, aux mesaraïques, le chyle des intestins au foye, & de rapporter le sang du foye aux intestins, au vas venosum de décharger le suc melancolique au fond du ventricule, aux spleniques d'évacuer le sang feculent & grossier, aux vénes de la matrice, de purger tous les mois le sang superflu, ainsi des autres; si bien que suivant leur sentiment, l'action de la véne

étoit l'alteration, & l'elaboration du ſang, donnans aux vénes meſaraïques la faculté de commencer le ſang, aux grands rameaux de la véne-cave de l'elaborer, & de le parfaire, voulans que ces rameaux euſſent cette vertu par irradiation du foye, comme aux ſpermatiques la puiſſance & la faculté d'engendrer la ſemence, par l'irradiation des teſticules.

Auparavant que de refuter cette opinion, comme contraire à la circulation, il eſt à propos de continuer à faire voir, ſuivant cette doctrine, la nature, la qualité, & l'uſage des fibres, & des membranes, parce qu'elles entrent dans la compoſition de la véne.

§. IV.

Des Fibres.

LEs Fibres ſont des filets, qui ſont parties ſimilaires, froides, ſeches, blanches, ſolides & longuettes. Les Anciens les faiſoient ſpermatiques & engendrées par la faculté formatrice de la partie viſqueuſe de la ſemence, pour faire le mouvement & conſerver la chair. Ils les appelloient ſpermatiques, à la difference de celles qu'ils appelloient ſanguines ou mixtes, appellans ſpermatiques, celles dans

lesquelles ils croïoient qu'il y avoit plus de semence que de sang; sanguines, celles dans lesquelles ils faisoient dominer le sang comme la chair, & appelloient enfin mixtes, celles qu'ils disoient être composées de semence & de sang, comme la peau, mais toutes les parties se trouvant dans l'œuf, elles sont toutes spermatiques.

Comme la cause finale des fibres est double, le mouvement & la conservation de la chair, il faut sçavoir, disent-ils, qu'il y a trois sortes de mouvement, l'animal, le vital, & le naturel. L'animal, qu'on appelle aussi volontaire, parce-qu'il se fait au commandement de la volonté, se fait quand les muscles se flechissent ou s'étendent, & c'est par le moïen des fibres qu'ils font l'un & l'autre: le vital est celui par lequel le cœur & les arteres se dilatent, se resserrent & se reposent, ce qu'ils font aussi par le moïen des fibres: le mouvement naturel est apparent, continuent-ils, en l'attraction, en la retention, & en l'expulsion; ces actions se font par l'aide des fibres, desquelles le mouvement propre est la contraction; d'où ils concluent que toutes sortes de mouvemens dépendent des fibres, mais ils avoüent que les parties n'en ont pas besoin pour leur nutrition particuliere, parce que les os, les

cartilages, le cerveau, & la chair des parenchymes, tirent leur aliment sans leur secours, mais les parties en ont besoin pour faire des actions officiales & publiques; ainsi le cœur, les arteres, les vénes, le ventricule, les boyaux, la vessie, la matrice, & autres, ont plusieurs sortes de fibres, non pas pour leur nutrition, mais le cœur, disent-ils, pour la generation de l'esprit vital, les arteres pour le rafraîchissement de la chaleur naturelle, les vénes pour la distribution du sang, le ventricule pour la chylification, les intestins pour la distribution du chyle & l'expulsion des matieres fécales, la vessie pour l'excretion de l'urine, & la matrice pour la conception & l'enfantement.

La seconde cause finale ou le second usage qu'ils donnent aux fibres, est pour défendre & conserver les chairs; car les fibres sont comme la trame & les premiers estains & filets des parties, entre lesquelles il y a des espaces vuides, qui sont remplis de chair, comme les fentes des bateaux remplies de mousse ou d'étoupes en calfeutrant; de plus, les fibres servent aux parties, pour se pouvoir étendre & obeïr sans se rompre, ni déchirer, comme aux vénes, aux arteres & aux boyaux.

Les differences des fibres se prennent

de la ſituation, qui eſt la premiere difference: on les appelle droites, obliques ou tranſverſes; car ſi elles ſont portées ſelon la longueur de la partie, on les appelle droites; ſi elles ſont portées ſelon la largeur, entrecoupant les droites, on les appelle tranſverſes, rondes & circulaires; ſi elles ſont dans une ſituation moïenne, & qu'elles coupent les unes & les autres, faiſant des angles inégaux, on les appelle obliques.

L'office des droites eſt d'attirer, des tranſverſes d'expulſer, & des obliques de retenir: quand il n'y a que les droites qui agiſſent, la longueur de la partie ſe racourcit pour faire l'attraction: s'il n'y a que les tranſverſes qui ſe retirent, la largeur de la partie s'étrecit pour faire l'expulſion; & quand toutes les fibres droites, tranſverſes & obliques agiſſent enſemble, la partie ſe ramaſſe & ſe reſſerre pour faire la retention, ſi bien que la retention ne ſe fait point par une ſeule ſorte de fibres, mais par les trois ſortes, quand elles agiſſent enſemble.

La ſeconde difference ſe prend de la dureté; les unes étant plus dures & plus fortes comme celles du cœur, & les autres plus molles comme celles des muſcles.

La troisiéme, se prend du sentiment; les unes en ont comme celles qui viennent des nerfs, & les autres n'en ont point, comme celles qui naissent des ligamens des os.

La quatriéme, se prend de la tissure; les unes sont entremêlées, en sorte qu'elles font un corps continu, comme aux membranes vraïes, qui ne sont que des fibres mêlées & confuses, les autres sont separées de la substance de la partie.

La cinquiéme & derniere difference, se prend de la varieté des organes; les unes servent aux organes animaux, les autres aux vitaux, & les autres aux naturels.

Touchant les actions & la situation de chaque sorte en chaque partie, on en parlera suivant l'ordre des parties, & suivant les nouvelles découvertes.

Comme il n'y a point de partie qui ne soit couverte de membranes, & qu'il y a des membranes qui ne sont que des fibres mêlées & confuses, nous en ferons ici mention.

§. V.

Des Membranes.

LA Membrane qu'on appelle aussi tunique & meninge, est une partie similaire, froide, seche, large, dense & deliée, engendrée dans l'œuf de la semence comme les autres parties, pour être l'organe de l'attouchement, couvrir quelques parties, en attacher quelques-unes ensemble, & separer les autres.

La Membrane est similaire, parcequ'elle est uniforme; sa temperature qui est froide & seche exprime sa forme. Elle est faite de la partie gluante de la semence qui se laisse étendre à la chaleur, c'est pourquoi elle est blanche, large, dense, & deliée; large pour couvrir plus facilement les parties; dense pour être plus forte, & deliée pour être plus legere, quoiqu'elle soit deliée & qu'elle apparoisse simple à la veuë; elle est neanmoins double par tout; il y a des nerfs pour le sentiment, des arteres qui lui portent le sang pour la nourriture, & des vénes qui reportent le residu du sang.

Ses usages sont premierement pour servir d'organe à l'attouchement; c'est pourquoi toutes les membranes ont le senti-

ment fort vif ; ainſi ſi on ôte aux parties les membranes, on leur ôte le ſentiment : & comme le ſentiment eſt neceſſaire à tout le corps, les membranes ſont répanduës par toutes les parties tant externes qu'internes. Secondement pour couvrir les parties comme un habit, & c'eſt pour raiſon de cet uſage qu'on les appelle tuniques. 3. Pour attacher les parties les unes aux autres, ce qui fait la ſympathie admirable, par laquelle les parties nerveuſes & membraneuſes compatiſſent avec celles qui ſont de même genre ; ainſi tous les os depuis le ſommet de la tête, juſqu'à la plante des pieds, ſont attachez enſemble par le moïen du perioſte ; tous les muſcles mêmes, ſelon pluſieurs Anatomiſtes, ſont alliez enſemble par la membrane qui leur eſt commune ; & qui plus eſt, c'eſt que le corps compoſé de differentes parties, eſt fait un, par le moïen de la peau. Le quatriéme uſage de la membrane, eſt de ſeparer les parties des parties ; ce qui ſe voit clairement en faiſant la diſſection des muſcles, en ce qu'ils paroiſſent ſeparez les uns des autres par les membranes, en ſorte qu'on les leve tous entiers. Ces quatre cauſes finales ou uſages ſont communs.

Les uſages particuliers ſont, ou pour

appuïer certaines parties comme le mediaſtin, ou pour empêcher le reflux des humeurs, comme les valvules appoſées aux embouchûres des vaiſſeaux du cœur, ou pour conduire & aſſurer les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent à quelques parties, comme celles du meſentere.

La difference des membranes ſe prend premierement de la ſubſtance, dont les unes ſont appellées vraïes, comme les meninges, la pleure, le peritoine, & autres auſquelles convient la définition qu'on en a donnée ; & les autres ſont non vraïes, que l'on appelle proprement corps membraneux, on en fait de trois ſortes : les premiers ſont larges, ſans ſentiment, & ſervent à attacher les os, & naiſſent des os, & ſont appellez ligamens membraneux, ou membranes ligamenteuſes. Les deuxiémes ſont faits des tendons des muſcles dilatez, & ſont appellez aponereuſes ; & les troiſiémes ſont des corps leſquels conſtituent d'eux-mêmes, une partie, comme le ventricule, les boyaux, la matrice, la veſſie, & les autres de cette nature. De plus, la ſubſtance des membranes vraïes eſt deliée comme des toilles d'araignées, comme ſont les tuniques qui couvrent immediatement le corps du cerveau, du foye, & du poûmon, où elle eſt épaiſſe comme la

la dure-mere, ou elle eſt toute nerveuſe ou charnuë comme au viſage.

La deuxiéme difference ſe prend de la grandeur ; on les appelle longues, larges, ou étroites.

La troiſiéme difference vient de la figure ; elles ſont differentes, ſelon les differentes figures des parties qu'elles couvrent.

La quatriéme ſe prend de la ſituation ; on les appelle externes, internes, ſuperieures, inferieures, anterieures ou poſterieures.

La cinquiéme ſe tire de la compoſition ; car les unes ont des fibres de trois ſortes, d'autres de deux, & d'autres d'une ſeule.

La ſixiéme difference, ſe prend des parties ; elles ſont univerſelles ou particulieres, comme de la tête, de la poitrine, du ventre inferieur, & ainſi des autres.

Les principales membranes, ſont celles qui ſervent au fœtus en la matrice, & celles qui ſe trouvent en l'homme aprés la naiſſance : celles qui ſervent au fœtus, ſont le chorion & l'amnios, qui jointes enſemble font ce que l'on appelle arrierefaix, ainſi qu'il ſera expliqué ci-aprés : les membranes qui ſe trouvent aprés la naiſſance, c'eſt-à-dire, qui apparoiſſent

visiblement, sont appellées universelles ou particulieres : on appelle universelles, celles qui revêtent tout le corps, comme l'épiderme, la peau, & ce que les Anciens appellent pannicule charnu, ou qui revêtent toutes les parties du même genre, comme la membrane commune des muscles & le perioste.

Les membranes particulieres sont celles qui revêtent, ou une region particuliere, ou quelque partie simplement ; les regions sont trois, la tête, la poitrine, & le ventre inferieur : celles de la tête, sont deux, appellées meninges, & des Barbares *dura & pia mater*, dure-mere & pie-mere, qui enveloppent non seulement le cerveau, mais aussi la moëlle de l'épine.

La poitrine est environnée de tous côtez de la pleure, qui est étenduë sur toutes les côtes, de laquelle naissent le mediastin, le pericarde, les tuniques du cœur, des poumons, & des autres parties encloses dans le thorax, le peritoine comme un grand sac, contient toutes les parties du ventre inferieur, & leur donne à toutes une tunique commune, dit du Laurent.

Chaque partie a ses membranes ou tuniques propres ; l'œil en a six, la conjonctive, la cornée, l'uvée, l'arachnoïde,

la vitrée, & la reticulaire.

L'oreille en a une située à la fin du premier conduit, appellée tympanum ou tambour. La langue en a une qui lui aide à discerner les saveurs, le palais, la bouche, le pharinx, & l'oësophage sont pareillement revêtus de celle qui est commune au ventricule.

Le cœur, outre le pericarde, a des tuniques particulieres externes & internes; le poûmon en a une fort deliée & percée comme un crible de trous fort petits; il y a encore le mediastin qui separe tant le poûmon que la poitrine, en parties droite & gauche.

Le foye, la ratte, le ventricule, les boyaux, la vessicule du fiel, la vessie urinaire, la matrice, les vaisseaux, & toutes les parties du ventre inferieur, ont leurs membranes communes qu'elles reçoivent du peritoine.

Les reins en ont une particuliere, qu'on appelle *fascia*, c'est-à-dire, bandelette. Il y a encore dans cette region les membranes particulieres, dont on a parlé, en parlant des parties, pour l'usage desquelles elles sont faites.

Aïant expliqué les fibres & les membranes, il faut reprendre l'histoire des vénes, selon le sentiment des Anciens, &

ensuite nous rapporterons le sentiment des Modernes, & les dernieres découvertes, pour faire connoître l'erreur des uns, & la verité des autres.

§. VI.

De la difference des Vénes, selon les Anciens.

LEs anciens Anatomistes qualifient cinq vaisseaux du nom de Véne; sçavoir, la véne-cave, la véne-porte, la véne ombilicale, la véne arterieuse, & l'artere veneuse, lesquelles sont reduites à deux par du Laurent, disant que la véne ombilicale est un scion de la véne-porte, que la véne arterieuse est continuë à la grosse artere, & l'artere veneuse à la véne-cave; ainsi il ne reste à son compte, que la véne-cave & la véne-porte.

La véne-porte que les Arabes appellent *venam lacteam*, à cause qu'ils supposent, que cette véne succe & attire le chyle qui est semblable à du lait, tire son origine, selon l'ancienne doctrine, de la partie cave du foye, & se divise en plusieurs rameaux, tant au dedans qu'au dehors de ce viscere, & veulent qu'elle se divise, en étant sortie, en quatre scions, & en deux gros rameaux dont le gauche est appellé splenique, & le droit mesenterique.

Le premier des quatre ſcions s'appelle cyſtique, lequel aïant pris ſon origine de la partie anterieure la plus proche du foye, ſe diſtribuë au col & au corps de la veſſicule du fiel, pour ſa nourriture, ſelon cette même erreur.

Le ſecond ſcion s'appelle gaſtrique, parce qu'il arroſe, ſuivant cette erreur, le ventricule & le pylore, de pluſieurs ruiſſeaux, Colombe & Corneil veulent que ce ſoit le premier rameau.

Le troiſiéme ſcion eſt appellé gaſtrepiploïque par Sylvius & du Laurent, parce qu'ils veulent qu'il ſe diſtribuë à la partie droite du fond du ventricule & à l'épiploon, c'eſt-à-dire, à la membrane ſuperieure, ſelon Galien.

La quatriéme branche eſt appellée la véne inteſtinale, parce qu'elle ſe traîne ſelon la longueur de l'inteſtin duodenum, du Laurent & Bauhin.

Le tronc de la véne-porte aïant produit ces quatre ſcions, il ſe fend, diſent-ils, en deux gros rameaux, dont le premier eſt appellé ſplenique, qui apparoît au côté gauche, c'eſt pourquoi Veſale l'appelle le rameau gauche ; il eſt plus haut & plus élevé que le meſenterique, & s'en va preſque tout à la ratte, d'où ils lui ont donné ſon nom. Colombe l'appelle le quatrié-

me rameau ; & Archange dit que c'eſt le troiſiéme.

Le ſecond de ces gros rameaux, eſt le droit ; qui eſt le plus bas & le plus gros, & s'appelle meſenterique, parce qu'ils pretendent qu'il ſe perde preſque tout au meſentere & aux boyaux.

Ils diviſent le ſplenique en quatre rameaux : le premier eſt le petit rameau gaſtrique, lequel ſans beaucoup ramifier, ſe diſtribuë à la partie gibbeuſe du ventricule : le ſecond, eſt l'épiploïque droit qui envoïe quelques branches à la partie droite de l'épiploon inferieur, & à l'inteſtin colon. La troiſiéme branche eſt appellée par Colombe, la coronaire ſtomachique ; par Bauhin, la gaſtrique majeure ; & Archange l'appelle le premier rameau ; cette branche eſt la plus groſſe des quatre, quand elle vient, diſent-ils, à la partie enfoncée du ventricule, elle ſe fend en deux rameaux, dont le premier environne l'orifice ſuperieur du ventricule comme une couronne, & le dernier deſcend au pylore. La quatriéme eſt l'épiploïque poſterieure, qui deſcend dans la membrane interieure de l'épiploon poſterieur, & à la partie de l'inteſtin colon, qui eſt attaché au dos par le moïen de l'épiploon.

Tous ces rameaux aïant été ainſi pro-

duits du tronc ſplenique, ſelon leur ſentiment ; ce qui reſte de ce tronc ſe diviſe encore en deux rameaux, un ſuperieur & un inferieur, leſquels ſe diviſent encore en pluſieurs autres.

Le ſuperieur que Galien appelle *vas breve* ou *venoſum*, eſt prés de la ratte. Ce vaiſſeau, dit-il, du plus haut du rameau joignant la ratte, s'inſere au côté gauche du fond du ventricule, & lui porte l'humeur melancolique aigre & acide, qui réveille l'appetit & excite la faim, ſelon cette doctrine : mais on a découvert que cela ſe faiſoit autrement, comme nous le ferons voir quand nous aurons achevé de rapporter le ſentiment des Anciens ſur ce ſujet : cependant il eſt neceſſaire de remarquer que leurs ſentimens ne ſont pas uniformes touchant l'entrée de l'humeur melancolique dans le ventricule. Veſale & Archange veulent qu'elle ſe faſſe de la ratte dans l'orifice du ventricule ; & du Laurent & Varole, veulent qu'elle ſe faſſe dans le fond & dans l'orifice du ventricule.

Le rameau inferieur deſcend dans la partie de l'épiploon, & ſe diviſe en deux rameaux : Galien appellé le premier l'épiploïque gauche, lequel ſe trouve dans la partie gauche de l'épiploon inferieur ;

l'autre eſt appellé gaſtrépiploïque gauche, qui environne du côté gauche, le fond du ventricule. Du Laurent n'a pas fait mention de ces deux rameaux, parce que l'on ne les trouve pas toûjours, dit Veſale; & ce qui reſte du rameau ſplenique aprés la diviſion en ces quatre rameaux ci-deſſus rapportez, ſe diviſe en deux; ces deux en d'autres, & ces autres en d'autres, juſqu'à ce que par une multiplication infinie, toutes ces petites vénes s'inſerent dans la partie enfoncée de la ratte, répandant, diſent-ils, dans toute la chair d'icelle, une infinité de venules fort entrelaſſées

L'uſage qu'ils donnent à ce rameau ſplenique, eſt de porter le ſang pour la nourriture de la ratte & du ventricule, & pour purger la maſſe du ſang de ſes excremens féculens & groſſiers.

Le rameau meſenterique, qui eſt au côté droit, eſt plus grand que le ſplenique, & répand, ſelon cette même doctrine, une infinité de vénes dans le meſentere & dans les inteſtins.

Colombe & Archange en font cinq ou ſix; du Laurent l'appelle le droit, & le diviſe en véne hemorroïdale, cæcale & meſenterique; Bauhin le diviſe en meſenterique droite & gauche.

La premiere appellée hemorrhoïdale, ſelon du Laurent, ſe traîne par les extrémitez du boyau colon & la longueur du rectum, juſqu'au ſiege qu'il environne & ceint de pluſieurs ſcions. La nature, dit-il, l'a tellement conſtruit, que le ſang mélancolique eſt par ſon moïen purgé par certains intervales; elle fait les hemorroïdes internes, comme l'hipogaſtrique, rameau de la cave deſcendante, fait les externes: les internes purgent la cacochimie, & les externes vuident la plethore, c'eſt-à-dire, plenitude & la redondance d'humeurs ou de ſang, parce que plethora ſignifie repletion.

Il appelle la ſeconde cæcale, parce qu'elle eſt portée, dit-il, au boyau cæcum.

La troiſiéme retenant le nom du tout, eſt appellée meſenterique; elle produit une infinité de venules qui ſe traînent obliquement entre les deux tuniques des boyaux; elles ſuccent & attirent des boyaux, ſelon l'erreur de tous les Anciens, la partie la plus ſubtile du chyle, & la tranſportent au foye, lui donnant en paſſant quelque commencement de ſang, & rapportent, diſent-ils, du foye le ſang pour nourrir les boyaux; elles ſont environnées & appuyées de pluſieurs

glandes qui empêchent que leurs conduits ne ſoient preſſez, ou qu'elles ne ſe rompent aux mouvemens violens.

Le ſang étant cuit & élaboré dans le foye, ſuivant cette erreur, la veſſicule qui eſt dans la partie cave du foye, reçoit la bile jaune, le ſuc melancolique eſt porté à la ratte par un rameau de la véne-porte, quelque portion de l'humeur ſereuſe deſcend dans la veſſie par les emulgentes, & par les ureteres, parce que le ſang avec quelque portion de l'humeur ſereuſe, ſe diſtribuë, diſent-ils, dans tout le corps, par le moïen des deux troncs de la véne-cave, dont l'un monte, & l'autre deſcend.

L'erreur des Anciens n'étant pas ſeulement dans la diſtribution & dans l'uſage de la véne-porte, mais auſſi de la véne-cave, il en faut faire la deſcription auparavant que de refuter leur ſentiment.

§. VII.

De la Véne-cave, ſelon les Anciens.

LA Véne-cave ſortant de la partie gibbeuſe du foye, ſe diviſe en deux troncs, dont l'un deſcend, & l'autre monte.

Le tronc aſcendant, diſent-ils, eſt ce-

lui lequel aïant percé le diaphragme, monte par le milieu de la poitrine appuyé par le diaphragme, le mediastin, le cœur & les poûmons, jusqu'aux clavicules, & dans le même endroit qu'il perce le diaphragme, il produit deux vénes qui se répandent une de chaque côté, par tout le diaphragme, & sont appellées phreniques, & diaphragmatiques : ce même rameau est attaché au ventricule droit du cœur sans y entrer, & environnant la base du cœur comme une couronne, on l'appelle coronaire ; elle est le plus souvent simple, & quelquefois double : les scions ou rameaux qu'elle envoïe à la chair du côté gauche du cœur, sont plus gros & en plus grand nombre, parce qu'étant plus épaisse qu'au côté droit, elle a besoin d'une plus grande nourriture, qu'ils supposent recevoir par le moïen de ces rameaux.

Cette véne-cave passant le long du cœur, ouvre son côté, comme s'il étoit déchiré, & l'ente dans le ventricule droit, pour y verser en abondance, le sang pour la generation, disent-ils, de l'esprit vital, & la nourriture des poûmons.

Ce rameau produit ensuite au dessus des poûmons, une véne qu'on appelle *azigos*,

c'eſt-à-dire , ſans pair , de la particule a, & de *zigos*, joug, parce qu'elle n'eſt point aſſociée avec aucune autre , & on ne l'a trouve qu'au côté droit , aïant neanmoins huit rejettons qui ſe répandent auſſi-bien au côté gauche, qu'au droit , pour la nourriture ſuivant leur erreur , des huit côtes inferieures , & les eſpaces qui ſont entre icelles.

Cette véne a communication avec les vénes thorachiques ; c'eſt pour cette raiſon qu'ils veulent que la ſaignée , dans la pleureſie , faite du côté de la douleur, ſoulage beaucoup , & avec l'adipeuſe , la renale ; & c'eſt par là que Fallope veut que le pus répandu dans la capacité de la poitrine , ſe purge par les urines.

Ce rameau produit encore une véne, qu'on appelle intercoſtale , parce qu'elle nourrit , diſent-ils , les eſpaces qui ſont entre les trois ou quatre côtes ſuperieures, mais elle ne ſe trouve pas toûjours, & ne ſe trouvant pas , l'*azigos* leur envoïe un rameau en ſon lieu.

Le tronc aïant produit ces quatre vénes , quand il eſt parvenu au corps glanduleux appellé *thymus* , en François fagouë , approchant des clavicules , il ſe fend en deux gros rameaux , qu'on appelle à raiſon de leur ſituation , & de la

nature des parties, par lesquelles ils passent, soûclaviers, & chaque rameau a deux parties; l'une est dans la cavité du thorax, qui est la capacité de la poitrine; & l'autre sortant du thorax, s'en va aux aisselles, & s'appelle axillaire, de *axilla*, qui signifie aisselle: la premiere, qui est celle qui est dans la poitrine, retenant le nom du tout, s'appelle le rameau soûclavier, & produit cinq vénes.

La premiere véne du rameau soûclavier s'appelle mammaire ou mammillaire; elle descend interieurement par le dedans du sternon, au muscle droit de l'épigastre, pour rencontrer l'épigastrique.

La seconde appellée thymique, se répand dans le corps glanduleux nommé thymus, & dans les membranes du mediastin.

La troisiéme est la capsulaire, qui se traînant au pericarde, rencontre les phreniques qui montent, en sorte qu'elles semblent n'être qu'un même vaisseau.

La quatriéme, est appellée cervicale, parce qu'elle monte au cerveau par les trous des apophises transverses des vertebres du col, envoïant en passant des ruisseaux aux muscles qui en sont proches.

La cinquiéme est appellée muscule; elle va aux muscles épineux, tant du

col, que du haut du dos.

L'autre partie du rameau soûclavier, étant sortie de la cavité de la poitrine, & parvenuë aux aisselles, s'appelle axillaire, & produit trois vénes, la thorachique, la basilique, & la cephalique.

La thorachique est double de chaque côté ; l'une s'en va aux mammelles, & aux muscles anterieurs de la poitrine; l'autre aux posterieurs, trois, & quelquefois quatre rejettons de cette véne, s'unissent avec autant de petites branches de l'azigos.

La basilique est double ; l'une interne & profonde, & l'autre externe & superficielle : la premiere est couchée sur l'artere axillaire, & sur la troisiéme paire de nerfs du bras, & s'avance jusqu'au plis du coude, & descend par l'un de ses rameaux, le long du coude, & par l'autre le long du rayon par dedans l'anneau qui contient les tendons des muscles. Le premier rameau se divise en plusieurs scions, & en donne deux au doigt auriculaire, deux au doigt annulaire, & un au doigt du milieu. Le dernier se divise pareillement en cinq scions, & en donne un au doigt du milieu, deux au doigt indice, & les deux autres au poûce.

L'externe ou superficielle descend le

long de la peau ; & quand elle eſt venuë au plis du coude, elle ſe diviſe en deux rameaux, dont l'un eſt porté à la partie interne du coude, & s'unit avec un rameau de la cephalique ; & c'eſt de cette union que les Anciens font naître la véne commune, qu'on appelle la mediane ; l'autre deſcend par la partie du coude, & envoïe des branches à la peau voiſine.

Hippocrate appelle la véne baſilique, hepatique au côté droit, parce qu'aux maladies du foye, on ouvre cette véne du côté droit.

Et on appelle celle qui eſt au côté gauche lienaire ou ſplenique, parce qu'on l'ouvre dans les maladies de la ratte. Hippocrate l'appelle axillaire inferieure.

Avicenne appelle la mediane la véne noire, parce qu'on l'ouvre preſque toûjours dans les maladies de tout le corps.

La cephalique deſcendant, ſelon cette opinion, ſuperficiellement entre le muſcle deltoïde, & le tendon du pectoral, & étant venuë au plis du coude, elle ſe fend en deux rameaux, dont l'un porté obliquement à la partie interne du coude, s'unit avec le rameau de la baſilique pour faire la mediane: l'autre rameau plus gros que le premier deſcend le long du rayon preſque juſqu'au milieu d'icelui, d'où il

ſe traîne obliquement au carpe, c'eſt-à-dire, au poignet, & arroſe tout le dehors de la main, & ſe termine par un rameau apparent, entre le petit doigt & l'annulaire pour faire la ſalvatelle, que les Arabes appellent ſyele ou ſplenetique, parce qu'on l'ouvre utilement & avec ſoulagement à la main gauche dans l'obſtruction de la ratte, en la fievre quarte, & aux autres maladies melancoliques; & on l'ouvre en la main droite dans les obſtructions du foye: cette véne cephalique envoïe encore un rameau entre le poûce & l'index, lequel retenant le nom du tout, eſt appellée la cephalique, du mot grec *cephalé*, *caput*, la tête, parce qu'on l'ouvre pour ſoulager le mal de tête.

La mediane eſt tenuë pour fort dangereuſe à ſaigner, parce qu'il y a ſous elle un nerf, un tendon & une artere.

Le rameau ſoûclavier avancé au deſſus de la clavicule, change de nom, & eſt appellé ſurclavier, duquel naiſſent deux groſſes vénes appellées jugulaires; l'une externe, & l'autre interne; l'externe eſt plus groſſe aux bêtes, qu'aux hommes; elle monte le long du col entre la peau, & la membrane charnuë, & donne en paſſant pluſieurs petites vénes aux muſcles qui en ſont proches; & quand elle vient au pharinx,

rinx, elle se divise en deux parties, dont l'une va aux muscles du larinx, de l'os hyoïde & de la langue : l'autre est superficielle & envoïe des ruisseaux aux levres, aux aîlerons du nez, au front, & presque à tout le visage, au grand angle de l'œil, & au derriere des oreilles.

La véne interne qui vient du surclavier, est beaucoup plus grosse aux hommes, qu'aux bêtes, parce que l'homme a le cerveau plus grand : elle monte, selon l'ancienne doctrine, par les côtez du col au cerveau, & envoïe, en passant, plusieurs rejettons aux parties qui en sont proches, comme aux muscles du larynx & de la langue, & enfin entre par les trous du crane, aux sinus de la dure-mere qui contiennent le sang pour la nourriture du cerveau, & la generation de l'esprit animal.

Le descendant de la véne-cave, se reflechit en bas du côté de l'épine, & étant parvenuë à la quatriéme vertebre des lombes, couchée sous la grosse artere, elle descend jusqu'au commencement de l'os sacrum & aux iles, où elle se divise en deux gros rameaux qu'on appelle iliaques, dont l'un va à la cuisse droite, & l'autre à la cuisse gauche ; mais auparavant que de se fendre en ces deux gros rameaux, elle produit de chaque côté cinq bran-

ches ; ſçavoir , l'adipeuſe , la renale , la ſpermatique , la lombaire , & la muſculeuſe ou muſcule.

L'adipeuſe , va à la tunique des reins, qui eſt couverte de beaucoup de graiſſe.

La renale, qu'on appelle auſſi emulgente , ſe répand par une infinité de petites branches , dans toute la ſubſtance du rein.

La ſpermatique eſt ainſi appellée, parce que ſelon les Anciens, elle porte la matiere du ſperme ou ſemence aux teſticules, où elle fait un lacis appellé retiformis; mais aux femmes , elle ſe diviſe en deux, une partie faiſant le même lacis qu'aux hommes , ſe perd au teſticule , & l'autre s'en va rendre à l'orifice interne de la matrice.

La lombaire ſe diviſe en pluſieurs branches pour arroſer , ſuivant leur ſentiment , les vertebres , & la moëlle lombaire.

La muſcule envoïe , diſent - ils , pluſieurs ſcions aux muſcles des lombes & de l'épigaſtre ; elle naît quelquefois des iliaques.

Ce tronc aïant produit ces cinq branches, ſe fend en deux gros rameaux, comme il a été dit, appellez iliaques : la véne en cette diviſion, ſe met ſous l'artere, pour

empêcher qu'elle ne soit offensée par la dureté de l'os sacrum, & le continuel mouvement des lombes, il sort quatre vénes pareilles de chacun de ces rameaux, qui sont la sacrée, l'hypogastrique, l'épigastrique, & l'honteuse.

La sacrée passe par les trous des os, à la moëlle de l'os sacrum.

L'hypogastrique, qui est la plus grosse des quatre, nourrit, selon cette vieille erreur, presque toutes les parties contenuës en l'hypogastre, & envoïe plusieurs & differens ruisseaux; les uns à la matrice & à son col, les autres à la vessie, & d'autres à l'extremité du rectum, qui font, disent-ils, les hemorroïdes externes.

L'épigastrique est semée & répanduë dans les muscles de l'épigastre, & une partie d'icelle monte selon la longueur du muscle droit, jusqu'au nombril, pour rencontrer, disent-ils, les vénes mammaires, & faire cette anastomose excellente qu'ils supposent servir à faire la communication d'entre les mammelles & la matrice; mais cette anastomose n'est qu'imaginaire, comme je le ferai voir en son lieu.

L'honteuse est ainsi appellée, parce qu'elle se perd, selon cette doctrine, aux parties genitales des hommes & des femmes.

Les iliaques étant sorties de la cavité de l'abdomen, elles changent de nom, & s'appellent vénes crurales dont plusieurs sortent, & vont au pied, entre lesquelles on en remarque six principales ; sçavoir, la saphene, l'ischias mineure dite petite sciatique, la musculeuse ou muscule, la poplitique, la surale, & l'ischias majeure, dite grande sciatique.

La saphene naît environ les glandes de l'aine, & descendant par le dedans de la cuisse, entre la peau & la membrane charnuë, à la malleole interne, vers laquelle elle se divise en quatre rejettons, & se perd enfin dans la peau de dessus du pied ; c'est cette véne que l'on ouvre dans les obstructions des menstruës & des hemorroïdes, & dans les affections des testicules, elle s'appelle saphene, de saphes, clair, apparent.

L'ischias ou sciatique mineure, prend son origine, disent-ils, à l'opposite de la saphene, laquelle parcourt la peau & la partie anterieure musculeuse, qui est sur l'os ischion : on l'ouvre dans la douleur sciatique, la podagre, & difficulté d'urine.

La muscule est fenduë en deux rameaux ; le plus petit va aux muscles extenseurs de la jambe & à la peau, & le plus gros s'é-

tend presque dans tous les muscles de la cuisse.

La poplitique ou poplitée, ainsi appellée du mot poples, jarret, envoïe des scions dans la peau du derriere de la cuisse, & descendant par le milieu du jarret, se perd quelquefois à la peau du gras de la jambe, & à la malleole externe, & elle descend quelquefois jusqu'au talon: les Anciens en parlent beaucoup, & on l'ouvroit souvent de leur tems.

La sural, ainsi appellée du mot sura, le gras de la jambe, se répand aux muscles du gras de la jambe, & à la peau du dedans du pied jusqu'aux orteils; on l'ouvre sur le poûce, qui est le gros doigt du pied, pour ôter, suivant les Arabes, les taches du visage, l'ophthalmie & la rougeur des yeux.

La sciatique ou l'ischias majeure, descend dans les muscles du mollet ou du gras de la jambe, & se divise en dix branches, dont elle en donne deux à chaque doigt; ce qu'elle fait par son grand rameau, & le petit descend au talon, & finit assez souvent, disent-ils, entre le peroné & le talon, & quelquefois il descend jusqu'aux muscles, qui amenent les doigts & la peau, donnant aussi quelques scions aux doigts, particulierement au petit, & à celui du

milieu : on ouvre cette véne au petit doigt de chaque pied, dans les maladies des reins, la pesanteur & lassitude des membres, dans l'apoplexie & dans la paralisie, ainsi que les Allemans ont accoûtumé de pratiquer pour la guerison de ces maladies.

Aïant fini l'histoire des vénes, selon le sentiment des Anciens, il est à propos de parler ici des valvules, selon ceux qui en ont les premiers fait mention.

§. VIII.

Des Valvules, selon leurs premiers Auteurs.

RIOLAN dit que les Valvules sont faites de la tunique des vénes, qui s'avance dans leur cavité en forme de croissant ; la véne paroît plus grosse à l'endroit des valvules, & il semble qu'il y ait des nœuds par dehors : elles apparoissent evidemment quand on serre le bras, ou la jambe avec la ligature ; elles sont deux, une de chaque côté, distantes de quelque petit espace, & situées à l'opposite l'une de l'autre : si bien que ces valvules sont des petits corps membraneux, eminens en la cavité des vénes, & faites d'une portion de leurs tuniques.

Leur principal usage est d'empêcher &

d'arrêter le cours & l'impetuosité du sang qui coule dans les vénes : celles qui sont aux extrémitez empêchent, dit-il, que le sang ne tombe dans les parties inferieures, échauffées par le mouvement & agitation du corps avec violence & impetuosité : elles fortifient les vénes, & empêchent qu'elles ne se dilatent trop, en retardant le cours impetueux du sang. Il y en a aux vénes du col qui vont au cerveau, afin que la tête étant baissée, elle ne soit suffoquée par l'impetuosité du sang ; on les trouve dans la jugulaire interne, & dans la cervicale : le premier des Medecins François qui en a fait mention, est Jacques Sylvius Professeur du Roy en Medecine à Paris, en l'année 1540. lequel ne les appelloit pas valvules, mais epiphises de membranes. Il en admet à l'entrée de l'azigos, & des autres grands vaisseaux, comme des jugulaires, des bras, des jambes, & au tronc de la véne-cave qui sort du foye : elles ont le même usage que celles qui sont aux vaisseaux du cœur, c'est-à-dire, de fermer les vaisseaux, & d'empêcher le flux & reflux du sang. Il n'y en a point dans la jugulaire externe ; parce que, dit-il, n'entrant point dans le cerveau, elle n'en a pas besoin. Bartolin Medecin Danois, en met une au petit conduit

cartilagineux, qui va de l'oreille au palais, laquelle empêche que les excremens qui sont sortis de l'oreille en la bouche, ne retourne dans l'oreille ; d'où vient, dit-il, qu'aux maladies des oreilles, les masticatoires peuvent beaucoup servir.

Les valvules du thorax sont dans les vénes & dans les visceres, comme au cœur il y en a une vers la base qui sert comme de couvercle joignant la véne-cave avec l'artere veneuse, laquelle se voit au fœtus, & se perd, dit Galien, & ne se trouve plus en ceux qui sont nez. Outre cela, il y en a onze au cœur ; six au ventricule droit, sçavoir, trois tricuspides en la véne-cave, trois sigmoïdes en la véne arterieuse ; & cinq au ventricule gauche, sçavoir, trois en la grande artere qui sont sigmoïdes, & deux en l'artere véneuse semblables à une mitre épiscopale ; leur usage est pour empêcher que la matiere arrivée au cœur, ne retourne au lieu d'où elle vient, & que celle qui en est sortie, n'y retourne. Il y en a une à l'entrée de la véne coronaire du cœur, semblable à celle qui par anastomose joint la véne-cave avec l'artere veneuse au fœtus ; pour empêcher, selon l'ancienne doctrine, que le sang qu'elle contient pour nourrir la base du cœur, ne retourne dans la véne-cave par le mouve-

ment d'icelui. Il y en a trois à l'entrée de l'azigos ; il n'y en a quelquefois que deux, Du Laurent, Bauhin, & Fallope, disent qu'il n'y en a point du tout ; que ce ne sont que fictions chimeriques ; mais Riolan Medecin Professeur à Paris, & celebre Anatomiste de son tems, les a fait clairement connoître ; & on n'en doute pas presentement, mais pour d'autres usages que les Anciens n'ont crû. La premiere, dit Riolan, est à la sortie de l'azigos, & les deux autres vis-à-vis l'une de l'autre, dans une situation contraire, au milieu du tronc de ladite véne, où elles empêchent le sang d'entrer en trop grande quantité, & s'abbattent pour lui laisser la sortie libre, & dit que quand il n'y en a qu'une, comme il se rencontre quelquefois, tels corps sont fort sujets à la pleuresie. Hollier Medecin à Paris en a aussi parlé, & Salvus Selanus Anatomiste Neapolitain, dit qu'elles sont si necessaires ; que si elles n'empêchoient le reflux du sang de l'azigos dans la véne-cave, les espaces des huit côtes inferieures demeureroient sans nourriture ; ainsi qu'il est rapporté par Moreau Medecin de Paris, suivant cette erreur, dans son Livre intitulé, *de sanguinis missione in pleuritide*, imprimé en l'année 1622. si bien que non seulement Sylvius, Vesale,

Cananus, Albert Salomon Allemand, & plufieurs autres Anciens, mais auffi les Modernes reconnoiffent ces valvules dans l'azigos, dans les jugulaires, dans les vénes des bras, des jambes, & dans les emulgentes.

Il y a pareillement des valvules dans le ventre inferieur ; les unes font dans les inteftins, comme au commencement du jejunum, il y en a une, à l'implantation du meat cholidoque, afin que la bile ne remonte par icelui dans la veflicule du fiel. Il y en a une fort remarquable au cæcum, groffe & membraneufe, circulaire, & aïant la figure d'un ongle, pour empêcher que les matieres fécales ne remontent des gros boyaux aux menus, fur tout dans une grande evacuation, ou dans une conftipation de ventre, d'où pourroit s'enfuivre un vomiffement d'excremens, comme il arrive dans l'iliaque paffion ; ce qui feroit mortel felon Hippocrate, Bartolin, Bauhin : du Laurent, & plufieurs autres, difent qu'il y en a une au col de la veffie du fiel, pour empêcher le reflux de la bile aux lieux d'où elle eft fortie. D'autres veulent qu'il y en ait une en chaque côté de la veffie. D'autres, comme Colombe, en mettent aux orifices des vénes mefaraïques, pour empêcher la fortie du

chyle qu'elles ont ſuccé, diſent-ils, pour le porter au foye, & être converti en ſang pour la nourriture des parties, ſuivant leur erreur ordinaire. D'autres en ont remarqué dans les emulgentes, en forme triangulaire; & dans le tronc de la vénecave couchée ſur les vertebres du dos.

Il y a auſſi des valvules en la capacité interne des veines des bras & des jambes, ſemblables aux valvules ſigmoïdes du cœur, deſſus & deſſous, derriere les glandules des aiſſelles & des aines, à l'entrée des vaiſſeaux, & qui vont preſque juſqu'à la moitié de la cavité des vénes, quelquefois deux d'un côté, & une de l'autre, comme au milieu, répondant aux deux premieres, & ainſi des autres. Ces valvules ſervent auſſi pour renforcer le corps de la véne, & empêcher qu'il ne ſe dilate trop en retardant le cours du ſang.

Voilà quel eſt l'uſage que les Anciens donnoient aux vénes & aux valvules, voïons maintenant la verité découverte de nos jours : afin de mieux juger de l'erreur de cette ancienne doctrine, nous commencerons par le foye.

§. IX.

Du Foye, felon les Modernes, & les dernieres découvertes.

QUoique la circulation du fang faffe clairement connoître que ce n'eft pas par le moïen du foye, que le chyle fe change en fang, mais que ce changement fe fait au cœur : il y a neanmoins des Modernes qui fuivent encore l'erreur de l'ancienne doctrine, & qui foûtiennent non feulement, que c'eft par le foye que l'aliment qui eft digeré dans l'eftomach, fe change en fang, mais foûtiennent auffi que ce vifcere, eft le principe des vénes & la fource de l'efprit naturel, & que de fa partie cave dérive la véne-porte, qui fe divife en une infinité de vénes mefaraïques, dont ils font aller les unes à l'eftomach, & les autres aux inteftins, comme ont crû les Anciens, pour en attirer & en apporter le chyle au foye par le moïen de ces petits rameaux, & reporter par les mêmes voyes, le fang aux inteftins pour leur nourriture : mais il ne faut pas beaucoup de rhetorique, pour perfuader le Lecteur, que cette opinion fe détruit d'elle-même, n'étant pas vrai-femblable que deux liqueurs differentes, puiffent paffer

en même tems par un même canal, par lequel ils en font monter une, & descendre l'autre.

On demeure d'accord de la situation du foye dans l'hypocondre droit, & qu'il est placé sous le diaphragme, comme il a été ci-devant expliqué, de même que de sa tunique, de sa figure, de sa division en trois lobes, de ses ligamens, de sa substance & de sa couleur : mais sa structure, ses vaisseaux & ses usages sont bien differens de ceux que les Anciens, & quelques Modernes, lui attribuent.

Le foye est d'une composition toute particuliere, à laquelle les Anciens, ni plusieurs Modernes, n'ont pas pris garde: on trouve, le considerant avec soin, qu'il est tissu d'une quantité de petits lobes, composez de plusieurs petits corps glanduleux, unis & attachez les uns avec les autres, par des membranes particulieres, & que chaque lobe, quoi que fort petit, reçoit un rameau de la porte, un du vaisseau biliaire, & un de la vene-cave; ce qui fait connoître que toute la substance n'est qu'un amas de plusieurs petits corps glanduleux, & de differentes ramifications de vaisseaux, dont il y en a de cinq sortes, qui sont les nerfs, les arteres, les vénes, les conduits biliaires, & les lim-

phatiques qui étoient inconnus aux Anciens.

On ne trouve dans le foye que deux nerfs qui lui viennent de la huitiéme paire, un du rameau ſtomachique, & le deuxiéme de l'intercoſtal, leſquels ſe perdent dans ſa tunique, ſans penetrer dans ſa ſubſtance ; c'eſt pour cette raiſon qu'il n'a pas le ſentiment fort vif.

Le foye reçoit une artere de la coëliaque, qui ſe perd & ſe diviſe dans ce viſcere, preſqu'en autant de petits rameaux que la véne-porte, leſquels, ſi on les examine de prés, ſe trouvent enveloppez avec ceux de la véne-porte, & avec les branches du canal hepatique, dans une même membrane.

Les vénes du foye, ſont la véne-cave qui en ſort, & la véne-porte qui y entre: les rameaux de ces deux vénes, paſſent également dans chaques petits lobes, & dans tous les petits corps glanduleux qui forment la partie cave & gibbeuſe de ce viſcere ; contre le ſentiment des Anciens, qui pretendoient que la porte n'étoit qu'en la partie cave, & que la cave n'étoit que dans la gibbeuſe, c'eſt-à-dire, dans la partie convexe du foye, & que les rameaux de la véne-porte ſe déchargeoient dans ceux de la véne-cave, par des anaſto-

moſes qu'ils ſuppoſoient avoir les uns avec les autres, comme le croïent encore quelques Anatomiſtes, mais ils ſe déchargent au travers de ces petits corps glanduleux, qui ſont comme des petits grains dont le foye eſt compoſé, & qui ſervent de moïen entre les rameaux qui donnent, & ceux qui reçoivent.

Pour ne point repeter ce qui a été dit des Anciens, touchant l'uſage du foye & des vénes, nous les refuterons, en diſant que la circulation nous apprend que c'eſt le cœur, & non pas le foye, qui fait le ſang, & ainſi que c'eſt un faux principe de croire que le foye diſtribuë le ſang, à toutes les parties pour leur nourriture, puiſqu'il eſt certain aujourd'hui que le ſang ne ſe meut pas du centre à la circonference, mais au contraire qu'il ſe meut de la circonference au centre, & que la circulation du ſang eſt veritablement un mouvement du ſang, du cœur aux extrémitez, & un retour du ſang, des extrémitez au cœur; ainſi qu'il ſera clairement expliqué en parlant du cœur, que l'on reconnoît être le magaſin du ſang.

Suivant cette verité, on doit être perſuadé que la véne-porte ne ſort pas du foye pour porter le ſang neceſſaire à la nourriture des parties du ventre inferieur,

mais que cette véne prend fon commencement des capillaires, & de plufieurs filets, qui s'uniffant enfemble compofent des petits ruiffeaux ; & ces petits en compofent de plus grands, de forte qu'on en remarque cinq confiderables, qui fortent, felon Barles, du ventricule, & qui font faits de ces petits ruiffeaux ou filamens, dont les trois premiers fe terminent au rameau fplenique, qui font le *vas breve*, le gaftrepiploïque gauche, & la grande gaftrique, qu'on appelle auffi la grande véne du ventricule : la gaftrepiploïque droite fe décharge dans le rameau mefenterique, & la cinquiéme & derniere, fort du pilore, & fe décharge dans le tronc même de la porte.

Le *Vas breve*, ainfi appellé parce qu'il eft fort court, a plufieurs petits rameaux, qui fervoient, felon les Anciens, à porter un fuc acide, ou une humeur melancolique, qui agiffant fur la tunique interne de l'eftomach, y caufoit la faim, & aidoit à la diffolution des alimens ; mais on a découvert que ces rameaux ne percent point pour penetrer l'eftomach, & que ce ne font que des petits rameaux, qui vont du fond du ventricule à la ratte, & reportent le fang dans le rameau fplenique, d'où il paffe à la véne-porte : le rameau

ſplenique étant ainſi devenu plus gros par ces cinq vénes qui ont le même uſage qui eſt de reporter au tronc de la porte, le ſang qui avoit été porté à ces parties, eſt encore augmenté par pluſieurs autres vénes, comme par l'hemorroïdale interne, & l'épiploïque droite ou la cæcale. Au rameau ſplenique, ſe joint un autre gros rameau, qu'on appelle meſenterique, qui eſt fait de toutes les vénes qui approchent de la baſe du meſentere; ſi bien que ces deux rameaux, qui ſont le ſplenique & le meſenterique, compoſent la véne-porte qui ſe termine dans le foye, & qui prend ſon origine des capillaires qui ſortent du ventricule, de la ratte, du pancreas, du meſentere & des inteſtins, ſans avoir d'autre uſage, comme il a été dit, que de rapporter le ſang du ventre inferieur au foye, pour y être purifié de la bile, & des impuretez dont il eſt rempli, & ce ſang aïant été filtré à travers les poroſitez de ces petits corps ou grains glanduleux, dont le foye eſt compoſé, & ſeparé de la bile, il eſt repris par les extrémitez des vaiſſeaux de la véne-cave, qui le porte au cœur.

Cette véne-cave, ſelon la plus commune opinion, prend ſon origine des extrémitez des capillaires qui ſe forment dans le foye, qui eſt le principe & le terme de

ſon depart : ſon tronc eſt fort gros, afin de pouvoir ſe charger de tout le ſang qui vient des parties du corps, & le rapporter au cœur, qui eſt ſon ſeul uſage, & non pas de porter & de diſtribuer le ſang dans toutes les parties, comme le croïoient les Anciens, cette diſtribution ſe faiſant par les arteres, comme il ſera expliqué en ſon lieu. Cependant, il eſt bon d'obſerver ici, qu'il y a des Modernes qui pretendent que la véne-cave tire ſon origine des extrémitez du corps, & que tous les petits rameaux qui ramaſſent le ſang dans les parties les plus éloignées, ſont autant de petites racines & de branches qui forment un tronc ſuperieur, & un inferieur, ſelon les parties d'où viennent ces petits ſcions, & que leur opinion eſt auſſi bien fondée que celle de ceux qui croïent que le tronc de la porte, tire ſon origine des capillaires dont il a été parlé. Enfin, l'uſage du foye étant de filtrer le ſang & de le ſeparer de la bile, il eſt neceſſaire de ſçavoir, que la bile étant reçuë dans les conduits biliaires, qui ſont en auſſi grand nombre dans le foye, que les rameaux de la véne-porte, ils la vont porter & verſer dans le veſſicule du fiel, ou dans le duodenum ; d'où on peut juger que le foye eſt aſſurément une partie conſiderable,

puiſqu'il ſert non ſeulement de principe à la vene-cave, & du terme de l'abord, à la véne-porte, mais auſſi de tamis pour ſeparer la bile du ſang, & redonner ainſi au ſang, ſa premiere douceur & ſes bonnes qualitez qu'il a perduës, en donnant la nourriture aux parties ; & que s'il n'étoit ainſi purifié, il degenereroit de ſa nature douce & balſamique, en une nature acide & corroſive, & cauſeroit par ſes impuretez mille deſordres dans l'œconomie du corps. C'eſt pourquoi on le peut mettre au rang des parties nobles, quoiqu'il n'ait pas l'uſage que lui donnoient les Anciens, étant certain qu'il ne peut pas être affecté, que toutes les autres parties ne s'en reſſentent ; & par conſequent il eſt d'une extréme conſequence de pourvoir promptement aux maladies de ce viſcere.

Outre les vaiſſeaux ci-deſſus déclarez, on en a encore découvert d'autres, que Bartholin qui en a fait la premiere découverte en 1622. appelle limphatiques, il a pretendu que ces vaiſſeaux avoient leur principe dans le parenchime du foye: mais Gliſſon a fait voir le contraire, aïant découvert une capſule, dans laquelle, dit-il, on voit entrer ces vaiſſeaux, ſans qu'ils aïent aucune communication avec

le foye ; & on a remarqué que ces vaisſeaux tirent leur origine des petites glandes conglobées que l'on voit ſous la tunique de la partie cave du foye, vers l'entrée de la véne-porte.

L'uſage de ces vaiſſeaux, eſt de porter la limphe de ces glandes, dans le reſervoir de Pequet, où le chyle eſt directement porté par les vénes lactées, & non pas au foye, comme l'ont crû Barles, & les autres premiers auteurs de la circulation & des premieres découvertes : ce qui les trompoit, c'eſt qu'ils prenoient ces vaiſſeaux limphatiques pour des vénes lactées, c'eſt pourquoi il ne faut s'étonner de ce qu'ils faiſoient prendre ce chemin là au chyle, auparavant d'être porté au cœur : mais les dernieres découvertes nous perſuadent du contraire, comme nous feront voir en parlant du cœur.

CHAPITRE IV.

Des maladies du Foye.

§. I.

De l'obſtruction du Foye.

LA premiere maladie du foye, eſt l'obſtruction, qui eſt une maladie inſtrumentelle, empêchant la filtration & la purification du ſang, & des autres humeurs.

Les cauſes de ces maladies ſont les alimens groſſiers & viſqueux, l'anguſtie des vénes qui ſont ſemées & répanduës dans la ſubſtance du foye, les alimens crûs & groſſiers, les vents, les humeurs pituiteuſes, épaiſſes, gluantes & bourbeuſes, la foibleſſe & imbecillité naturelle du foye; ſi bien que quelques-unes des cauſes ci-deſſus, bouchant les conduits des vaiſſeaux qui s'inſerent dans la ſubſtance de ce viſcere ou qui en ſortent, comme de la véne-cave & de la porte, cauſent non ſeulement l'obſtruction; mais enſuite par cette obſtruction, quand elle eſt negligée, la jauniſſe, le ſchirre, la cachexie, l'hydropiſie, & pluſieurs autres accidens.

Les ſignes de l'obſtruction, ſont la ten-

ſion de l'hypochronde droit, ſans aucune douleur, ſi elle n'eſt obtuſe, laquelle ſe rend plus manifeſte par l'exercice qui ſe fait aprés le repas, & une peſanteur du même côté, une chaleur qui n'eſt pas naturelle, tantôt augmentant, & tantôt diminuant. Cette obſtruction ne doit pas être negligée, puiſqu'outre les maladies ci-deſſus déclarées, elle peut cauſer des abſcés & pluſieurs autres maux ; étant même à apprehender que ſi on n'y remedie auſſi-tôt, que tous les meats de ce viſcere, ne ſe bouchent, & que le malade par conſequent, ne meurt en peu de tems, parce que la maſſe du ſang en devient toute dépravée, comme il paroît par la chair pâle, molaſſe, lâche, toûjours glacée, la chaleur naturelle étant comme abolie ; le corps eſt peſant, incapable d'aucun travail ; il devient enflé, bouffi, plus tendu du côté droit que de l'autre, les urines claires & en grande quantité, un pouls inégal, avec difficulté de reſpirer.

Les vieillards y ſont fort ſujets, mais elle ne leur eſt pas dangereuſe, pourvû qu'ils y remedient promptement ; elle eſt plus dangereuſe aux enfans, & elle attaque ſouvent les filles, qui ne ſont point d'exercice, & celles qui ne ſont pas reglées.

Pour guerir cette obstruction, il faut examiner si elle est accompagnée d'une chaleur étrangere, ou non, parce qu'il faut connoître la cause auparavant d'en entreprendre la cure. Si elle est accompagnée de chaleur étrangere, on le connoîtra par le dégoût des alimens, particulierement de la viande, par la chaleur immoderée de la plante des pieds, & de la paûme des mains, qui est souvent jointe à une secheresse desdites parties, par la soif qui augmente par le defaut du manger; qui est assez ordinaire à cette maladie, n'aïant point d'appetit: ce que l'on découvrira encore plus seurement par les urines, comme il est amplement expliqué dans le Miroir des Urines.

Quand on aura connu que l'obstruction vient de chaleur, on la moderera par une ptisanne, que l'on fera avec racine de chicorée sauvage, feüilles d'agrimoine, hepatique, & treffle aceteux, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau que l'on fera diminuer d'un tiers, y mêlant une demi-once de reglisse. On boira souvent de cette ptisane, & on mettra dans le verre que l'on prendra le matin à jeun, depuis huit grains, jusqu'à vingt de sel de Mars, & ne rien prendre autre chose que trois heures aprés. On ne

differera point la ſaignée, qui eſt tres-neceſſaire pour la cure de cette maladie.

On purgera enſuite avec un verre de decoction des capillaires, & de fleurs de ſoucy, dans lequel on fera infuſer juſqu'à trois gros de ſené, & un gros de ſel policreſte. On pourra, aprés la purgation, mettre dans la ptiſanne, juſqu'à ſix dragmes de ce ſel policreſte, dans deux pintes de cette ptiſanne, pour la boire à pluſieurs fois, comme on boiroit des eaux minerales.

On prendra ſouvent des lavemens de la decoction de chicorée, racine de flambe, violier, fraizier, ancholie, & marube blanc, mettant dans chaque lavement juſqu'à trois onces de miel mercurial, & deux onces de miel roſat : on en prendra auſſi avec du miel commun juſqu'à quatre onces, & juſqu'à trois gros de cryſtal mineral pour les plus forts.

On mâchera le matin à jeun, le poids d'une dragme de la racine de ſpatula fœtida verte & recemment tirée de terre, qu'on avalera avec ſa ſalive.

On fera pour les vieillards, des potions avec racine de caryophyllata une once, feüilles de camedrys une poignée, & autant de racine de chien-dent, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau juſqu'à la

diminution d'une chopine : l'aïant passé, on mettra dans les trois chopines restantes, deux onces de sucre fin, que l'on fera boüillir un demi quart d'heure, pour en boire le matin à jeun un verre, deux heures avant le dîner, un autre verre, & deux heures aprés le souper, un autre verre, & continuer ainsi selon la necessité.

S'il n'y a point de chaleur qui accompagne l'obstruction, il faudra faire des apozemes avec une poignée de fougere, une demie poignée de feüilles & fleurs de petite centaurée, & un quarteron de miel vierge, c'est-à-dire, de jeunes abeilles, lequel est d'un jaune tirant sur le blanc; faire boüillir le tout dans deux pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un quart, pour en prendre soir & matin un verre, mettant dans celui du matin, une once de syrop d'ache.

Les vieillards prendront, aprés leur repas deux gros d'eau de canelle dans un peu de vin vieil & pur, & se purgeront le soir en se couchant, avec une dragme d'aloës, demi-dragme de rhubarbe, & environ demi-dragme de mastich de l'Isle de Chio, c'est une gomme resine qui sort en incisant l'écorce du lentisque.

Pour en guerir les petits enfans, on mettra dans leur boüillie une pincée de

fleurs de sureau, ou un peu de grains d'anis en poudre.

Pour en guerir les filles, qui ne sont pas même reglées, on prendra deux gros de limaille d'acier preparé, demi-dragme de canelle, demi-dragme d'écorce d'orange, & deux dragmes de sucre fin; reduire le tout en poudre, que l'on prendra le matin à jeun dans un peu de vin d'absynthe, s'il n'y a point de chaleur: & s'il y a de la chaleur, on le prendra dans une cueillerée de syrop de capillaires de Montpelier.

§. II.

De l'inflammation du Foye.

L'Inflammation du foye est une tumeur contre nature dans les membranes, ou dans la substance du foye, tant en la partie gibbeuse, qu'en la partie cave.

Les causes de cette maladie, sont les viandes chaudes, l'air chaud, les emplâtres trop chauds, & les humeurs pituiteuses.

Les signes sont douleur du côté droit, jusqu'aux côtes fausses, toux violente, douleur qui semble tirer les poûmons en bas, grand chaleur du corps, particulierement du côté droit, vague neanmoins,

ſechereſſe de gorge, la langue rouge ou noire, vomiſſement de la bile pure, ſoif immoderée, plus la ſoif eſt grande, plus l'inflammation eſt grande, même de toute la ſubſtance du foye, & telle inflammation eſt mortelle, particulierement quand elle eſt accompagnée de ſanglot, c'eſt-à-dire, hoquet, & flux de ventre. On a grande foibleſſe d'eſtomach, & les vomiſſemens ne ſont pas ſeulement bilieux, mais ils ſont auſſi quelquefois ſimples, & de differentes couleurs; ils ſont quelquefois comme jaunes d'œufs, & quelquefois verds, & la fievre continuë,

Si dans cette maladie, la ratte vient à ſe décharger ſur le foye, c'eſt mauvais ſigne; mais ſi le foye ſe décharge ſur la ratte, il n'y a pas de danger; & s'il arrive une criſe par la ſueur, par l'urine, ou par hemorragie de la narine droite, c'eſt ſigne de ſanté; ainſi que je l'ai vû pluſieurs fois arriver, comme je l'avois predit.

Il faut commencer la cure de cette maladie, par la ſaignée, & donner ſouvent des lavemens, avec decoction d'atriplex, qu'on appelle auſſi bonne-dame, racine de nenuphar, fraizier, violier, bouroche, echium, chicorée, parietaire, pied de lion, & pourpier, une poignée de chacun, boüillies dans cinq pintes d'eau, reduites

aux deux tiers. On mettra dans chaque lavement, trois onces de miel roſat, & deux gros de criſtal mineral, on en prendra même ſans miel.

On fera de la ptiſanne avec une once de ſemence de coton, une poignée de racine de chicorée ſauvage, des deux hepatiques, Adiantum noir, politrich ; pimpinelle, & piſſenlit de chacun une poignée avec un citron entier coupé par roüelles, faire le tout boüillir dans ſix pintes d'eau reduites à quatre, le paſſer ſans l'exprimer, y ajoûter une once de regliſſe pour en boire ſouvent, on mettra dans le verre que l'on prendra le matin à jeun, depuis un ſcrupule juſqu'à une demi-dragme pour les plus forts, du ſel de fumeterre & le ſoir en ſe couchant deux heures aprés avoir mangé, on prendra un verre de cette ptiſanne dans lequel on mettra une cüeillerée de ſyrop de fruit de berberis, battu en verſant pluſieurs fois de verre en verre.

On fera les boüillons avec roüelle de veau, & poulet, dans leſquels, on mettra beaucoup de trefle aceteux, un peu de bouroche, ozeille & poirée, ſans uſer d'aucunes autres legumes, ragoûts, pâtiſſerie, fruits cruds ni fromage, on mangera des pommes de renette cuites devant le feu, qu'on arroſera quand elle feront cuites

avec un peu de ſuc de grenade & de ſucre fin.

Quand l'inflammation ſera un peu diminuée, on purgera en faiſant infuſer depuis deux gros juſqu'à quatre de ſené, ſur les cendres chaudes pendant douze heures dans un verre de la ſuſdite ptiſanne. Ou on purgera avec une once de caſſe mondée, diſſoute dans huit onces de lait clair.

On fera liniment ſur la partie, avec huile de coins, meſlée dans un peu de ſuc de morelle.

Il faut encore remarquer avec Hippocrate, que ſi l'eſtomach ſouffre avec le foye par les nerfs communs, ou par l'humeur bilieuſe, c'eſt mauvais ſigne: comme quand le hoquet ſurvient à cette inflammation, mais ſi la fievre ſurvient à celui qui a une grande douleur de foye, cauſée d'eſprits flatueux ou d'inflammation; cela oſte la douleur dit Hippocrate *lib.* 7. *aphor.* 52. & ſon commentateur ſur le même aphoriſme.

Ceux qui ne pourront uſer de ptiſanne, prendront en ſon lieu, de l'eau de chicorée ſauvage, y mêlant du ſuc de pommes de renette épuré.

§. III.

Du ſchire du foye, de ſa foibleſſe, cachexie & du flux hepatique.

LE ſchirre du foye eſt une tumeur contre nature, immobile, dure & reſiſtante, ſans douleur ou fort peu, à moins que l'on ne preſſe fortement la partie malade.

Les cauſes de ce ſchirre, ſont l'obſtruction inveterée d'une humeur épaiſſe & viſqueuſe, pour avoir bû de l'eau froide, lorſque le foye étoit fort échauffé par le bain, par quelque mouvement & exercice violent. Il eſt auſſi quelquefois cauſé par une mauvaiſe nourriture, ou par le propre vice du foye, ou de celui de la ratte, ou de la ſuppreſſion des mois ou menſtruës, ou des hemorroïdes.

Les ſignes du ſchirre, ſont une tumeur dure du côté droit en la region du foye, ſans aucun ſentiment, ou ſeulement une douleur peſânte & obtuſe, atrophie, c'eſt-à-dire, qu'on amaigrit & ſeche, pour ne pouvoir prendre nourriture, comme il a été dit ailleurs, & enfin l'hydropiſie.

Pour guerir le ſchirre du foye, il faut avoir égard à l'humeur qui le cauſe, pour l'evacuer & la purger ; aprés quoi, on ap-

pliquera ſur la partie les remedes remollitifs, évitant les repercuſſifs. On fera des linimens avec de la moëlle de cerf, & des fomentations avec decoction de racine de colevrée, feüilles de mauves, ſemence de lin, fleurs de ſureau & de camomille, qu'on aura fait boüillir avec eau, & huile pour en fomenter la partie. Quand la tumeur ſera ramollie, on la fera reſoudre avec l'eſprit de vin, qui eſt fort propre pour reſoudre toutes les tumeurs ſchirreuſes, & combattre fortement leur dureté, & leur opiniâtreté.

Si ce ſchirre eſt cauſé par la ſuppreſſion des mois, il faudra les provoquer tant par la ſaignée du pied, que des autres remedes qui y ſont propres; & ſi c'eſt par la ſuppreſſion des hemorroïdes, il faudra appliquer deſſus, les ſangſuës.

On uſera enfin pendant ſix ſemaines, d'une compoſition faite de partie égale de fleurs de marube blanc, recentes, & de miel vierge, que l'on aura bien pilé enſemble, & mis enſuite dans un pot de terre neuf, pour en prendre tous les matins à jeun, une once, & boire auſſi-tôt par deſſus, un verre d'eau de marube blanc.

A l'égard de la foibleſſe du foye, il faudra, pour y remedier, avoir égard à la cauſe, parce qu'il arrive ſouvent que cette

foiblesse n'est pas seulement contractée par son intemperie, qui conduit insensiblement au vice de sa substance, mais aussi par l'intemperie des parties voisines, comme sont l'estomach, la ratte, les reins, le mesentere, les intestins & la vessie, par laquelle la preparation, la coction & la distribution des alimens, où la separation des excremens est empêchée.

Si cette foiblesse est en la faculté du foye, par laquelle il purifie le sang qui lui est apporté par les vénes, il s'engendre une cacochymie, qui est une redondance de mauvaises humeurs; ce mot venant de *cacos*, mauvais, & de *chimos*, suc: laquelle cacochymie fait cette maladie que nous avons ci-devant appellé cachexie, qui est le prelude de l'hydropisie; & si la faculté retentrice est blessée, c'est-à-dire, si le foye est si foible, qu'il ne puisse pas retenir assez long-tems ce même sang, qui lui est apporté pour être purgé de ses impuretez, il en vient le flux hepatique, qui est une affection dans laquelle les humeurs sortent en abondance sans douleur, semblables à un sang aqueux.

Pour guerir & remedier à la cachexie, qui est une mauvaise disposition du corps, causée par le defaut de nourriture, & le vice du sang qui n'est pas bien filtré ni

purgé

purgé dans le foye, avant d'être porté au cœur, & enſuite diſtribué par les arteres pour ſervir de nourriture aux parties, & qui par conſequent ſe change preſque tout en humeurs depravées par la foibleſſe du foye. Il faudra pour dégager le corps de ces mauvaiſes humeurs, en fortifiant les parties debilitez, faire des lavemens avec feüilles d'hiebles, violier, fraizier, echium, ſeconde écorce de ſureau, bouroche & bugloſe, pour en prendre ſouvent avec trois onces de miel roſat, une once de miel mercurial, & une once de ſel commun.

On prendra le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant, deux heures aprés avoir mangé, une cueillerée de ſyrop fait du ſuc des fruits d'hiebles, & de ſureau parties égales, qui ſe fera en cette maniere : il faut laiſſer repoſer deux jours ce ſuc, enſuite le paſſer, & dans chaque livre de ſuc, on mettra demie livre de ſucre fin, deux gros de rhubarbe, & quatre gros de canelle en poudre, & faire le tout boüillir juſqu'à la conſiſtance de ſyrop.

Le flux hepatique eſt un ſang rejetté du foye, par les inteſtins, ſans les bleſſer, ni leur cauſer de douleur.

Les cauſes de cette indiſpoſition, ſont les coups, les chûtes, ſecouſſes, la rupture

de quelque véne du foye, la debilité ou intemperie froide de ce viſcere, une grande abondance de ſang, le defaut d'exercice, quand on ceſſe d'être ſaigné y étant accoûtumé, ou l'obſtruction du foye.

Les ſignes ſont un grand flux de ventre, les excremens de ſang, & ſemblables à l'eau dans laquelle on a lavé de la chair nouvellement tuée ; les urines ſont quelquefois claires, & blanches, & quelquefois craſſeuſes ; la debilité de toutes les forces, & quelquefois ſyncope, l'atrophie, & enfin l'hydropiſie.

Pour guerir cette affection, faire ptiſanne avec ſemence de coins, treffle aceteux, fruit de berberis, & un peu de racine de ſouchet, y mettant pour trois pintes de ptiſanne, un quarteron de ſucre fin, & en boire ſouvent.

Pour la purgation, on fera infuſer deux dragmes d'hypolopathum rotundi folium, c'eſt-à-dire, de la racine dans un verre de ladite ptiſanne, du ſoir au matin, ſur les cendres chaudes ; la paſſer, pour en prendre la coulure à jeun, & trois heures aprés prendre un boüillon fait avec bouroche, bugloſe, poirée & treffle aceteux.

§. IV.

De l'Hydropisie.

L'Hydropisie suit assez souvent le flux hepatique, mais elle est ordinairement causée du schirre du foye. Si le schirre est bilieux, il cause l'ascite, qui est la plus difficile à guerir de toutes les especes d'hydropisie : le pituiteux, cause la leucophlegmatie ; ce mot vient de *leucos*, blanc, & de *phlegma*, pituite ; comme qui diroit pituite blanche étenduë par tout le corps, & qui est la même chose qu'*anasarca*, qui vient de la proposition *ana*, qui signifie par, & du mot *sarx*, *caro*, chair, où ce schirre pituiteux cause la cachexie, c'est-à-dire, mauvaise habitude du corps, de *cacos*, mauvais, & *exis*, état, ou disposition. Cette indisposition dure ordinairement long-tems, mais on meurt en peu de tems, si le flux de ventre survient ; sinon on meurt long-tems aprés, à moins qu'on n'y apporte de bons remedes, comme il a été dit ci-dessus. Enfin, si le schirre du foye, se fait de la bile noire pure, il est presque incurable, parce qu'il approche fort du cancer. Or selon Hippocrate, *li. 6. Aphor.* 38. *cancros occultos omnes melius est non curare*, on a rapporté ci-devant

les remedes pour guerir le ſchirre, il en faut preſentement rapporter pour la gueriſon de l'hydropiſie, dont nous traitons dans ce paragraphe.

L'hydropiſie en general, eſt une affection materielle avec inflation de tout le corps, ou du ventre, à cauſe des eaux ou des vents, ou des deux enſemble; ce qui procede ordinairement par la foibleſſe & imbecillité du foye.

Il y a trois ſortes d'hydropiſie, la leucophlegmatie, qu'on appelle auſſi *hypoſarca* & *anaſarcha*, dont on a donné ailleurs l'étimologie; la ſeconde eſpece d'hydropiſie, eſt l'aſcite; & la troiſiéme, la tympanite.

Ces trois eſpeces d'hydropiſie, dépendent de trois cauſes differentes.

L'*hypoſarca*, comme il a été dit, eſt produite d'une matiere pituiteuſe, groſſiere & aqueuſe, qui penetre & occupe les chairs, & s'étend par toute l'habitude du corps; & l'aſcite, dont le mot vient d'*aſcos*, qui ſignifie bouc, parce que le ventre eſt enflé comme une peau de bouc, dépend d'une ſeroſité, & d'une humeur aqueuſe, le plus ſouvent retenuë dans les vaiſſeaux limphatiques. La tympanite enfin, dont le mot vient de *tympanum*, tambour, parce que le ventre eſt enflé & reſonne comme

un tambour quand on le touche, dépend des vents mêlez avec la serosité.

La tympanite est donc une espece d'hydropisie, en laquelle il y a plus de vent, & moins d'humeur que dans les autres ; mais les vents qui la causent ne sont jamais sans serosité, elle fait plus de dureté que les autres dans le ventre, avec bruit continuel que les vents excitent sans aucun sentiment de pesanteur, le ventre s'enfle davantage le soir, à cause des vents, c'est pourquoi on ne doit pas manger le soir beaucoup de viande solide. On l'appelle aussi hydropisie seche, parce qu'elle engendre plus de vents que de serositez. Elle est causée par une extréme chaleur d'entrailles, jointe à une coction imparfaite, & par la foiblesse du diaphragme ; cette espece d'hydropisie approche fort de l'ascite.

On fera lavemens avec melisse, mercuriale, parietaire, fenoüil, de chacun une poignée, racine de colevrée demi-livre, semence d'anis une once, faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau de riviere ou de pluïe, jusqu'à la diminution d'un tiers, pour en prendre souvent avec trois onces de miel mercurial, & demi-once d'huile d'anis, pour chaque lavement.

Ou on fera les lavemens avec pareille quantité de decoction de chardon benit, & d'urine, mettant dans chaque lavement, trois onces de miel commun, & demi-once d'huile d'anis.

On fera de la ptisanne pour le boire ordinaire, avec racine d'ortie griesche, racine de chien-dent, pissenlit & fougere, de chacun une poignée, de la semence de coriandre demi-once, & l'écorce d'un citron ; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau de riviere ou de pluïe, jusqu'à la diminution d'un tiers, pour en boire souvent On mettra dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, depuis une dragme jusqu'à deux, de rhubarbe, avec un peu de canelle en poudre, & trois heures aprés, on prendra un boüillon fait avec du cerfeüil, y mettant cinq ou six gouttes d'huile d'anis.

On boira dans les repas du vin blanc, dans lequel on aura fait tremper pour chaque pinte une petite poignée de pimpinelle, & deux gros de semence de coriandre seche.

Les ventouses seches seront utilement appliquées sur le nombril.

L'Hyposarca est une maladie, dit Galien, dans laquelle tout le corps est enflé, les bras, les jambes & le visage sont tume-

ſiez ; les parties honteuſes de ceux qui en ſont affectez , s'élevent , & la fievre leur ſurvient.

On fera apozeme avec racine de polipode de cheſne, une poignée, racine d'enula campana , une once , & une poignée de fougere , qu'on fera boüillir dans trois chopines de vin blanc , avec un gros de canelle, reduites à une pinte, pour en prendre tous les matins à jeun , avec égale partie de vin d'abſynthe, & ne rien prendre de deux heures aprés.

On fera des lavemens avec decoction de la ſeconde écorce d'orme , beaucoup de cerfeüil , une poignée de mercuriale , & une poignée de ſauge avec abſynthe une poignée , que l'on fera boüillir dans quatre pintes & demie d'eau, juſqu'à ce qu'elles ſoient diminuées d'un tiers , & mettre dans chaque lavement deux onces de miel de concombre ſauvage , & deux onces de miel commun bien écumé.

On purgera avec trois gros de ſené, que l'on fera infuſer douze heures ſur les cendres chaudes , dans une decoction de trois dragmes de colevrée , c'eſt-à-dire , des cimes & tendrons dans deux verres d'eau reduits à un, que l'on paſſera pour y faire infuſer le ſené ; lequel étant paſſé, on délayera dans la coulure une once de ſyrop

de nerprum. On peut auſſi purger avec vingt grains de jalap, même juſqu'à une dragme pour les plus forts, dans un peu de vin blanc. Ou donner juſqu'à douze grains de reſine de jalap dans un peu de vin d'abſynthe, parce que douze grains d'extrait ou reſine, font autant d'effet qu'une dragme de jalap en ſubſtance.

Quand on aura été purgé, on ſe ſervira de ſudorifique ; en prenant deux onces de bois de genevre, qu'on fera boüillir dans une pinte d'eau, que l'on fera diminuer d'un tiers, y ajoûtant ſur la fin un bon verre de vin blanc ; en prendre un grand verre le matin à jeun, un peu tiede, & ſe bien couvrir pour ſuer.

Cette hydropiſie eſt moins dangereuſe que les autres, mais les ſymptomes qu'elle cauſe, font aſſez connoître qu'il ne la faut pas negliger ; on eſt en langueur & fort abbatu pour peu qu'on agiſſe, la couleur bleſme ; ſi on poſe le doigt ſur la chair, la marque y demeure imprimée ; le foye eſt tellement refroidi, qu'il ne peut pas filtrer ni purger le ſang comme il faut, ce qui cauſe qu'il s'engendre une humeur froide & aqueuſe, qui ne peut pas ſortir des pores, & éteint peu à peu la chaleur naturelle, ainſi qu'il paroît par les urines claires, blanches & fort cruës.

L'Ascite est une sorte d'hydropisie, dans laquelle le ventre est enflé comme une peau de bouc, comme il a été dit ; & d'où elle prend son nom ; le ventre n'est pas seulement enflé, mais les cuisses le sont pareillement, & les parties superieures sont maigres & extenuées.

Cette hydropisie vient d'humeur aqueuse engendrée par la foiblesse du foye & des reins, & quelquefois par la rupture des vénes limphatiques ; & les serositez se répandant entre l'épiploon & le peritoine, flottent dans le ventre, comme dans une bouteille à demi remplie, particulierement lorsqu'il est pressé, ou qu'on se tourne d'un côté & d'autre, & en ce cas elle est difficile à guerir sans ponction.

Cette humeur aqueuse ou sereuse, se glisse souvent jusqu'aux jambes ou dans le scrotum, où elle fait une tumeur aqueuse.

Les urines dans cette hydropisie sont épaisses & rouges, sans envie d'uriner ; on a de la peine à respirer : elle succede souvent au flux de sang qui est causé par quelque véne rompuë des entrailles écorchées, à des fievres chaudes, ou à des frequens vomissemens.

Celle qui vient d'une fievre continuë ou ardente, est fort difficile à guerir, parce que dessechant le foye, il s'ouvre

par la chaleur & la secheresse, & se fend comme un pot de terre, que l'on met auprés d'un feu ardent sans aucune liqueur: l'excés d'eau de vie, de vin, & des viandes trop salées & épicées, produisent le même effet, & cause l'hydropisie fort difficile à guerir, comme venant du propre vice du foye.

On ne peut esperer la guerison de cette hydropisie, que par les frequents purgatifs, qui evacuent les serositez, & si la toux survient, il n'y a plus d'esperance dit Hippocrate, *li. 6. Aphor.* 35. & *li. 7. Aphor.* 47.

On prendra souvent des lavemens avec decoction de racines d'hyebles, seconde écorce de sureau, feüilles d'absynthe, de rhuë, mercuriale, poirée & racine de flambe, mettant dans chaque lavement trois onces de miel mercurial, & une once d'huile de camomille.

La premiere purgation sera depuis six grains jusqu'à quatorze pour les plus forts de gomme gutte en substance dans du vin blanc.

Aprés cette purgation, on prendra dans une once de suc de fenoüil, une dragme de poudre d'aimant.

On fera ptisanne avec polipode de chesne, ceterach, scolopendre, adiantum noir & vulgaire, betoine, capilli veneris, fu-

metere, fougere de chacun une poignée, deux dragmes de femence d'hiebles, & regliffe ; faire boüillir le tout dans cinq pintes d'eau reduites à deux tiers pour en faire fa boiffon ordinaire.

La feconde purgation fera deux jours aprés la premiere, avec un demi-fcrupule de refine d'efcammonée, & un fcrupule d'extrait de rhubarbe, dans un peu de cette ptifanne.

Aprés cette feconde purgation, on prendra le lendemain matin, un lavement fait de la decoction de huit gros poireaux, dans laquelle on mettra deux onces de miel de concombre fauvage.

Aprés quoi on purgera avec deux gros de rhubarbe, que l'on fera infufer dans un verre d'eau de betoine pendant douze heures, & le lendemain matin on prendra un verre d'eau de fleurs de geneft, c'eft-à-dire, le jour d'aprés la medecine.

Si on a difficulté d'uriner, on fera un liniment fur le nombril, avec un peu d'huile de fcorpion.

On ne mangera point de bœuf, de porc, de lievre, ni d'oifeaux fauvages, ni poiffon, falade, fruits crûs, pois, ni feves, & on boira fort peu de vin ; mais on mangera des viandes chaudes & feches, & faciles à digerer, comme mouton, pou-

lets, pigeonneaux, aloüettes & perdrix.

Enfin, pour toutes sortes d'hydropisie, on fera une poudre ou opiate, avec demi-once de jalap, deux dragmes de la racine de mechoacam, quatre scrupules de rhubarbe, & quatre scrupules de canelle, semence d'hiebles, d'anis & de soldanelle, de chacun une dragme: pulverisez le tout ensemble, à l'exception de la rhubarbe, qui sera pulverisée à part fort subtilement. Cette poudre bien mêlée, sera gardée pour le besoin: on en prendra utilement avec vin blanc, ou autre liqueur convenable, depuis une dragme jusqu'à deux pour les plus forts; ce qui fera facilement évacuer les eaux par le siege, & par la voïe des urines, & consumera les vents qui les accompagnent souvent.

Il paroît par tout ce qui a été observé, que les causes communes de toutes les hydropisies, sont une trop grande abondance d'humeurs, un trop grand froid, la dyscrasie, dont le nom vient de la particule *dys*, qui signifie negation, & de *crasis*, *temperies*, temperie; si bien dyscrasie, signifie intemperie du foye ou d'une autre partie qui arrive quelquefois, aprés un grand flux de sang, & de ventre, & la suppression des hemorrhoïdes, les grandes douleurs des intestins les peuvent aussi causer.

Les ſignes communs, ſont la ſoif, la difficulté de reſpirer, l'enflure des pieds, & du ventre, & les autres rapportez ci-deſſus.

Il faut obſerver que l'hydropiſie eſt du genre des maladies chroniques & communes à tous les âges, & ſexes, ſinon qu'il y en a, qui ont plus de diſpoſition pour une eſpece que pour l'autre., & ceux qui ſont naturellement d'habitude froide & humide, & qui ſont ſemblables aux cachecti-ques ou cacochimes, à cauſe de la foibleſſe du foye, ou d'une continuelle diete, tombent plus vîte & plus facilement dans l'hydropiſie qu'on appelle leucophlegmatie; les bilieux, qui ont naturellement le foye chaud, y tombent auſſi quelquefois, mais le plus ſouvent dans l'aſcite, par l'uſage des fruits & le boire immoderé.

Quant à la cure de l'hydropiſie, l'anaſarque eſt la plus facile à guerir, la tympanite tient le ſecond lieu, & l'aſcite eſt la plus difficile de toutes.

Les jeunes gens gueriſſent de toutes ſortes d'hydropiſies, quand elles ne ſont pas inveterées, pourvû qu'ils aïent de la force, & qu'ils obeïſſent ſur tout, au Medecin; mais les vieillards n'en gueriſſent que difficilement, quand elle eſt une fois confirmée & parfaite.

§. V.

De l'abſcés du Foye, & de la jauniſſe.

L'Abſcés ou apoſtéme, eſt quand la ſubſtance du foye ſe pourrit.

Les cauſes ſont les obſtructions qui viennent d'humeurs groſſieres & viſqueuſes. Si cet abſcés n'eſt pas grand, dit Fernel, on le peut guerir par les ſelles, & par les urines, comme j'ai fait pluſieurs fois par la vertu des ſimples; mais quand l'abſcés eſt dans la ſubſtance interieure du foye, il eſt le plus ſouvent mortel.

Pour guerir cet abſcés en l'un & l'autre cas, il faut ſe ſervir d'une eau dont la compoſition vient d'un Medecin Allemand appellé Schrick, laquelle conſume les abſcés, & maladies interieures: prenez trois quartetons de ſauge, canelle, macis, noix muſcade, cubebes, galanga, poivre long, anis, gingembre, graine de paradis, de chacun demi-once; mettre le tout dans un vaiſſeau d'étain avec ſix fois autant de bon vin, couvrez le vaiſſeau afin que rien ne s'évapore, le laiſſer ainſi quatorze jours, le paſſer aprés ce tems expiré, piler les drogues ſubtilement, juſqu'à ce qu'elles ſoient comme du mucilage, c'eſt-à-dire, comme de la ſauce, les remettre & les mê-

ler avec ledit vin pour les diſtiller. Cette eau eſt comme de l'huile & nage deſſus toutes ſortes de liqueurs, excepté ſur l'huile ; elle s'enflamme étant jettée ſur le feu.

La Jauniſſe, que les Grecs appellent Ičteritie, du nom d'un oiſeau dit en leur langue *Ičteros*, en Latin *Galgulus*, & en François un Loriot, dont Pline aſſure que les yeux gueriſſent la Jauniſſe, eſt une maladié cauſée par une bile jaune, ou noire, qui eſt l'humeur melancolique répanduë par tout le corps ; elle eſt aſſez manifeſte par la couleur jaunâtre qui infecte la peau avec laſſitude, dégoût & peſanteur, qui ſe fait par l'obſtruction du foye, ou du conduit qui porte la bile de la veſſie du fiel dans les inteſtins, dont le reflux dans l'habitude du corps, produit cette mauvaiſe couleur avec ces accidens ; elle eſt auſſi appellée *morbus regius*, maladie royale par reſſemblance à l'or le roi des metaux.

Il faut encore obſerver que les cauſes de cette maladie, ſont externes ou internes ; les externes ſont les morſures, ou piqueures de bêtes veneneuſes, comme de viperes, & de certains ſerpens, ou de groſſes mouches gueſpes, le poiſon avallé, l'uſage de l'ail, des oignons & de miel, quand

on en prend par excés de même que des œufs, & autres choses semblables qui se corrompent facilement : cela arrive aussi, quand le foye est trop chaud, par les veilles immoderées, par le trop grand travail, & les exercices violens : les causes internes sont ou le schirre, ou l'inflammation du foye, qui fait, par son intemperie, changer le sang en bile, au lieu de le purger.

La jaunisse noire se fait de la même maniere, quand l'humeur melancolique se répand avec le sang dans tout le corps, ce qui arrive quand une telle humeur, est en trop grande abondance dans le foye & dans le sang, & que la ratte par consequent, ne la peut pas toute contenir, cela arrive aussi par l'obstruction des vaisseaux.

D'où on peut inferer que cette maladie à differentes causes, puisqu'elle vient tantost d'une bile jaune, & tantost d'une noire, dont la couleur tire sur le noir, ou sur le verd, la jaune tire son origine du foye, la noire de la ratte, & la verte vient du vice de l'un & de l'autre, & arrive souvent aux filles qui sont sujettes aux pâles couleurs.

Quand cette maladie vient de la bile jaune, elle rend la couleur naturelle comme du saffran, ou couleur de citron jusques dans le blanc des yeux, on a les membres

comme

comme engourdis avec pesanteur & stupidité, & agitation de pensées confuses, on a des demangeaisons, & picottemens de tous côtez, mais quand cette maladie arrive & est causée de bile noire ou de verte, on a le visage plombé ou basanné, l'esprit morne, & pensif, les urines & les selles sont d'un noir fusc comme il est amplement expliqué dans mon miroir des Urines, on a toûjours le ventre constipé, & on sent comme une dureté au côté gauche.

Il y a encore d'autres causes externes de la jaunisse, comme la constitution de l'air & du lieu, quand ils sont troubles pluvieux, humides, bourbeux, moittes, remplis de vilenie, comme sont les palus, marais & lieux proches la mer.

Si la jaunisse vient d'avoir bû & avallé du poison, & du venin, ou de piqueure de bestes veneneuses, la couleur paroît de citron, ou de porreau par tout le corps, & sans fievre, si elle vient d'une crise parfaite dans les fievres bilieuses, elle met fin aux fievres, la bile étant par ce moïen purgée, & on ne sent plus de pesanteur, ni de chaleur dans le foye, ni dans l'hipochondre droit, les urines & les excremens reprennent leur ancienne couleur, la jaunisse demeure seulement imprimée sur la peau.

Les signes pronostics de la crise de la

fievre par la jaunisse, sont la nausée, la perturbation de l'estomach, l'oppression de la poitrine, le vomissement bilieux, l'obscurité des yeux, le vertige, la douleur de teste, grande soif, veilles immoderées, perte d'appetit & semblables, mais si la jaunisse prend avant le septiéme jour de la fievre, c'est mauvais signe dit Hippocrate comme provenant de l'inflammation du foye de même dit-il, que si ceux qui ont la jaunisse, ont dureté du foye par inflammation ou schirre, cela est mauvais.

Si l'obstruction des meats ou conduits de la vessicule du fiel, cause la jaunisse, le corps devient tout d'un coup jaune sans fievre, & sans grande debilité de forces, les excremens du ventre sont blancs, parceque le flux de la bile jaune, est renfermé dans les intestins, le ventre devient sec & resserré, les urines sont si épaisses & si soüillées par le mélange d'une bile épaisse, qu'elles en sont noires d'un noir obscur, & la douleur augmente aprés le repas.

Si la jaunisse vient de bile noire on a, non seulement le visage de couleur noire, changeant de clair & vif, en obscur, livide, terne & tirant sur le noir sans aucune cause évidente, mais on a aussi les yeux pâles, degoût nausée, & quelquefois les matieres fecales & les urines sont noires,

à cause de l'humeur melancolique.

Il paroît parce que j'ai rapporté de la jaunisse, que les causes sont differentes, ainsi la cure en doit être pareillement differente pour ne pas agir en empirique, & ne pas traiter d'un mal pour un autre, considerant d'ailleurs qu'elle ne doit pas être negligée, parce que si elle duroit longtemps, elle pourroit causer dureté ou schirre dans le foye, ou dans la ratte suivant la cause qui la produit, & enfin l'hidropisie.

Il faut considerer les urines avec beaucoup d'attention, parceque s'il y apparoît aussi-tost que la fievre & la jaunisse prennent, des corpuscules comme des lentilles, avec tremblement de mains, & que la voix diminuë, c'est un signe mortel, & que la mort arrivera en moins de quinze jours.

Si la jaunisse est la crise d'une fievre, on prendra trois jours de suites le matin à jeun, un verre d'eau d'angelique, & le soir en se couchant deux heures aprés un leger souper on prendra un verre d'eau de buglose sauvage, dans lequel on mettra depuis un scrupule, jusqu'à une dragme d'esprit de tartre, que l'on continuera pendant trois jours. Aprés quoi on purgera avec de la rhubarbe jusqu'à deux dragmes en substance grossierement pulverisée, & depuis une dragme jusqu'à trois en infusion, pour les plus

forts, dans un verre d'eau de melisse, en exprimant fortement celle qui aura été infusée, & gardant ensuite un bon regime de vivre, on en sera entierement delivré.

Si la jaunisse vient du foye, outre les remedes qui guerissent l'obstruction du foye, on fera un apozeme avec une poignée d'absynthe, & de feüilles de grande éclaire, & une once de racine de garance dans une chopine de vin blanc, y adjoûtant une dragme & demie de tartre martial, pour en prendre chaque matin trois onces à jeun, & ne pas manger ni boire que trois heures aprés, le syrop de marube blanc, fait avec du miel vierge y est specifique, & on donnera souvent des lavemens avec absynthe; fraizier, camomille; gratiole, violier & valeriane, on mettra dans chaque lavemens trois onces de miel mercurial, & deux gros de cristal mineral.

On fera la ptisanne avec pilosel le: trefle aceteux, chien-dent fraizier & coq de jardin, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau pour en boire souvent, & mettre dans chaque verre que l'on prendra le matin à jeun, un gros d'une poudre que l'on aura fait avec quatre onces de limailles d'acier, & quatre onces de sucre qu'on aura fait boüil-

lir dans un demi-ſeptier d'eau juſqu'à ce que l'eau ſoit entierement conſumée & la poudre deſſechée, que l'on pulveriſera bien encore auparavant d'en uſer.

On purgera avec deux dragmes de feüilles de gratiole pour les plus forts, que l'on fera infuſer du ſoir au matin ; dans un verre de la ptiſanne ſuſdite, pour en prendre la coulure le matin à jeun, & trois heures aprés prendre un boüillon, on moderera la doſe ſelon l'âge & les forces.

Si la jauniſſe vient de poiſon avallé, ou de medecine violente, il faudra prendre ſoir & matin pendant trois jours dans un verre d'eau de ſcabieuſe depuis un ſcrupule juſqu'à une demi-dragme de la racine de contrahierva en poudre, & ſe tenir bien chaudement dans le lit aprés ces priſes.

Ou on prendra dans un peu de ſuc de bouroche épuré, douze grains de la pierre de bezoard, ſelon Marcellin Bompart, qui eſt dit-il, la moindre doſe qu'on en puiſſe donner, cependant, je n'en fais donner ordinairement que depuis ſix grains juſqu'à douze, pour les plus forts, dont j'en void des effets merveilleux.

Si la jauniſſe vient de la veſſicule du fiel, il faudra purger par le haut, en donnant du criſtal emetique en ſubſtance juſqu'à huit grains pour les plus forts, dans

trois ou quatre cuillerées de vin ou de boüillon, & donner à chaque fois qu'on vomit un peu de boüillon, ou on aura mis quelques gouttes de jus d'orange.

On fera la ptisanne avec polipode de chesne, serpolet, agrimonie, scolopendre, politrich, Adiantum vulgaire, racine d'ozeille, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau que l'on fera reduire à deux pintes, pour le boire ordinaire on mettra dans le verre que l'on prendra le matin à jeun auparavant de se lever, une dragme de la racine d'ancholie seche en poudre, & un demi scrupule de saffran aussi pulverisé, & demeurer au lit pendant une heure aprés cette prise; & se bien couvrir pour suer.

Ou prendre deux onces de suc des fleurs de soucy, avec pareille quantité de vin.

Si la jaunisse vient de bile noire, outre les remedes qui sont propres pour la melancholie, on fera des apozemes avec du thim, & du millepertuis de chacun une demie poignée, dans une pinte d'eau reduite à moitié, aprés quoi le passer sans l'exprimer, & y mettre une once de sucre que l'on fera seulement boüillir un boüillon, pour en prendre tous les matins à jeun deux onces, dans lesquelles on mettra douze grains de sel de corail.

Ou on fera boüillir une demi-poignée de valeriane; avec pareille quantité d'houblon dans une pinte de vin reduite à moitié, pour en prendre les matins à jeun y meslant un peu de sucre, dont la doze sera la même que celle cy-dessus.

On purgera avec du sené jusqu'à quatre gros infusé dans un decoction de serpolet & de grande éclére, sur des cendres chaudes.

Les pâles couleurs étant comme une espece de jaunisse, qui participe de la jaune & de la noire, aprés avoir été purgé, comme il est dit ci-dessus, on mâchera à jeun, deux fois la semaine, un gros de la racine récente de spatula foëtida, avallant ce que l'on aura mâché avec sa salive.

Ou on prendra soir & matin, un verre d'eau de melisse, distillée au bain marie; ce qui sert aussi pour provoquer les mois, en prenant jusqu'à six onces.

Ou on mettra dans un verre d'eau de pilofelle, depuis six gouttes jusqu'à une dragme d'esprit de cochlearia; ce qui est bon non seulement pour les pâles couleurs, mais aussi pour la jaunisse & les menstruës arrêtées.

Pour guerir non seulement la jaunisse & les pâles couleurs, mais aussi la fievre hectique, l'hydropisie, & ôter la puan-

teur d'haleine, tant pour les jeunes que pour les vieillards : prenez bois d'aloës, cloux de giroffles, galange, graine de paradis, cubebes, cardamome, rhubarbe, canelle, noix muſcades, canne odorante & macis, de chacun deux dragmes ; le tout ſubtilement pulveriſé & paſſé par le tamis, ſera mis dans une livre de ſuc d'eſclere, & de ſuc de ſauge, colevrée, ruë, betoine, menthe, fleurs de bouroche & de bugloſe, & ſuc de fenoüil, de chacun demi-livre; mêlez le tout, & le mettez dans un alambic de verre, & le diſtillez pour en prendre une cueillerée à jeun pendant la neceſſité.

§. V I.

De la veſſicule du fiel.

LEs Anciens ont toûjours crû, qu'outre le ſang alimentaire, il s'engendroit encore, en la ſeconde coction qu'ils ſuppoſoient ſe faire au foye, trois excremens qui ne ſont pas propres à nourrir le corps, comme ſont la bile, le ſuc melancolique, & l'humeur ſereuſe. Ces excremens, pour la conſervation de l'individu, ont des receptacles particuliers pour les attirer, & les contenir, juſqu'à ce que venant à les irriter par leur qualité, ou par

leur quantité, ils soient chassez & poussez dehors, & le sang rendu par ce moïen pur, net & clair, c'est-à-dire defequé. Ces receptacles sont la vessicule, la ratte, & les reins; & comme la bile irrite par son acrimonie plus que les deux autres, elle est la premiere purgée, & son receptacle est si proche du foye, qu'on le voit en sa partie cave droite, & touche du côté droit, le ventricule & le duodenum.

Suivant les dernieres découvertes, quoi que la bile ne soit pas propre à nourrir le corps, elle est neanmoins fort necessaire pour la perfection du chyle, parce qu'étant un puissant dissolvant, elle acheve de digerer les parties de l'aliment, qui ne l'ont pas été suffisamment dans l'estomach; ce qui fait connoître que ce n'est pas un pur excrement; mais il est necessaire d'observer qu'il y a deux sortes de bile, une subtile & une grossiere.

La subtile est de trois sortes, étant apportée suivant les nouvelles découvertes, par trois differens endroits, dans le fond de la vessicule. La premiere de ces sortes de bile, y est apportée par les conduits biliaires, qui la décharge ensuite dans les intestins. La seconde sorte, y est portée, selon Blasius, par un conduit qu'il appelle singulier, & qu'il dit se glisser entre les

deux tuniques, pour s'inserer dans le fonds de la vessicule, & qu'il y a une valvule, qui laisse sortir la bile, & l'empêche de rentrer dans le même conduit. La troisiéme sorte, est celle que Malpighi dit être filtrée & separée par les glandules qui sont entre les deux tuniques de la vessicule.

La bile grossiere est celle qui aprés avoir été separée par les glandes du foye, qui sont aux extrémitez des rameaux de la véne-porte, est portée par des petits conduits dans le cholidoque, & de là dans le canal commun, où elle se joint avec la subtile, pour entrer dans les boyaux, afin de perfectionner le chyle.

Cette vessicule du fiel est appellée des Grecs *cystis*, *cholidochos* du verbe *de cholai*, qui signifie recevoir, contenir, comme étant le receptacle de la bile, qui s'appelle en grec *chole*, les Latins l'appellent *vessicula fellis*, ou *folliculus felleus*. Archange dit qu'on l'appelle *cystis*, parce que de même que les pescheurs mettent les poissons dans une poche à les prendre & à les contenir, la bile est prise & contenuë dans cette vessie que quelques-uns appellent *bursa cholera citrina*.

Elle est unique, parce que l'humeur bilieuse est en petite quantité. Elle est com-

pofée de quatre tuniques ou membranes, d'une qui lui eft commune & au foye, qu'elle reçoit du peritoine, felon l'ancienne doctrine ; mais on a découvert que tous les vifceres du ventre, ont des membranes qui leur font particulieres, & par confequent que cela ne vient pas du peritoine.

Vefale & Flatere veulent qu'il n'y ait qu'une tunique propre, qui eft épaiffe & forte, afin qu'elle ne foit pas offenfée de la bile, & veulent qu'elle foit nerveufe & membraneufe ; mais Fallope, Colombe, & du Laurent, la font feulement membraneufe.

Les Modernes ont découvert que cette veffícule avoit trois tuniques propres, dont la premiere, qui eft aprés la commune, eft faite de fibres charnuës : la deuxiéme eft nerveufe & mince ; & la troifiéme eft veloutée, & compofée des canaux excretoires des glandes.

Elle a deux petites vénes qu'on appelle cyftiques, pour recevoir le refidu du fang que les arteres lui ont apporté, pour le reporter dans la véne-porte, & non pas pour porter le fang pour fa nourriture, comme l'a voulu Galien & les autres Anciens, les arteres faifant cet office.

Les arteres font en grand nombre, fort grêles & fort petites, qui viennent de la

coëliaque, répanduës dans la cavité du foye, afin qu'étant agitée par leur mouvement continuel, elle ne ſe pourriſſe pas, diſent Archange & Varol.

Les dernieres découvertes nous font connoître que ces arteres, qui ne ſont que deux, venant de la coëliaque, ſont deſtinées à un autre uſage, qui eſt, comme il a été dit, d'apporter le ſang pour la nourriture de cette veſſicule, leſquelles ſe diviſent en pluſieurs petits rameaux, & vont ſe terminer aux petites glandes qui ſont entre ſes tuniques.

Elle a enfin des nerfs ſi petits, qu'à peine les peut-on voir, qui viennent, ſelon les Anciens, du rameau de la ſixiéme jugaiſon, afin qu'elle ait quelque ſentiment, ſelon Galien.

Il y a quelques Anatomiſtes qui ont crû que cette veſſicule n'avoit ni nerfs ni arteres, parce qu'ils ne les ont pas vû ni trouvé: mais les Modernes en ont remarqué un petit qui vient d'une branche de l'intercoſtal.

Les parties diſſimilaires de cette veſſicule, ſont trois, le fond, le col, & les conduits.

Le fond eſt la partie la plus large, & la plus ample, & eſt le veritable receptacle de la bile: il eſt rond, adherent à la par-

tie cave du foye, regardant vers le bas, quand il eſt avec le foye dans ſa ſituation naturelle, & eſt teint de la couleur de la bile qu'il contient.

Le col eſt la partie la plus étroite de cette veſſie, oblongue, beaucoup plus dure que le fond regardant en haut, & ſe termine en un canal étroit & delié, qui va aboutir au conduit commun.

Les conduits de cette veſſicule du fiel ſont de trois ſortes, dit Courtin : les premiers ſont répandus & ſemez en la partie cave du foye, entre les rameaux de la véne-porte & de la véne-cave, leſquels de pluſieurs ſe reduiſent à peu, juſqu'à ce qu'ils viennent à ſortir du foye, au nombre de trois ou quatre au plus. Les ſeconds, ſont trois ou quatre, leſquels étant ſortis du foye, ſe reduiſent à un ſeul, qui ſe traîne obliquement entre les deux tuniques du duodenum, & perce l'interne auprés du commencement du jejunum. Le troiſiéme, eſt un canal commun aux deux autres, par lequel la veſſicule porte la bile dans les boyaux. De ces canaux, ceux qui ſont en la partie cave du foye, ſeparent la bile d'avec la maſſe du ſang : le deuxiéme porte la bile la plus groſſiere au duodenum, & la plus ſubtile portion du fiel, eſt portée dans la veſſicule par le troi-

ſiéme. Il y a même des Anatomiſtes, qui pretendent que cette veſſie ſe réjoüit quelque tems de la preſence de cette bile ſubtile, & lors qu'elle commence à l'irriter; elle la chaſſe dans le canal qui la décharge dans les boyaux.

Fallopé & Archange ſoûtiennent que cette bile eſt premierement portée du foye dans les inteſtins, & qu'elle n'eſt reçûë de la veſſicule qu'en cas de neceſſité ſeulement, quand le conduit du duodenum eſt bouché, d'autres diſtinguent la bile en pure & en impure, & veulent que la pure ſoit attirée par la veſſicule & que l'impure ſoit directement portée par un certain conduit du foye, aux inteſtins, Varole eſt auſſi de ce ſentiment, Galien du Laurent & Bauhin veulent que toute la bile ſoit ramaſſée dans la veſſicule du fiel & verſée aprés un certain temps par le conduit biliaire dans le duodenum; mais ils ſe trompent, & le ſentiment de Fallope & d'Archange, eſt celui qui approche plus de la verité, quoi que cela ne ſe faſſe pas tout a fait comme ils le croïent; parce qu'on à découvert que ſoufflant dans le colidoque qui eſt un vaiſſeau oblong, & deux fois plus large que le col de la veſſicule, l'inteſtin s'enfle & non pas la veſſicule, ce qui prouve qu'il va droit du foye dans l'inteſ-

tin par le canal commun, or il faut remarquer que ce canal commun de la bile, eſt formé par la jonction du cholidoque & du pore biliaire, & qu'il va ſe terminer obliquement à la fin du duodenum, ou au commencement du jejunum.

Enfin la veſſicule du fiel eſt ſituée dans la partie cave du foye, au deſſous du grand lobe, où elle eſt comme enfoncée dans ſa ſubſtance, elle eſt d'une figure oblongue & ronde comme une poire qui eſt plus longue que ronde, ſa grandeur n'eſt pas égale à tous les animaux, elle eſt neanmoins petite en l'homme à proportion des autres animaux, & n'eſt ordinairement pas plus groſſe qu'un petit œuf de poule, large d'un poûce & longue d'environ deux travers de doigts, ſa connexion ſe connoît aſſez par les parties dont elle eſt compoſée.

CHAPITRE III.

De la Ratte & des Reins.

CE Chapitre contient la deſcription de la ratte & des reins ſuivans le ſentiment des Anciens & des Modernes & ſuivant les dernieres découvertes, avec les maladies eſquelles ces parties ſont ſujettes, & les remedes ſpecifiques pour les guerir.

§. I.

De la Ratte.

LA Ratte que les Grecs appellent ſplên, & les Latins lien, eſt le receptacle deſtiné pour purger l'humeur melancolique; & n'aïant point de cavité ſenſible pour la contenir, la nature l'a faite d'une ſubſtance rare & ſpongieuſe, afin qu'elle l'a puiſſe recevoir dans ſa chair poreuſe, l'attenuer & la chaſſer dehors.

Elle eſt unique pour l'ordinaire; & il eſt bien rare d'en trouver deux ou trois, Fallope *lib.* 4. *chap.* 8. aſſeure en avoir trouvé trois en un cadavre, une d'une grandeur raiſonnable, la deuxiéme plus petite de moitié, & la troiſiéme de la grandeur d'un œuf de pigeon, & que chacune d'icelles avoit ſes vénes, ſes arteres & ſes nerfs, on n'en trouve quelquefois aucune, comme rapporte Bauhin, dans une hiſtoire où il parle ainſi, l'an de Noſtre Seigneur 1564. le 11. Septembre, Mathias Ortelius Marchand conſiderable de la nation d'Allemagne demeurant au Fauxbourg d'Anvers, étant decedé, on fit faire par douze fois la ſection de ſon corps en ma preſence par des Chirurgiens habiles, pour trouver les parties ſervant à la nutrition, & en

en confiderer la conftitution, particulierement du foye & de la ratte, parce qu'il avoit eu une hydropifie quelques années auparavant, laquelle maladie accompagne neceffairement les affections du foye *primario* ou *fecundario*. Aïant cherché fous le diaphragme, & fous les côtes, nothes ou fauffes, le foye & la ratte, nous n'en avons trouvé aucun veftige ni apparence, ce qui eft veritablement inoüi & furprenant; mais la fubftance de tous les inteftins étoit toute charnuë, & beaucoup plus folide que la chair même des mufcles, cette folidité étant prefque pareille à celle de la chair du cœur, & la véne-cave tiroit fon origine des inteftins, à peu prés de la même maniere que la véne-porte s'implante dans les inteftins, ce qui faifoit qu'il avoit fouvent inflammation, & des abfcez dans les inteftins, parce que ce qui eft charnu s'enflamme bien plus facilement, & eft plus tourmenté d'abfcés que ce qui eft membraneux, parce que les parties charnuës ont plus d'humeurs que les membraneufes : voila ce que Bauhin en a écrit; du Laurent en rapporte d'autres exemples que les curieux peuvent voir dans fes écrits.

La ratte n'eft pas de pareille grandeur, en toutes fortes de perfonnes, mais elle eft

plus grande en quelques-uns, & Fernel dit, qu'on a trouvé des rattes qui ſurpaſſoient le foye en groſſeur & en grandeur; Veſale rapporte la même choſe, & Marcel. Donat, dit, qu'une femme noble avoit une ſi grande ratte, qu'elle occupoit tout l'eſpace de l'abdomen, & cependant qu'elle avoit eu pluſieurs enfans. Colombe aſſure avoir vû des rattes ſi grandes, qu'une ſeule peſoit plus de vingt livres; les grandes neanmoins ſont pires que les petites, & la ratte de ceux dont le corps proſpere, diminuë, & augmente & s'enfle à ceux dont le corps diminuë: c'eſt pour cela que l'Empereur Trajan la comparoit au fiſc; car comme le corps diminuë à meſure que la ratte groſſit, de même les richeſſes du peuple diminuent, à meſure que le fiſc groſſit & s'enrichit.

Elle eſt ſituée au côté gauche, qu'on appelle hypochondre gauche, à l'oppoſite du foye, au deſſous du diaphragme, entre les côtes & le ventricule, & ne deſcend gueres aux corps de bonne habitude, plus bas que la derniere côte: ſa partie cave eſt tournée du côté du foye & du ventricule, & la partie gibbeuſe, du côté de l'extrémité des côtes vers l'épine, étant appuyée ſur les vertebres & les fauſſes côtes: c'eſt par ce côté qu'elle eſt attachée au dia-

phragme ; & du côté de la partie cave ; elle eſt attachée au ventricule par le *vas breve* , elle eſt auſſi attachée au peritoine & au rein gauche , & par ſa partie cave , à la membrane ſuperieure de l'épiploon.

La ratte s'eſt quelquefois trouvée au côté droit , & le foye au côté gauche , à ce que rapporte Schenkius *li.* 3. *Obſer.* 83.

Sa figure eſt differente , ſelon la diverſité des parties qu'elle touche , elle eſt gibbeuſe ; c'eſt à dire , convexe vers la partie cave du diaphragme & du côté des côtes , & cave vers la partie convexe du ventricule : on lui donne neanmoins une figure longuette , & preſque quadragulaire , fort approchante de celle d'une langue de beuf : elle reſſemble , dit Hippocrate , à la plante du pied , de la longueur d'un demi-pied , large d'environ de trois travers de doigts , & épaiſſe d'un pouce : on void au milieu de ſa longueur une ligne blanche qui a quelques tuberoſitez , où elle reçoit les arteres.

Elle eſt compoſée de chair , de vénes ; d'arteres , de nerfs , & d'une tunique.

Sa chair eſt comme un parenchyme rare , poreux & ſpongieux , propre pour contenir & recevoir les excrémens les plus groſſiers de la maſſe du ſang.

Sa tunique eſt ſimple & déliée ; elle

naît du peritoine, selon les Anciens, elle ceint revêt & enveloppe, & sert même de lien à la chair d'icelle, qui est molle & lâche, dit Galien 4. *de usu part.* 15.

Les dernieres découvertes & l'experience nous apprennent, que cette membrane est fort épaisse, & qu'il sort de sa surface interieure, des fibres dures qui la traversent, & qui forment un tissu dont les espaces sont de differente figure : ces espaces sont comme des petites cellules qui ont communication les unes avec les autres, & contiennent toutes de petites glandes de figure ovale, & de couleur blanche, où aboutissent les extrémitez des nerfs, & des arteres : ces cellules sont formées de membranes qui viennent de la tunique interne de la ratte,

Il y a trois sortes de vénes qui viennent du tronc de la véne-porte, dit Galien, & ses sectateurs, qu'ils appellent spleniques.

Les premieres s'insinuent dans le corps de la ratte, par le moïen desquelles, disent-ils, elle attire le suc grossier & melancolique, dont elle prend sa nourriture, ce suc étant mêlé de beaucoup de sang loüable qu'elle attenuë & rafine par le battement de ses arteres, pour s'en nourrir.

Les secondes vénes spleniques sont portées de la ratte dans l'orifice, ou selon

quelques-uns, dans le fond du ventricule, comme le *vas breve*, qui y porte, disent-ils, une portion la plus terrestre de ce suc melancolique, pour resserrer & astreindre le ventricule, afin de fortifier & corroborer son action, & exciter, dit Avicenne, l'appetit abbatu : c'est par le moïen de ce vaisseau, dit Bauhin, que ceux qui ont la fievre quarte sont soulagez par le vomissement, parce que non seulement la ratte est affectée dans cette fievre, mais aussi le ventricule. Fusch refute l'usage allegué par Avicenne, qui dit que le suc melancolique réveille l'appetit, parce que, dit-il, Galien n'en a pas parlé, & qu'il ne l'a pas trouvé : mais Vallesf. répond fort bien, que ce n'est pas une nouveauté, de pouvoir trouver & ajoûter quelque chose à la découverte des Anciens, & nous avons bien découvert d'autres choses que les Anciens ont ignorées, & soûtient le sentiment d'Avicenne, disant que comme les fruits acides, suivant le sentiment même de Galien, donnent de l'appetit, il ne faut pas douter, dit-il, que l'humeur melancolique qui est acide n'en fasse autant, & que si beaucoup de ce suc donne beaucoup d'appetit, ou excite une faim contre nature, un peu de ce même suc, excitera un peu d'appetit & une faim naturelle, comme

je rapporte ailleurs comment cela se fait suivant les dernieres découvertes, je ne le repeterai pas ici pour eviter prolixité.

Les troisiémes vénes vont de la ratte en bas, & tirant en arriere, passent au rectum, & se terminent au siege, & donnant selon l'erreur des Anciens, nourriture à toutes les parties inferieures par lesquelles elles passent, afin disent-ils, qu'il ni ait rien de perdu du sang superflu qui est resté de la nourriture de la ratte, la nature n'étant pas accoutumée de perdre aucune chose de ce qui est propre à nourrir quelque partie, voilà quel est le sentiment des Anciens qui ajoûtent que c'est de ce même rameau, que les vénes hemorroïdales internes prennent leur origine, par le moïen desquelles le sang melancolique se purge, & s'évacuë en certains temps, quoi que souvent cette humeur se purge par les arteres; non seulement en se déchargeant par les intestins; mais aussi par les emulgentes qui vont aux reins, c'est pour cela que dans les affections melancoliques imitant la nature disent-ils, on se sert de divretiques.

Les nouvelles découvertes nous font connoître comme j'ay dit; ci-devant, que l'origine de ces vénes, est tout different de celle que leur donnoient les Anciens,

& qu'au lieu de venir de la porte; comme ils le croyoient, elles partent toutes des glandes dont il a été ci-dessus parlé, & ces petites vénes se joignant ensemble, en forment de plus grosses, lesquelles s'unissant en sortant de la ratte, font la véne splenique qui va se terminer à la véne porte, aprés avoir receu quatre autres rameaux, & que leur usage est aussi tout different, puisqu'elles ne servent qu'à reporter le sang qui reste de la nourriture des parties, dans le tronc de la porte, pour être filtré & purgé dans le foye, & ensuite porté au cœur par le tronc de la véne cave, pour circuler de nouveau comme il est dit en son lieu.

La ratte reçoit une artere qui est un gros vaisseau de l'artere coëliaque, ce vaisseau se divise en trois ou quatre branches qui vont se rendre dans les espaces dons nous avons parlé, & se terminent enfin à ces petites glandes qui s'y rencontre.

Elle a deux nerfs qui accompagnent les rameaux de l'artere.

Les Anciens ne sont pas seulement contraires aux Modernes touchant l'usage de la ratte; mais ils ne s'accordent pas même les uns avec les autres, Galien veut que son action soit d'attirer le suc melancolique & de le cuire, & enfin de purger le

ſang de l'humeur terreſtre & melancolique, afin que tout le corps ſe nourriſſant d'un aliment plus loüable & plus pur, il ſoit entretenu & conſervé dans une meilleure & plus parfaite ſanté, il luy donne ainſi un uſage commun avec le foye, ce qui a fait dire à Bauhin *lib.* 1. *c.* 43. que la ratte attire par une faculté qui luy eſt naturelle, la portion la plus groſſe & la plus terreſtre du chyle, qui eſt alteré & commencé dans vénes meſaraïques, avec une diſpoſition à ſe convertir en ſang, afin que le foye attire aprés cela, les plus loüables parties du chyle, autrement dit-il, il y auroit obſtruction dans ſes vaiſſeaux par ce ſang crû & épais, ce qui n'empêcheroit pas ſeulement la parfaite ſauguification; mais cela cauſeroit auſſi la jauniſſe, l'hydropiſie, les fievres, le ſchirre & les autres maux qui viennent ordinairement lorſque la ratte ne fait pas ſa fonction, ou à cauſe de ſa foibleſſe ou de l'obſtruction de ſes conduits, qui l'empêchent d'attirer cette portion groſſiere & terreſtre du chyle, ce qui eſt confirmé dit-il, par la ſituation du rameau ſplenique qui eſt ſous le foye, & il n'eſt pas vrai ſemblable qu'un ſuc qui eſt fort épais dans le foye, en ſortit par des vénes fort étroites, nous ne nions pas neanmoins dit-il, que le ſuc melancolique,

ſoit engendré dans le foye, mais celui qui fait partie de la maſſe du ſang, aprés quoi il conclud que la ratte aide au foye pour parfaire le ſang en partie, en tant qu'il eſt ſimplement ſang, & en partie en tant que c'eſt un ſuc fort groſſier qu'elle ſepare comme n'étant pas propre à la generation du plus pur ſang, afin que par cette ſeparation, la ſauguification ſoit meilleure, & plus parfaite dans le foye, c'eſt par cette raiſon qu'on dit que la ratte purge le ſang, & qu'elle le rend plus noble & plus parfait, ce qui faiſoit croire aux Anciens que la ratte étoit le ſiege du ris. Ainſi ſuivant leur ſentiment la ratte attire par le rameau ſplenique, qu'ils font venir du tronc de la véne-porte, l'humeur la plus groſſiere & la plus terreſtre, pour la purifier, & dont elle prend le plus noble & le plus pur, pour ſa nourriture, & pouſſe hors ce qui lui eſt incommode & excrementeux par le ventricule, & les autres voyes cy-devant declarées ſuivant leur opinion.

On a remarqué par les dernieres découvertes que cela ſe fait tout autrement, il eſt bien vrai que la ratte ſubtiliſe le ſang, mais autrement que les Anciens nons l'ont debité, voilà de qu'elle maniere cela ſe fait, les arteres qui s'inſerent aux petites glandes ſituées dans ces petites eſpaces

que nous avons appellées cellules membraneuſes de la ratte, & qui en compoſent toute la ſubſtance, y portent le ſang qui y eſt ſubtiliſé & vivifié par l'eſprit animal, qui y eſt porté par les nerfs, & ce ſang s'écoulant pour lors de ces glandules, en ſe filtrant par leur fond dans leurs pores, qui ſont fort petits, & qui ſont d'une ſubſtance particuliere, pour être enſuite reporté dans les ſinus, où il eſt encore retenu pour ſa plus grande perfection, & y prendre comme une nouvelle nature, & enfin aïant été ainſi purifié, il paſſe de ces ſinus, dans le rameau ſplenique, pour être porté droit au foye, où aïant encore reçû une nouvelle perfection, il eſt enfin porté au cœur par le tronc de la véne-cave, qui le diſtribuë par l'aorte dans toutes les parties du corps, comme il ſera expliqué en parlant du cœur. Voila quel eſt le veritable uſage de la ratte, qui fait aſſez connoître l'erreur des Anciens, & la neceſſité de ce viſcere, & que l'on n'a pas raiſon de dire que la ratte eſt inutile, & que la retranchant du corps, on en vivroit plus commodément, comme pluſieurs l'ont avancé, l'experience faiſant connoître le contraire, ce qu'un chacun peut auſſi experimenter en eratant des chiens ou d'autres animaux.

§. II.

Des affections & maladies de la ratte.

LA ratte étant une partie fort necessaire, il ne faut pas differer de remedier à ses indispositions, ainsi que nous les rapporterons les unes aprés les autres, commençant par l'abscez.

L'abscez de la ratte se peut faire du sang, souvent de la bile noire, rarement de la bile jaune & de la pituite. Les causes sont les chûtes, les coups sur le côté gauche, les mauvaises rencontres, un mouvement trop violent, l'obstruction de ce viscere, & autres accidens semblables.

Pour guerir cet abscez, il faut faire des lavemens avec decoction d'agrimoine, aristoloche ronde, scabieuse, de chacun une poignée, & une once de semence de thlaspi, qui est une plante qui croît dans les Provinces voisines de la Mediterranée: on fera boüillir le tout dans deux pintes & chopine d'eau, reduites à moitié, mettre dans chaque lavement deux onces d'huile de lin, & deux onces de miel mercurial, ou un quarteron de miel commun avec une once de sel commun, & trois jours aprés avoir continué ces lavemens, & avoir été purgé avec du sené jusqu'à quatre drag-

mes ſuivant l'âge & les forces, & deux gros de fleurs de petite centaurée, infuſez à froid dans un verre d'eau du ſoir au matin. On ajoûtera dans la decoction des lavemens une poignée de pied de lion, & une poignée de guimauve, & on mettra dans chaque lavement deux onces d'huile de mille pertuis : & on prendra le matin à jeun, juſqu'à deux gouttes d'huile de cumin dans un verre d'eau de fougere.

On fera la ptiſanne avec ſcolopendre, hedera terreſtris, racines de chicorée ſauvage, peigne de Venus, & chien-dent, de chacun une poignée, avec deux pommes de renettes & regliſſe, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau, que l'on fera reduire à deux, pour en boire ſouvent.

Si la ratte fait beaucoup de douleur, on appliquera ſur le côté gauche, une emplâtre fait avec de la poix de bourgogne, qu'on rendra maniable devant le feu, du ſel bien menu, & bon miel, parties égales; on petrira ces trois choſes enſemble, & on les étendra ſur des emplâtres de toile neuve qui n'ait point été blanchie, laiſſer l'emplâtre qu'on aura appliqué, tant qu'il tombe de lui-même.

§. III.

De l'obstruction & inflammation de la ratte.

L'Obstruction de la ratte est une maladie qui en embarasse les pores & les conduits, causée par les alimens grossiers & pesans, comme sont les navets, les choux, legumes, laitages & pain mal cuit.

Les signes de cette maladie sont la tension & dureté du côté gauche dans l'hypochondre, c'est-à-dire sous les côtes, & une douleur pesante avec difficulté de respirer, dont on s'apperçoit particulierement quand on se presse de marcher, l'appetit augmente quelquefois, & quelquefois diminuë, la toux tourmente par intervale, on a le visage morne, abatu & pensif; on a mauvaise couleur, & des songes turbulens, les pieds s'enflent de même que les entrailles & la poitrine aprés le repas; on sent une lassitude aux jambes, sans que le travail ait precedé.

Si elle se porte dans l'estomach, quoi qu'elle soit de sa nature rare & molle, il s'y fait neanmoins une dureté, par une matiere étrangere, crasse & terrestre.

Si on ne remedie promptement à cette obstruction, il en arrive plusieurs maux, le sang en est alteré, le foye affoibli, il en

vient la fievre quarte, la fievre hectique, l'hydropisie, & enfin la mort.

Parce que, dit Hippocrate, si ceux qui ont la ratte enflée & endurcie depuis long-tems, & pleine d'humeur melancolique, la dissenterie leur survient ; & aprés avoir été long-tems malade de cette dissenterie, la lienterie ou l'hydropisie s'en ensuit, & on meurt ; mais si le mal n'est pas inveteré, la dissenterie survenant, c'est bon signe, ce qui fait connoître qu'il faut promptement remedier à cette maladie, & considerer les urines, lesquelles plus elles sont claires, plus elles sont mauvaises; comme je le vois tous les jours par experience.

La saignée du bras & du pied est fort necessaire pour la cure de cette maladie.

On donnera souvent des lavemens avec decoction de melisse, des racines de resforts, écorce de fresne, de tamarisc, fraizier, violier, joubarbe, bouroche & feüilles de berle, mettant en chaque lavement jusqu'à quatre onces de miel commun, & deux gros de crystal mineral.

On fera ptisanne avec quatre onces de racines d'aristoloche ronde, deux onces d'écorce de capres, adiantum noir, polipode de chesne, politrich & ceterach, de chacun une poignée, un citron coupé par

morceaux, & deux pommes de renettes : on mettra d'abord boüillir la racine d'ariſtoloche, l'écorce de capres, & la racine de polipode de cheſné, dans trois pintes d'eau pendant un quart d'heure ; enſuite on ajoûtera le ſurplus avec de la regliſſe, que l'on fera encore boüillir un quart d'heure, pour en faire ſon boire ordinaire, & en boire un grand verre le ſoir en ſe couchant, & le matin à jeun, quand on aura été purgé, on mettra dans le verre de cette ptiſanne, que l'on prendra le lendemain matin à jeun, juſqu'à trois gros d'eau de canelle.

On purgera en compoſant une medecine en cette maniere : prenez fleurs de ſureau, de geneſt, & de foucy, de chacun une pincée, que l'on fera infuſer dans un verre d'eau commune, du ſoir au matin ; vous le paſſerez, & mettrez dans la coulure juſqu'à un gros de ſené en poudre, & dix grains de reſine de ſcammonée, pour prendre à jeun, & trois heures aprés prendre un boüillon fait avec de la bouroche & de l'houblon.

Fumanel a laiſſé la compoſition d'une eau ſinguliere pour toutes les affections de la ratte, même pour les palpitations de cœur, & maladies des femmes provenantes de cauſes froides, il faut prendre des

fleurs de rômarin, fleurs & racines de bugloſe, & coins, de chacun quatre onces, avec demi-dragme de ſaffran, piler le tout enſemble, & le faire tremper en deux livres de vin blanc, qui eſt environ la pinte de Paris, dans un vaiſſeau de verre qu'on mettra ſous le fumier, pour diſtiller & uſer de cette eau diſtillée une once au ſoir, & au matin à jeun.

On fera des fomentations ſur la region de la ratte, avec du vinaigre, dans lequel on aura fait boüillir des feüilles de ciguë, racine de colevrée & fleurs de ſureau.

Aprés quoi, on fera infuſer dans trois demi-ſeptiers de vin blanc pendant deux jours dans un pot de terre bien couvert, ſix dragmes de ſené mondé, quatre dragmes de thim, & deux dragmes d'epithim, enſuite le paſſer & en faire trois priſes pour en prendre pendant trois jours le matin à jeun, & trois heures aprés un boüillon.

Pour toutes obſtructions & endurciſſement de ratte, on fera un baume en cette maniere: prenez une livre de therebentine clarifiée, la laver avec du vin blanc, jetter le vin aprés, & la mettre ſur le feu, avec trois livres d'huile d'olive, huit onces de cire blanche, quatre onces de ſtorax, comme l'appellent les Auteurs Latins, une once de myrrhe fine, dans un pot de terre neuf

neuf, en remuant toûjours ; ôtez-le du feu quand il commencera à boüillir, & mettez en même tems, une demi-livre d'huile de laurier, une once d'huile d'aſpic, deux onces d'huile de genevre, deux onces d'huile de ſpica nardi, une once d'huile de petreole, une once d'huile de mille-pertuis, une once d'encens, & remettez le pot ſur le feu ; & quand il aura boüilli demi-quart d'heure en remuant toûjours, vous l'ôterez hors du feu, & y mettrez en même tems deux onces d'eau de vie, & vous le mettrez auſſi-tôt dans un autre pot neuf de même grandeur, y ajoûtant en même tems, une demi-livre de bois de ſandal rouge en poudre bien fine, qui appaiſera la fureur de l'eau de vie, ſi bien que pour bien faire ce baume, il faut qu'une perſonne, à meſure qu'une autre verſe d'un pot en l'autre, y mettre le ſandal, en remuant toûjours, & continuer à le remuer étant hors du feu, juſqu'à ce qu'il ſoit à demi froid, qui eſt environ une demie heure ; les pots ſeront de quatre pintes chacun : il faut remarquer que plus le baume eſt vieux, plus il fait de bien, & plus il vaut.

Ce baume eſt d'une nature chaude & penetrante, par conſequent aperitive, & propre à faire évacuer & conſumer les mau-

vaiſes humeurs, les enflures, amollir les duretez, & en frottant chaudement les parties malades.

L'inflammation de la ratte eſt une tumeur contre nature, qui y eſt excitée par des humeurs étrangeres, avec un ſang imparfait & alteré de ſon état naturel.

Les cauſes ſont le boire & le manger qui engendrent un ſuc épais & melancolique; la chair lâche & rare de la ratte, qui ne reçoit pas ſeulement en grande quantité l'humeur propre, mais auſſi les autres humeurs.

Les ſignes ſont la chaleur & la douleur du côté gauche, douleur en la partie gauche de la tête; on ſaigne quelquefois de la narrine gauche, ce qui eſt bon quand il arrive un jour critique, ſinon c'eſt mauvais ſigne.

Pour guerir cette inflammation, on commencera par la ſaignée du bras gauche, & on donnera beaucoup de lavemens avec decoction de guimauve, de pourpier, de racine de nenuphar, d'endive, bouroche & d'échium, mettant en chaque lavement quatre onces de miel roſat, & deux gros de criſtal mineral : on moderera la doze ſuivant l'âge & les forces.

Roger a laiſſé une compoſition d'une huile roſat, dont on fait une forme d'em-

plâtre pour appliquer ſur les inflammations de la ratte, du foye & de toutes autres parties; elle adoucit par une ou deux applications, la douleur, reprime les fumoſitez & acrimonie de la matiere, fait deſenfler, & ôte la rougeur du lieu. Cette huile ſe fait en cette maniere : empliſſez une bouteille de fleurs de roſes vertes, & d'huile d'olives, mettez deux livres d'huile ſur une livre de roſes, bouchez bien le vaiſſeau, & l'expoſez au Soleil l'eſpace de quarante jours; remuez-le tous les jours une fois; aprés ledit tems de quarante jours, paſſez ce qui eſt dans le vaiſſeau par un linge blanc, & jettez l'huile ſur de l'eau froide, remuez-la avec un bâton de coudre dont on aura ôté l'écorce; & la jettez une ſeconde fois ſur une autre eau froide, remuez-la; & faites cela dix fois, car par ces frequentes lotions, elle acquiert plus de fraîcheur; & moins de ſechereſſe, c'eſt pourquoi elle rafraîchit & humecte davantage; aprés quoi vous la mettrez dans une phiole de verre, & vous l'expoſerez au Soleil juſqu'à ce que l'humidité qui entre és pores ſoit conſumée: s'il n'y a pas de chaleur de Soleil ſuffiſante, il la faut mettre dans un vaiſſeau plein d'eau que l'on fera boüillir, par deux ou trois jours, juſqu'à la troiſiéme partie de

l'huile : pour s'en servir, il faut bien battre & triturer des jaunes d'œufs avec cette huile, pour en faire emplâtre qu'on appliquera sur la region de la ratte, du foye ou d'autres parties.

§. IV.

De la dureté & schirre de la ratte.

LA dureté de la ratte est une affection de cette partie, qui se fait quand les superfluitez sont retenuës, & incrassées par le vice & la debilité de ce viscere.

Les signes de la dureté de la ratte, sont la tumeur de l'hypocondre gauche au dessous des fausses côtes, la mauvaise couleur du corps tirante sur le noir, la dureté de la tumeur en la touchant avec la main, la difficulté de respirer en marchant & en courant, & l'hydropisie à la fin, ou du moins on a les pieds enflez.

Pour en guerir, on fera des lavemens avec decoction de feüilles d'hieble, de berle, absynthe & mercuriale, dans chacun desquels on mettra deux onces d'huile de lin, & deux onces de miel mercurial.

On purgera avec deux dragmes de sené, que l'on fera infuser dans une decoction de chamepitis pendant douze heures,

l'aïant passé, on y dissoudra depuis demi-dragme jusqu'à deux dragmes pour les plus forts, de créme de tartre, & trois heures aprés on prendra un boüillon.

On fera ptisanne avec une poignée de camedrys, autant de racine de polipode de chesne, chien-dent & scolopendre, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau, jusqu'à reduction de deux pintes, qui est le tiers de diminution, pour en boire souvent, & mettre dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, une once de syrop de capillaires de Montpelier, & continuer ainsi pendant huit jours.

Pour la dureté & mal de ratte, on pilera dans un mortier, une bonne poignée de verveine ; aprés quoi, on y mêlera une pincée de farine d'orge & un blanc d'œuf, mêler bien le tout ensemble, le mettre sur un linge blanc, & l'appliquer un peu chaud sur la region de la ratte, & l'y laisser vingt-quatre heures, y aïant mis deux serviettes doubles par dessus, pour qu'il fasse son effet doucement ; ce qui est bon aussi pour la pleuresie, en l'appliquant sur le côté malade.

On peut aussi se frotter la region de la ratte, de quelques gouttes d'huile de brique ; ce qui amollit admirablement bien les duretez de la ratte causées de froid,

parce qu'elle humecte promptement, & échauffe doucement.

Le ſchirre eſt une tumeur dure, immobile & inſenſible, produite par une humeur melancolique naturelle, il ſemble par ces raiſons, que le ſchirre ſoit incurable ; mais pour peu qu'il y ait encore de ſentiment, cela marque qu'il y a quelque influence de la faculté, qui doit faire eſperer qu'il y a encore lieu de le guerir par les remedes ſpecifiques, comme il arrive au ſchirre phlegmoneux & eryſipilateux ; c'eſt-à-dire, quand l'humeur ſanguine ou bilieuſe, eſt mêlée avec la melancolique, comme on le connoîtra par les urines.

Ceux à qui la ratte endurcie, a degeneré en ſchirre, ſouffrent un ſentiment de peſanteur en la region de la ratte, avec difficulté de reſpirer, & de ſe tenir couché ſur le côté gauche, avec ſechereſſe de bouche, une couleur plombée de viſage, enflure des pieds, ſueur fœtide, puanteur d'haleine, corruption de gencives, aprés quoi arrivent ſouvent les ulceres malins des jambes.

Il ne faut pas ſaigner, mais purger ſouvent.

On fera des lavemens avec colevrée, parietaire, mercuriale, bouroche & bugloſe, de chacun une poignée, ſix plantes de

joubarbe, vingt feüilles de cabaret, & une poignée de racine de guimauve, faire le tout boüillir dans cinq pintes d'eau, qu'on fera diminuer d'un tiers : on mettra dans les lavemens que l'on prendra le matin, deux onces de miel de concombre sauvage, & une once d'huile de camomille ; & dans ceux que l'on prendra le soir, on mettra trois onces de miel commun bien écumé, une once d'huile de lin, & deux gros de cristal mineral pour chacun.

On purgera en donnant depuis quatre grains, jusqu'à douze pour les plus forts, de crystal de tartre emetique dans une once de syrop capillaire.

On fera ptisanne avec agrimoine, cresson des jardins, polipode de chesne, langue de cerf & ceterach, de chacun une poignée, trois onces de la racine de gletteron ou bardanne, & une once de costus d'Arabie ; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers, pour en boire souvent, & mettre dans un verre que l'on prendra tous les matins à jeun, une demi-once de syrop d'acore du Levant.

On fera un cataplasme avec racine de colevrée qu'on pilera, & qu'on fera cuire dans du vinaigre en consistance de

boüillie, pour appliquer ſur la partie malade, & lorſqu'on trouvera la ratte ramollie, on la fera reſoudre par un remede rapporté par Galien, qui eſt de faire un bon parfum de vinaigre jetté ſur des briques rougies au feu, & recevoir la fumée ſur la partie malade.

Il n'y a pas de meilleur remede interne pour ramollir la dureté de la ratte & guerir le ſchirre, que le ſyrop qui ſuit. Prenez chamedris avec ſes fleurs, demie livre, ſcolopendre trois onces, écorces de capres deux onces, acore veritable, jonc odorant, nard indique, ſemence de perſil & d'anis, de chacun ſix dragmes, & deux dragmes de canelle : faites premierement infuſer les racines, écorce & ſemences concaſſées, avec les herbes ſchoënante ou jonc odorant & nard indique inciſé, deux jours ſur les cendres chaudes, dans un pot de terre verniſſé, dans trois chopines d'eau & de vin blanc parties égales, & le bien couvrir, les faire boüillir le jour ſuivant deux ou trois boüillons ſur un feu clair dans le même pot, les exprimer enſuite, & mettre dans l'expreſſion, infuſer de nouveau pareille quantité de drogues preparées, comme il a été dit ci-deſſus, dans le même pot, pendant deux autres jours, le pot étant toûjours cou-

vert, lesquelles on fera cuire comme il est dit, le troisiéme jour, & on clarifiera la coulure avec du sucre ou du miel bien écumé, & on l'aromatisera avec de la canelle contuse, la couvrir aprés, & étant à demi refroidie, la couler, pour faire cuire le tout en consistance de syrop, & le garder pour le besoin ; la dose est de deux ou trois cueillerées au plus, dans un verre de vin blanc, ou dans un verre de la susdite ptisanne, que l'on prendra le matin à jeun, & continuer pendant quinze jours.

§. V.

De la melancolie hypochondriaque & des autres affections de la ratte.

LA melancolie hypochondriaque est de trois sortes ; la pituiteuse, la melancolique & l'atrabilaire.

La pituiteuse se fait quand le ventricule est froid, & imbecille, & qu'il engendre par une chaleur froide & debile, beaucoup de pituite, épaisse, cruë, & flatulente, laquelle étant portée dans les vénes du mesentere, elle y fait obstruction, mais elle s'échauffe lorsqu'on a le foye fort chaud ; car un tel foye engendre beaucoup de bile, laquelle ne trouvant point de sortie, à cause de la pituite qui remplit les

petites vénes, elles se mêlent ensemble ; ce qui fait que la pituite s'échauffant,elle engendre plusieurs vents, lesquels étans retenus,les hypochrondres s'enflent,crient & murmurent,parce que la vapeur qui y est agitée,est fort épaisse,& semblable à l'eau; cette premiere espéce est fort ordinaire en Allemagne, parce qu'on y vit avec grande intemperance.

La seconde sorte de melancolie hypochondriaque, qu'on appelle proprement melancolique, tire son origine d'une humeur melancolique terrestre, qui est le sediment & la lie du sang, laquelle étant amassée outre mesure,dans la ratte & dans les visceres qui en sont proches, la fait quelquefois enfler, & quelquefois elle est sans tumeur, s'échauffant contre nature, & se pourrissant, elle envoïe au cerveau une vapeur méchante & noire, qui trouble l'esprit & cause les symptomes melancoliques.

La troisiéme sorte est l'atrabilaire, que la bile purement noire engendre : or la bile noire s'engendre, ou de l'humeur melancolique fort aduste & brûlée, ou de la bile jaune enflammée ; c'est pourquoi comme cette humeur est noire & maligne, il en arrive d'une petite portion, des symptomes cruels.

Les ſignes communs aux trois eſpeces de la melancolie hypochondriaque, ſont beaucoup de crachats & humide, le ſoulagement qu'on trouve d'aller à la ſelle, du vomiſſement, des rots, & des vents qui ſortent par le bas, la crainte, la triſteſſe, le ſoubçon, defaillance de cœur, palpitation, ſtupidité & obſcurité des ſens, & de l'eſprit, diſpoſition à s'arrêter à pluſieurs penſées fixes, imagination alienée, ſommeil troublé & embarraſſé, un jugement renverſé & perverti.

Tous ces ſymptomes ſont legers dans la melancolie hypochondriaque, qui vient de la pituite, ils ſont plus violens en celle qui vient de la melancolie; c'eſt-à-dire, de l'humeur melancolique, & ſont tres-cruels & fâcheux dans l'atrabilaire, dans laquelle ſouvent les entrailles ſont émuës d'une grande chaleur, le poulx eſt fort, il y a grande palpitation de cœur, ou oppreſſion, defaillance, le viſage rouge & brûlant, les yeux tenebreux & obſcurs comme de cataracte, accablement de triſteſſe, l'eſprit reduit dans un chagrin mortel par le deſeſpoir de la vie; ſi bien que quand cette melancolie atrabilaire penetre le cerveau, elle engendre la fureur & la fievre hectique, qui ſe termine enfin en maraſme.

Pour guerir la melancolie hypochon-

driaque, il faut aller à la cauſe : ſi elle eſt cauſée de pituite, comme on le connoîtra par les urines plus particulierement, on fera des lavemens avec decoction de joubarbe, mercuriale, daphnoïdes ou laureole, fraizier & fenoüil, & on mettra dans chaque lavement un quarteron de miel commun, & une once d'huile de camomille ; ce qu'on moderera ſelon l'âge & les forces.

On purgera avec dix grains de poulpe ou chair de coloquinte, avec demi-gros de canelle en poudre, que l'on prendra dans du pain à chanter ; on diminuëra, ou on augmentera la doſe juſqu'à vingt grains pour les plus robuſtes.

Si cette melancolie hypochondriaque, eſt cauſée par la domination de cette humeur, c'eſt-à-dire la melancolique, on fera une ptiſanne, avec capillaires, houblon, pommes de renette, & polipode de cheſne, & on fera des lavemens avec decoction d'anis, d'Ariſtoloche, meliſſe epithim, fumeterre bouroche & bugloſe, pour en prendre ſouvent avec trois onces de miel mercurial, ou deux onces de miel de concombre ſauvage.

On purgera par une infuſion juſqu'à quatre gros, de ſené dans un verre de la ſuſdite ptiſanne, avec demi ſcrupule de

canelle ſubtilement pulveriſée que l'on mettra dans l'infuſion aprés qu'elle aura été paſſée, pour la prendre le matin à jeun, & deux heures & demie aprés, prendre un boüillon.

Si la melancolie hypochondriaque eſt atrabilaire, on fera ptiſanne avec deux pommes de renettes coupées par morceaux, une once de racine de ſalſepareille, quatre onces de racine de polipode de cheſne, une once d'epithim, & quatre gros de regliſſe, que l'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers pour le boire ordinaire, mettant tous les matins pendant quinze jours, juſqu'à une demie dragme de ſel de houblon, qu'on deſſoudra dans un verre de cette ptiſanne pour le prendre à jeun.

On fera des lavemens avec feüilles de ſureau, d'hyeble, abſynthe, agrimoine, romarin, bouroche & fumeterre, de chacun une poignée que l'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau reduites au tiers, pour en prendre ſouvent avec deux onces de miel mercurial & trois onces de miel commun pour chaque lavement, aïant égard neanmoins à l'âge, aux forces & à l'état des perſonnes.

On purgera avec quinze grains de diagrede, un peu de canelle & de ſucre fin,

quinze grains de caſtor, le tout en poudre qu'on fera infuſer du ſoir au matin, dans une decoction de racine de ſouchet & de reglisse, meſler bien le tout le matin pour le prendre à jeun, & trois heures aprés un boüillon, on diminuera la doſe, on on l'augmentera juſqu'à vingt grains de diagrede pour les plus forts, deux jours aprés cette purgation, on en donnera une autre avec demi-ſcrupule de reſine de ſcammonée, & un ſcrupule d'extrait de rhubarbe, que l'on prendra dans une once de ſyrop de fumeterre, on aura ſoin de purger ſouvent, même avec du ſené juſqu'à quatre gros infuſé, dans un verre d'eau de chicorée ſauvage du ſoir au matin à froid; & deux heures aprés prendre un boüillon aromatiſé de quelques goutes de ſuc d'orange.

Quinze jours aprés qu'on aura commencé à prendre la ptiſanne, & les purgations cy-deſſus declarées, on mettra dans trois pintes de ladite ptiſanne; trois dragmes de ſel polycreſte pour en boire tant qu'elle durera, un verre à jeun, un verre deux heures avant dîner, & un verre en ſe couchant deux heures aprés le ſouper.

Quand on aura été purgé dans toutes ſortes de melancolie hypocondriaque, on prendra dans un œuf frais, un dragme de

ſafran de Mars aperitif, le matin à jeun & rien autre de deux heures aprés.

La poudre de vipere juſqu'à trente grains pour les plus forts, & aux autres à proportion, priſe dans un peu de vin blanc le matin, eſt fort propre pour guerir cette maladie quand les remedes generaux ont precedé.

L'eau diſtillée des racines du barbebouc, y eſt fort utile, en prenant un verre tous les matins, de même que ſept ou huit gouttes d'huile de cloux de girofles à jeun, dans un boüillon.

On ne mangera aucune viande qui engendre un ſuc melancolique comme bœuf, chevre, lievre, & autres, comme j'ai rapporté cy-deſſus en parlant de la cure du cancer, auquel on aura recours pour le regime de vivre.

Il y a une douleur de ratte qui eſt produite par des vents, & flatuoſitez qui étendent cette partie, & cauſent une douleur qui eſt ſouvent plus fixe, que celle qui fait la colique; car la colique eſt plus étenduë dans tout le ventre inferieur, & la douleur de ratte eſt plus bornée & plus arreſtée.

Pour ôter cette douleur, il faut faire des lavemens avec decoction de fenoüil, anis, camomille, abſynthe, parietaire & mercuriale, mettant dans chaque lavement

deux onces de miel mercurial, & une once d'huile de camomille.

On purgera avec une decoction de feüilles de meliſſe & de ſauge, & ſemence d'anis, dans un verre de laquelle on fera infuſer douze heures, juſqu'à quatre gros de ſené.

On fera ptiſanne avec racine de fenoüil, bois de genevre, racine de perſil, un peu de racine de flambe, & d'Angelique, ſemence d'anis & regliſſe.

Aprés quoi ſi la ratte paroît endurcie par ces flatuoſitez, on fera ſelon Galien, un cataplaſme avec de la petite centaurée verte pilée, pour appliquer ſur la region de la ratte, on en fera auſſi un apozeme des fleurs vertes ou ſeches, pour prendre le matin à jeun, & le lendemain on prendra à jeun un verre d'eau diſtillée de perſil, dans lequel on mettra quinze grains de caſtor.

Aïant parlé de la ratte, des maladies dont elle eſt affligée, & des remedes pour les guerir, il ne ſera pas hors de propos de rapporter ici les raiſons pour leſquelles pluſieurs veulent qu'elle ſoit la cauſe du ris, & comme elle le peut cauſer.

La ratte ne cauſe pas les ris par elle-même; mais par accident, entant que le ſang eſt rendu par ſon miniſtere plus clair,

plus

plus pur & plus chaud, & rend l'homme par ce moïen, plus propre à agir dans les affaires, plus hardy & entreprenant, plus magnanime & plus joyeux ; elle cause le chatoüillement dans les esprits, d'où s'éleve le mouvement de rire, excitant les affections de l'ame, ce qui fait dire.

Cor sapit, & pulmo loquitur, fel commovet iras ;
Splen ridere facit, cogit amare jecur.

Les Anciens mettoient la cause du ris dans le foye, qu'ils disoient en être le sujet ; mais cette opinion n'a pas été receuë de plusieurs Philosophes & Medecins. Cardan dit qu'il faut tirer la cause du ris du domicile de l'ame même, Scaliger est du même sentiment ; mais entrant dans leurs pensées, ils ne sont pas contraires à la proposition qui est que la ratte ne cause les ris que par accident.

On demande si la ratte peut être ôtée pour ne pas nuire aux coureurs ; il y a plusieurs Anciens qui ont crû, qu'un homme auquel on a coupé & arraché la ratte, étoit bien plus propre à la course, comme Arethée & Hali-Abbas semblent approuver : il est vrai que la ratte empêche quelquefois de courir, mais il faut demeurer d'accord, qu'on ne la peut pas ôter sans danger de la vie, à cause de la connexion des

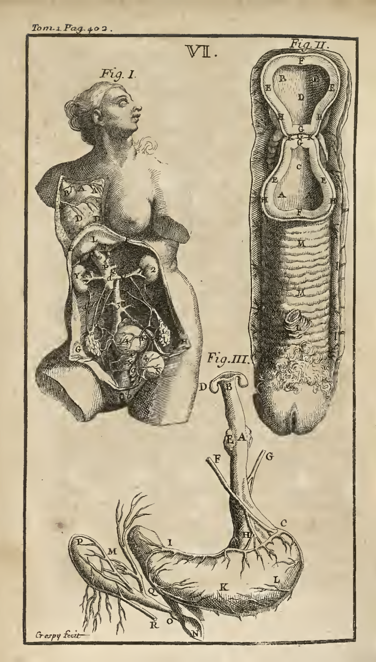
vaiſſeaux des parties ; & à cauſe de l'uſage & de la neceſſité de ce viſcere, comme il a été cy-deſſus expliqué.

§. VI.

Des Reins.

E'Tant certain qu'aprés que le ſang a circulé dans le corps, & que venant à paſſer tout boüillant par les reins, dit Villis, tout ce qui eſt de ſereux eſt facilement ſeparé du reſte de ſa maſſe par le filtre des reins ou plûtoſt y eſt comme precipité par leur levain, & deſcend dans les ureteres & dans la veſſie, d'où il eſt enſuite pouſſé au dehors comme il eſt amplement expliqué dans mon miroir des urines. Ce qui fait connoître qu'il y a trois ſortes d'organes deſtinez pour purger le ſang de la ſeroſité ſuperfluë que l'on appelle urine, qui ſont les reins qui ſeparent cette ſeroſité, les ureteres qui la portent aprés qu'elle eſt ſeparée, & la veſſie qui la reçoit, & la contient pendant quelque temps comme un reſervoir pour la chaſſer enſuite dehors quand elle l'incommode.

Les reins ſont faits de chair ſolide & denſe, d'une conſiſtance bien plus dure que le foye & que la ratte, & ſi particuliere qu'il ni en a point de ſemblable dans tout


Tom.1. Pag. 402.
VI.
Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
Crespy Fecit

le corps, ce mot de rein vient du verbe Grec rheo qui signifie couler, parceque l'urine coule sans cesse dans leur bassinet, les Grecs appellent aussi le rein nephros, ou nephroi renes quasi mingentes, du verbe neipho, pluo, qui signifie pleuvoir, parce que l'urine dégoutte des reins par les ureteres, d'où vient que Varron, selon Lactance, dit qu'ils sont appellez *renes quasi rivi humoris obcæni ex eis oriantur*, parce que l'urine fluë & coule par les reins.

Il n'y a que les hommes & les animaux à quatre pieds, qui en aïent, ceux qui ont des plumes & des escailles excepté la tortuë, n'en ont point selon Aristote & Archange.

Les reins sont ordinairement deux, afin que l'un étant affecté, l'autre puisse suppléer à son défaut selon le sentiment de quelquesuns, ou plutost parce que la serosité étant en grande quantité, elle n'auroit pas pû être purgée par un seul, ils sont d'une grosseur convenable & propre à separer, & purger le sang de la serosité, & aux corps bien sains, l'un ne doit pas être plus gros que l'autre, afin que le corps demeure en équilibre : on trouve neanmoins le plus souvent, le droit plus gros que le gauche, & quelquefois le gauche plus gros que le droit.

Ils ont la figure d'un croiſſant, ou à peu prés comme une feüille d'aſarum ou cabaret ; car par la partie qu'ils regardent la véne-cave, ils ſont enfoncez, & par celle qu'ils regardent les côtes & les iles, ils ſont gibbeux, c'eſt-à-dire convexes, & longuets, leur couleur eſt rougeaſtre c'eſt à dire d'un rouge obſcur, & ſe changent facilement en maladie.

Leur longueur eſt ordinairement de quatre ou cinq travers de doigts, large de trois, & épais de deux ou environ, ils ſont couchez ſur les muſcles des lombes appellez pſoas, au deſſous de la derniere côte, aux côtez de l'aorte & de la véne-cave, & ſont cachez dans la duplicature, ou pour mieux dire entre les deux tuniques du peritoine, ce qui cauſe qu'on ne les peut voir, qu'on n'ait dechiré auparavant cette membrane.

Leur ſituation eſt dans la region lombaire, l'un à droit un peu au deſſus du foye, & l'autre à gauche ſous la ratte, ils ne ſont pas oppoſez diametralement, mais le droit eſt ordinairement plus bas, & le gauche plus haut aux hommes, à cauſe du foye, comme dit Ariſtote, qui occupe plus d'eſpace & deſcend plus bas que la ratte, mais aux brutes le droit eſt plus haut, ils ſont ainſi diſpoſez aux hommes, afin que la ſeroſité ne demeure pas ſuſpenduë entre les

deux, parce que s'ils étoient vis-à-vis l'un de l'autre, ils suspendroient non seulement la serosité que les arteres emulgentes leur portent, mais ils l'empêcheroient aussi de couler, celuy qui est le plus haut n'excede pas l'autre en hauteur, de la moitié de son corps, & sont éloignez l'un de l'autre d'environ quatre travers de doigts. Martin Holtzapffel rapporte qu'il a vû les deux reins attachez au foye.

Quoiqu'il n'y ait en chaque personne que deux reins pour l'ordinaire, on en a trouvé neanmoins des nombres differens : Gemme dit, qu'il en a une fois vû de quatre sortes dans un même sujet. Et Botale rapporte en avoir veu quatre joints ensemble en une seule masse : Fernel dit en avoir vû un d'une grandeur extraordinaire. M. Dionis dit qu'il a dissequé un homme, dans lequel il n'en a trouvé qu'un, mais qu'il étoit plus gros qu'à l'ordinaire, & placé dans le milieu du bas ventre. Vesale avoit auparavant lui observé, qu'il n'en avoit trouvé qu'un dans des corps, dont le ventre étoit grandement élevé & fort gros. Eustach. en a vû une fois, un attaché au milieu de l'épine. Archange rapporte en avoir vû un grand de travers sur la véne-cave & l'aorte : & du Laurent remarque qu'il en a vû quelquefois un, d'autre fois trois &

quatre, mais il n'y en a ordinairement que deux, ſelon Galien, & ſont ſemblables aux teſticules, dit Aretæus ; ainſi ceux qui ont les teſticules grands, ont pareillement les reins grands & chauds ; la pluſpart ſont enclins à l'acte de Venus, & ſont affligez du calcul.

Les ſentimens ſont partagez touchant la ſubſtance des reins : Hippocrate dit qu'elle eſt glanduleuſe ; Galien, Aretée, Colombe, & pluſieurs autres, la rapportent & la mettent au rang des viſceres & parenchimes ; Riolan eſt de cette opinion, & avec raiſon, car leur ſubſtance eſt particuliere, dure, denſe, ſolide, charnuë, rouge, & aſſez ſemblable à la ſubſtance du cœur, ſinon qu'il n'y a pas de fibres en la ſubſtance des reins, comme en celle du cœur : ſelon du Laurent & Archange, leur ſubſtance leur eſt particuliere & propre ; elle eſt dure, dente & maſſive, pour ſeparer plus puiſſamment les ſeroſitez d'avec le ſang, & empêcher que par une trop grande molleſſe, elle ne les laiſſe couler trop vîtement.

Ils ſont chauds & humides, & ont connexion avec les lombes, le diaphragme, & le colon par le moïen du peritoine ; avec le cerveau, le cœur & le foye par le moïen des nerfs, des arteres & des vénes emul-

gentes, & à la vessie par les ureteres, le rein droit est attaché au coëcum, & quelquefois au foye, & le gauche au colon, & quelquefois à la ratte.

Leur action étant de separer l'humeur sereuse & aqueuse, leur usage est de faire que les parties soient nourries d'un sang loüable & pur, & le corps garenti par leur moïen, des indispositions qui arrivent par la retention des serositez.

Les parties qui composent les reins, sont externes ou internes.

Les externes, sont les tuniques, les vaisseaux & les glandes.

Les tuniques ou membranes sont deux, l'une externe, & l'autre interne.

L'externe envelope le rein de tous côtez, & est recouverte de beaucoup de graisse; elle vient du peritoine & sert pour attacher fortement les reins aux muscles internes des lombes. Sur cette membrane, dans la graisse qui est dans la partie superieure vers la véne-cave, est attachée une glande de chaque côté, qui sert, selon Riolan, pour appuïer la division du nerf costal qui se distribuë au mesentere; on les appelle glandes renales.

Les Modernes appellent ces glandes renales, capsules atrabilaires, & quelques-uns les nomment reins succenturiaux, aïant

ordinairement la figure des reins, & sont situez auprés d'eux : on les trouve quelquefois au dessus du rein, & quelquefois entre le rein & la grosse artere, de la grosseur d'environ une noix applatie : on les trouve quelquefois ronds, & quelquefois ovales, d'autres fois quarrez ou triangulaires : ils n'ont pas aussi toûjours la même couleur, ils sont quelquefois rouges, & quelquefois comme la graisse qui les envelope.

L'usage de ces capsules ou glandes, est de separer l'humeur feculente & noire du sang que les arteres leur portent, pour ensuite cette humeur être versée par une petite véne dans l'emulgente, où elle est mêlée avec le sang, auquel elle sert de ferment; & on voit une valvule dans la cavité de ces glandes, qui s'ouvre du côté de l'émulgente, disposée d'une maniere que cette humeur peut bien entrer dans l'émulgente, mais qui empêche que le sang ne remonte de l'émulgente dans ces glandes.

La membrane interne & propre des reins, est fort deliée & sans graisse; elle couvre immediatement la chair du rein, elle prend son origine de la tunique commune des vaisseaux qui entrent dans les reins : elle les serre fortement, afin que leur

chair, qui d'ailleurs eſt ferme & denſe, ſoit plus ferme & plus reſſerrée, de crainte que n'étant relâchée, l'humeur ſe reuſe n'y coulât de tous côtez, & que les reins qui ſont envelopez de cette membrane, & contenus dans leur lieu, n'en ſoient ſeparez par les parties qui les environnent. Il y a des Modernes qui pretendent que cette membrane eſt une continuité de la tunique des vaiſſeaux qui y entrent, & qui en ſe dilatant les tapiſſent interieurement, & ſe reflechiſſant en dehors, les environnent par tout.

Les vaiſſeaux ſont de deux ſortes; les uns ſortent, & les autres entrent.

Ceux qui entrent ſont auſſi de deux ſortes, les arteres & les nerfs.

Il y a deux arteres des reins, une de chaque côté qui entre dans chaque rein, elle eſt groſſe & naît de l'aorte; elle eſt groſſe non ſeulement pour porter l'eſprit vital au rein, dit Galien, car une moindre pouvoit ſuffire pour cela, mais auſſi pour purger le ſang arterieux, & vuider les ſeroſitez des arteres, ou plûtôt pour porter confuſément le ſang & la ſeroſité dans une infinité de petites glandes qui compoſent la ſubſtance du rein, parce qu'on a obſervé que cette artere auparavant d'entrer dans le rein, ſe diviſe en trois ou quatre

branches, lesquelles aprés avoir penetré sa substance par sa partie cave, vont se rendre à ces petites glandes, comme il a été dit.

Les reins reçoivent chacun deux nerfs, dont il y en a un qui vient du rameau stomachique, & se perd dans leur membrane propre; c'est par ce moïen que se fait l'admirable communication d'entre le ventricule & les reins, comme experimentent ceux qui ont le calcul; & c'est par la raison de cette communication, qu'il se fait aussi une telle subversion d'estomach en la nephretique, que les malades ne peuvent souffrir aucunes viandes & les rejettent aussi-tôt qu'ils les ont prises. L'autre nerf vient des environs du mesentere, & entrant par la partie cave du rein, va se perdre dans sa substance.

Les vaisseaux qui sortent des reins, sont de deux sortes, les vénes & les ureteres.

Les vénes qui sortent des reins sont deux, l'émulgente & l'adipeuse; l'émulgente se trouve quelquefois double, & quelquefois triple, & Salomon Albert rapporte dans son Anatomie, avoir trouvé dans un cadavre, trois émulgentes; elle s'insere en la partie cave du rein.

Cette véne est appellée émulgente, parce que les Anciens supposoient que les

reins attiroient par cette véne, l'humeur ſereuſe des vénes ; mais quoi qu'elle garde toûjours ſon nom, ſon uſage eſt neanmoins bien different, parce que nous ſommes perſuadez par les nouvelles découvertes, & par la circulation du ſang, que les rameaux de la véne émulgente, reprennent le ſang qui a été porté aux petites glandes des reins par les arteres, & qui n'a pû paſſer par les orifices des canaux qui ſont fort petits, pour le reporter dans la véne-cave.

La véne adipeuſe vient de la membrane graiſſeuſe du rein ſans y entrer, mais elle ſe perd dans les tuniques qui l'environnent & l'enveloppent : on l'appelle adipeuſe, parce qu'elle eſt remplie de graiſſe qui eſt faite, comme il a été ci-devant obſervé, de la partie onctueuſe & huileuſe du ſang, épaiſſie par une chaleur remiſe & moderée : cette graiſſe ſert pour conſerver la chaleur naturelle, le rein droit étant plus chaud, en eſt moins garni que le gauche, ce qui fait connoître qu'elle s'engendre par cette chaleur remiſe & foible, comme eſt celle du rein gauche, qui eſt ſitué ſous la ratte, par la frigidité de laquelle, le ſang eſt comme gelé; au contraire du droit qui eſt ſous le foye, & par conſequent plus chaud, comme il a été dit.

Il faut encore obſerver que les arteres vont à toute la circonference de la partie interieure du rein, & qu'elles retournent aux petits corps ou caruncules mamillaires, qui ſont au nombre de neuf ou dix; ainſi appellez, parce qu'ils reſſemblent à un mammelon, par le travers deſquels paſſent les ſeroſitez, pour entrer dans les ureteres qui y aboutiſſent, ou plûtôt par où tombe l'urine dans le baſſinet, qui eſt une cavité faite de l'extremité de l'uretere, qui ſe dilate dans la partie cave du rein, lequel forme en s'étreciſſant la figure d'un antonnoir, dont la partie la plus étroite ſort du rein, & fait le commencement de l'uretere, dont l'uſage eſt de recevoir l'urine qui diſtille de ces mammelons.

L'uſage des reins, ſuivant tout ce qui a été ci-devant obſervé, eſt de ſeparer l'urine du ſang, ce qui ſe fait en cette maniere: Les glandes dont on a parlé, & dont preſque toute la ſubſtance des reins eſt compoſée, aïant reçû le ſang par les rameaux des arteres emulgentes qui s'y terminent, en ſeparent l'urine par la configuration de leurs pores, & la déchargent dans pluſieurs tuyaux, qui ſe reüniſſent, & forment de petites caruncules mammillaires, qui la diſtillent dans le baſſinet d'où elle coule enſuite par les ureteres dans la

vessie, comme je l'ai expliqué dans le Miroir des Urines.

Enfin, le rein étant ouvert, on voit premierement la diversité de sa chair, ensuite les caruncules, & enfin la cavité faite de l'uretere dilaté : la chair qui environne tout son corps, est noirâtre & dense ; au dessous de cette chair, on en trouve une autre plus rouge faite des glandes qui s'unissent ensemble, pour composer le rein du fœtus, qui est la premiere & la vraïe chair du rein, autour de laquelle s'amasse & s'engendre à la suite des tems peu à peu, cette autre substance noirâtre, du sang qui y affluë, lequel s'arrêtant là, & s'y condensant par la chaleur, fait cette chair dense & noire, laquelle en remplissant les fendasses qui sont entre les glandes, rend aux hommes la superficie du rein lisse & polie, laquelle au fœtus paroissoit crevassée & inégale.

Les caruncules mammillaires sont, dit Riolan, les extremitez des glandes qui font le rein, lesquelles d'une base large, aboutissent en pointe, & finissent avec les extremitez des vénes & des arteres emulgentes ; c'est dans ces caruncules que se fait la separation de l'urine d'avec le sang, aprés laquelle separation, elle coule à travers de leurs substances, & distille dans les

tuyaux de l'uretere, comme fait la lessive par la paille qui bouche le trou du cuvier.

La cavité commune qu'on void dans le rein, est environnée par tout de la membrane de l'uretere, selon Riolan, laquelle en se dilatant fait neuf ou dix tuyaux fistuleux, lesquels en se separant les uns des autres, font comme un pied d'oïson, & s'abouchent par leurs orifices, avec les caruncules mammillaires ; cette cavité est, dit-il, le veritable couloir & tamis de l'urine.

Les Anciens ont été fort partagez sur la maniere de la purgation & de la separation du sang d'avec la serosité, c'est-à-dire de l'urine.

Les uns ont pretendu qu'elle se faisoit par la vertu expultrice des vénes ; les autres disent que c'est par attraction ; d'autres, par le propre mouvement de la serosité ; & d'autres, comme Hippocrate, Diocles, Proxagoras & Galien, ont crû qu'elle se faisoit par une proprieté occulte & inconnuë des reins : & enfin d'autres, qu'elle se faisoit d'une autre maniere, comme du Laurent & Archange. Mais comme toutes ces differentes opinions ne pouvoient pas satisfaire l'esprit de ceux qui cherchent la verité, les Modernes se sont attachez à la

decouvrir ; & on doit être persuadé, aussi bien que Vvillis, que lorsque le sang boüillant vient à passer par les reins, comme je l'ai expliqué dans le Miroir des Urines, tout ce qui est de sereux, est facilement separé de sa masse, par le filtre des reins, ou plûtôt y est comme precipité par leur levain, & descend dans la vessie par les ureteres, comme j'en ai fait un Traité particulier, il seroit inutile de le repeter ici.

§. VII.

Des affections & maladies des reins.

LEs maladies des reins sont differentes, & viennent de differentes causes, & on est persuadé que les reins sont sujets à la pierre, à la gravelle, à l'inflammation, aux ulceres, aux abscez, à l'obstruction, & à causer la nephretique.

La maladie la plus commune, & la plus ordinaire aux reins, est l'inflammation ou chaleur, qui est causée par une effusion de sang ou de bile, qui rend ordinairement l'urine acre, laquelle si elle est claire avec fievre & delire, elle est mortelle.

Pour guerir la chaleur & inflammation des reins, il faut commencer par la saignée, & la temperer par une ptisanne faite avec

racine de nenuphar ſix onces, treffle aceteux une poignée, bois de vigne ſix onces, un gros citron coupé par morceaux, auſſi bien que le bois de vigne, avec une poignée d'agrimoine, & de racine de guimauve, & quatre gros de regliſſe; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau de riviere ou de pluïe, juſqu'à la diminution d'un tiers, pour en boire ſouvent entre les repas, & un grand verre à jeun, & le ſoir en s'allant coucher.

On fera lavemens avec pied de lion, ortie morte, argentine, joubarbe, violier, racine de nenuphar, pourpier, guimauve, parietaire & ſemence de lin, & on mettra dans chaque lavement, quatre onces de miel roſat & trois gros de cryſtal mineral: on en prendra même ſans miel: ſi on a le ventre dur & ſec, on mettra dans un lavement trois onces de miel mercurial, & une once d'huile de lin.

Si il y a grande inflammation, on l'appaiſera avec un œuf frais battu avec huile roſat, & eau roſe, parties égales, que l'on appliquera ſur la region des reins. Ou on mêlera deux gros d'huile roſat avec trois gros d'huile de nenuphar, & feüilles de plantain, piler le tout enſemble, & l'appliquer ſur la partie malade.

Quand l'inflammation ſera diminuée, on

on purgera en prenant juſqu'à quatre gros de ſené, que l'on fera infuſer ſur des cendres chaudes du ſoir au matin, dans un verre de la ſuſdite ptiſanne, le paſſer & en prendre la coulure à jeun, & trois heures aprés un boüillon : comme toute inflammation de reins, engendre la pierre, nous continuërons ainſi qu'il ſuit.

La pierre des reins, qu'on appelle auſſi calcul, eſt une ſubſtance dure, engendrée par la chaleur du corps, d'une matiere groſſiere, épaiſſe & viſqueuſe ; ainſi la veritable matiere du calcul, eſt l'humeur épaiſſe engendrée de cruditez continuelles, & accumulées enſemble, qui tombe dans les reins, & y eſt portée avec le ſang ſereux, où étant comme de la lie ou limon, elle y eſt retenuë par ſon épaiſſeur, & étant échauffée par la chaleur du lieu, elle ſe ſeche, s'aſſemble, & s'endurcit comme du tuf, de même que les briques dans les fourneaux, & la matiere s'aglutinant toûjours & s'accumulant, il s'en forme une pierre qui croît & augmente, comme on void dans les étuves ſe former & croître des pierres, par la force de la chaleur, de la partie la plus groſſiere & la plus terreſtre de l'eau ; ainſi la cauſe efficiente eſt la chaleur, laquelle en reſſerrant une matiere épaiſſe & gluante, contracte & acquiert cette dure-

té. Or cette matiere épaiſſe & gluante, eſt engendrée par l'uſage du lait, des fromages mols ou recemment faits, de la chair de porc, de bœuf, de bouc, d'oiſeaux & poiſſons d'étang, & des autres choſes groſſieres qui ſe trouvent dans les marais, de même que l'uſage des eaux troubles, bourbeuſes, & croupies, du gros vin, noir, doux & trouble.

Les adoleſcens qui uſent ſouvent de viandes ſalées & épicées, & qui vivent dans l'intemperance, & boivent par excez, y ſont fort ſujets; de même que ceux qui ſont remplis d'humeurs cruës & indigeſtes. Elle s'engendre dans les reins des enfans, par une humeur craſſe, gluante, & groſſiere, deſſechée & endurcie par la chaleur : & les vieillards y ſont ſujets par le defaut de chaleur pour cuire & conſommer la viſcoſité des humeurs, qui ſe convertit en pierre.

Les ſignes de la pierre ou calcul, ſont la demangeaiſon dans le meat de la partie honteuſe, & à la motte ou penil, grande douleur de reins, comme d'un coin qu'on y auroit fiché, vomiſſement du ventricule, douleur des iles juſqu'au pubis, difficulté d'uriner; & ſi l'urine eſt ſubtile, c'eſt marque de la confirmation du calcul : dans le progrez, elle eſt trouble & épaiſſe, mê-

lée de beaucoup de ſable avec douleur au dos, & aux lombes ; & quand il ſe fait en urinant de petites bouteilles, c'eſt ſigne que le mal de reins durera long-tems, ſi on n'y apporte d'abord de bons remedes, parce que c'eſt marque que la viſcoſité eſt grande, comme il eſt rapporté dans le Miroir des Urines. On a auſſi des obſtructions & duretez du ventre, c'eſt pourquoi ceux qui vomiſſent ſouvent, & qui ont le ventre libre, ne ſont pas ordinairement ſujets au calcul, non plus que ceux qui rendent ſouvent quantité de petits graviers dans leurs urines, & les femmes n'y ſont pas ſi ſujettes que les hommes, tant parce qu'elles ont moins de chaleur, & qu'elles ont les conduits plus larges, que parce que leurs menſtruës les en delivrent. Il eſt difficile d'en guerir les vieillards, & la pierre de la veſſie, eſt plus difficile à guerir que celle des reins : on connoît qu'elle eſt dans la veſſie, quand on urine avec peine & douleur, qu'on a ſouvent erection de la verge, & que l'on ſe frote à tout moment la partie.

Il faut obſerver que la pierre ne vient pas ſeulement dans les reins & dans la veſſie, mais auſſi dans toutes les autres parties du corps ; & j'ai vû pluſieurs perſonnes de qualité qui en avoient juſqu'aux

doigts, mais il y a moins de danger, & ne font pas tant de douleur que les autres.

Pour guerir le calcul, on prendra beaucoup de lavemens, avec decoction de rave, de cresson, joubarbe, parietaire & mercuriale, avec trois onces de miel commun, & jusqu'à demi-once de crystal mineral pour chaque lavement.

On fera pour le boire ordinaire, une ptisanne avec deux onces de racine d'arêtebeuf, trois onces de racine d'aristoloche ronde, une demi-livre de fruit d'alquequenge, un citron coupé par tranches, & deux gros de reglisse, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers; & on mettra dans le verre que l'on prendra le matin à jeun, cinq ou six gouttes d'huile de vers de terre, ou un gros de poudre de cloportes, que l'on pourra même prendre dans du vin blanc, & ne rien prendre que deux heures aprés.

On ne mangera aucune chose salée, épicée, ni poivrée, point d'œufs durs, ni de moutarde, ail, oignon, fromage, nefles, marrons, châtaignes, ni coins, on évitera même le frequent usage des diuretiques, qui pourroient, en provoquant l'urine avec trop de violence, affoiblir les

reins, & y precipiter davantage les ſuperfluitez du corps.

On mangera des aſperges, concombres, panets, citroüilles, mélons, figues, pêches, noiſettes, amandes, raiſins ſecs & piſtaches : les herbes potageres ſeront laituës, chicorée, & houblon; & on mettra dans l'aſſaiſonnement des viandes & dans le potage, des capres; les viandes ſeront du veau, des poulets, & de l'agneau.

On purgera avec de la caſſe mondée; ſçavoir, pour les enfans, depuis trois dragmes juſqu'à ſix; & aux plus forts, juſqu'à une once & demie, que l'on prendra le matin à jeun, dans une decoction d'anis & de fenoüil, y ajoûtant deux ou trois grains de diagrede pour accelerer ſon operation, parce qu'elle eſt fort tardive à faire ſon effet.

Quand on aura été purgé, on fera des apozemes avec une poignée de brunette, & autant de pervanche, & une once de bois nefretique, qu'on fera boüillir une heure dans quatre pintes d'eau; aprés quoi on verſera la decoction dans un pot de terre, l'aïant paſſée ſans l'exprimer, pour la laiſſer repoſer douze heures, & en prendre enſuite ſoir & matin, un verre durant la neceſſité, y mêlant pour chaque

verre, un demi-gros de cloporte en poudre.

La colique nephretique est causée par la pierre ou la gravelle, ou par un phlegme grossier : on la connoît par la douleur fixe, & arrêtée, en la region des reins, sans qu'il paroisse au dehors aucune tumeur : quand la pierre tombe des reins dans les ureteres, la douleur est pour lors fort sensible, & fort cruelle, particulierement s'il se rencontre des matieres recuites dans le bas ventre avec des vents. On la connoît aussi par le vomissement qui l'accompagne toûjours, & par la difficulté d'uriner : quand elle commence l'urine est claire comme de l'eau, en petite quantité ; quelquefois elle est entierement suprimée ; ensuite elle coule tout à coup en abondance, fort épaisse, avec beaucoup de sable : ce qui arrive plus souvent aux vieillards qu'aux autres, parce qu'ils sont plus sujets à la pierre ; & comme cette douleur est presque toûjours accompagnée d'inflammation, la saignée sera utile.

Aprés la saignée, on pourra se servir des remedes propres pour la pierre ; & on fera des lavemens avec decoction de racines de guimauves, joubarbe, parietaire, camomille ; semence de lin, violier, meli-

lot & mercuriale ; faire le tout boüillir dans quatre pintes d'eau reduites à moitié : on mettra dans chaque lavement, deux onces de miel violat, une once de therebentine, & deux onces d'huile d'amandes douces.

On fera la ptiſanne avec une poignée de racine de guimauve, feüilles de betoine, parietaire, & treffle aceteux, de chacun une poignée, & regliſſe; faire le tout boüillir dans deux pintes d'eau, que l'on fera reduire à trois chopines, pour le boire ordinaire.

On donnera quelque vomitif, ſoit juſqu'à un gros de feüilles de gratiole en ſubſtance dans un verre de ladite ptiſanne, ou une decoction de douze feüilles d'aſarum, ou enfin juſqu'à huit grains de cryſtal de tartre émetique, dans deux onces d'eau de parietaire.

Aprés ce vomitif, quand les grandes douleurs ſeront appaiſées, on purgera avec un gros de rhubarbe, & deux gros de ſené, que l'on fera infuſer ſur des cendres chaudes du ſoir au matin, pour prendre la coulure à jeun, aprés une forte expreſſion de la drogue, & deux heures aprés prendre un boüillon; faire l'infuſion dans un verre de ladite ptiſanne.

Enfin, pour appaiſer les douleur

prendra sept ou huit gouttes d'esprit de therebentine, dans un demi-verre de vin blanc.

La difficulté d'uriner est differente, & a differens noms : si elle est entierement supprimée & arrêtée, on l'appelle ischurie, qui se fait par l'obstruction des vreteres, du col de la vessie, ou du conduit de l'urine ; ce qui arrive ou par l'inflammation des reins & parties urinaires, par la pierre, ou par la pituité grossiere & gluante.

Si l'urine vient goute à goute, on l'appelle strangurie ; & si on la rend difficilement & avec douleur, on l'appelle dysurie, par laquelle on entend toute ardeur d'urine, causée par une matiere bilieuse, salée & pourrie, qui se mêle avec l'urine: la pierre & la gravelle la cause aussi fort souvent, auquel cas il faudra se servir des remedes propres pour la pierre & gravelle.

Hippocrate *li. 6. Aphor.* 36. dit, que pour guerir la dysurie & difficulté d'uriner, qui vient d'inflammation, il faut saigner les vénes interieures, cela s'entend du pied, car elles sont directement à l'endroit ; il en est de même de l'ardeur d'urine, causée par le mêlange des humeurs salées & bilieuses, qui se guerit par les saignées.

Les malades de la ſtrangurie engendrée d'humeurs groſſes & cruës, tombans en la maladie ileos, faiſant leur matiere fécale par la bouche, meurent en ſept jours, dit Hippocrate, ſi la fievre ne leur ſurvient, dont ils piſſent copieuſement, les humeurs groſſes & froides étant ſubtiliſées par la chaleur de la fievre.

S'il y a inflammation au rectum & à la matrice, & ſuppuration aux reins, il ſe fait ſtrangurie ; & s'il y a grande inflammation au foye, le hoquet s'en enſuit, à cauſe de la communication des nerfs.

Si on a des tubercules, c'eſt-à-dire, des petites boſſes ou tumeurs dans le conduit de la verge, la ſuppuration en étant faite, & l'urine ſortant en abondance, on eſt gueri & hors des accidens des tubercules, puſtules & ulceres, qui empêchoient les voïes de l'urine.

Si la ſtrangurie & dyſurie, ſont cauſées d'intemperie froide, on les guerit, dit Hippocrate, en beuvant du vin pur, & par la ſaignée du pied.

A l'égard de l'étymologie de ces mots, comme dyſurie vient de ouron, qui ſignifie urine, & de la particule dys, qui ſignifie negation & difficulté ; iſchurie vient auſſi de ouron, & de iſcho, qui ſignifie arrêter, & ſtrangurie vient de ouron, & de ſtagon goutte, ou ſtranx.

Pour guerir ces ſortes de maladies, outre les remedes propres pour la pierre & la nephretique, ſelon la cauſe de la maladie, on prendra le matin à jeun deux dragmes de ſel policreſte, dans une decoction de racine de fenoüil & d'ache. Et j'ai experimenté, aprés Dioſcoride, que des racines d'artichaud boüillies dans du vin blanc, & paſſé, pour en prendre le matin à jeun, fait ſortir l'urine en abondance, & nettoïe les reins & la veſſie, & qu'il guerit enfin la difficulté d'urine, en continuant ſelon la neceſſité.

Liebaut en ſon Livre de la Maiſon Ruſtique, aſſure que les cloportes en poudre, pris dans du vin blanc, ou les piler avec le vin & les avaler, ſont non ſeulement bons pour le calcul, mais auſſi pour guerir la difficulté d'urine.

Pour la douleur qui vient d'une acrimonie d'urine, il faut prendre trois onces d'eau diſtillée de fleurs de ſureau, y mettre un peu de ſucre, & le boire le matin à jeun, continuer au moins huit jours.

On peut encore prendre le remede qui ſuit, lequel eſt fort bon pour faire uriner: prenez une dragme de feüilles de merle en poudre, dans un verre de vin d'alquequenge, & beuvez-le le matin à jeun, & deux heures aprés un boüillon.

Pour guerir l'ardeur d'urine, il faut prendre une dragme de ſafran, quarante ſebeſtes, demi-dragme de juſquiame, fleurs de nenuphar & de violette, de chacune une dragme, deux dragmes de ſemence de chicorée ſauvage, deux dragmes de celle de pourpier, & pareille quantité de ſemence de chicorée domeſtique; faire boüillir le tout dans trois pintes d'eau de riviere, ou de pluïe, juſqu'à diminution du tiers, le paſſer, & mêler dans ſix onces de la coulure, une once de ſyrop violat pour boire le matin à jeun, & continuer pendant trois ou quatre jours ſelon la neceſſité.

Pour conduire la matiere purulente & pituiteuſe, par les voïes de l'urine, en reprimer l'acrimonie & briſer le gros ſable, on uſera d'un ſyrop dont la compoſition a été laiſſée par Fernel, qui eſt non ſeulement bon pour les reins & la veſſie, mais auſſi pour la matrice. R. Deux onces de racines d'althea, c'eſt-à-dire, de guimauve, une once de pois rouges, racines de chien-dent, d'aſperge, de regliſſe mondée, raiſins de panſe, dont on aura ôté les pepins, de chacun une demi-once, des ſommitez de guimauve, de mauve, de parietaire, de pimpinelle, de plantain, de capilli veneris, & de politrich, de chacun

une poignée, des femences froides majeures, & des mineures, c'eft-à-dire, de melon, de concombre, de courge, & de citroüille, qui font les majeures; & pour les mineures, font de laituë, de pourpier, d'endive & de chicorée, de chacune trois dragmes; faites boüillir le tout dans fix livres d'eau jufqu'à ce qu'elles foient reduites à quatre.

On mettra au premier rang de decoction les racines, au fecond rang les herbes, raifins, pois rouges & la regliffe contufe; au troifiéme rang, les capillaires & femences froides tant majeures que mineures: quand le tout fera exprimé & paffé, on clarifiera la coulure avec blancs d'œufs; & l'aïant coulée, on mettra quatre livres de fucre fin, pour le faire cuire en confiftence de fyrop, pour le garder dans un pot de fayance pour le befoin, & en prendre jufqu'à une once foir & matin, dans l'apozeme ci-deffus décrit, où il y a une dragme de faffran febeftes, &c. ce que l'on continuera pendant huit jours.

Piffer le fang avec l'urine, cela vient ou du foye, ou des reins, ou de la veffie, ou d'une veine rompuë.

Si le fang vient du foye, il eft fubtil, avec douleur du côté droit, & pefanteur dans l'hypochondre droit, & on urine beaucoup.

Si le ſang vient des reins, on a douleur des lombes & du dos, ce qui vient de la foibleſſe des reins, cauſée pour s'être trop addonné à l'acte de Venus, ou pour avoir reçû quelque coup, ou porté quelque peſant fardeau, ou avoir trop ſauté, ou mangé des choſes trop ſalées, acres, & épicées.

Si le ſang vient d'une véne rompuë dans les reins, il vient tout à coup, & en grande quantité pur & vermeil & ſans douleur; mais ſi la véne eſt rongée, le ſang en ſortira peu à peu avec de grandes douleurs; & ſi on continuë de piſſer le ſang, & le pus avec l'urine, c'eſt mauvais ſigne, comme marque d'une exulceration incurable des parties internes.

Si on piſſe le ſang ſans cauſe externe, ſans aucun ſymptome ni accident precedent, comme il arrive quelquefois quand on à la veſſie ulcerée; cela ſignifie que l'on a la petite véne rompuë aux reins ou aux parties urinaires, ou aux vaiſſeaux ſpermatiques par une trop grande agitation avec la femme.

Si le ſang vient de la veſſie, l'urine ſent mauvais, le ſang eſt gros & en petite quantité, parce qu'elle a les vénes petites, & on le rend avec douleur de la verge & des écailles.

On piſſe auſſi quelquefois le ſang avec l'urine, quand les bouches ou orifices des vaiſſeaux ſont relâchez aux reins par l'imbecillité de la vertu retentrice, dit Hippocrate.

On piſſe auſſi le pus ou le ſang continuellement pendant pluſieurs jours, quand on a les reins ou la veſſie ulcerez. *lib.* 4. *Aphor.* 75. & le ſang qui vient de la veſſie, eſt plus difficile à guerir, que celui qui vient des reins.

On ne doit pas negliger cette maladie, parce qu'elle eſt fort dangereuſe, & cauſe ſouvent la ſincope, ou la mort ſubite.

Pour prevenir ces accidens funeſtes, & guerir cette fâcheuſe maladie, on commencera par la ſaignée.

On fera ptiſanne avec pimpinelle, polygonon ou renoüée, agrimoine, bugle & ſanicle, de chacun une poignée, racine de la grande conſyre, & de tormentille, de chacun quatre onces. & deux onces de regliſſe, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau que l'on fera reduire à deux, pour en faire ſon boire ordinaire, & mettre dans chaque verre que l'on prendra le matin, juſqu'à un ſcrupule de ſel de corail.

On purgera avec une dragme en ſubſtance de la racine de l'hyppolopathum

rotundi folium ſubtilement pulveriſée, dans du vin blanc le matin à jeun, & deux heures aprés on prendra un boüillon fait avec des herbes rafraîchiſſantes.

On prendra le même jour de la medecine au ſoir, un verre d'eau diſtillée d'ortie blanche.

On prendra ſouvent, même le ſoir d'auparavant la medecine, des lavemens faits avec bugloſe, plantain, piloſelle, pourpier, pied de lion, argentine, betoine, joubarbe, abſynthe, & morelle : on mettra dans chaque lavement juſqu'à quatre onces de miel roſat, & deux gros de criſtal mineral.

On prendra deux jours aprés la purgation, le matin à jeun, huit grains d'emeraude fine & bien choiſie, ſubtilement pulveriſée dans deux onces d'eau de plantain.

On reïterera la purgation avec deux onces du même hyppolopathum, que l'on fera infuſer du ſoir au matin, dans quatre onces de lait clair.

Diabetes ou diarrhée d'urine, eſt encore une maladie ou paſſion des reins, dans laquelle on rend le boire comme on l'a pris, & eſt comparée à la lienterie : elle arrive ſouvent dans les fievres tierces, à cauſe de la chaleur des reins, & de leur

debilité : elle arrive auſſi aſſez ſouvent ſans fievre, par une grande chaleur de reins, & par la dilatation des vreteres.

Les ſignes ſont premierement quand on rend par les urines, tout ce que l'on boit comme on le prend, une grande ſoif & continuelle, & le corps diminuë tous les jours : il eſt difficile d'en guerir les vieillards.

Pour guerir cette maladie, on ſe ſervira des remedes pour la chaleur des reins, outre leſquels on fera une ptiſanne avec racine de biſtorte, qui eſt fort propre, comme je l'ai experimenté pluſieurs fois aprés Leonard Fuſchs Medecin Allemand, pour arrêter toutes ſortes de flux d'urine : on y mettra auſſi du fruit de berberis & regliſſe.

Outre la diarrhée d'urine, qu'on appelle diabetes : il y a encore un autre flux, qu'on appelle incontinence d'urine, qui eſt ſouvent cauſée par une intemperie froide & humide, laquelle relâche tellement le ſphincter de la veſſie, qu'elle ne peut retenir l'urine; ce qui fait qu'elle ſort contre la volonté aux enfans & aux adultes qui ont le cerveau humide, ou toute la conſtitution du corps : mais comme cet accident vient de la veſſie, on en parlera en ſon lieu.

La maigreur des reins, appellée par les Latins *macies rerum*, eſt une affection en laquelle les reins ſont privez de graiſſe, laquelle ſort avec l'urine ; ce qui arrive par la chaleur qui eſt demeurée dans les reins par une fievre, ou pour avoir pris & uſé des choſes chaudes qui ont cauſé une chaleur de reins contre nature, dont les ſignes ſont la douleur des lombes, la ſoif, & autres ſymptomes, qui paroiſſent dans la chaleur de reins, dont on emploïera les remedes pour guerir celle-ci.

L'obſtruction & dureté des reins, eſt quand l'urine vient en fort petite quantité, la cauſe materielle eſt le gros phlegme adherent aux reins & aux pores des ureteres, ou un apoſteme converti & changé en ſchirre ou dureté : c'eſt pourquoi ceux qui urinent peu, & ne ſentent point de douleur, & auſquels le ventre enfle, & qui boivent beaucoup, ne ſont pas éloignez de l'hydropiſie.

Les ſignes, ſont le peu d'urine, peſanteur dans la region des reins, enfin l'enflure & l'hydropiſie : ſi la dureté eſt cauſée d'un apoſtéme, l'apoſtéme aura precedé avec tous ces ſignes & ſymptomes.

L'opilation des reins eſt facile à guerir, quand elle eſt recente ; mais l'inveterée, qu'on appelle dureté, eſt dif-

ficile, & le ſchirre eſt incurable.

Pour guerir cette obſtruction, il faut commencer par la ſaignée, faire une ptiſanne avec quatre dragmes de patience ſauvage, une poignée de chicorée ſauvage, treffle aceteux, agrimoine & pimpinelle, de chacun une poignée; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau, juſqu'à reduction d'un quart, c'eſt-à-dire, qu'il en reſte trois pintes, y mettre enſuite deux gros de regliſſe.

On fera des lavemens avec racine d'arête-beuf, & de fenoüil, de chacun quatre onces, chamepitis, guimauve, parietaire & mercuriale, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau juſqu'à la diminution d'un tiers, pour en prendre ſouvent des lavemens, avec un quarteron de miel commun pour chaque lavement & une once de ſel commun, moderer la doſe ſuivant l'âge & les forces.

On purgera avec ſené juſqu'à quatre dragmes, que l'on fera infuſer dans un verre d'eau, pendant douze heures ſur des cendres chaudes, avec une pincée de fleurs de camomille, un demi-gros de ſemence de violette ou un gros des fleurs, avec une pincée de fleurs de bouroche.

On fera un ſyrop avec racines d'ache,

de fenoüil, de persil, d'asperge, & de brusc, c'est-à-dire, de buis piquant, de chacun deux onces; les faire cuire dans six livres d'eau, jusqu'à la consomption du tiers : l'aïant exprimé, clarifié & coulé, on fera cuire le tout en consistence de syrop, dans un pot de terre vernissé, avec trois livres de sucre : on ajoûtera sur la fin, peu à peu, huit onces de vinaigre blanc, pour le recuire en forme convenable & propre à se garder sans se gâter. Fernel mettoit quatre onces de chaque racine, qui sont vingt onces en tout, avec trois livres de sucre, en mettant pareille quantité, le syrop aura plus de vertu.

Abscez ou apostéme des reins, se fait comme dans les autres parties, de toutes les quatre humeurs, dont les signes sont la fievre, & la pesanteur vers le dos : si l'abscez est grand, le côté s'enfle, avec strangurie, à cause du regorgement de l'urine : si cet abscez se termine par resolution & s'évanoüit, c'est bon signe : mais si par ruption, il est fort dangereux, à cause qu'il s'en fait un ulcere, dont la cure est difficile, & que l'urine est acre, & s'il se change en dureté, & en schirre, il est mortel.

Quand les remedes generaux auront precedé, on se servira de l'onguent de

Bauquemare, en mettant un peu sur un emplâtre, pour appliquer sur la tumeur & douleur de reins sans y toucher de cinq ou six jours. Pour le faire, il faut prendre quatre onces de litarge d'or reduite en poudre, quatre onces de poix de Bourgogne, quatre onces de myrrhe bien choisie la plus onctueuse & concassée, une livre de bonne huile d'olives, & une livre de cire neuve coupée par petits morceaux. Il faut avoir un grand pot de terre, afin que les drogues ne sortent pas en boüillant; on y met d'abord l'huile pour la faire boüillir à petit feu seule, pendant une demie heure, la remuant souvent; on y met aprés la ceruse, qu'on fait cuire à petit feu, pendant une heure, la remuant souvent; ensuite on mettra la litarge d'or, qu'on fera cuire pendant une heure, en la remuant toûjours; aprés quoi, on y mettra la poix de Bourgogne, qu'on laissera cuire à petit feu un quart d'heure sans remuer: enfin, on y mettra la cire; qu'on laissera boüillir pendant demie heure à petit feu, & remuant souvent; on retirera pour lors le pot de dessus le feu, & on y versera aussi-tôt la myrrhe peu à peu, remuant toûjours jusqu'à ce que le tout commence à se refroidir: lorsque l'onguent est refroidi, & qu'il commence à se prendre,

on le mettra en rouleaux, & on l'envelopera dans du papier, & il ne faut pas s'en servir que quatre jours aprés qu'il aura été fait.

On prendra interieurement avec eau convenable comme d'argentine, de pilo-selle, ou d'autres semblables, de celle qui se prepare ainsi : prenez feüilles & fleurs de sauge trois quarterons, gingembre, cloux de giroffle, noix muscade, grains de paradis, de chacun demi-once, pulverisez subtilement ; faire tremper dans la bocie bien étoupée en deux pintes de vin, pendant quatorze jours, couvrir la bocie de son chapiteau, & distiller à petit feu : on gardera cette eau dans une bouteille de verre bien bouchée, pour en prendre, selon la necessité, une cueillerée dans quatre onces d'une des eaux susdites.

L'ulcere des reins suit ordinairement l'inflammation de cette partie, ou succede à l'abscez qui a été mal pensé, où il se fait d'une sanie acre qui s'est jettée dessus, ou d'une humeur des poûmons, ou du foye fort échauffé, laquelle devient acre, nitreuse, ou salée, ou il se fait par la pierre, qui demeurant long-tems dans les reins, les ulcere, il peut aussi être causé de quelque blessure, contusion, ou par des alimens chauds, acres & piquans, ou pour

avoir été trop couché ſur le dos, ou par des veilles immoderées.

Les ſignes ſont, une douleur peſante dans les côtez & vers la veſſie, la matiére purulente qui en ſort, les urines épaiſſes, & remplies de petites caruncules comme des cheveux qui coulent facilement, comme je l'ai amplement expliqué dans le Miroir des Urines.

Il faut promptement remedier à cette maladie, parce qu'elle pourroit devenir incurable, particulierement aux vieillards.

On en commencera la cure par la ſaignée, s'il y a plenitude.

Le regime de vivre ſera de manger du pain de froment bien cuit, & des viandes de bon ſuc, évitant toutes choſes cruës, âcres, ſalées & épicées.

On prendra ſouvent des lavemens faits avec decoction de guimauve, parietaire, fleurs de camomille, petite centaurée, bugle & ortie blanche, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau : on mettra dans chaque lavement deux onces d'huile roſat, & une once d'huile de lin.

On fera une ptiſanne avec racine de guimauve, de mauve, & de chicorée ſauvage, de chacune une poignée, une poi-

gnée d'orge, vingt fruits d'alquequenge, ſemence de lin & de coton, de chacune deux onces quatre gros de regliſſe ; faire le tout boüillir dans quatre pintes d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers, pour en boire ſouvent ; & on mettra dans un verre de cette ptiſanne, que l'on boira le matin à jeun, & dans un que l'on boira le ſoir, deux heures aprés avoir mangé, une cueillerée de ſyrop de myrtilles qui ſont les fruits de meurte domeſtique.

On purgera avec de la caſſe, juſqu'à une once & demie pour les plus forts, que l'on diſſoudra dans une decoction d'anis, fleurs de petite centaurée, canelle & meliſſe. Et trois heures aprés, on prendra un boüillon, où on fera infuſer juſqu'à quatre gros de ſené, avec une pincée de roſes pâles, dans une decoction de feüilles d'agrimoine & d'écorce de citron, ſur de la cendre chaude, au moins douze heures.

S'il eſt neceſſaire de cicatriſer l'ulcere, on prendra pendant un mois depuis une once juſqu'à trois, d'eau diſtillée des feüilles vertes de nicotiane, tous les matins à jeun, ſans rien prendre autre choſe, de trois heures aprés.

Quand on connoîtra par les urines, que l'ulcere ſera nettoyé, on le conſolidera

par des apozemes, que l'on prendra le matin à jeun, faits avec feüilles de bugle, de plantain, de chacun une poignée, fleurs d'amaranthe pourprée, deux onces, racine de grande consyre que l'on appelle aussi grande consoude, quatre onces. On fera boüillir le tout dans trois chopines d'eau; quand on l'aura passé, on mettra sur le tout une once de sucre que l'on fera seulement boüillir un boüillon : il faut remarquer que les trois chopines ci-dessus, doivent être reduites à une pinte auparavant d'être passées, & de mettre le sucre, on mettra dans chaque verre, que l'on prendra le matin, vingt grains de sel de corail.

CHAPITRE IV.

Des Vreteres & de la vessie de l'urine.

LA serosité étant separée dans les reins, d'avec le sang, elle est portée à la vessie par des canaux appellez ureteres; c'est pourquoi il en faut faire la description, auparavant que de parler de la vessie.

§. I.

Des Ureteres.

Les Ureteres ſont des petits conduits, ainſi appellez du mot grec *ouron*, qui ſignifie urine, parce qu'elle dégoutte des reins dans la veſſie, par ces vaiſſeaux. Celſe les appelle vénes blanches, parce qu'ils ne portent pas le ſang, & que leur ſubſtance eſt blanche. Ariſtote les appelle les grands conduits, peut-être par rapport avec les autres vaiſſeaux qui ſe terminent dans la veſſie, qui ſont bien plus petits & moins apparens.

Il y a deux Ureteres, un de chaque côté, parce qu'il y a deux reins, mais il s'en rencontre quelquefois plus grand nombre. Bauhin dit en avoir trouvé dans le cadavre d'une fille, deux au côté droit, tirant leur origine de la partie inferieure & ſuperieure du rein.

Ils ſont ronds & caves comme les vénes ou arteres, ils ſortent de chaque côté du baſſinet des reins, & ſont couverts du peritoine, & vont ſe terminer dans la veſſie auprés de ſon col, & leur figure eſt ſemblable à celle d'une S.

Ils ſont ſituez dans l'eſpace qui eſt du rein, à la veſſie ; car étant ſortis des reins,

ils descendent à la vessie entre les deux tuniques du peritoine, selon la longueur du muscle psoas.

Riolan dit qu'on remarque l'origine ou insertion de l'uretere, comme du fond de la vessie, & qu'il s'avance par une reflexion fort tortueuse jusqu'au col d'icelle, entre ses deux tuniques, où il perce l'interne obliquement, afin d'empêcher que l'urine qui est entrée dans la vessie, ne puisse remonter ni sortir : mais on a découvert le contraire, c'est-à-dire, qu'ils sortent du rein, & commencent à la fin du bassinet, & finissent à l'endroit où ils entrent dans la vessie, & sont ordinairement de la grosseur d'une plume à écrire : mais quand quelque pierre y a passé, comme dans la douleur nephretique, ils sont quelquefois si dilatez, qu'on y mettroit le petit doigt.

Ils ont connexion avec les reins, & la vessie par leur continuité, & avec toutes les parties du ventre inferieur, par la tunique du peritoine.

Leur composition est de deux tuniques, de quelques vénes, arteres & nerfs.

Ils ont une tunique externe commune qui vient du peritoine, & une interne propre qui est tres-forte & semblable à celle de la vessie ; elle est dense & tissuë seule-

ment de fibres obliques, par lesquelles ils se dilatent, étrecissent & resistent aux efforts.

Leurs arteres viennent des lombaires, & sont si déliées, qu'à peine les peut-on voir; de même que leurs vénes, qui retournent dans celles des parties voisines.

Leurs nerfs viennent de l'intercostal, par lesquels ils ont un sentiment si exquis, que ceux qui sont tourmentez de la pierre & gravelle, en souffrent des douleurs tres-sensibles.

On peut juger par leur substance, & par leur composition, que leur temperament est froid & sec.

Ils n'ont point d'action officiale; ils ont seulement un usage, qui est de recevoir l'urine qui a été separée dans les reins, d'avec le sang, & de lui servir d'aqueduc pour la porter & la conduire dans la vessie, dont nous allons parler presentement.

§. II.

De la vessie de l'urine.

L'Urine étant portée des reins, par les vreteres, est enfin reçuë dans la vessie comme dans une bouteille, où elle est contenuë & retenuë jusqu'à ce qu'irri-

tant par sa qualité, & par sa quantité, elle incite la nature à la pousser dehors.

Il n'y a qu'une vessie, parce qu'il n'y a que d'une sorte d'excrement sereux, lequel peut facilement être reçû & contenu par un seul receptacle : les vreteres déchargent toutes les eaux & serositez du corps, qui passent par les reins, dans la vessie, comme dans un bassin qui est suffisant pour les recevoir, & sa capacité se connoît, quand on l'emplit d'eau ou de vent ; car elle s'étend pour lors, autant que sa grandeur naturelle le peut permettre ; & quand elle est vuide, elle se retire, & ne paroît pas plus grosse que le poing ; elle est membraneuse, afin qu'elle se puisse étendre; elle n'est pas également grande dans toutes sortes de personnes, mais quand elle est trop petite, on est obligé de pisser souvent.

Sa figure, disent Vesale, Colombe, du Laurent & Bauhin, est oblongue ; Archange la fait comme un globe oblong ; Parée, ronde & comme pyramidale : enfin, elle ressemble assez bien à une bouteille de cuir renversée, laquelle étant pleine semble ronde, & étant vuide paroît plate.

Sa situation est en la partie moïenne & inferieure de l'hypogastre, étant cachée & suspenduë dans la duplicature du peritoi-

ne ; ſi bien qu'on ne la peut trouver, qu'on ne l'ait coupé ou déchiré ; & comme les plaïes de cette partie ſont incurables , la nature l'a couverte par devant & par le haut des os pubis , par derriere & par le bas, de l'os ſacrum , & par les côtez des os des hanches , qui ſont comme des boulevarts pour la défendre des injures externes ; elle eſt couchée ſur le rectum aux hommes , & elle eſt placée aux femmes entre la matrice & l'os pubis.

Elle eſt compoſée de parties ſimilaires, & de diſſimilaires.

Les ſimilaires ſont les tuniques , les vénes , les arteres & les nerfs.

Les tuniques ſont trois , une commune & deux propres : la commune vient du peritoine, ou plûtôt c'eſt le peritoine même qui la couvre, & qui l'attache au rectum , & aux os des iles : les propres ſont épaiſſes, ſolides & dures , afin qu'elles ne ſoient offenſées par l'abondance & l'acrimonie de l'urine , & par la dureté & inégalité des pierres ; l'interne eſt moins ſolide, plus mince & plus déliée : elles ſont entretiſſuës de toutes ſortes de fibres , par le moïen deſquelles ſe fait l'attraction, ſelon Galien , la retention & l'expulſion de l'urine ; l'interne eſt de plus recouverte par dedans , d'une croûte qui s'engendre

des excremens de la troisiéme coction ; elle est d'un sentiment tres-exquis, elle est pleine de rides pour en faciliter la dilatation & la contraction, & est enduite d'une espece de mucosité, qui empêche que l'acrimonie, & les sels de l'urine, ne l'offensent.

Ces tuniques sont parsemées de plusieurs vénes & arteres ; les arteres ne sont que des branches des hypogastriques, lesquelles leur portent du sang pour leur nourriture, & les vénes sont fort petites & reportent dans la véne hypogastrique, le residu du sang. Il y a deux nerfs, l'un vient selon les Anciens de la sixiéme paire du cerveau, qui est la huitiéme paire, selon les Modernes, & se répand dans le fond de la vessie; & l'autre nerf vient de la moëlle de l'os sacrum, & s'en va perdre dans son col.

Outre ces vaisseaux, il y a une production nerveuse appellée ouraque, du nom ouron, urine, & d'écho, qui signifie, contenir, parce qu'elle contient l'urine ; & l'enfant étant hors du ventre de sa mere, elle sert avec la véne ombilicale, & deux arteres, à faire le boyau ou la corde, par laquelle le foye & la vessie sont suspenduës, selon du Laurent ; car l'enfant étant dans la matrice, l'ouraque sert à conduire l'u-

rine, & la répandre dans la membrane qui envelope l'enfant, selon plusieurs Anatomistes : mais l'experience nous aïant découvert, qu'il n'est pas cave, on doit être persuadé, que son veritable usage, est de suspendre le fond de la vessie, & d'empêcher qu'il ne tombe vers son col, afin de la rendre capable de contenir une plus grande quantité d'urine ; c'est pourquoi cette production monte du fond de la vessie entre les deux tuniques du peritoine, au nombril, & sert, comme il a été dit, à suspendre le fond de la vessie.

Il faut remarquer que le nombril est un nœud formé de la reunion des vaisseaux ombilicaux, que l'on coupe aux enfans aussi-tôt qu'ils sont nez. On l'appelle ombilic, du mot latin *umbo*, qui signifie milieu, parce qu'il est placé au milieu du ventre, même au milieu du corps, ainsi qu'il paroît en étendant les bras, & écartant les jambes, parce qu'on trouve que ces quatre extrémitez, font un cercle, & que le nombril est comme le centre au milieu du cercle.

Le temperament de la vessie, eu égard aux parties qui la composent, est reputé froid & sec.

Les parties dissimilaires de la vessie sont deux ; la superieure est appellée le fond

ou le corps de la veſſie, & l'inferieure, le col.

Le fond de la veſſie eſt la partie qui reçoit & contient l'urine: il eſt rond comme une bouteille, & poſé dans le baſſin fait des os pubis, ſacrum, & ilion; il eſt porté, ſelon la longueur & rectitude du corps, le fond en haut, étant aux hommes couché ſur le rectum, & aux femmes ſur la matrice; ce fond, qui eſt aſſez large & ample, s'étrecit peu à peu, & ſe termine au col, qui eſt plus épais & plus charnu: il eſt plus court aux femmes, plus large & plus droit, & finit en la partie anterieure du col de la matrice: il eſt plus long aux hommes, plus étroit & plus tortueux, & s'avance juſqu'au bout de la verge.

La veſſie a trois trous, deux internes, qui ſont faits par les vreteres qui entrent prés du col dans la veſſie, pour y décharger l'urine; le troiſiéme eſt exterieur, & c'eſt celui par lequel l'urine ſort; il eſt fermé par un petit muſcle circulaire, appellé ſphincter, qui fait l'office de portier, empêchant que l'urine ne coule contre nôtre volonté, c'eſt au deſſous de ce muſcle tirant vers la verge, que les proſtates glanduleux ſont ſituez.

La veſſie a connexion avec les reins par les vreteres, avec toutes les parties du ventre

ventre inferieur par sa tunique commune, avec le foye par les vénes, avec le cœur par les arteres, avec le cerveau par les nerfs, avec le rectum aux hommes, & avec le col de la matrice aux femmes, par des filets, ou fibres membraneuses, qui font la grande sympathie, qui est entre ces parties, & avec le nombril par l'ouraque.

Elle a une action qui lui est propre, & comme unique, qui est la contraction, par laquelle étant irritée par l'abondance & l'acrimonie de l'urine, elle se resserre naturellement par le moïen de ses fibres, & en se resserrant la chasse vers le muscle, lequel irrité se lâche & la laisse couler; les muscles de l'épigastre aident beaucoup à cette expulsion, en pressant la vessie.

L'usage de la vessie est donc de recevoir, de contenir, & de pousser hors l'urine, & de purifier par ce moïen, la masse du sang, & de preserver ainsi le corps, des maladies qui arrivent par la suppression des serositez.

§. III.

Des affections & maladies de la vessie, & des vreteres.

LA vessie étant le receptacle des serositez qui descendent des reins par les vreteres, elle est sujette à la pierre, aux ulceres, à l'ardeur & à la supression d'urine, avec douleur ou sans douleur.

La pierre de la vessie y est portée, dit Fernel, des reins par les vreteres, où elle s'y engendre par un suc grossier & fort crû, qui s'y desseche, & endurci par la chaleur.

Les signes sont demangeaison au perinée, & à l'extremité de la verge, douleur qui augmente lorsque l'on veut uriner, envie de pisser & d'aller à la selle sans aucun effet le plus souvent, & lorsque la pierre est grosse, elle se fait connoître par un sentiment de pesanteur, & une douleur qui s'augmente quand on marche sur le pavé, ou sur un lieu dur & inégal, avec cette difference que la douleur sur la fin de l'urine est bien plus cuisante, on ne peut se tenir assis ni debout, ni marcher, ni aller à cheval, & on est toûjours dans de grandes inquietudes, l'urine dans le progrez de la pierre, est blanche, épaisse & trouble,

comme il eſt plus au long expliqué dans le Miroir des Urines.

Les remedes propres pour la pierre des reins, ſerviront pour celle de la veſſie, mais ils doivent être plus forts, c'eſt-à-dire qu'il en faut augmenter la doſe, conſiderant neanmoins les tems de la maladie, tant des reins que de la veſſie, parce qu'il ne faut pas au commencement donner des ptiſannes trop fortes, mais legeres & aperitives; & augmentant de degré en degré, on en fera prendre enfin de fortes le matin à jeun, & loin des repas, comme environ trois heures aprés.

On commencera à dégager les inteſtins par de frequens lavemens, avec violier, mercuriale, parietaire, camedris, mauves, & guimauves, de chacun une poignée, qu'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau reduites aux deux tiers, mettre dans chaque lavement juſqu'à quatre onces de miel commun, & trois gros de criſtal mineral.

On fera pour le commencement une ptiſanne avec racine de guimauve une poignée, pervenche une poignée, quatre onces de racine de chelidoine; deux onces de racine de ſouchet, une poignée de chiendent, de primeverre & regliſſe; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau juſqu'à

la diminution d'un quart, pour en boire le plus que l'on pourra. On mettra dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, pendant trois jours, depuis une dragme jusqu'à quatre, de l'eau antinephritique, laquelle se fait en cette maniere : prenez demi-livre de miel de Narbonne, terebentine de Venise, deux onces, bois nephritique, & racine d'arête-beuf, de chacun une once & demie, bois d'aloës, une once, galanga, clous de girofle, canelle, macis, cubebes, & mastich, de chacun demi-once; piler ce qui se peut piler, & le mettre tremper pendant trois jours, dans quatre livres d'eau de vie, ensuite le distiler à feu moderé, pour s'en servir comme il a été dit.

Aprés les trois jours passez, on prendra pendant quinze jours, aïant été purgé, une once de syrop d'hisope dans deux onces d'eau de parietaire, tous les matins à jeun.

On reïterera la purgation avec trois gros de sené, & un scrupule de cristal mineral, dans un verre de la susdite ptisanne, dans lequel on aura fait infuser le sené du soir au matin.

Ensuite dequoi on fera une ptisanne, avec brunette & pervenche, de chacune une poignée, quatre onces de racine d'a-

rête-bœuf, quatre onces de fruit d'alquequenge, que l'on mettra dans deux pintes de vin blanc; & en même tems, on mettra deux onces d'écrevices de riviere en poudre, & deux onces de racine d'ariſtoloche ronde, dans un noüet; faire boüillir le tout à petit feu pendant une heure & demie, le paſſer, & couvrir la coulure qui ſera miſe dans une bouteille de verre, pour en prendre le matin à jeun ſix onces, & en boire dans les repas.

Ce qui eſt pareillement bon aux douleurs, & plaïes des vreteres, & des autres parties, cauſées par la pierre ou gravelle, en paſſant des reins par les vreteres, dans la veſſie.

Ou on prendra tous les matins à jeun, de l'eau diſtillée de fiente de beuf, qu'on appelle dans les boutiques, eau de mille fleurs, au poids de deux onces, avec autant de vin d'alquequenge: on en prendra pareille doſe le ſoir, & on continuera ſelon la neceſſité.

On fera auſſi une decoction dans chopine de vin blanc avec un peu d'huile de lin, avec des racines & feüilles de perſil, de parietaire, de creſſon, & un peu d'argentine; couper le tout par morceaux, & le faire boüillir pendant un petit quart d'heure à feu lent, on paſſera le tout: quand

il ſera à moitié refroidi, le laiſſer repoſer vingt-quatre heures, enſuite le verſer doucement par inclination dans une bouteille de verre que l'on bouchera bien, pour en faire des injections dans la veſſie le matin, aprés qu'on aura uriné, & on appliquera le marc chaudement ſur la region de la veſſie.

Enfin, on ſe ſervira de la compoſition d'une eau laiſſée par Fumanel, qui eſt fort experimentée, pour rompre la pierre dans les reins & dans la veſſie. R. ſuc de ſaxifrage, deux livres, milium ſolis, ſuc de perſil, de chacun une livre, bon vinaigre huit onces, diſtillez le tout, & le gardez pour l'uſage dans une bouteille de verre: on en prendra au matin à jeun, deux heures aprés avoir ſoupé, une once à chaque fois.

L'inflammation de la veſſie ſe fait comme celle des reins, par une effuſion de ſang ou de bile ſur la partie qui cauſe l'inflammation, & qui fait une tenſion en la region de la veſſie, avec dureté, pulſation, alteration & fievre.

La cure de cette maladie ſe commencera par la ſaignée.

On donnera ſouvent des lavemens avec decoction de violier, ſemence de lin, joubarbe, racine de nenuphar, racines de

guimauve & parietaire, on mettra dans chaque lavement jusqu'à quatre onces de miel rosat.

On prendra souvent des decoctions faites de fleurs, ou de semence de pavot rouge, pourpier & fleurs de nenuphar.

On appliquera sur la region de la vessie, un œuf frais dont on aura ôté le germe, battu avec vinaigre rosat.

Quand l'inflammation sera passée, on purgera avec trois dragmes de sené, & une dragme de graine de violettes, que l'on fera infuser douze heures à froid, dans un verre d'eau commune; & l'aïant passé, on y mettra un scrupule de cristal mineral.

L'ulcere de la vessie vient aprés l'inflammation quand on l'a negligée, où il se fait par une humeur acre, nitreuse, ou salée, ou par la pierre qui ulcere la vessie, de même que les reins & les vreteres.

On connoît l'ulcere par la matiere purulente, & la partie ulcerée par la douleur.

L'ulcere des reins n'a qu'une douleur pesante; l'ulcere des vreteres est accompagné de tres-grandes douleurs entre la region des reins & de la vessie; mais dans l'ulcere de la vessie, l'urine ne peut presque être retenuë; on a une continuelle en-

vie d'uriner, sans pouvoir demeurer debout, & la douleur augmente au tems que l'urine sort du conduit; & si l'ulcere est au fond de la vessie, ou au passage de l'urine, on sentira non seulement de la douleur autour des parties honteuses, mais on n'urinera point à plein canal. Si l'ulcere est au col de la vessie, on aura de la douleur dans le tems que l'on voudra uriner, & on sentira une demangeaison au bout de la verge; & si l'urine est forte & acre, la douleur ne sera pas seulement violente, mais on aura aussi de la peine à se tenir couché, ou debout, on aura des veilles immoderées & des accez de fievres; si bien que cet ulcere menace toûjours d'accidens funestes comme de cachexie & d'hydropisie, si on n'y apporte de prompts remedes; & s'il vient d'une chaude pisse ou d'une gonorrhée mal pensée, il est fort difficile à guerir, de même que s'il est inveteré pour l'avoir negligé au commencement. Enfin la vessie étant une partie nerveuse, l'ulcere en est plus difficile à guerir, que celui des reins.

Cet ulcere rend l'urine puante, mêlée de raclure, & de matiere semblable au pus, comme il est expliqué dans le Miroir des Urines, à moins qu'il n'ait commencé par la bile, car en ce cas l'urine paroîtroit

ſaine, de même que s'il étoit cauſé par une pituite ſalée, l'urine ſeroit blanche.

On commencera la cure par une ſaignée, & on fera des lavemens avec decoction d'argentine, bugle, alchymilla ou pied de lion & camomille, de chacune une poignée, & une poignée d'orge, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau de tripes, & deux pintes d'eau commune, juſqu'à la diminution d'un quart, pour en prendre ſouvent, mettant dans chacun deux onces d'huile de lin.

On purgera ſouvent avec decoction de petite centaurée, feüilles d'agrimoine, & une once de racine d'arête-beuf, dans laquelle on fera infuſer juſqu'à trois gros de ſené, un gros de roſes pâles, un gros de fleurs de violettes, & un peu d'écorce de citron, pour aprés douze heures d'infuſion, le prendre à jeun, & trois heures aprés un boüillon.

Si la douleur eſt fort aiguë, à cauſe des humeurs acres qui tombent ſur la partie; il faudra, ſuivant Hippocrate, pour en faire revulſion, purger par vomitoire, particulierement en Eſté; & ſi les perſonnes affligées ne ſont pas phthiſiques, ni éthiques, & qu'ils n'aïent pas les poumons ulcerez, en tous ces cas les vomitifs ſont dangereux; ainſi il faudra plûtôt ſe ſervir

de purgations douces, comme de la caſſe, du ſené, de l'aloës, de rhubarbe, & d'autres de cette qualité.

Le jour d'aprés la purgation, on prendra un apozeme fait avec ſemence de pourpier, fruit d'alquequenge, & racine de grande conſoude.

On fera des injections dans la veſſie avec decoction faite de fleurs de roſes rouges, racine de biſtorte, feüilles de bugle, ſcordium, ſanicle, & agrimoine, y mêlant un peu de miel.

S'il y a douleur dans la veſſie, on fera boüillir de la ſemence de lin, & feüilles de plantain dans du lait clair, pour en faire des injections étant tiede.

Et on prendra quatre blancs d'œufs frais du même jour les germes ôtez, trois cueillerées de vinaigre, deux livres d'eau de riviere, ou de pluye, demi-dragme de camphre, battre le tout enſemble, & y tremper des linges étant tiede, pour appliquer ſur la region de la veſſie.

Pour le regime de vivre, ſera de manger du pain de froment, bien cuit, de l'agneau, du veau, de la volaille, & autres viandes de bon ſuc: il ne faut pas trop dormir, ni trop veiller, ni faire de trop grands exercices, éviter la faim & la ſoif, les ſoins, & les chagrins, mettre de l'eau dans ſon

vin, ou de la ptisanne, parce que le vin pur est fort contraire, & ne point boire froid, éviter tous les ragoûts, pâtisseries, & sucreries, le jus de citron, verjus, vinaigre, poireaux, ails, oïgnons, & tout ce qui est acre & acide.

L'ardeur d'urine est une affection contre nature, qui cause une douleur mordicante, & une ardeur dans le col de la vessie, & dans le meat ou conduit de l'urine: si l'ardeur procede d'un ulcere, l'urine est sanieuse: si de la galle dans la vessie, l'urine sent mauvais, & il y a des écailles.

L'ardeur d'urine causée par un mélange des humeurs salées & bilieuses, se guerit par les saignées, le lait clair, injections dans la vessie, les purgatifs, & autres remedes, comme à l'inflammation de la vessie.

Aprés les remedes generaux, on prendra pendant huit jours, un verre d'eau vegetale tous les matins à jeun, de huit onces chacun, & autant tous les soirs trois heures aprés souper, mêlant dans chaque verre, trois gouttes d'esprit de nitre.

L'eau vegetale se fait en cette maniere: prenez deux onces de créme de tartre en poudre, qu'on mettra dans un pot de terre, verser dessus deux pintes d'eau boüil-

lante, la remuer avec une ſpatule de bois, l'eſpace d'un *Pater*, puis verſer doucement de l'eau de tartre calciné, il ſe fera une ebullition : il faudra continuer de verſer juſqu'à ce qu'il ne s'en faſſe plus, & que l'eau devienne inſipide : quand elle ſera refroidie & paſſée, on y ajoûtera pareille quantité d'eau ſimple ; & pour faire l'eau de tartre calciné, on prend deux livres de gros tartre de Montpelier, que l'on met dans les charbons ardens, & qu'on y laiſſe juſqu'à ce qu'il ſoit blanc, & on met cette calcination dans une terrine, & on verſe deſſus deux pintes d'eau boüillante : étant refroidie & paſſée, elle eſt propre pour faire cette eau vegetale, qui eſt non ſeulement bonne à l'ardeur d'urine, & pour corriger l'intemperie des entrailles, mais auſſi pour guerir les maladies qui dépendent des obſtructions du foye, & de la ratte, en prenant tous les matins cinq ou ſix verres dans l'eſpace d'une heure, & ne manger que trois heures aprés, ce que l'on peut continuer pendant quinze jours ; & ſi elles ne font pas aſſez d'evacuation, on pourra y ajoûter en infuſion deux fois la ſemaine, juſqu'à deux dragmes de ſené, dans le premier verre.

Comme Galien & Dioſcoride aſſurent que la decoction des racines d'artichaux,

fait sortir l'urine en abondance, les faisant boüillir en vin, nous pouvons aussi assurer que l'experience fait connoître que cette decoction tempere aussi l'ardeur d'urine, en prenant un verre le matin à jeun, un verre trois heures avant dîner, & un verre trois heures aprés souper. On trouvera dans le paragraphe des maladies des reins, d'autres remedes propres pour l'ardeur d'urine.

La suppression & difficulté d'urine est de plusieurs sortes: si on n'urine que goutte à goutte, c'est une retention d'urine contre nature avec effort, & volonté de la pousser hors, qu'on appelle, comme il a été dit, strangurie. La dysurie est une autre difficulté d'urine, pissant tantôt par saillie & beaucoup, & tantôt goutte à goutte avec difficulté & beaucoup de douleur, & l'ischurie est lorsqu'on n'urine point du tout. Ainsi la dysurie & l'ischurie ne different que du plus au moins: dans la dysurie, on n'urine qu'avec difficulté; & dans l'ischurie, l'urine est entierement supprimée.

Ces maladies ont differentes causes, comme le calcul, les humeurs acres, le phlegme grossier, la sanie, les ulceres, les abscez, la paralisie, & tout ce qui peut nuire aux reins & à la vessie.

La ftrangurie eft caufée par l'acrimonie de l'urine, qui a été retenuë trop longtems dans la veffie, ou par ulcere dans la veffie, ou par une tumeur au rectum, ou à la matrice, qui comprime la veffie, ou par la quantité des ferofitez acres qui tombent des reins dans la veffie. Toutes ces differences font que l'urine tombe quelquefois goutte à goutte fans douleur, & quelquefois avec douleur : cela arrive aux jeunes gens par la foibleffe de la partie qui doit retenir l'urine, ou par un relâchement du fphincter ; à ceux qui font plus âgez, cela arrive par l'acrimonie des humeurs dominantes ; & aux vieillards, par la debilité de la nature ; ainfi elle eft incurable en ce cas.

Cette difficulté d'urine arrive le plus fouvent en Automne, & aux bilieux dans un tems fec ; & fi elle furvient à l'inflammation des inteftins, ou de la matrice, on meurt en fept jours, dit Hippocrate, à moins que la fievre ne furvienne, laquelle ouvre le paffage à l'urine.

Il faut dans cette inflammation commencer la cure par la faignée, & par la purgation avec de la caffe, jufqu'à une once & demie dans du lait clair, ou avec de la manne jufqu'à une demi-once pour les enfans, & depuis une once jufqu'à trois

pour les plus forts, diſſoutes dans de l'eau d'orge.

On donnera ſouvent des lavemens avec decoction de chicorée ſauvage & domeſtique, joubarbe, ortie blanche, parietaire, pied de lion, & argentine, ſans miel, y mettant quelquefois juſqu'à quatre gros de criſtal mineral, & quelquefois juſqu'à trois onces de miel de nenuphar; & quand l'inflammation ſera diminuée, on mettra dans les lavemens, juſqu'à trois onces de miel mercurial, & une once d'huile de camomille.

On fera la ptiſanne pour boire ſouvent, avec racine de guimauve & de tormentille, de chacun quatre onces, deux pommes de renette coupées par morceaux, agrimoine & treffle aceteux, de chacun une poignée, graine de coton, deux onces, & une once de graine de violette, avec quatre gros de regliſſe; faire boüillir le tout dans trois pintes d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers, enſuite le paſſer ſans l'exprimer, & mettre dans la coulure une once de ſucre d'orge.

Si la difficulté d'uriner eſt grande, on attachera au bout de la verge un ail envelopé dans un linge : il y en a qui pretendent que cela fait uriner auſſi-tôt; ainſi chacun en peut facilement faire l'expe-

rience, ſinon on fera ce qui ſuit que j'ai experimenté pluſieurs fois; ſçavoir, ſi l'ardeur & retention d'urine, ſont cauſées par fievre, ou par une autre chaleur & inflammation, il faut faire un cataplaſme avec deux poignées de parietaire verte, une poignée & demie de cerfeüil, les couper & les faire cuire dans un peu d'eau, juſqu'à ce qu'ils ſoient amollis; & les aïant pilez, en y ajoûtant une once & demie d'huile de ſcorpion, il y faut mêler deux onces de beure frais, & le mettre ainſi gras & chaud ſur la motte ou l'os pubis. Ce cataplaſme aïant été ainſi appliqué ſur la motte d'une femme accouchée depuis cinq jours, aïant la fievre, ſans avoir pû uriner depuis ſon accouchement, la fit uriner, & ôta toute la douleur qu'elle ſentoit en cette partie. Et une autre femme aïant dans l'enfantement une groſſe fievre, & retention d'urine, lui aïant fait un liniment ſur la motte, avec de l'huile de camomille & de ſcorpion, mêlée l'une avec l'autre, elle urina auſſitôt.

L'iſchurie eſt la plus dangereuſe de toutes les retentions d'urine, parce que ſi elle arrive à cauſe d'un ſang caillé, elle eſt mortelle, de même que ſi les vreteres ſont entierement bouchez, & on meurt

en

en dix ou douze jours. Elle eſt auſſi dangereuſe ſi elle eſt cauſée par une bleſſure, ou par la relaxation de quelque vertebre, ou par une fievre ardente, ſi on n'y pourvoit promptement.

La ſaignée eſt fort utile pour la cure de cette maladie.

On purgera ſouvent, en donnant depuis demi-dragme de poudre d'aloës, juſqu'à une dragme, & une demie once de caſſe, dans un verre d'eau d'orge.

On fera ptiſanne avec feüilles d'agrimoine, racine de guimauve, de chacune une poignée, fruit d'alquequenge quatre onces, amandes ameres deux onces, un gros de ſemence de rhuë, faire boüillir le tout y ajoûtant de la regliſſe, dans deux pintes d'eau que l'on fera diminuer d'un tiers, pour en boire ſouvent, & mettre dans un verre que l'on prendra de deux jours l'un une demie dragme de Karabé ou ambre jaune en poudre, & dans les jours d'intervale on mettra dans un verre d'eau de chien-dent, trois ou quatre gouttes d'huile de ſuccin c'eſt-à-dire d'ambre jaune, pour prendre le matin à jeun & être trois heures aprés ſans rien prendre.

La d'yſurie cauſe des douleurs fort ſenſibles, parce qu'elle eſt cauſée ou par l'âcreté & acrimonie de l'urine, ou par l'é-

corchûre ou inflammation du col de la vessie, ou pour avoir mangé des choses trop acres & trop chaudes, ou par le pus d'un abscez, ou par une bile échauffée, c'est pourquoy il faudra saigner & purger souvent.

On fera lavemens avec chicorée sauvage & domestique, herbe robert, parietaire, violier & laituë, avec deux onces de miel rosat dans chaques lavemens & une once d'huile de lin.

On usera des remedes propres aux autres suppressions & difficultez d'urine, outre lesquels, on fera une huile en cette maniere, faites durcir des œufs, dont on prendra douze onces des blancs, terebentine claire quatorze onces, mirrhe bien choisie trois onces, mesler le tout ensemble, & le distiller le feu estant premierement doux, & l'augmenter de plus en plus, & poursuivre la distillation jusqu'à la fin, aprés quoy on separera l'eau d'avec l'huile, que l'on gardera chacun en particulier, & pour guerir la retention d'urine, on meslera dans les lavemens huit ou dix goutes de cette huile, laquelle dissipera ce qui estoit contenu aux reins & à la vessie, & on appliquera des linges trempez dans cette eau, sur la region de la vessie.

Et on prendra le matin à jeun dans un

verre d'eau de saxifrage, jusqu'à deux dragmes de coquilles d'œufs, dont les poulets sont nouvellement sortis, les ayant nettoyé de leur pellicule interieure, & les ayant subtilement pulverisé, ce que l'on continuera pendant trois jours.

Enfin pour oster la douleur qui vient d'une acrimonie d'urine dans les vaisseaux urinaires, on boira tous les matins à jeun pendant quinze jours, trois onces d'eau distillée de fleurs de sureau, y mettant un peu de sucre. Les vreteres faisant douleur par obstruction ou autrement, on les guerira & on les debarassera du gravier & des matieres visqueuses qui en bouchent les conduits en prenant le matin à jeun jusqu'à une cuillerée d'esprit des bayes de genevre & on se servira au surplus des remedes propres pour les reins & la nefretique.

L'incontinence d'urine est lorsqu'on pisse dans le lit, ou qu'elle sort contre la volonté, ce qui arrive lorsque le muscle & le nerf de la vessie, sont blessez, comme à ceux qui ont été taillez de la pierre, parce que la vessie estant une fois blessez, ou coupée, elle ne se reunit pas sinon aux enfans par la force de la nature, ainsi quand on a été mal taillé l'urine sort à tous momens, cela peut aussi venir de froid, comme il arrive aux pescheurs qui se mettent

dans l'eau, & y demeurent long-temps; enſorte qu'eſtans refroidis, & morfondus vers la region de la veſſie & du ſiege, ils ne peuvent retenir leur urine, ni leur matiere fecale, ce qui peut eſtre gueri par des remedes chauds, en échauffant les parties, cette incontinence peut eſtre auſſi cauſée par une intemperie froide, & humide qui relâche tellement le ſphincter de la veſſie, qu'elle ne peut retenir l'urine, cela arrive aux enfans, & meſme aux adultes, qui ont le cerveau & la conſtitution du corps humide, cela arrive auſſi quelque fois d'une bleſſure, d'un violent travail, ou pour s'eſtre trop agité avec les femmes, & ſi elle arrive par une trop grande chaleur de reins, ou par une fievre ardente, & que l'on rende auſſi-toſt ce que l'on a bû comme on l'a pris, cela s'appelle diabetés, comme il a été cy-devant obſervé.

Pour guerir l'incontinence d'urine on commencera par des lavemens avec decoction de tormentille, argentine, ortie blanche, plantain, camomille & parietaire, on en prendra ſouvent avec trois onces de miel roſat, & ſouvent ſans miel pour en rafraichiſſant fortifier les parties.

On fera de la ptiſanne avec ſemence de coriandre, raclure de corne de cerf de chacun une once que l'on mettra avec qua-

tre gros d'écorce de citron, fruit de berberis une once, & racine de foucher deux gros, que l'on fera boüillir dans trois chopines d'eau jufqu'à la diminution d'un tiers, pour le boire ordinaire, & mettre dans chaque verre que l'on prendra le matin, jufqu'à un fcrupule de fel de corail.

On purgera en faifant infufer du foir au matin, deux gros de fené dans un verre de cette ptifanne, mettant dans cette infufion aprés qu'elle fera paffée jufqu'à une dragme d'hermodatte en poudre, ou faire infufer avec le fené jufqu'à deux dragmes d'hermodatte, les paffer & en prendre la coulure à jeun & deux heures aprés prendre un boüillon.

Ou on purgera avec une dragme de rhubarbe, & une dragme de la racine d'hyppolopathum rotundi folium, que l'on fera infufer à chaud pendant douze heures.

On prendra tous les matins la valeur d'un mirabolan citrin pulverifé, dans du cotignac, continuer pendant quinze jours, & boire un verre d'eau diftillée de cormier, deux heures, aprés difner, & un verre deux heures aprés fouper, continuer ainfi pendant un mois.

On fera fomentation fur la region de la veffie, avec racines d'eaunée, rofes rouges, camomille, abfynthe & petite centaurée

que l'on fera boüillir dans du gros vin, y ajoûtant un peu d'alun, on s'abſtiendra de boire le ſoir.

On peut au lieu d'un mirabolan pulveriſé, comme il eſt dit cy-deſſus, en prendre un confit tous les matins la maniere de l'un & de l'autre, eſt fort bonne & utile.

Ayant achevé le traité des parties qui ſervent à la chylification & à la purification du ſang, il nous faut continuer par celles qui ſervent à la generation, comme faiſant partie du ventre inferieur.

Fin du premier Tome.

TABLE

DE TOUTES LES MALADIES rapportées dans le premier & second Tomes du Tresor de la Medecine.

A

B

G g iiij

C

D

E

F

G

H

J

L

M

N

O

P

R.

S.

T.

V.

Y.

Fin de la Table des Maladies.

La Table des parties du Corps est à la fin du second Tome.

AVIS.

Il faut remarquer que par erreur on a mis deux fois dans le ſecond Tome; les chifres, 91. 92. 93. & 94. c'eſt pourquoi, j'ai mis dans la Table pour trouver les Maladies indiquées par ces chifres, §. 1. §. 2. & §. 3. afin qu'on les puiſſe trouver facilement.

Il faut encore obſerver que les chifres de ce même Tome 2. ſont mal marquez depuis 453. juſqu'à 459, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de 454. on a marqué 534. ainſi des autres juſqu'à 459. à quoi il faut prendre garde.

Et à la page 299. à la derniere ligne au lieu de thyroathenoïdien, il faut lire, thyroarithenoïdien, les autres fautes ſurvenuës à l'impreſſion, ſeront facilement ſuppleés par l'intelligence du Lecteur.


EX BIBL.
REGIÆ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.

